FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE

B. Prov.

VIII

8

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

97 C 97

Armadio XIX

Palchetto

Num.° d' ordine 32

B. Rou.
VIII
8
924

CLARISSE HARLOWE.

TOME SECOND.

64 1259

CLARISSE HARLOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

Et seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Faite sur l'Édition originale revue par Richardson ; *ornée de figures du célèbre* Chodowiecki, *de Berlin.*

Dédiée & présentée

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Humanos mores nosse volenti
Sufficit una Domus.

TOME SECOND.

*

A GENÈVE,
Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.
& se trouve à PARIS,
Chez { MOUTARD, Imp. Lib. rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Lib. quai des Augustins.

MDCCLXXXV.

HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE XLII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

IL s'eſt paſſé une ſcène des plus vives, ou pour trancher le mot, une vraie ſcène d'injures entre ma ſœur & moi. M'auriez-vous crue, ma chère, femme à ſoutenir un rôle dans une ſcène d'injures ?

Elle m'a été envoyée ſur mon refus de voir M. Solmes; vraie furie, je penſe, qu'on a lâché ſur moi. Ainſi, de leur part, nulle intention de

paix, nulle idée de conciliation. Je vois bien que je ſuis livrée à elle & à mon frère, du conſentement de tout le monde.

Dans tout ce qu'elle a dit contre moi, je veux rendre juſtice à ce qui a quelque apparence de raiſon & de force. Comme je vous ſoumets ma conduite pour l'approuver ou la déſapprouver d'après les faits que j'expoſe devant vous, ce ſeroit le ſigne d'une fort mauvaiſe cauſe, ſi je cherchois à tromper mon juge.

Elle a commencé par me repréſenter quel danger j'avois couru, ſi mon père étoit monté à ma chambre, comme il le vouloit, ſi on ne l'en eût pas empêché. Je devois à M. Solmes, entr'autres, de grands remercîmens : c'eſt à lui que j'avois cette obligation. Elle a fait enſuite quelques réflexions malignes ſur madame Norton, qu'elle ſoupçonne de m'avoir encouragée dans mon opiniâtreté. Elle a tourné en ridicule mon eſtime ſuppoſée pour M. Lovelace. Sa ſurpriſe étoit extrême de voir la ſpirituelle, la prudente, & même la pi-euſe (c'eſt ainſi qu'elle a coupé ce mot en le prononçant avec un ſourire malin) la pieuſe Clariſſe Harlowe, ſi étrangement paſſionnée pour un débauché, que ſes parens ſe trouvoient obligés de la tenir enfermée pour l'empêcher de courir ſe jeter dans ſes bras. Per-

mettez-moi de vous demander, ma chère, m'a-t-elle dit, quel ordre vous mettez à préſent dans la diſtribution de votre temps, combien d'heures, dans les vingt-quatre, vous donnez à votre aiguille, combien à vos exercices de piété, combien à vos correſpondances de lettres, & combien à vos amours. Je me doute, je me doute, ma chère petite, (telle a été ſa maligne expreſſion) que ce dernier article, comme il eſt dit de la verge d'Aaron, abſorbe tout le reſte. Parlez; n'eſt-ce pas la vérité?

Je lui ai répondu que c'étoit une double mortification pour moi de devoir ma ſûreté contre l'indignation de mon père à un homme pour lequel je ne ſerai jamais capable d'aucun ſentiment de reconnoiſſance. J'ai juſtifié le caractère de Mad. Norton avec toute la chaleur due à ſon mérite, & je n'en ai pas mis moins à relever ſes injurieuſes réflexions ſur moi par rapport à M. Lovelace. A l'égard de la diſtribution que je fais de mes vingt-quatre heures, je lui ai dit qu'il auroit été plus digne d'elle d'accorder ſa compaſſion à l'infortune d'une ſœur, que de s'en faire un triomphe, ſurtout lorſque je n'avois que trop de raiſons d'attribuer une grande partie de mes diſgraces à l'emploi

qu'elle faiſoit elle-même d'une partie de ſes heures de veille.

Ce dernier trait l'a miſe en fureur ; mais, ſe faiſant violence, elle m'a rappelé d'un ton modéré la douceur avec laquelle j'avois été traitée par tous mes parens, ma mère particulièrement, avant l'extrêmité où les choſes étoient parvenues. Elle m'a dit que j'avois déployé un courage dont on ne m'auroit jamais ſoupçonnée ; que, ſi l'on m'eût connue pour une ſi brave championne, on y auroit regardé à deux fois avant de s'aventurer à ſe meſurer avec moi ; mais que malheureuſement l'affaire étoit trop avancée ; que c'étoit un combat engagé entre l'obéiſſance & la révolte ; qu'il étoit queſtion de ſavoir ſi l'autorité d'un père devoit céder à l'obſtination d'une fille, ou l'emporter ; en un mot, qu'il falloit plier ou rompre. Il ne s'agit que de cela, mon enfant.

Dans une occaſion moins triſte, lui ai-je dit, je pourrois vous répondre avec la même gaîté de cœur, & ſur ce ton léger de plaiſanterie. Mais, ſi M. Solmes a tant de mérite aux yeux de tout le monde, & particulièrement aux vôtres, pourquoi ne m'en feroit-on pas un beau-frère plutôt qu'un mari ?

Eh mais ! mon enfant, m'a-t-elle répondu, mais

vraiment, je crois de bonne foi que vous êtes tout auſſi plaiſante que moi. Oh! je commence à bien eſpérer de vous ; mais pouvez-vous penſer que je vouluſſe dérober à ma ſœur ſon humble galant ? Si ſes premiers ſoins ſe fuſſent adreſſés à moi, il y auroit quelque juſtice dans cette idée ; mais prendre le refus de ma ſœur cadette ! Non, non, mon enfant, on n'en eſt pas encore réduit là. D'ailleurs, ce ſeroit laiſſer la porte de votre cœur ouverte, vous ſavez à qui ; & nous cherchons, au contraire, à la fermer, s'il eſt poſſible. En un mot, (changeant ici de ton & de contenance) ſi j'avois été auſſi empreſſée qu'une jeune perſonne de ma connoiſſance, à me jeter entre les bras d'un des plus grands libertins d'Angleterre, d'un homme qui eût entrepris de ſoutenir ſes prétentions ſur moi aux dépens du ſang de mon frère, je ne ſerois pas étonnée de voir toute ma famille ſe réunir pour m'arracher à ce miſérable, & pour me marier promptement à quelque honnête homme qui ſe préſenteroit à propos dans cette occaſion. Ainſi, maintenant que tout eſt découvert, Clary, faites-en votre profit.

Cela ne méritoit-il pas une vive réponſe ? Dites, ma chère, qu'elle étoit méritée, pour juſtifier la mienne. « Hélas ! ma pauvre ſœur,

« lui ai-je dit, l'homme dont vous parlez ne « vous a pas toujours paru un ſi grand liber- « tin. Qu'on a raiſon de dire qu'un amour mé- « priſé ſe change en haine mortelle ! »

J'ai cru qu'elle alloit me battre ; mais je n'ai pas laiſſé de continuer froidement : on me parle ſouvent du péril où mon frère eſt expoſé, du meurtrier de mon frère : lorſqu'on fait ſi peu de façon avec moi, pourquoi ne m'expliquerois-je pas librement ? N'eſt-ce pas mon frère qui a cherché à tuer l'autre, & qui l'auroit tué s'il l'avoit pu ? Mon frère auroit-il donné la vie à Lovelace, s'il avoit dépendu de lui de la lui ôter ? Ce n'eſt point à l'agreſſeur qu'il convient de ſe plaindre. A l'égard des objets qui ſe *préſentent à propos*, plût au ciel que certaine perſonne ſe fût *préſentée à propos* à quelqu'un de ma connoiſſance ! Ce n'eſt pas, ma faute, Bella, ſi l'homme qui ſeroit *à propos* ne juge plus *à propos* de ſe préſenter pour vous.

Auriez-vous pu, ma chère, marquer plus de fermeté. Je m'attendois à voir tomber ſa main ſur moi. Elle s'eſt en effet avancée vers moi, la main levée, & la colère étouffoit ſa voix. Enſuite, ſe précipitant vers la porte, elle a deſcendu la moitié de l'eſcalier ; mais elle eſt remontée ſur ſes pas, & lorſqu'elle a pu parler,

que le ciel, a-t-elle dit, me donne la patience avec vous. — Amen, ai-je dit. Mais vous voyez, Bella, qu'elle vous manque pour ſupporter une replique que vous vous êtes attirée. Voulez-vous me pardonner & me faire retrouver une ſœur en vous, comme il eſt vrai que je ſuis prête à regretter ce que j'ai dit, ſi vous avez raiſon de le trouver offenſant dans la bouche d'une ſœur ?

Sa violence n'a fait qu'augmenter, en regardant ma modération comme une eſpèce de triomphe ſur ſon emportement. Elle étoit réſolue, m'a-t-elle dit, de faire connoître à tout le monde que je prenois parti contre mon frère pour le miſérable Lovelace.

Je ſouhaiterois, lui ai-je répondu aſſez malignement, pouvoir alléguer pour ma défenſe ce qu'elle pouvoit dire pour la ſienne ; que ma colère étoit plus inexcuſable que mes jugemens.

Mais je ne pouvois croire que ſa viſite n'eût pas d'autre motif que ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors entre nous. Déclarez-moi naturellement, lui ai-je dit, ſi vous avez quelque propoſition à me faire que je puiſſe accepter, quelque choſe à me dire qui puiſſe me donner l'eſpérance de retrouver encore une amie dans ma ſœur.

(¶) Je lui avois dit auparavant, ſur ce qu'elle tournoit en ridicule la prétendue douceur de mon caractère, que je voulois bien paſſer pour douce, mais non pas pour vile; que je chériſſois la modération, mais que je déteſtois la baſſeſſe. Et là-deſſus, avec un ſourire moqueur, elle m'a dit qu'elle ſeroit ma caution ſur ce point. Je lui ai répondu que ſon air de plaiſanterie avoit beaucoup plus de grace que ſa colère; mais qu'enfin je ſouhaitois ſavoir le but d'une viſite, qui, juſqu'à ce moment, s'étoit paſſée d'une manière ſi peu convenable entre deux ſœurs. (♭)

Elle étoit venue au nom de toute la famille, a-t-elle repris d'un air impoſant, pour ſavoir de ma propre bouche ſi j'étois enfin déterminée à l'obéiſſance, ou non. Un mot ſuffiſoit; mes parens n'étoient pas diſpoſés à ne ſe jamais laſſer de la patience avec une créature ſi perverſe.

Eh bien! lui ai-je dit, je promets de rompre abſolument avec l'homme qui vous déplaît ſi fort à tous, mais ſous la condition qu'on ne me faſſe point une loi d'accepter M. Solmes ni aucun autre homme. —

Qu'offrois-je de plus, a-t-elle dit, que ce que j'avois déjà offert? Ce n'eſt jamais que la même

chanſon ſur un autre air ; & je n'avançois ni ne reculois d'un ſeul pas. —

Si je connoiſſois d'autres propoſitions qui puſſent ſatisfaire tout le monde, & me délivrer d'un homme qui m'eſt ſi odieux, je ne balancerois pas à les faire. Il eſt vrai que j'ai déjà offert de ne me marier jamais ſans le conſentement de mon père.....

Elle m'a interrompue. Votre eſpérance étoit dans votre talent pour les jérémiades, & d'amener par-là mon père & ma mère à votre but.

Pauvre eſpérance ! lui ai-je dit : perſonne ne connoiſſoit mieux qu'elle ceux qui étoient capables de rendre cette eſpérance vaine.

Elle ne doutoit pas que je ne les euſſe liés tous à mon char, & mon oncle Harlowe & ma tante Hervey comme les autres, ſi l'on ne m'avoit pas ôté la liberté de les voir & de les ſéduire par mes tours d'adreſſe & mes grimaces.

Du moins, Bella, vous m'apprenez à qui j'ai l'obligation de me voir ſi rigoureuſement traitée par mon père, ma mère & mes autres parens. Mais, en vérité, vous en faites des gens bien foibles. Une perſonne indifférente qui jugeroit de vous & de moi par vos diſcours, me prendroit pour une créature extrêmement artificieuſe,

ou vous pour une perſonne d'un bien mauvais caractère.

Oui, oui, vous êtes une artificieuſe créature, a-t-elle dit en m'interrompant avec violence, & une des plus artificieuſes que j'aie jamais connue ; & elle s'eſt jetée dans un détail d'accuſations ſi baſſes, ſi indignes d'une ſœur ! Elle m'a reproché d'avoir à demi enſorcelé tout le monde par mes manières flatteuſes & inſinuantes, d'attirer ſur moi toute l'eſtime & toute l'attention dans les lieux où je parois avec elle. Combien de fois, m'a-t-elle dit, nous ſommes-nous vus mon frère & moi dans une compagnie écoutés avec complaiſance ſur le ſujet dont on parloit, juſqu'au moment où vous ſurveniez avec les maudits charmes de votre orgueilleuſe douceur, & vos airs de modeſtie pleins d'importance ? & dès-lors il n'étoit plus queſtion de vos aînés ; c'étoit à l'opinion de Miſs Clariſſe vraiment qu'on s'en rapportoit. Il falloit ou nous taire, ou parler ſans être écoutés de perſonne.

Elle s'eſt arrêtée. --- Chère Bella, continuez.

Oui, je continuerai, a-t-elle dit., N'avez-vous pas enſorcelé mon grand-père ? Se plaiſoit-il à quelque choſe qui ne fût pas ſorti de votre bouche ou de vos mains ? Le bon vieux ra-

doteur ! comme il ſe tenoit, la bouche béante, ſuſpendu à votre langue dorée ! Et que diſiez-vous néanmoins, que faiſiez-vous de ſi rare qu'on n'eût pu dire & faire auſſi bien que vous ? Et quel étoit le but de ce manège ? Son teſtament a fait aſſez voir l'effet de vos artificieuſes complaiſances ſur ſon eſprit. Oter à ſes plus proches héritiers, à ſes propres fils, tout ſon bien acquis, pour le donner à une petite-fille, la plus jeune encore de ſes petits-enfans, à une fille ! Vous donner, au mépris de ſes fils, tous les tableaux de famille, parce qu'il vous entendoit faire la connoiſſeuſe en peinture, & qu'il vous voyoit nettoyer de vos belles mains les portraits de vos aïeux, quoique vous ſuiviez ſi mal aujourd'hui leurs exemples ! Et la vaiſſelle d'argent de la famille auſſi, en ſi grande quantité, ancienne de deux ou trois générations, & qu'il défend de changer, parce que ſon *précieux enfant* (*) ſe prêtant à ſon ancien goût gothique, affectoit de l'admirer pour faire venir tout à elle.

Ces reproches étoient trop mépriſables pour me piquer. Ma pauvre ſœur ! ne pouvez-vous donc, lui ai-je dit, ou ne voulez-vous pas

(*) Alluſion aux termes du teſtament qu'on a rapporté.

diſtinguer entre l'art & la nature? Si j'ai obligé quelqu'un, je m'en ſuis fait un bonheur; je n'ai pas cherché d'autre récompenſe. Mon ame eſt au-deſſus de l'artifice, & des ſordides motifs que vous m'attribuez. Je voudrois de tout mon cœur que mon grand-père n'eût jamais penſé à m'accorder ces diſtinctions. Mais il a vu mon frère amplement pourvu par des donations étrangères & par ſes droits naturels; il a ſouhaité que les biens qu'il a répandus ſur moi devinſſent une raiſon pour vous faire obtenir la meilleure part aux faveurs de mon père, & je ne doute pas que vous ne deviez vous y attendre tous deux. Vous ſavez, Bella, que la terre que mon grand-père m'a léguée ne fait pas la moitié des biens fonds qu'il a laiſſés.

Qu'eſt-ce que ces eſpérances, a repliqué ma ſœur, auprès d'une poſſeſſion actuelle, accordée, d'ailleurs, avec des diſtinctions qui vous ont acquis une conſidération bien au-deſſus de la grandeur même du préſent?

Et de-là vient mon infortune, Bella: de votre jalouſie, je le crains bien. Mais n'ai-je pas fait l'abandon de cette poſſeſſion de la meilleure grace poſſible?

Oui, a-t-elle répondu, & c'eſt ce qui me fait vous haïr encore plus, petite ſorcière artifi-

cieuſe : (c'eſt le nom, qu'elle m'a donné). On n'auroit jamais pénétré le but de votre *meilleure grace*, ſi pleine d'art & de vues profondes, ſi l'on n'avoit pris le parti de vous tenir un peu à l'écart, vous & votre ſéduiſant manège, & de vous réduire à des déclarations poſitives ; ſi l'on ne vous avoit ôté la faculté de faire jouer vos petits reſſorts, vos airs plaintifs, de vous entortiller, comme un ſerpent, autour de votre maman, & de la faire pleurer de la néceſſité de vous refuſer quelqu'une des demandes où votre petit cœur obſtiné s'étoit entêté.

Mon cœur obſtiné, Bella !

Oui, obſtiné ; car avez-vous jamais ſu ce que c'eſt que de céder ? N'avez-vous pas toujours eu l'art de faire croire que tout ce que vous demandiez étoit juſte ; tandis que mon frère & moi, nous avions ſouvent le chagrin de nous voir refuſer des faveurs fort légères ?

Je ne me ſouviens point, Bella, d'avoir jamais rien demandé qu'il ne convînt pas de m'accorder. Et j'ai fait peu de demandes pour moi-même, beaucoup plus pour d'autres.

Il y avoit bien de la méchanceté dans cette réflexion !

Tout ce que vous dites, Bella, remonte

bien loin dans le paſſé : je ne puis aller rechercher juſqu'aux folies de notre enfance ; & je ne me ſerois pas imaginée que votre averſion, qui ne fait que de ſe montrer tout nouvellement, datât de ſi loin.

Encore de la malignité : que d'inſolence ſous cet air de douceur, un air de ſi bonne grace, & tant de venin caché dans les moindres paroles ! O Clary, Clary ! tu n'as jamais été qu'une fille à deux faces !

Perſonne, lui ai-je dit, n'a jugé que je fuſſe une fille à deux faces, lorſque j'ai tout abandonné à la diſpoſition de mon père, & que je me ſuis contentée, comme auparavant, de la petite penſion qu'il me fait, ſans la moindre augmentation & ſans la déſirer.

Oui, ruſée créature, c'eſt encore un de vos artifices. N'avez-vous pas prévu qu'un tendre père ſe croiroit engagé, par ce reſpect & ce déſintéreſſement affectés, à vous dire qu'il vouloit mettre en réſerve pour vous tout le produit de vos revenus, & qu'il ne feroit que l'office de votre intendant, ſans ceſſer de vous faire votre penſion annuelle ? Autre de vos ruſes, Miſs Clary. Il arrive de-là que toutes vos extravagantes dépenſes ne vous ont rien coûté du vôtre.

Mes extravagantes dépenſes, Bella! Mon père m'a-t-il jamais rien donné de plus qu'à vous?

Non; j'en conviens; je vous ai l'obligation d'avoir obtenu, par cette voie, plus que ma conſcience peut-être ne m'auroit permis de demander. Mais j'en pourrois montrer encore la plus grande partie. Et vous, que vous en reſte-t-il? pas cinquante guinées, je le parierois.

Il eſt vrai, Bella, que je n'ai pas cette ſomme.

Oh! j'en ſuis bien sûre. Je ſuppoſe que votre maman Norton... Mais paix là-deſſus.

Indigne Bella! cette vertueuſe femme, toute abaiſſée qu'elle eſt du côté de la fortune, a l'ame grande & élevée, plus élevée que ceux qui voudroient imputer la moindre baſſeſſe à une ame qui en eſt incapable.

Qu'avez-vous donc fait de toutes les ſommes qu'on vous a laiſſé diſſiper depuis votre enfance? Lovelace, votre Lovelace, votre libertin, les a-t-il placées à intérêt pour vous?

Pourquoi ſuis-je obligée de rougir pour ma ſœur? Cependant, Bella, vous ne vous trompez pas tout-à-fait: je compte ſur l'intérêt de mon argent, & ſur l'intérêt de l'intérêt. Je le crois mieux placé, que ſi je l'euſſe laiſſé ſe rouiller inutilement dans mon cabinet.

Elle m'entendoit, m'a-t-elle répondu. Si j'euſſe été d'un autre ſexe, elle auroit ſuppoſé que je penſois à briguer les ſuffrages du Canton. La popularité, le plaiſir de me voir accueillie à la porte de l'égliſe, par une foule de miſérables, & ſuivie de leurs bénédictions, ſans qu'on fît attention à perſonne qu'à moi, étoient mes délices. J'aimois à entendre mon mérite proclamé ſur les toîts ! je ne tenois pas ma lumière cachée ſous le boiſſeau, c'étoit de quoi elle pouvoit me répondre. Mais n'étoit-il pas un peu dur pour moi de me voir privée de la ſatisfaction de briller à l'égliſe le dimanche, & d'être obligée d'interrompre l'oſtentation de mes charités ?

En vérité, Bella, cette raillerie eſt bien cruelle dans votre bouche, vous qui avez tant de part au traitement que j'eſſuie ! Mais continuez ; l'haleine vous manquera bientôt. Je ne puis déſirer de pouvoir vous rendre outrage pour outrage... Pauvre Bella ! & ici, je crois avoir ſouri, d'un air un peu trop mépriſant pour une ſœur.

Elle a élevé la voix. Point de vos inſolens mépris ; point de *pauvre Bella*, avec cet air de ſupériorité dans une ſœur cadette !

Eh bien donc ! *riche Bella*, en lui faiſant une profonde révérence. Ce nom vous plaira davantage,

tage, & convient mieux en effet à cet amas d'or dont vous faites gloire.

Voyez-vous Clary ? (levant la main) ſi vous n'êtes pas un peu plus humble dans votre maligne douceur; ſi vous ne vous abaiſſez pas un peu plus dans votre belle modeſtie, & ſi vous oubliez le reſpect que vous devez à une ſœur aînée, vous éprouverez....

Quoi ! Bella, un traitement pire que celui dont je vous ai déjà l'obligation ? C'eſt ce que je crois impoſſible : à moins que cette main levée ne tombe ſur moi ; & c'eſt un excès auquel il vous conviendroit moins de vous livrer, qu'à moi de le ſouffrir.

La bonne, la douce créature ! mais vous en étiez il n'y a qu'un moment à vos propoſitions. Tout le monde ſera ſurpris de me voir tarder ſi long-temps ; on s'imaginera qu'il y a quelque bonne eſpérance à ſe promettre de vous ; & le ſouper va venir.

Je n'ai pu retenir quelques larmes. Que j'étois heureuſe, ai-je dit en ſoupirant, lorſqu'à l'heure du ſouper je jouiſſois du plus doux plaiſir de ma vie dans l'entretien de tous mes chers parens rangés autour de leur table ouverte à tous les honnêtes gens !

Cette réflexion n'a ſervi qu'à m'attirer une

nouvelle inſulte. Bella n'a pas un cœur ſenſible. Elle n'eſt pas capable de ſentir les plus grandes jouiſſances de la vie. Mais auſſi, ſon impénétrable dureté la garantit de bien des peines: & cependant, pour dix fois plus de peines que celles qui ſont attachées à la ſenſibilité, je ne renoncerois pas aux doux plaiſirs dont elle eſt la ſource.

Comme je me détournois d'elle, elle m'a demandé ce qu'elle diroit en bas de mes ſoumiſſions. Vous pouvez aſſurer, lui ai-je répondu, que je me ſoumets à tout, ſi l'on veut me délivrer de la recherche de M. Solmes.

C'eſt tout ce que vous déſirez à préſent, Clary, cela ſuffit à vos vues, rampante, *inſinuatrice* créature? (où prend-elle ſes expreſſions?) Mais l'autre homme n'entrera-t-il pas en fureur, & ne rugira-t-il pas horriblement, lorſqu'il verra ſortir de ſes griffes une proie dont il ſe croyoit sûr?

Il faut ſouffrir votre langage; ſans quoi nous ne parviendrons jamais à rien éclaircir. Je ne m'embarraſſerai point de ce que vous appelez ſes rugiſſemens. Je lui promettrai que, ſi je me marie jamais, ce ne ſera point avant qu'il ſoit marié lui-même: s'il n'eſt pas ſatisfait de cette condeſcendance, je penſerai qu'il le doit être;

& je donnerai toutes les aſſurances qu'on exigera, de ne jamais le voir, & de n'entretenir aucune correſpondance avec lui. Aſſurément ces offres feront quelque effet.

Mais je ſuppoſe qu'alors vous aurez la complaiſance de voir M. Solmes, & de converſer civilement avec lui... du moins comme avec un ami de mon père.

Non: il faut me permettre de me retirer dans mon appartement, lorſqu'il paroîtra; je n'aurai pas plus de converſation avec l'un, que de correſpondance avec l'autre. Ce ſeroit donner occaſion à M. Lovelace de ſe porter à quelque témérité, ſous prétexte que je n'aurois rompu avec lui que pour me donner à M. Solmes.

Ainſi, vous avez accordé tant d'empire ſur vous à ce miſérable, que la crainte de l'offenſer vous empêchera de traiter civilement les amis de votre père dans ſa propre maiſon! Lorſque cette condition ſera préſentée, daignez me dire ce que vous en pouvez attendre.

Tout ou rien, lui ai-je répondu, ſuivant le tour qu'il vous plaira de donner à votre récit. Ayez aſſez de bonté, Bella, pour lui en donner un favorable, & dites encore que j'abandonnerai à mon père, dans toutes les formes des loix ou autrement, à mes oncles & même

à mon frère, les droits que me donne le teſtament de mon grand-père, comme un gage de l'exécution de mes promeſſes. N'ayant rien à eſpérer de mon père, ſi je les viole, il ne ſera plus à craindre que perſonne veuille de moi pour ſa femme. Bien plus, malgré les mauvais traitemens que j'ai reçus de mon frère, je l'accompagnerai ſecrètement en Ecoſſe, pour lui ſervir de femme de charge, (car je vois maintenant qu'on ſe paſſe bien de moi ici) s'il veut me promettre de n'en uſer pas plus mal avec moi qu'avec une femme à gages; ou ſi notre couſin Morden s'arrête plus long-temps en Italie, j'irai volontiers le joindre à Florence: & dans l'un de ces deux cas, on publiera que j'ai choiſi l'autre, ou que je ſuis allée au bout du monde, car il m'importe peu dans quel lieu l'on diſe que je ſuis allée, ou que je dois aller.

Je n'ai qu'une demande à vous faire, mon enfant: donneriez-vous ces jolies propoſitions par écrit?

Oui, de tout mon cœur. Et je ſuis paſſée dans mon cabinet, où j'ai réduit tous ces articles en peu de mots, & j'y ai joint encore ce peu de lignes pour mon frère: (¶) « Mon cher « frère, je me flatte que les propoſitions que

« j'ai faites à ma ſœur, ſeront acceptées. Je ſuis « sûre qu'elles le ſeront ſi vous daignez les « appuyer de votre crédit. Je vous conjure, « au nom de Dieu, de vous y prêter. Je me « trouve très-malheureuſe de vous avoir déplu. « Nulle ſœur n'aime ſon frère plus que je ne « vous aime. De grace, au lieu de tourner en « ridicule mes propoſitions, préſentez-les dans « le jour le plus favorable. J'ai les meilleures « intentions. Ne me ſoupçonnez d'aucunes ruſes, « d'aucun ſubterfuge ; je ſuis dans la volonté « ſincère de tenir ponctuellement mes promeſſes. « Ce ſera vous qui en dreſſerez vous-même « les actes, vous donnerez aux clauſes toute « la force qu'il eſt poſſible de leur donner, & « je ſuis prête à les ſigner; & ſi la forme des « loix y laiſſe encore quelque choſe à déſirer, « j'y ſuppléerai par ma réſolution & ma « volonté, enſorte qu'il n'y aura plus à craindre « que perſonne veuille rechercher ma main, « ſans le conſentement de mon papa; & jamais « perſonne, ni aucunes conſidérations ne ſeront « capables de me faire rétracter. Vous pouvez « plus que tout autre me procurer le bonheur « d'une réconciliation avec mon père & mes « oncles. Faites que je doive à vos bons offices « ce bienfait que mon cœur déſire, & vous

« êtes sûr de la reconnoiſſance éternelle de « votre affligée ſœur. (¶)

CL. HARLOWE.

Comment croyez-vous que ma ſœur ait paſſé le temps que j'ai mis à écrire? à promener doucement ſes doigts ſur mon clavecin, en s'accompagnant à voix baſſe pour marquer l'indifférence & le calme de ſon ame.

Lorſque je me ſuis approchée d'elle avec mon écrit, la cruelle s'eſt levée d'un air léger: hé bien, mon amour, vous n'avez pas encore fini? Oh! cela eſt fait, j'en ſuis sûre. Quelle plume facile! m'eſt-il permis de lire?

S'il vous plaît, Bella, & permettez que je vous conjure, (¶) ma chère Bella, d'appuyer ces propoſitions de vos bons offices, & (levant mes deux mains jointes, avec des larmes, je crois, dans mes yeux), je vous aimerai comme jamais ſœur ne fut aimée.

Vous êtes une étrange créature, a-t-elle dit, il n'eſt pas poſſible de vous réſiſter. — (♭) Elle a pris l'écrit & la lettre, & après avoir lu, elle a fait un éclat de rire affecté. Comme les grands eſprits ſe laiſſent prendre! vous n'avez donc pas vu, Clary, que je me moquois de vous? & vous voudriez que je deſcendiſſe avec cette belle pièce, qui n'a pas le ſens commun?

Vous ne cherchez, Bella, pas à m'en impoſer par ces apparences de dureté. Je me flatte qu'elles ne peuvent être ſérieuſes. Il n'y auroit nul eſprit dans une raillerie de cette nature.

Quelle tête folle! quand on a le cœur fortement prévenu, comme il eſt naturel de s'imaginer que tout le monde doit ne voir que par nos yeux! Mais, de grace, mon cher enfant, que devient l'autorité de votre père? Qui cède ici, du père ou de la fille? Comment ajuſtez-vous ces belles offres avec les engagemens qui exiſtent entre votre père & M. Solmes? Quelle garantie donnez-vous que votre libertin ne vous ſuivra pas juſqu'au bout du monde? (¶) néanmoins, afin de vous ôter l'idée que je ſuis un obſtacle à une réconciliation ſollicitée par de ſi belles offres, je veux bien cette fois être votre meſſagère, & voir le jugement qu'en va porter mon papa; mais je vous avertis d'avance, que ces propoſitions ne ſatisfont nullement au principal but qu'on ſe propoſe.

Elle eſt deſcendue. Mais il paroît que ma tante Hervey & mon oncle Harlowe étoient déjà partis. Et comme ils ſe ſont promis d'agir tous de concert, on a député des exprès à mon oncle & à ma tante, pour les prier de ſe trouver au déjeûner du lendemain.

Lundi à 11 heures du ſoir.

Je crains bien qu'on ne me trouve pas digne... au moment même de mes craintes, Betty a frappé à ma porte, en me diſant que ſi je n'étois pas couchée, elle avoit une lettre à me remettre. Je finiſſois dans le moment le récit de la ſcène entr'elle & moi, & j'ai couru à la porte, la plume à la main. Toujours à écrire, Miſs; m'a dit cette ſervante effrontée. C'eſt vraiment une choſe admirable, comment vous trouvez le ſecret d'envoyer les lettres que vous écrivez. Mais les fées, dit-on, ſont toujours prêtes à ſervir les amans. — Elle s'eſt retirée ſi précipitamment, que quand j'en aurois eu envie, je n'aurois pas eu le temps de relever cette inſolence, comme elle le méritoit.

J'enferme ici la réponſe de mon frère. Il eſt bien décidé à me faire ſentir que je n'ai rien à attendre de ſa bienveillance; mais sûrement on ne le laiſſera pas le maître de l'emporter ſur tous les points. J'augure bien de l'aſſemblée de mes parens, qui doit ſe tenir demain; j'en conçois quelque eſpérance, auſſi bien que de mes propoſitions, qui ſont ſi raiſonnables. Maintenant je vais eſſayer s'il me ſera poſſible de prendre quelque repos le reſte de la nuit.

A Miſs CLARISSE HARLOWE.

Vos propoſitions ſeront examinées demain matin par votre père, votre mère & tous vos parens. Quel trouble nous cauſe à tous les ſottiſes de votre cœur précoce? (b) Je ne me poſsède pas en apprenant que vous me reprochez d'être l'agreſſeur, dans une querelle qui doit ſon origine à ma conſidération pour vous.

Vous avez fait, en faveur d'un infâme, des aveux qui devroient porter tous vos proches à vous abandonner éternellement. Pour moi, je n'ajouterai jamais foi aux promeſſes d'une femme qui prend des engagemens contraires à ſes inclinations avouées. Le ſeul moyen de prévenir votre ruine eſt de vous ôter le pouvoir de vous perdre vous-même. Mon intention n'étoit pas de vous répondre; mais l'exceſſive bonté de votre ſœur a prévalu ſur ma réſolution. A l'égard de votre voyage en Ecoſſe, le jour de grace eſt paſſé. Je ne vous conſeille pas non plus d'aller recommencer, auprès de M. Morden, le rôle que vous avez joué chez votre grand-père. D'ailleurs, un ſi galant homme pourroit ſe trouver engagé à votre occaſion dans quelque diſpute fatale, & ſe voir enſuite traité d'agreſſeur.

La belle ſituation où vous vous êtes jetée, qui vous fait propoſer de prendre la fuite pour vous dérober à votre libertin, & d'employer le menſonge pour vous cacher ! A ce compte, la priſon de votre chambre eſt le plus heureux aſyle qu'on ait pu trouver pour vous. La conduite de votre brave, lorſqu'il eſt venu à l'égliſe, vous cherchant de tous ſes yeux, marque aſſez le pouvoir qu'il a ſur votre cœur, quand vous n'en auriez pas fait ſi honteuſement l'aveu.

Je n'ajoute qu'un mot. Vos parens & vos oncles peuvent en uſer comme il leur plaira; mais pour moi, ſi pour l'honneur de ma famille, je ne réuſſis pas à vous faire plier, ma réſolution eſt priſe, je me retire en Ecoſſe, & je ne revois de ma vie aucun de nos parens.

JAMES HARLOWE.

Et voilà mon frère ! voilà ce qu'on appelle du reſpect ardent pour un père, une mère & des oncles ? Mais il ſe voit traité en homme d'importance, & ſes airs ſe montent ſur l'opinion qu'il voit qu'on a de lui. (¶) Néanmoins, comme je l'ai déjà dit, j'eſpère davantage de ceux qui n'ont pas le même intérêt que mon frère à entretenir dans la famille ces malheureuſes diviſions. (§)

(¶) LETTRE XLIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mardi, 21 Mars.

N'AURIEZ-VOUS pas cru, comme moi, ma chère Miſs Howe, que mes propoſitions ne pouvoient manquer d'être acceptées? & que mon frère, dans le dernier article de ſon indigne lettre, où il menace de ſe retirer en Ecoſſe ſi elles étoient écoutées, fait voir qu'il jugeoit lui-même qu'elles le ſeroient.

Pour moi, après avoir lu ſa réponſe ſi pleine de duretés d'un bout à l'autre, je finis par conclure qu'une réconciliation à des conditions ſi déſavantageuſes pour moi, qu'il eſt, j'oſe le dire, peu de perſonnes qui, à ma place, les euſſent offertes, devoit être néceſſairement le réſultat de l'aſſemblée du matin. Et me repoſant ſur cette idée, je me troublois la tête d'un autre côté à chercher des expédiens pour faire accepter paiſiblement à Lovelace l'engagement que j'avois pris de rompre avec lui toute correſpondance, à moins que ſa famille, par ſes démarches & ſes négociations, qu'il lui convenoit d'inſpirer plutôt qu'à moi de les preſcrire, ne vînt à bout

Et je ſuivois ainſi en idée toute la conférence, faiſant parler tantôt l'un, tantôt l'autre, les uns pour, les autres contre, juſqu'à ce qu'enfin tous ont conclu, comme je l'eſpérois, par accepter mes offres, & par donner des inſtructions ſur la forme de l'acte qui me lieroit le mieux à l'exécution de mes promeſſes; & je ſuppoſois en même temps qu'on donnoit à Solmes une autre épouſe, à tous égards bien plus convenable pour lui, & avec elle, la promeſſe de la terre de mon grand-père, dans le cas où je viendrois à mériter par mon inconduite, d'en être dépouillée, ou bien ſi je mourois fille; & cela ſous la belle & juſte condition qu'il propoſe avec moi, pour acquérir des droits ſur cette terre.

Et l'on va, continuois-je, m'envoyer l'ordre de deſcendre, pour aller reconnoître mes propoſitions. Ah! comment pourrai-je enviſager mes redoutables juges? comment ſoutiendrai-je les queſtions des uns, la ſombre gravité & l'air mécontent des autres, & les marques de tendreſſe d'un ou deux? Comme mon cœur ſera affecté! Et je me ſuis miſe à pleurer; enſuite j'ai eſſuyé mes larmes, & j'ai cherché devant ma glace à me compoſer un viſage moins triſte que mon cœur. A chaque bruit que j'entendois, c'eſt

ma ſœur, diſois-je, qui vient m'annoncer le réſultat ; & auſſitôt mes larmes de recommencer à couler, mon cœur de ſe débattre, comme un foible oiſeau contre ſa cage, eſſuyant de moment en moment mes yeux, & toujours inutilement.

Voilà, ma chère Nancy ; pardonnez la longueur de cette ſcène de mon imagination ; voilà à quoi j'étois occupée ; voilà quelles étoient les idées & les images préſentes à ma penſée, lorſque j'ai été tirée de ce ſonge par la nouvelle d'une iſſue bien différente de celle que je m'étois figurée.

Vers les dix heures, ma ſœur eſt montée avec un air de triomphe cruel, avec un geſte inſultant de ſa main.

Une obéiſſance ſans réſerve, voilà ce qu'on exige, Clary. Mon papa eſt juſtement indigné que vous ayez la hardieſſe de diſputer avec ſa volonté, & de lui faire des conditions. Il ſait ce qui vous convient le mieux ; & d'après vos aveux du chemin que votre cœur a déjà fait avec cet odieux Lovelace, on n'ajoutera plus de foi à ce que vous pourrez dire. Vous n'avez qu'un ſeul moyen de leur ôter tous les doutes ſur la ſincérité de vos promeſſes.

Quoi ! mon enfant, vous avez l'air tout ſurpris !

Eſt-ce que vous avez perdu la parole? Ah ! vraiment, il paroît que vous vous attendiez à une autre iſſue : ſérieuſement l'eſpériez-vous? Cela ſeroit étrange : après vos reconnoiſſances & vos aveux, on ſe fieroit encore à votre prudence ſi vantée !

Je ſuis demeurée quelque temps ſans voix, les yeux fixes & ſecs ; mais les duretés de Bella, qui ne ceſſoit pas ſes airs inſultans, m'ont fait parler à la fin. — En effet, je me ſuis trompée, lui ai-je dit, oui, je ſuis trompée ; car je m'attendois, j'eſpérois, Bella, que je trouverois encore en vous une ſœur.

Quoi ! en m'interrompant ; avec toutes vos belles manières, ſi piquantes, avec tous vos airs mépriſans, vous m'avez bonnement crue capable de débiter des menſonges pour vos beaux yeux? Avez-vous pu ſuppoſer que, lorſqu'on me demanderoit ce que je penſois de la ſincérité de vos déclarations, je pourrois leur diſſimuler à quel point vous en êtes avec votre galant? Lorſqu'on eſt décidé à plier à ſon devoir cette volonté ſi rebelle, vous croyez que j'aurois voulu leur en impoſer? Me croyez-vous faite pour les exhorter à vous faire deſcendre dans l'aſſemblée, afin de vous voir contredire tout ce que j'aurois inventé en votre faveur?

Eh bien, eh bien ! Bella, c'eſt une obligation de moins que je vous ai ; voilà tout. J'aimois toujours à ſuppoſer que j'avois encore un frère & une ſœur ; mais je vois bien que je me ſuis trompée.

La jolie petite ame aux yeux larmoyans ! (c'eſt ſon expreſſion) *elle aimoit à penſer qu'elle avoit un frère, une ſœur !* Et pourquoi vous arrêter là, Clary, (contrefaiſant mon accent dans mes pleurs) & que ne dites-vous : *je croyois auſſi avoir un père & une mère & deux oncles & une tante ; mais je ſuis, je ſuis trom-pée ; voilà tout.* Allons, Clary, dites cela ; & il y aura de la vérité, de votre côté du moins, en ce que vous avez ſecoué leur autorité, & que vous avez plus de reſpect pour un infâme miſérable que pour tous eux enſemble.

Par où ai-je pu mériter ces cruautés de votre part, ma ſœur ? — Mais tout ce que je répondrai, c'eſt que j'ai pitié de vous.

Et encore avec cet air de dédain, Clary ? Point de ces panchemens de tête ; point de cette pitié pleine de mépris, petite fille, je vous en prie.

Sûrement, Bella, cette conduite eſt naturelle à votre caractère. Que de nouveaux talens elle découvre

découvre en vous ! — Mais continuez, ſi cela vous amuſe ; continuez, Bella ; & puiſqu'il ne faut pas que j'aie pitié de vous, ce ſera moi dont j'aurai pitié ; car perſonne n'aura pitié de moi que moi-même ; — parce que vous ne, dit-elle... Oui, Bella, en l'interrompant, parce que je ne le mérite pas. Je ſais que c'eſt-là ce que vous alliez dire : je veux dire comme vous en tout, & voilà le moyen de vous plaire.

En ce cas, dites donc que Lovelace eſt un infâme.

Je le dirai, quand je le penſerai.

Vous ne le penſez donc pas ? — Non, je ne le penſe pas ; & vous ne l'avez pas toujours penſé non plus, Bella.

Que voulez-vous, que voulez-vous dire par-là, Clary, en s'avançant ſur moi toute courroucée ? Dites-moi tout à l'heure ce que vous entendez par ce ſarcaſme. — Dites-moi, vous, pourquoi vous voyez là un ſarcaſme. Qu'ai-je dit ?

Vous êtes une créature bien provoquante ! — Mais que répondez-vous aux deux ou trois duels de ce miſérable ?

Je ne puis le ſavoir, tant que je n'en ſaurai pas les occaſions. — Juſtifiez-vous ſon duel ? — Non ; mais je ne puis l'empêcher non plus. —

Voulez-vous deſcendre, & venir humilier cette fierté aux pieds de votre maman ? — Je n'ai rien répondu ? Aurai-je l'honneur de vous y conduire ? & elle cherchoit à prendre ma main, que je retirois.

Quoi ! vous ne me faites pas la grace de me répondre ?

J'ai continué de garder le ſilence, & me ſuis éloignée d'elle. Comment ! me tourner le dos auſſi ! Vous conduirai-je à votre maman, mon amour ? en me ſuivant, & ſaiſiſſant ma main malgré mes efforts. Quoi, toujours muette ! Allons, ma belle affligée, ma chère petite muette, de grace, un mot à moi : il faudra que vous en diſiez bientôt deux à M. Solmes ; c'eſt moi qui vous en préviens.

Ces deux mots (& mes larmes, que je n'ai pu retenir plus long-temps, ont ruiſſelé) ſeront donc les derniers que je dirai de ma vie. — Allons, allons ; je ſuis bien aiſe qu'il y ait un moyen de vous faire parler, m'eſſuyant d'une main mon viſage détourné du ſien, & me tenant la mienne de l'autre, avec un air d'inſulte & de riſée. Vous penſez donc qu'on pourra vous amener enfin à dire ces deux mots ſeulement. — Ce ſeront, dites-vous, les derniers ?

Oh ! c'eſt bien là le ſoupir d'un cœur bleſſé, d'une tendre amoureuſe.

Ridicule Bella ! inſolente Clary ! (changeant ſon ton moqueur en accent impérieux) Mais enfin, vous croyez-vous capable de venir vous humilier aux pieds de votre Maman ? Je ſuis laſſe à la fin de tous vos inutiles propos. Dites-moi, Bella, s'il eſt vrai que ma mère veuille conſentir à me voir.

Oui, ſi vous pouvez enfin vous conduire en fille ſoumiſe. Oui, je le puis ; & j'en ai la volonté : mais quel ſens donnez-vous à ce mot de ſoumiſe ? — de renoncer à mes propres *inclinations* — voilà encore un mot pour vous donner occaſion de parler — par obéiſſance aux ordres de mes parens ; & de ſupplier qu'on ne me rende pas miſérable avec un homme, qui convient mieux à toute autre qu'à moi ? — à moi, ſans doute, voulez-vous dire, Clary ? - pourquoi non ? puiſque vous m'en faites la queſtion. Vous avez meilleure opinion de lui, que moi. J'imagine que mes parens ne le trouveroient pas trop bon pour moi, s'ils ne le trouvoient pas aſſez bon pour vous. — Mais ne pouvez-vous donc, Bella, me dire naturellement, ce que je dois devenir, ſans vous acharner ainſi à m'inſulter ? Si c'eſt là la manière dont je dois être traitée,

ſouvenez-vous, que ſi jamais je me rendois coupable de quelque imprudence, le traitement que j'éprouve me ſerviroit d'excuſe.

Je vois bien, Clary, que vous cherchez à vous en forger des excuſes, pour certaine démarche que nous nous ſommes bien doutés que vous aviez en tête depuis long-temps.

Si j'y ſongeois, vous me paroiſſez réſolue pour votre part, & mon frère pour la ſienne, à faire ſi bien que les excuſes ne me manqueront pas, mais en vérité, Bella, il m'eſt impoſſible de ſoutenir plus long-temps cette répétition de ce qu'il y avoit de plus fâcheux dans la ſcène d'hier. Mon déſir eſt de me jeter aux pieds de mon père & de ma mère, & d'entendre mon arrêt de leur propre bouche; du moins j'éviterai par-là les inſultes dont une ſœur a la cruauté de m'accabler.

Hé mon Dieu! eſt-ce bien vous? eſt-ce vous que j'entends, ma douce ſœur Clary?

Oui, c'eſt moi, Bella, & je réclamerai la protection qui eſt due à un enfant de la famille, ou je ſaurai pourquoi on en uſe ainſi avec moi, lorſque je ne demande d'autre grace que de me conſerver la juſte liberté d'un refus, qui appartient de droit à mon ſexe, & lorſque je conſens, pour ſatisfaire mes parens, à renoncer

à mon choix. Juſqu'ici je me ſuis contentée de recevoir des meſſagers ſubalternes, des inſolences tout au plus permiſes aux maîtres. Vous n'êtes que ma ſœur : mon frère n'eſt pas mon ſouverain. Et tant que j'aurai un père & une mère vivans, je ne veux pas ſouffrir d'être traitée de la ſorte par un frère & une ſœur, & par leurs valets, tous lâchés contre moi, à ce qu'il paroît, pour me jeter dans le déſeſpoir, & me pouſſer à quelque démarche téméraire. En un mot, je veux ſavoir, Bella, pourquoi on veut me contraindre de la ſorte? Quel but on ſe propoſe par cette violence; & ſi je dois être regardée comme un enfant de la famille, ou comme une eſclave?

Elle eſt reſtée immobile & muette, pendant le temps que j'ai parlé, avec une ſurpriſe, en partie réelle, en partie affectée.

Et c'eſt vous! mais eſt-ce bien vous? — vraiment, Clary, je ne reviens pas de mon étonnement! mais enfin, puiſque vous avez un ſi grand déſir de vous en rapporter à ce que prononceront votre père & votre mère, je vais deſcendre, & leur rendre ce que vous dites. Vos autres parens ne ſont pas encore partis, à ce que je crois. Ils ſe raſſembleront

& alors vous pourrez deſcendre, & plaider votre cauſe vous-même en perſonne.

Oui, qu'on me le permette. Mais que mon frère & vous ne s'y trouvent pas. Vous vous êtes trop ouvertement rendus partie contre moi, pour que je vous admette au rang de mes juges; & je demande que ni vous ni lui ne ſe mêlent dans ma cauſe. Je ſuis bien sûre, que vous n'avez pas préſenté mes propoſitions dans un jour favorable. Oui, il eſt impoſſible que vous les ayez rendues dans leur vérité; & il n'eſt pas poſſible non plus que vous ſoyez chargée par la famille de me maltraiter comme vous faites.

Allons, allons; je vais dire à mon frère de venir; oui, je veux qu'il paroiſſe devant vous. Il faut qu'il ſe juſtifie lui-même, ainſi que moi. Je ne déſire point voir mon frère, à moins qu'il ne vienne en frère, & qu'il ne mette à l'écart cette autorité qu'il s'eſt injuſtement arrogée ſur moi.

Et vous croyez, Clary, que ce n'eſt rien pour lui, ou pour moi, dites, n'eſt-ce rien, que de voir une ſœur déshonorer toute ſa famille? —Que voulez-vous dire, Bella; *déshonorer!* comment? L'homme que vous traitez avec tant de liberté, eſt un homme de naiſ-

ſance & de fortune : c'eſt un homme rempli de talens & noblement allié. On le trouva jadis aſſez digne de vous, & plût au ciel que vous l'euſſiez eu pour mari ! mais il eſt bien certain qu'il n'a pas tenu à moi que vous ne l'euſſiez, en dépit de vos indignités à mon égard.

Cette replique l'a miſe en feu ; je voudrois ne l'avoir pas faite. Oh ! dans quelle furie étoit la pauvre Bella ! je l'ai vu ſur le point une ou deux fois de tomber ſur moi, & de me frapper ; & elle a proteſté hautement, qu'elle ſe ſentoit une furieuſe démangeaiſon dans les doigts ; mais je n'étois pas digne de ſa colère : cependant ſa fureur ne s'appaiſoit pas. Le bruit de nos altercations a rétenti dans la maiſon : Et Betty eſt venue de la part de ma mère, ordonner à ma ſœur de deſcendre avec elle. Elle eſt donc partie, en me menaçant de faire connoître à tout le monde quelle violente petite créature je venois de montrer à ſes yeux.

Mardi à midi, 21 Mars.

Je n'ai point encore entendu reparler de ma ſœur. Et je n'ai pas aſſez de courage pour perſévérer dans l'idée que j'avois d'aller me jeter aux pieds de mon père & de ma mère, comme je m'en étois cru la force, dans la

chaleur de mes ſens, & me voilà maintenant redevenue auſſi calme que jamais, & toute prête encore, ſi Bella revenoit, à ſouffrir ſes inſultes comme auparavant.

Je ſuis vraiment fâchée de l'avoir laiſſé partir dans le déſordre où elle étoit. Mais la lettre de mon papa, qui me menace de la maiſon & de la chapelle de mon oncle Antonin, m'épouvante horriblement; & le profond ſilence de leur part me fait appréhender qu'il ne ſe forme quelque nouvel orage.

Mais comment ferai-je avec ce Lovelace? Je viens dans le moment de trouver une lettre de lui dans cette cachette du mur, qui échappe à tous les ſoupçons (je vous en ai parlé dans la lettre que je vous ai envoyée par Hannah.) « C'eſt, à l'entendre, une inquiétude extrême que lui donne la crainte que je ne me laiſſe vaincre en faveur de Solmes: ce ſont des menaces, ſi cela arrive jamais: c'eſt un vif reſſentiment du traitement qu'on me fait: (car il eſt indubitable, dire par quelle voie, je ne le puis, qu'on l'inſtruit de tout ce qui ſe paſſe dans la famille) ce ſont des proteſtations de ſa foi & de ſes ſentimens d'honneur, des vœux de réforme; & une foule d'argumens pour me preſſer de m'affranchir de cette fâcheuſe priſon

où je ſuis confinée. — O ma Nancy, comment ferai-je ? quel parti prendrai-je avec ce Lovelace ? (♭)

LETTRE XLIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mercredi matin à 9 heures.

MA tante Hervey, qui a paſſé la nuit au château, ſort à ce moment de ma chambre. Elle y eſt venue avec ma ſœur. On n'a pas jugé à propos de lui accorder cette liberté ſans la faire accompagner de ce témoin mal intentionné. Lorſque je l'ai vue entrer, je lui ai dit que ſa viſite étoit une extrême faveur pour une malheureuſe priſonnière. Je lui ai baiſé la main. Elle a eu la bonté de me dire, en me tirant à elle pour m'embraſſer : pourquoi cette diſtance, ma chère nièce, avec une tante qui vous aime ſi tendrement ?

Elle m'a déclaré qu'elle venoit s'expliquer avec moi, pour le repos de la famille; qu'elle ne pouvoit ſe perſuader que ſi je ne m'étois pas crue traitée avec trop de rigueur, moi qui avois toujours été d'un naturel ſi doux,

j'euſſe réſiſté avec cette conſtance, & dans un point que mon père a ſi à cœur, au vœu de tous mes parens : que ma mère & elle croyoient devoir attribuer ma réſolution à la manière dont on avoit débuté avec moi, & à l'idée où j'étois que, dans l'origine, mon frère avoit eu plus de part aux propoſitions de M. Solmes, que mon père & mes autres parens : enfin, ma tante ſouhaitoit pouvoir me fournir quelque excuſe raiſonnable, pour revenir honnêtement de mon oppoſition. Pendant cet exorde, Bella fredonnoit à demi voix, ouvroit un livre, puis un autre, ſans en lire aucun ; mais ſans dire un mot. Ma tante, après m'avoir repréſenté que mes réſiſtances étoient inutiles, parceque l'honneur de mon père ſe trouvoit engagé, a inſiſté ſur mon devoir avec plus de force qu'elle n'auroit certainement fait dans les circonſtances, ſi ma ſœur n'avoit pas été préſente. Je ne répéterai pas quantité d'argumens de part & d'autre qui reviennent à ceux dont vous devez être laſſe. Mais il faut vous inſtruire de tout ce qui a quelque apparence de nouveauté.

Lorſqu'elle m'a trouvée inflexible, (c'eſt ſon expreſſion) elle m'a dit que, de ſon côté, elle ne diſſimuloit pas que ſi je ne devois avoir

ni M. Solmes, ni M. Lovelace, & qu'il me fallût cependant marier pour ſatisfaire mes parens, elle pancheroit aſſez pour M. Wierley. Elle m'a demandé ce que je penſois de M. Wierley.

Oui, Clary, a dit ma ſœur, en s'approchant; que dites-vous de M. Wierley ?

J'ai pénétré auſſitôt l'artifice. On vouloit, je n'en doute pas, me faire parler, pour tirer de ma réponſe une preuve de ma prévention excluſive en faveur de M. Lovelace. Le piége étoit d'autant plus adroit, que M. Wierley publie hautement l'eſtime profonde qu'il a pour moi, & que, pour le caractère comme pour la figure, il a infiniment d'avantages ſur M. Solmes. Il m'eſt venu à l'eſprit de retourner cette ruſe contr'eux, en eſſayant juſqu'à quel point on pouvoit ſe relâcher des intérêts de M. Solmes, puiſqu'on ne pouvoit s'attendre aux mêmes offres de la part de M. Wierley.

Dans cette vue, j'ai demandé ſi ma réponſe, en ſuppoſant qu'elle fût favorable à M. Wierley, me délivreroit des perſécutions de M. Solmes; car j'avouois que je n'avois pas pour l'un l'averſion que j'avois pour l'autre.

Ma tante m'a répondu que ſa commiſſion ne s'étendoit pas ſi loin, & qu'elle ſavoit ſeule-

ment que mon père & ma mère ne ſeroient pas tranquilles, tant qu'ils ne verroient pas les eſpérances de M. Lovelace entièrement anéanties par mon mariage. Fine créature ! a dit ma ſœur. Cette réflexion, jointe à la manière dont elle s'étoit mêlée à la queſtion de ma tante, m'a confirmé qu'on me tendoit un piége.

Chère madame, lui ai-je dit, ne me faites point des propoſitions qui n'ont d'autre objet que de ſoutenir le ſyſtême de mon frère contre moi ? N'ai-je donc aucune eſpérance de voir finir mes peines & ma diſgrace, ſans qu'on m'obsède de cet homme odieux ? On rejette donc toutes mes offres ! cependant, elles devoient bien être acceptées, j'oſe le dire.

Enfin, ma nièce, s'il ne vous reſte aucune eſpérance, je ne m'imagine pas que vous vous croyiez abſolument diſpenſée de l'obéiſſance qu'une fille doit à ſes parens.

Pardonnez-moi, a dit ma ſœur ; je ne doute nullement que le but de Miſs Clary, s'il lui eſt impoſſible de fuir dans les bras de ſon cher Lovelace, ne ſoit de reprendre ſa terre entre les mains de mon père, & d'y aller vivre dans cette indépendance ſur laquelle ſe fonde toute ſa perverſité. Et là, mon cher cœur, mon petit amour, quelle honorable vie vous mènerez

hors de la maiſon paternelle ! Votre maman Norton, votre oracle, à la tête de votre maiſon; vos pauvres à votre porte; vous, confondue dans la troupe déguenillée, avec un mêlange d'orgueil & de baſſeſſe, & avec une oſtentation qui fera la cenſure de toutes les femmes de la province qui n'auront pas ces nobles inclinations; les pauvres en dehors ! ai-je dit, mais Lovelace en dedans ; c'eſt-à-dire, bâtiſſant votre réputation d'une main, & la détruiſant de l'autre. Le charmant ſyſtême ! Mais apprenez, ma petite fugitive, que les volontés d'un grand-père mort ſeront reprimées par celles d'un père vivant; & qu'on diſpoſera de la terre, comme votre aveugle grand-père l'auroit fait, s'il eût aſſez vécu pour voir un ſi grand changement dans ſa favorite. En un mot, Miſs, elle ne retournera pas entre vos mains, que mon père ne vous reconnoiſſe aſſez de diſcrétion pour en faire un bon uſage ; ou juſqu'à ce que vous puiſſiez, en fille expérimentée, vous prévaloir des loix, pour l'arracher à votre papa.

Fi, Miſs Harlowe, lui a dit ma tante, ce langage n'eſt pas joli dans une ſœur.

Oh madame ! laiſſez la continuer. Ce n'eſt rien en comparaiſon de ce que j'ai déjà ſouf-

fert de Miſs Harlove. C'eſt ſa jalouſie qui la porte à me maltraiter, ou bien elle obéit à une autorité ſupérieure à laquelle je dois me ſoumettre. Quant à la repriſe de mes droits, qui peut m'en empêcher, ſi j'en avois envie? je ſais à quoi je ſuis autoriſée; mais je n'ai pas la moindre idée de faire valoir les loix. Ayez la bonté, madame, de faire connoître à mon père que les traitemens les plus durs, les ſuites les plus fâcheuſes ne me feront jamais chercher des reſſources contraires à ſa volonté; dût-il me réduire à l'indigence, & me chaſſer de ſa maiſon; ce qui ſeroit peut-être préférable pour moi, au chagrin d'y être empriſonnée & outragée comme je le ſuis.

Sur ce point, chère nièce, m'a répondu ma tante, ſi vous étiez mariée, vous ſeriez obligée de vous conformer aux intentions de votre mari; & ſi ce mari étoit M. Lovelace, on ne ſauroit douter qu'il ne ſaisît ardemment l'occaſion de brouiller encore plus les familles. Au fond, ma nièce, s'il avoit pour vous la conſidération dont il ſe vante, on n'entendroit pas parler continuellement de ſes bravades. On le connoît pour un homme fort vindicatif. A votre place, Miſs Clary, je craindrois, & même ſans l'avoir offenſé, qu'il ne fît quelque jour

tomber ſur moi cette vengeance, dont il ne ceſſe point de menacer la famille.

Ses menaces, ai-je repris, ne ſont qu'un retour aſſez naturel pour celles qu'on lui fait tous les jours. Tout le monde n'eſt pas auſſi diſpoſé que moi à ſouffrir des inſultes telles que j'ai été forcée d'en eſſuyer dernièrement. Il falloit voir comme le viſage de ma ſœur étoit rouge de colère. D'ailleurs, je répète, comme je l'ai fait vingt fois, qu'il ne ſeroit plus queſtion de M. Lovelace, ſi on me traitoit avec quelque générosité.

(5) O cauſtique & méchante créature! — Et qui croyez-vous qui me l'a fait abhorrer, que l'épreuve que j'ai faite de ſes indignes libertés qui auroient dû faire ſur vous la même impreſſion, ſi vous aviez autant d'honnêteté dans le cœur que vous le prétendez?

L'épreuve que vous avez faite, Bella! je ne vous croyois pas ſi avancée en épreuves, mais vous le ſavez mieux que moi. — Cela n'étoit-il pas bien méchant de ma part, ma chère?

Clary, a-t-elle répondu, je donnerois dans le moment mille guinées pour connoître tout ce qu'il y a dans ton petit cœur plein de rancune & de malignité. — Je pourrois vous le montrer

à moins, ſans craindre d'être plus maltraitée que je ne l'ai été.

Allons, jeunes filles, je ſuis bien peinée de voir l'invective & le reſſentiment pouſſés à cet excès entre vous deux. Vous ſavez, ma nièce, en s'adreſſant à moi, qu'on ne vous auroit pas ainſi réléguée dans votre chambre, ſi votre mère à force de condeſcendance, ou votre père par ſon autorité, avoient pu fléchir votre volonté. Mais, lorſqu'il faut abſolument que quelqu'un cède, comment pouvez-vous eſpérer que ce ſera eux ! Si ma Dolly, qui n'a pas la centième partie de vos lumières & de votre jugement, s'aviſoit de m'oppoſer une contradiction auſſi décidée à ma volonté, dans un point auſſi eſſentiel que le choix d'un mari, je ne le prendrois pas bien de ſa part ; non en vérité, je ne le prendrois pas bien.

Permettez-moi de ne vous pas croire, Madame : ſi Miſs Hervey avoit un pareil frère & une pareille ſœur, (vous pouvez me lancer vos regards, Bella) & ſi tous les deux prenoient à tâche d'irriter ſes parens, comme mon frère & ma ſœur excitent les miens contre moi; alors peut-être vous pourriez d'abord en uſer avec elle comme on en uſe avec moi; & ſi elle haïſſoit l'homme que vous lui auriez propoſé, autant

&

& avec d'auſſi juſtes raiſons que je fais monſieur Solmes.... & qu'elle aimât un mauvais ſujet, un libertin, comme vous aimez M. Lovelace, Miſs, a dit ma ſœur en m'interrompant; alors votre fille (ai-je continué, ſans faire attention à ce qu'avoit ajouté ma ſœur) pourroit vous conjurer de la diſpenſer d'obéir. Mais ſi elle vous demandoit cette grace, & qu'elle vous fît les plus ſolemnelles proteſtations, en vous donnant des sûretés pour ſa parole, que jamais elle ne ſongeroit à l'homme qui vous déplaît, contre votre conſentement; j'oſe garantir que le père & la mère de Miſs Hervey ſe retireroient ſatisfaits, & qu'ils ne feroient plus aucun effort pour violenter ſes inclinations. Bon, a dit ma ſœur, en levant les mains au ciel; voilà le père & la mère qui ont auſſi leur part : ils ne ſont pas plus épargnés que les autres.

Mais, mon enfant, a repris ma tante, ſi je lui ſavois de l'amour pour un débauché, & que je la ſoupçonnaſſe de ne chercher qu'à gagner du temps, pour me ſéduire enſuite & me ſurprendre mon conſentement... — Je vous demande pardon, Madame, ſi je vous interromps. Mais, ſi Miſs Hervey pouvoit parvenir à obtenir votre conſentement, quel reproche auriez-vous à lui faire ?

Vous avez raiſon, mon enfant; mais jamais elle ne l'obtiendroit. — En ce cas, Madame, jamais cette union n'auroit lieu. — De cela, j'en doute, ma nièce. — Si vous en doutez, Madame, pouvez-vous penſer que les mauvais traitemens & la diſgrace d'être bannie de votre préſence, ſeroient un sûr moyen de diſſiper vos craintes, & de prévenir quelque imprudent écart? — Ma chère, cette queſtion de votre part ne donneroit que plus de ſujet de penſer qu'on ne peut guères s'en fier à vous & à votre prudence, quand on connoît d'ailleurs votre inclination. — Il paroît, Madame, que ces ſoupçons & ces craintes étoient formées avant que je puſſe ſonger à faire pareille queſtion, ou que j'y euſſe donné la moindre occaſion. Autrement, quelle raiſon auroit-on eue de me réléguer & de m'enfermer ainſi dans la diſgrace? — J'oſerai dire que je dois bien moins ces rigoureux traitemens à aucun ſoupçon ſur ma conduite qu'à un deſſein concerté de m'intimider; (& ici Bella a encore levé les mains au ciel, parce qu'on ne ſavoit que trop combien les motifs de mon oppoſition ſeroient fondés) car à l'époque où ils ont commencé, je n'avois certainement donné aucune priſe à pareil ſoupçon; & je n'en donnerois pas davantage aujourd'hui, ſi l'on daignoit s'en rapporter à ma diſcrétion.

Ma tante, après un moment de ſilence, a repris : mais conſidérez, ma chère, de quelle confuſion vous couvrez pour jamais votre famille ſi vous épouſez cet odieux Lovelace. — Et qu'on veuille bien conſidérer auſſi, Madame, à quelle vie malheureuſe on me dévoue, ſi j'épouſe cet odieux Solmes. — Bien des jeunes filles ont cru ne pouvoir jamais aimer un homme avec lequel pourtant elles ont enſuite vécu fort heureuſes; & il en eſt bien peu, mon enfant, qui épouſent l'objet de leur première inclination. — Et voilà peut-être, Madame, la raiſon pour laquelle il y a ſi peu de mariages heureux. — Mais il eſt bien rare que ces premières inclinations méritent d'être encouragées. — C'eſt là auſſi ma crainte, Madame. Je n'ai pas une haute opinion des premières impreſſions de l'amour. Mais, comme je l'ai répété tant de fois, tout ce que je déſire, c'eſt la liberté de reſter fille. — (♭) Cela ne peut pas être, Miſs : votre père & votre mère ne peuvent être tranquilles s'ils ne vous voient mariée, & à l'abri des prétentions de ce libertin. On aſſure que vous offrez de lui promettre que, ſi vous n'êtes pas ſa femme, vous ne ſerez jamais celle de perſonne; tant vous êtes avancée avec lui !

J'avoue naturellement, ai-je répondu, que je

ne connois pas de meilleure voie pour prévenir de nouveaux malheurs ; & ſi l'on ne veut pas que je penſe à lui, il n'y a point d'autre homme au monde dont je puiſſe penſer favorablement. Cependant je donnerois volontiers tout ce que je poſsède pour le voir engagé d'un autre côté ; oui volontiers, Bella, quoique je vous voie ſourire avec une maligne incrédulité.

Cela peut être, Clary ; mais vous ne m'empêcherez pas de ſourire.

Si l'on ne veut pas que vous penſiez à lui, a répété ma tante : j'entens ce langage, Miſs Clary. Il eſt temps que je deſcende. Deſcendons-nous, Miſs Harlowe. Je tâcherai d'engager votre père à permettre que ma ſœur monte elle-même. Il en réſultera peut-être quelque choſe de plus heureux.

Je puis vous garantir d'avance, a dit Bella, ce qui ne manquera pas d'en réſulter. Ma mère & Clary ſe noieront dans leurs larmes ; mais avec cette différence dans les effets, que ma mère reviendra toute attendrie & le cœur déchiré, tandis que ſa favorite n'en ſera que plus endurcie par l'avantage qu'elle s'applaudira d'avoir obtenu ſur la tendreſſe de ma mère. Si vous le voulez ſavoir, Madame, c'eſt la raiſon qui a

fait condamner cette petite perſonne à garder ſa chambre.

Et voilà quels ont été ſes propos en deſcendant l'eſcalier avec ma tante.

LETTRE XLV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

MON cœur étoit agité entre l'eſpérance & la crainte de voir ma mère, & pénétré d'ailleurs de douleur & de confuſion de lui avoir cauſé tant de chagrins. Mais j'aurois pu m'épargner ces agitations; on ne lui a pas permis de monter. Ma tante a eu la bonté de revenir, toujours accompagnée de ma ſœur; elle m'a pris la main, & m'a fait aſſeoir auprès d'elle.

Je dois vous avouer, m'a-t-elle dit, que ſi je reviens encore une fois, c'eſt contre le ſentiment de votre père; mais inſtruite & allarmée des conſéquences de votre obſtination, je n'ai pu m'empêcher de revenir encore tenter un dernier effort. Enſuite, elle m'a mis devant les yeux l'attente de tous mes parens, les richeſſes de M. Solmes, qui ſont trois fois au-deſſus de ce qu'on s'étoit imaginé, les avantages des conven-

tions, la mauvaiſe réputation de M. Lovelace, l'averſion que toute la famille a pour lui; chaque circonſtance, revêtue des plus fortes couleurs, ſans pourtant les comparer à celles dont ma mère me les avoit peintes. Ainſi ma mère n'a rendu compte à perſonne de ce qui s'eſt paſſé entr'elle & moi; autrement ma tante ne m'auroit pas répété la plupart des raiſons que ſa vénérable ſœur m'avoit déjà repréſentées avec bien plus de force.

Elle m'a dit que c'étoit percer le cœur de mon père, que de lui donner lieu de croire qu'il n'avoit pas d'autorité ſur ſes enfans, particulièrement ſur une fille qu'il avoit toujours aimée juſqu'à l'adoration, ſurtout lorſqu'il étoit perſuadé qu'il ne vouloit que mon avantage. Là, joignant les mains & me ſuppliant avec la plus preſſante bonté, chère nièce, très-chère nièce, je vous conjure pour moi, pour vous-même, pour tout ce qui vous eſt cher au monde, de ſurmonter une malheureuſe averſion, de renoncer à vos préventions, & de rendre à tout le monde le bonheur & la paix. Faut-il me jeter à vos genoux, ma très-chère Clary? oui, je m'y jetterai volontiers..... Et dans l'ardeur de ce tranſport, elle s'y eſt jetée effectivement, & moi aux ſiens en même temps, la ſuppliant de ſe lever, enla-

çant mes bras autour d'elle, & baignant ſon ſein de mes larmes.

Ah ! levez-vous, levez-vous, ma chère tante, ma tante bien aimée ! vous me déchirez le cœur par cet excès de condeſcendance & de bonté.

Dites donc, ma très-chère nièce, dites que vous voulez obliger tous vos parens ; dites-le, je vous en conjure, ſi vous nous aimez.

Hélas ! comment vous promettre ce que je mourrois plutôt que d'exécuter ?

Dites du moins, ma chère, que vous y réfléchirez, que vous en raiſonnerez avec vous-même ; donnez-nous du moins des eſpérances. Que ce ne ſoit pas en vain que je vous preſſe & que je vous conjure à genoux. Et elle s'eſt jetée de nouveau à genoux devant moi, & moi devant elle.

Elle ne quittoit pas cette poſture, & je gardois la mienne auſſi.

Quelle étrange ſituation eſt la mienne ! Si j'en étois au doute, ma chère tante, je ſens que je pourrois bientôt le vaincre. — Ce qui paroît un puiſſant motif à mes parens eſt nul pour moi. Combien de fois l'ai-je répété ? Qu'il me ſoit permis de vivre fille. Eſt-ce donc une faveur qu'on ne puiſſe m'accorder ? Qu'on me laiſſe partir, comme je l'ai propoſé, pour l'Ecoſſe,

pour Florence, pour tout autre lieu qu'on voudra choiſir. Qu'on m'envoie eſclave aux Indes, au bout du monde : je conſentirai à tout. Mais je ne puis, je ne puis ſonger à engager mes ſermens à un homme qu'il m'eſt impoſſible de ſupporter.

Bella gardoit le ſilence, les mains levées, comme en reproche de mon prétendu endurciſſement. — Je vois, m'a dit ma tante, en ſe relevant, que rien ne peut fléchir votre eſprit, ni l'engager à nous obliger.

Que puis-je faire, ma très-chère tante Hervey, que puis-je faire? (¶) Si j'étois capable de donner une eſpérance avec l'intention de ne pas la remplir, alors je pourrois vous promettre de réfléchir ſur vos tendres avis; mais j'aime mieux paſſer pour opiniâtre que d'être fauſſe. Eh quoi! n'y a-t-il donc point de milieu? Ne peut-on trouver quelque moyen? & ne puis-je les ſatisfaire ſans épouſer un homme qui m'eſt d'autant plus odieux, qu'il eſt injuſte dans ſes offres même, dont on vante tant les avantages.

Sur qui, Clary, ſur qui, dit ma ſœur, tombe ici votre réflexion? prenez-y garde.

Bella, ne faites point d'odieuſes applications de ce que je dis. Tout le monde pourroit bien n'en pas juger de même, & voir les choſes

avec des yeux différens. Dans une donation injuſte, c'eſt celui qui la fait, & celui qui la reçoit, qui en ſont principalement reſponſables; & lorſque je vois les choſes ſous cette face, je ſerois inexcuſable de l'accepter. Mais pourquoi me livrai-je à une ſuppoſition de cette nature? Sous quelque face que j'enviſage cet homme, mon cœur, comme je l'ai tant de fois répété, ſe révolte ſeulement d'y penſer. Quel père, excepté le mien, arrêta jamais les articles d'un mariage, ſans eſpoir du moindre goût de ſa fille? lorſqu'au contraire ſon dégoût eſt déclaré, déclaré depuis long-temps, ſans la moindre variation, ſans la plus légère apparence que ſes ſentimens changent jamais. Mais ce n'eſt pas dans le principe l'ouvrage de mon père. O cruel, cruel frère! d'être cauſe qu'on me faſſe une violence, qu'il ne ſupporteroit pas lui-même patiemment, ſi on vouloit l'y contraindre. (§)

Oh! tante Hervey, dit ma ſœur, voilà notre petite créature montée ſur ſes grands airs & dans ſes déclamations: vous le voyez, Madame, qu'elle n'épargne perſonne. Je vous prie, déclarez-lui nettement à quoi elle doit s'attendre: on ne gagnera rien avec elle; c'eſt bonté perdue. De grace, Madame, prononcez-lui ſa ſentence.

Ma tante, la prenant par la main, s'eſt retirée

vers une fenêtre, les larmes aux yeux. Je ne puis, Miſs, en vérité je ne puis, lui a-t-elle dit à demi-voix (mais j'entendois juſqu'au moindre mot); il y a bien de la dureté dans la manière dont on la traite! C'eſt une noble enfant, après tout. Quel malheur que les choſes aient été pouſſées ſi loin! mais il faut engager M. Solmes à ſe déſiſter.

Eh quoi, madame! lui a répondu ma ſœur, d'une voix ſourde, mais fort animée, vous laiſſez-vous prendre auſſi par cette petite ſirène? Ma mère a bien fait de ne pas monter. Je doute ſi mon père même, après avoir jeté le premier feu de ſa colère, ne ſe laiſſeroit pas vaincre par ſon adreſſe. Il n'y a que mon frère, j'en ſuis bien sûre, qui ſoit capable de la réduire.

Ne penſez point à faire monter votre frère, a repliqué ma tante à voix baſſe, il eſt trop furieux. Je ne vois rien dans ſes manières qui ſente l'obſtination & la perverſité. Si votre frère venoit, je ne répondrois pas des ſuites; car je l'ai crue deux ou trois fois prête à s'évanouir.

Ho, madame! elle a le cœur plus fort que vous ne vous l'imaginez. Vous voyez que

vous n'avez rien gagné à vous être miſe à genoux devant elle.

Ma ſœur a laiſſé ma tante dans ſes réflexions ; à la fenêtre, le dos tourné vers nous, & a pris ce temps pour m'inſulter avec encore plus de barbarie. Elle eſt entrée dans mon cabinet, où elle a pris les échantillons que ma mère m'avoit envoyés, & me les apportant, elle les a étalés près de moi ſur une chaiſe. Elle me les a montrés l'un après l'autre, ſur ſa manche & ſur ſon épaule ; & avec une tranquillité apparente, mais d'une voix baſſe, pour n'être point entendue de ma tante, elle m'a donné ironiquement ſon avis ſur chaque couleur : « (¶) celle-ci eſt fort jolie, Clary : mais en voilà une tout-à-fait charmante. Je vous conſeille de la prendre pour le jour de vos viſites. A votre place je ferois de celle-ci ma robe de noce, eſt-ce que vous ne donnez pas vos ordres, mon amour, pour faire remonter à la moderne les diamans de votre grand-mère ? ou votre intention eſt-elle de vous parer de ceux dont M. Solmes doit vous faire préſent. Il parle de deux ou trois mille guinées de préſens pour vous, mon enfant. Cher cœur : que vous ſerez magnifiquement parée ! quoi, vous êtes muette, ma chère ! la chère petite de

maman Norton ? quoi ! pas une parole ! mais, Clary, & cet ajuſtement de velours ne vous feroit-il pas plaiſir, mon amour ? Il figureroit admirablement dans une égliſe, & il eſt de ſaiſon un mois encore & plus. Jugez, un velours cramoiſi ! comme il feroit ſortir un auſſi beau teint que le vôtre ! quel éclat charmant il vous donneroit ! vous ſoupirez, ma chère, (en effet la douleur de me voir ainſi vexée m'arrachoit quelques ſoupirs !) & ce velours noir, comme ce ſera une noce grave & ſérieuſe, qu'en dites-vous, mon cœur ? quoi ! toujours ſans voix ! Ce velours noir, belle comme vous êtes, avec ces yeux charmans, ce ſeroit comme un ſoleil d'avril au travers d'un nuage d'hiver. Lovelace ne vous dit-il pas que vous avez des yeux charmans ? que vous paroîtrez aimable, mon amour ! quoi ! vous ne répondez rien. Mais voyons vos dentelles (§).

Elle auroit continué, ſi ma tante n'étoit revenue vers nous en s'eſſuyant les yeux. Quoi, meſdemoiſelles ! un entretien ſecret ? Vous paroiſſez ſi gaie & ſi contente de votre converſation particulière, Miſs Harlowe, que j'en conçois l'eſpérance d'avoir de bonnes nouvelles à rapporter.

Je donnois mon avis ſur les étoffes de ma ſœur, à la vérité, ſans qu'elle m'en ait priée; mais il paroît à ſon ſilence qu'elle approuve mes goûts.

O Bella! lui ai-je dit, plût au ciel que M. Lovelace ne vous eût pas priſe au mot pour ſe retirer! votre jugement & vos goûts ſe ſeroient exercés alors pour votre propre compte, & nous aurions été toutes deux fort heureuſes. Eſt-ce ma faute, je vous prie, s'il en eſt arrivé autrement? ce diſcours l'a rendue furieuſe. Vouloir toujours prodiguer les railleries, Bella, & ne jamais rien ſouffrir! cela n'eſt pas beau, ni juſte. La pauvre Bella s'eſt abaiſſée alors à la reſſource des noms injurieux. Eh quoi, ma ſœur! ai-je repris, vous paroiſſez fâchée? Comme ſi deux mots ſi ſimples renfermoient plus de ſens que je n'ai peut-être eu deſſein de leur en donner. Mes vœux ſont ſincères pour vous, pour moi & pour toute la famille. Et qu'ai-je donc dit, ma bonne ſœur, de ſi piquant? Ne me donnez pas lieu de ſoupçonner, chère Bella, que j'ai trouvé le véritable nœud de la conduite indécente que vous tenez avec moi, & qui juſqu'à préſent eſt entièrement inexpliquable de la part d'une ſœur.

Fi, fi, Miſs Clary! m'a dit ma tante. — Les

outrages ne faiſoient qu'augmenter dans la bouche de ma ſœur. — Ah ! qu'on voit bien, lui ai-je dit encore, que vous êtes moins propre à lancer des traits qu'à les recevoir. Prenez le miroir, Bella, & voyez quelle pauvre figure fait ſur votre épaule cette étoffe que vous avez ſi impitoyablement tenue fixée ſur la mienne.

Fi, fi, Miſs Clary, a répété ma tante.

C'eſt à Miſs Harlowe, madame, que vous auriez dit fi, fi, ſi vous aviez entendu la moitié de ſes barbares inſultes.

Deſcendons, madame, a dit ma ſœur, avec une extrême violence. Laiſſons enfler cette créature, juſqu'à ce qu'elle crêve de ſon propre venin. Dans la colère où je ſuis, c'eſt la dernière fois que je veux la voir.

Si j'avois le cœur aſſez bas, lui ai-je dit, pour ſuivre un exemple qui eſt ſi condamnable dans l'agreſſeur, il eſt ſi facile de faire taire votre impertinence, & de vous vaincre avec vos armes émouſſées, qu'il me paroît ſurprenant que vous oſiez vous expoſer à me provoquer. Cependant, Bella, puiſque vous êtes prête à deſcendre, (car elle s'étoit précipitée vers la porte) ſoyez capable de me pardonner, & je vous pardonne auſſi. Vous y êtes obligée doublement, & par votre qualité d'aînée,

& par la cruauté que vous avez eue d'offenſer une ſœur qui eſt dans l'affliction. Puiſſiez-vous être heureuſe, quoique je ſois menacée de ne l'être jamais! puiſſiez-vous ne jamais éprouver la moitié de mes peines! votre conſolation ſera, du moins, de n'avoir pas une ſœur qui ſoit capable de vous traiter comme vous m'avez traitée. — Et que le ciel vous faſſe proſpérer! Que tu es une.... & ſans me dire ce que j'étois, elle s'eſt précipitée vers l'eſcalier.

Souffrez, madame, ai-je dit à ma tante, en me mettant à genoux devant elle, & ſerrant les ſiens de mes bras, ſouffrez que je vous retienne un moment, non pour me plaindre de ma pauvre ſœur.... elle doit trouver ſa punition dans elle-même; mais ſeulement pour vous remercier d'une bonté qui excite ma plus vive reconnoiſſance. Je vous demande une ſeule grace, c'eſt de ne pas attribuer à mon obſtination la fermeté inébranlable que j'ai montrée à une tante ſi chère, & de me pardonner tout ce que j'ai dit ou ce que j'ai fait de mal à propos ſous vos yeux. Le ciel m'eſt témoin qu'il n'y eſt entré aucun fiel contre la pauvre Bella. J'oſe dire que ni elle, ni mon frère, ni mon père même, ne connoiſſent pas le cœur qu'ils font ſaigner ſi cruellement.

J'ai été bien conſolée, ma chère Miſs Howe, de voir quel effet l'abſence de ma ſœur a produit tout d'un coup. Levez-vous, ame noble! fille charmante! (ce ſont les obligeantes expreſſions de ma tante) ne demeurez point dans cette poſture devant moi. Gardez pour vous ſeule ce que je vais vous dire : j'ai plus d'admiration pour vous que je ne puis l'exprimer: ſi vous pouvez éviter de réclamer vos droits ſur la terre de votre grand-père, & ſi vous avez la force de renoncer à Lovelace, vous continuerez d'être la plus grande merveille que j'aie connue à votre âge.... Mais je ſuis obligée de ne pas me faire attendre après votre ſœur. Voici mes derniers mots : conformez-vous, ſi vous le pouvez, aux volontés de votre père. Quel mérite vous vous ferez par cette ſoumiſſion! demandez-en la force au ciel. Vous ne ſavez pas tout ce qui peut arriver.

Un mot, ma chère tante, encore un mot, un ſeul mot : (car elle me quittoit) employez tout votre crédit pour ma chère Mad. Norton; elle eſt fort mal dans ſes affaires. Si elle avoit le malheur de tomber malade, elle auroit beaucoup de peine à ſubſiſter ſans le ſecours de ma mère. Il ne me reſtera aucun moyen de la ſoulager; car je manquerai plutôt du néceſſaire que

de

de réclamer mes droits. Et je puis vous aſſurer qu'elle m'a fait de ſi fortes repréſentations pour me porter à obéir aux volontés de mon père, que ſes argumens n'ont pas peu contribué à m'affermir dans la réſolution d'éviter toutes les voies extrêmes, auxquelles je prie le ciel néanmoins de n'être jamais forcée. Et cependant on me prive du ſecours de ſes conſeils, & l'on penſe mal d'une des plus vertueuſes femmes qu'il y ait au monde !

Je ſuis ravie de ces ſentimens, m'a dit ma tante, & recevez ce baiſer, & celui-ci, & celui-ci encore, ma charmante nièce : (car elle me nommoit ainſi preſque à chaque mot, en preſſant mes joues de ſes lèvres, & ſerrant ſes bras autour de mon cou) que le ciel vous protège, qu'il vous ſerve de guide ! Mais il faut vous ſoumettre; je vous déclare qu'il le faut. Un mois encore de délai; c'eſt toute la grace que l'on pourra vous accorder.

Je ſuppoſe que cette déclaration eſt ce que ma ſœur avoit nommé ma ſentence. Cependant elle n'a rien de plus fâcheux que celle qu'on m'avoit déjà prononcée. Il m'a paru que ma tante affectoit d'élever la voix en répétant ces derniers mots : ſouvenez-vous, Miſs, que votre devoir eſt d'obéir. Elle eſt deſcendue auſſitôt,

me laiſſant le cœur gonflé, & fondant en larmes.

Il faut que je quitte la plume : je vois toutes les couleurs de l'arc-en-ciel au travers d'un déluge de pleurs; & il m'eſt impoſſible d'écrire davantage.

Mercredi à 5 heures.

J'ajouterai quelques lignes. Ma tante, en me quittant, a trouvé ma ſœur, qui l'attendoit au bas de l'eſcalier, & qui lui a reproché de s'être arrêtée long-temps après elle. Cependant elle a loué ſes derniers mots, qu'elle avoit entendus, & elle s'eſt récriée ſur mon obſtination. Avez-vous jamais entendu parler, Madame, d'un auſſi mauvais caractère? l'auriez-vous pu croire, que votre chère Clariſſe, la chère Clariſſe de tout le monde, fût une créature auſſi méchante? Et qui, de ſon père ou d'elle, comme vous lui avez dit, eſt obligé de ſe ſoumettre? Ma tante a répondu d'un ton qui marquoit de la pitié pour moi, à ce que j'ai cru reconnoître dans ſon accent; mais je n'ai pu diſtinguer ſes paroles.

N'admirez-vous pas, ma chère, cette étrange perſévérance dans une entrepriſe ſi peu raiſonnable? Mais mon frère & ma ſœur donnent continuellement de mauvaiſes interprétations à tout ce qui vient de moi; & malheureuſement je ſuis privée de la liberté de parler moi-même

pour ma défenſe. Ma ſœur dit que ſi l'on m'avoit crue ſi brave, (*) on n'auroit point engagé le combat avec moi. Ils ne ſavent comment concilier mon obſtination ſuppoſée avec mon caractère établi & ma douceur naturelle; & leur eſpérance eſt de me fatiguer à force de varier leurs attaques. Vous voyez que mon frère eſt (†) déterminé à me faire plier, ou à quitter le château d'Harlowe, pour ne le revoir jamais. La queſtion ſe réduit à perdre un fils, ou à dompter une fille la plus perverſe & la plus ingrate qu'on ait jamais vue. Voilà le jour ſous lequel il préſente les choſes, & il s'eſt chargé, à ce qu'il paroît, de me faire plier, ſi l'on veut ſuivre ſes avis. Les épreuves ſeront pouſſées bien plus loin; je m'y attends, & je n'en doute pas. Mais quelles ſeront leurs nouvelles meſures? qui peut le deviner?

Je ferai partir avec cette lettre ma réponſe à la vôtre de dimanche dernier. Commencée de lundi, elle n'eſt pas encore finie. Elle partira telle qu'elle eſt : elle ſeroit trop longue à copier; & je n'en ai pas le temps. Cependant je crains, ma chère, d'y avoir pris trop de liberté avec

(*) Voyez ſa Lettre à la fin de la Lettre XLII.

(†) Voyez la Lettre XL.

vous dans plus d'un endroit. Il s'en faut que je ſois contente de tout ce que ma plume a écrit; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour y rien changer. Ne ſoyez pas fâchée contre moi: je ſais que, ſi vous pouvez en excuſer un ou deux traits, ce ſera parce qu'ils viennent de votre meilleure amie,

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE XLVI.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Mercredi au ſoir, 22 Mars.

MOI fachée! hé, de quoi donc, ma chère? Rien ne m'eſt plus agréable que ce que vous nommez *vos libertés*. J'admire ſeulement votre patience pour moi, voilà tout; & je regrette la peine que je vous ai donnée à me faire une ſi longue (*) réponſe ſur le ſujet en queſtion, malgré le plaiſir que m'a fait ſa lecture.

Je crois que vous n'avez pas eu l'intention d'uſer de réſerve avec moi, & j'ai deux raiſons

(*) Voyez la Lettre XXXVII, & les Lettres XXXVIII & XL.

pour le croire ; parce que vous m'avez dit le contraire, & parce que vous n'avez pas encore été en état de vous bien examiner & de bien connoître l'état de votre cœur. Perſécutée comme vous l'êtes, il vous eſt impoſſible de diſtinguer aſſez les effets de l'amour & de la perſécution, pour les ſéparer, & pour aſſigner à chacune de ces deux cauſes ceux qui leur ſont propres. C'eſt ce que je crois vous avoir déjà fait entendre ; & je ne dirai rien de plus aujourd'hui là-deſſus.

Robert m'a dit que vous ne faiſiez que mettre votre dernier paquet au dépôt, lorſqu'il l'a pris. Il y étoit allé une demi-heure auparavant, ſans y rien trouver. Il avoit remarqué mon impatience, & il avoit rôdé autour de vos murs, voulant abſolument me rapporter quelque choſe de vous, s'il étoit poſſible.

Ma couſine Jenny Fynnet eſt ici, & veut partager mon lit cette nuit. Je n'aurai point le temps d'être ſérieuſe, & de vous répondre avec toute l'attention qui convient au ſujet de vos lettres. Vous ſavez qu'avec elle c'eſt un babil qui ne finit point, & qu'elle aime à me faire babiller comme elle. Cependant l'occaſion qui l'amène eſt fort grave. Elle eſt venue pour engager ma mère à faire un voyage avec elle chez Mad. Larkin, ſa grand-mère, qui garde le lit

depuis long-temps, & qui commence enfin à ſoupçonner qu'elle pourroit bien être mortelle. D'après cette opinion, elle penſe à faire un teſtament, malgré l'averſion extrême qu'elle a eue juſqu'à préſent pour cette cérémonie; mais elle n'y conſent qu'à une condition; c'eſt que ma mère, qui n'eſt qu'une parente éloignée, ira la voir, pour l'aider de ſes conſeils ſur le détail des diſpoſitions; car elle a, comme tout le monde, une grande opinion de l'habileté de ma mère dans tout ce qui regarde les teſtamens, les contrats de mariage & les autres grandes affaires de cette nature.

Madame Larkin demeure à dix-ſept milles de nous. Ma mère, qui ne peut pas ſouffrir de coucher hors de ſa maiſon, ſe propoſe de partir de grand matin, pour revenir le ſoir. Ainſi, demain je ſerai toute entière à vous depuis un crépuſcule juſqu'à l'autre, & je ne ſerai au logis pour perſonne.

A l'égard de mon impatient, je l'ai chargé d'eſcorter les deux dames, pour ramener ma mère ce ſoir. Je ne connois que les occaſions de cette nature, & encore l'emploi de donner à notre ſexe un petit air de vanité & d'aſſurance dans les lieux publics, à quoi ſoient bons ces oiſifs automates.

Je vous ai déjà fait entendre que je ne ſerois pas fâchée de voir ma mère & ce M. Hickman finir par ſe marier enſemble. Eh bien ! je répète ici mes ſouhaits. Qu'importe une différence de quinze ou vingt ans, ſurtout lorſque la femme eſt d'une vivacité qui la conſervera long-temps jeune, & le galant, un homme *puiſſamment* ſage ? Je crois, en vérité, que je l'aimerois autant pour mon papa qu'à tout autre titre. Et ils ſont grands admirateurs l'un de l'autre.

Mais, ſous votre bon plaiſir, il me vient une meilleure idée, pour l'homme du moins, & plus convenable & plus heureuſe du côté de l'âge. Que dites-vous, ma chère, de faire un compromis avec votre famille, par lequel vous leur offririez de rejeter vos deux hommes, & d'agréer mon écuyer ? Si vous n'en êtes encore, pour l'un des deux, qu'au *goût conditionnel*, je crois que cela peut s'arranger. Heureuſe idée ! à laquelle il ne manque que votre approbation. Sous ce jour-là, quels égards n'aurois-je pas pour M. Hickman ? une bonne moitié de plus que ſous l'autre. La veine folle eſt ouverte ; la laiſſerai-je couler ? Qu'il eſt difficile de réſiſter aux foibles qui tiennent à notre conſtitution !

Hickman me paroît un caractère bien plus dans votre goût qu'aucun de ceux qui vous ont

été propoſés juſqu'à préſent. C'eſt un homme d'une ſageſſe, d'une gravité, & tant d'autres qualités de ce genre ! D'ailleurs, vous m'avez dit que c'eſt votre favori; mais peut-être n'eſt-il le vôtre que parce qu'il eſt celui de ma mère? Lui, il s'applaudiroit à coup sûr de l'échange, du moins s'il n'eſt pas plus imbécille que je ne le crois.

Eh mais, votre fier amant l'auroit bientôt aſſommé : j'oubliois cela. Pourquoi, ma chère, ſuis-je incapable d'écrire ſérieuſement, lorſqu'il eſt queſtion de cet Hickman ? C'eſt une fort bonne pâte d'homme, après tout; mais en eſt-il de parfaits ? Encore une fois, c'eſt un de mes foibles, & un ſujet que je vous donne pour gronder.

Vous me croyez fort heureuſe dans le point de vue qui a rapport à lui. Comme vous êtes, vous, ſi malheureuſe par le ridicule traitement qu'on vous fait eſſuyer, vous êtes diſpoſée, je le ſoupçonne, à trouver ſupportable ce qui ſeroit fort éloigné de vous le paroître dans une autre ſituation. J'oſe dire qu'avec tous vos airs graves, vous ne voudriez pas de lui pour vous-même, à moins que ſe préſentant avec Solmes, vous ne fuſſiez forcée de prendre l'un des deux. C'eſt une épreuve à laquelle je vous mets; voyons ce que vous aurez à dire là-deſſus.

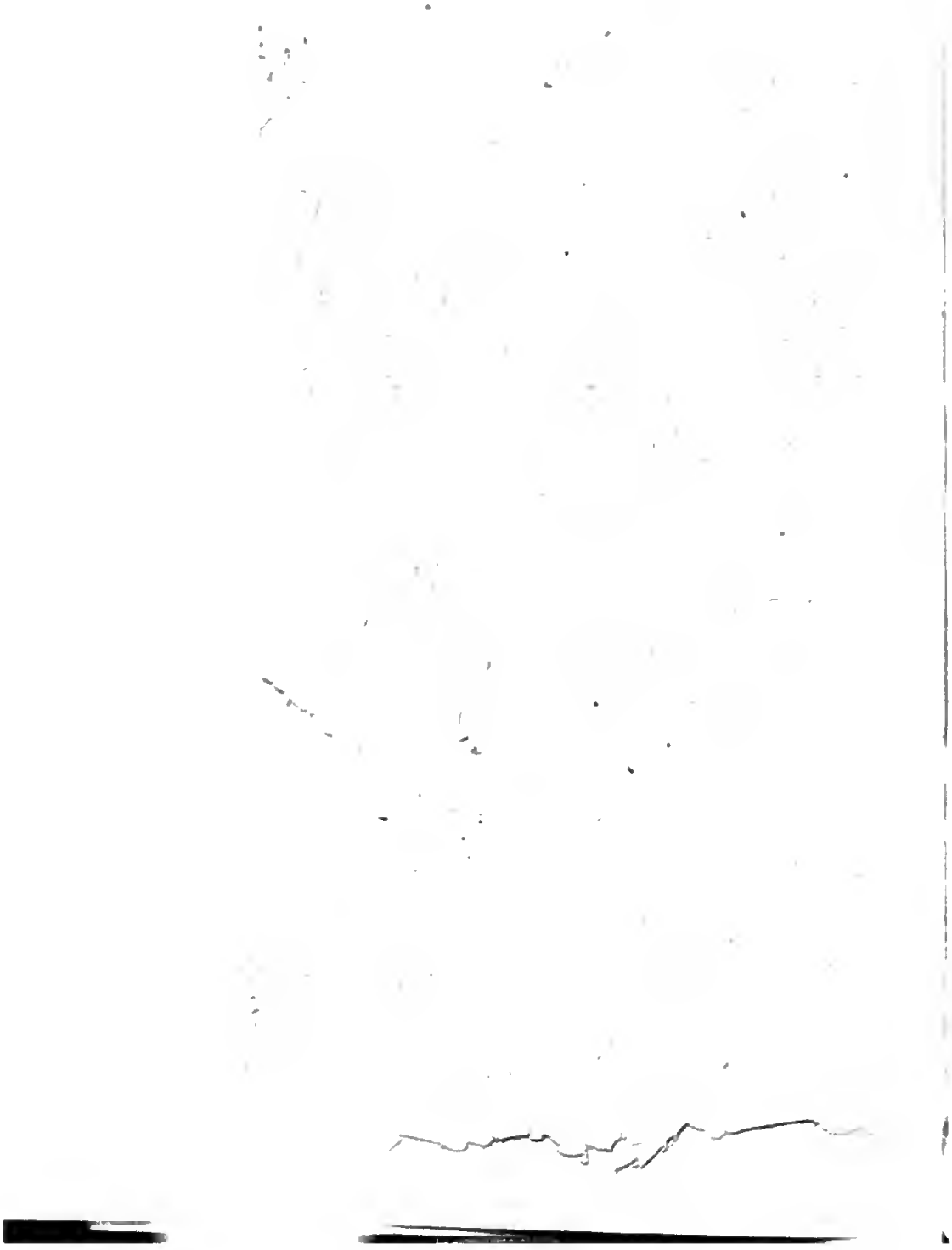
Pour moi, je vous avoue que j'ai de grandes objections à faire contre Hickman : lui & le mariage ſont deux choſes qui n'entrent point enſemble dans ma tête. Vous dirai-je librement ce que je penſe de lui, le bien & le mal, comme ſi j'écrivois à quelqu'un qui ne le connût pas? Oui, je crois que j'y ſuis réſolue; mais il m'eſt impoſſible de traiter gravement ce ſujet, & le ſujet ne le veut pas non plus, à ce que je crois. Nous n'en ſommes point encore au ton grave, ſi nous devons y venir jamais. Et cependant, la plaiſanterie ne s'accorde guères avec le ſentiment préſent de ma vive inquiétude pour vous.

J'ai été interrompue, & c'eſt à l'occaſion de l'honnête homme. Il étoit ici depuis deux heures, faiſant apparemment ſa cour à ma mère pour ſa fille, quoique ma mère n'ait pas beſoin d'être preſſée en ſa faveur. Au reſte, il eſt bon que l'une de nous deux l'exerce un peu; ſans quoi notre homme ſeroit auſſi en paix que l'alcyon ſur les flots, n'auroit abſolument rien à faire, & dans l'oiſiveté deviendroit impertinent ſuivant l'uſage.

Il étoit prêt à partir, ſes chevaux à la porte: ma mère m'a fait deſcendre, ſous prétexte qu'elle avoit quelque choſe à me dire. Elle m'a dit des

mots qui ne ſignifioient rien; & j'ai vu clairement que ſon unique raiſon pour me faire deſcendre étoit de me donner occaſion de voir la bonne grace avec laquelle il fait une révérence, & à lui, celle de me ſouhaiter le bon ſoir. Elle ſait que je n'ai pas d'empreſſement à le favoriſer de ma compagnie, lorſque je ſuis occupée d'un autre côté. Je n'ai pu m'empêcher de montrer un peu d'humeur, quand j'ai vu qu'elle n'avoit rien à me dire, & que j'ai deviné ſon intention. Elle a ſouri de la petite colère qui étoit viſible ſur mon viſage, afin que ſon homme pût partir content de moi.

Il m'a fait une révérence juſqu'à terre. Il auroit voulu prendre ma main d'une des ſiennes; mais je n'ai pas jugé à propos de ſervir de pendant à ſon fouet, qu'il tenoit de l'autre. Je l'ai retirée, en la portant promptement ſous ſon coude, comme ſi j'euſſe craint que ſa très-profonde révérence ne lui fît donner du nez contre terre, & que j'euſſe voulu le ſoutenir. Eh, mon Dieu! lui ai-je dit, ſi vous étiez venu à tomber! — La folle créature, a dit ma mère, en ſouriant! — Cette mauvaiſe plaiſanterie l'a tout-à-fait décontenancé. Il s'eſt retiré en arrière, la bride en main, & toujours faiſant révérences ſur révérences, juſqu'à ce qu'il ait été donner du dos



N.4.

contre ſon laquais, qu'il a penſé renverſer. J'ai ri de tout mon cœur. Il eſt monté, & a piqué des deux.

Je ſuis rentrée, & après une courte lecture, je ſuis montée à ma chambre. — J'ai la tête ſi pleine de lui, qu'il faut que je reprenne mon deſſein, dans l'idée de vous divertir un moment. Voici l'homme : je le peins du bon & du mauvais côté, comme je vous en ai prévenue.

Hickman eſt un de ces empreſſés qui, pour me ſervir d'une de vos expreſſions, ont l'air affairé, ſans avoir jamais d'affaires ſérieuſes. Il a toujours mille choſes à faire, & il me ſemble à moi qu'il ne finit rien. Toujours changeant dans ſes projets, excepté dans celui de m'ennuyer de ſon inſipide jargon d'amour, qu'il eſt évident pourtant qu'il ne continue que par les encouragemens de ma mère, plutôt que par ſes propres eſpérances ; car jamais je ne lui en ai donné aucune.

J'en veux à ſon viſage, quoiqu'en général, pour un corps auſſi replet, on puiſſe dire que la figure d'Hickman eſt aſſez bien. Ce n'eſt pas de beauté que je veux parler ; car, ſuivant votre obſervation, qu'eſt-ce que la beauté dans un homme ? Mais, avec des traits fortement marqués, & une épaiſſe ſtructure de mâchoire, il n'a pas la moitié

de l'air mâle qui eſt répandu dans les traits réguliers & l'agréable phyſionomie de Lovelace.

Et puis, quel mortel méthodique & formaliſte dans certaines choſes! Je n'ai pas encore eu le courage de me moquer de l'eſpèce de fraiſe ou de bavoir qui lui pend au cou, parce que ma mère trouve qu'elle lui ſied bien, & que je ne voudrois pas d'ailleurs être aſſez libre avec lui pour lui faire connoître que je ſouhaiterois de le voir autrement. Si je la lui faiſois quitter, le goût de l'homme eſt ſi biſarre, qu'en ne conſultant que lui-même, il prendroit un modèle de cravate ſur quelque vieux portrait du roi Guillaume, où le menton de ce prince repoſe comme ſur un couſſin.

A l'égard de ſon habillement, on ne ſauroit dire qu'il ne ſoit toujours propre; mais il eſt quelquefois trop magnifique, & quelquefois trop ſimple, pour être conſtamment élégant. Dans ſes manières, tant d'aprêt, tant de parade, qu'on les croiroit plutôt empruntées que familières & naturelles. Je ſais que vous attribuez cet excès de ſoins à la crainte d'offenſer ou de déplaire? Mais en vérité, vos cérémonieux outrés tombent ſouvent dans ce malheur, à force de précautions pour l'éviter.

Du reſte, c'eſt un fort honnête homme. Il

eſt de très-bonne famille. Son bien eſt conſidérable & ne doit rien à perſonne ; & quelque jour, ne vous en déplaiſe, il peut devenir *Baronnet.* Il a le cœur humain & ſenſible : on le dit paſſablement généreux, & je pourrois le dire auſſi, ſi je voulois accepter les préſens qu'il m'offre, dans l'eſpérance qu'ils lui reviendront un jour, & par deſſus le marché celle qui les auroit reçus ; méthode que tous les corrupteurs employent avec ſuccès, depuis l'antique Satan juſqu'au plus vil de ſes ſerviteurs. Cependant, pour parler le langage d'une perſonne que je ſuis faite pour reſpecter, c'eſt *un homme prudent ;* c'eſt-à-dire, un excellent économe.

Au bout du compte, je ne ſaurois dire que j'aie à préſent plus de goût pour un autre que pour lui, de quelque manière que j'aie pu penſer autrefois.

Il n'a point la paſſion de la chaſſe ; & s'il entretient une meute, il ne préfère pas, du moins, ſes chiens aux créatures de ſon eſpèce. J'avoue que ce n'eſt pas un mauvais ſigne pour une femme. Il aime ſon cheval, mais ſans avoir de goût pour les courſes & les paris, ni aucun des jeux de haſard. Il eſt ſobre, modeſte ; on le dit même vertueux ; en un mot il a les qualités que les mères aiment dans un mari

pour leurs filles, & que les filles devroient peut-être aimer pour être heureuſes, ſi elles étoient capables de juger auſſi bien dans leur propre cauſe, que l'expérience leur apprendra peut-être quelque jour à juger dans celle de leurs filles futures.

Malgré tout, pour vous parler de bonne foi, je ne puis dire que j'aime Hickman, & je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de l'aimer.

C'eſt une choſe étrange, que tous ces graves & ſages galans ne puiſſent avoir une vivacité décente & une modeſte aſſurance; qu'ils ne ſachent pas joindre à leurs qualités un air de bonté, qui ſans être jamais ſéparé des égards & du profond reſpect, dans les ſoins qu'ils rendent à une femme, montre l'ardeur de leur paſſion plutôt que la douceur fade & moutonnière de leur naturel. Qui ne ſait pas que l'amour ſe plaît à dompter des cœurs de lion? que les femmes qui ſentent le plus leur foibleſſe, & leur manque de courage, déſirent naturellement & ſont portées à préférer l'homme qui en eſt le mieux partagé, comme le plus en état de leur donner la protection dont elles ont beſoin; que plus elles ont de ce qu'on appelleroit lâcheté dans les hommes, plus elles trouvent de charmes dans les caractères héroï-

ques? Ce goût paroît aſſez dans leurs lectures, où elles prennent plaiſir à rencontrer des obſtacles vaincus, des batailles gagnées, des ennemis terraſſés par centaines ſous les proueſſes d'un ſeul paladin; plus l'aventure eſt incroyable, plus elle leur plaît: enfin elles ſouhaiteroient que leur amant fût un héros pour tout autre qu'elles, mais que, vis-à-vis d'elles-mêmes, ſon humble ſoumiſſion ne connût point de bornes. Une femme met de la gloire à ſubjuguer un cœur que nul homme vivant n'eſt capable d'intimider; & de là vient trop ſouvent qu'un faux brave, uſurpant les airs d'un héros, & ſe faiſant paſſer pour tel, obtient des faveurs qui devroient être réſervées pour le vrai courage.

Pour l'honnête Hickman, la bonne ame eſt généralement ſi douce avec tout le monde, que je ne ſais pas ſi je dois me flatter de quelque préférence, dans les reſpectueux témoignages de ſa ſoumiſſion. Si je le maltraite, il paroît tellement fait pour les rebuts, il s'y attend ſi bien, que je ne ſais comment lui cauſer de la ſurpriſe, ſoit qu'il mérite ou non mes reproches. Je puis vous aſſurer qu'il m'a plus d'une fois embarraſſée, en le voyant tout répentant des fautes qu'il n'a pas commiſes;

je ne ſavois ſi je devois rire de lui ou le plaindre.

Nous nous ſommes ſouvent amuſées toutes deux à faire rétrograder vers leur enfance, les perſonnes d'un âge fait, à juger ſur leur phyſionomie & ſur leurs manières actuelles, autant du moins que les apparences pouvoient nous éclairer ſur l'intérieur de leur ame, quelle ſorte de figure elles devoient faire, quel caractère elles devoient avoir dans leurs premières années. Je vais vous dire ſous quels jours différens je vois Hickman, Solmes & Lovelace, nos trois héros, en les replaçant tous les trois au collège.

Solmes, je m'imagine, devoit être un ſâle & vorace petit garçon, qui tournoit ſans ceſſe autour de ſes camarades pour trouver quelque choſe à eſcamoter, & qui mandioit volontiers de toutes les mains la moitié de leur tartine, tandis que lui, comme je l'ai oui dire d'un vil marmot de ſon eſpèce, auroit volontiers craché ſur la ſienne, pour être sûr de la manger tout ſeul. — Je me repréſente Hickman comme un grand élancé, la chevelure auſſi plate que la phyſionomie, qui étoit harcelé & pincé de tous les autres, & qui retournoit au logis le doigt dans l'œil pour s'en plaindre à ſa mère. — Lovelace, au contraire, étoit un franc

franc vaurien, aux cheveux crêpus, plein de feu, de caprices & de méchanceté, allant à la picorée dans les vergers, eſcaladant les murailles, courant à cheval ſans ſelle ni bride; un indomptable petit mutin, qui donnoit des coups de pied, des coups de poing & qui en recevoit; qui ne rendoit juſtice à perſonne, & qui ne la demandoit pas pour lui; qui ayant la tête caſſée dix fois le jour, diſoit, *c'eſt l'affaire d'un emplâtre, ou qu'elle ſe guériſſe toute ſeule*; & ne cherchoit qu'à faire plus de mal encore, s'expoſant à avoir les os briſés, ou à le mériter.

Les reconnoiſſez-vous? Je trouve que les mêmes diſpoſitions ont crû avec eux, & que les jeunes écoliers ſe retrouvent dans les hommes faits, ſans changemens bien eſſentiels. Il eſt bien mortifiant, ma chère, que tous les hommes ſoient autant de ſinges mal-faiſans, qui ne diffèrent que du plus au moins, & que ce ſoit entre ces monſtres-là que nous ſoyons obligées de choiſir.

Mais je m'apperçois que ce ton de plaiſanterie eſt un peu hors de ſaiſon, pendant que vous gémiſſez dans des circonſtances ſi affligeantes. Si je n'ai pas réuſſi à vous en diſtraire, comme je le fais quelquefois par mes impertinences, je ſuis inexcuſable, non ſeulement

auprès de vous, mais devant mon propre cœur, qui malgré cette apparence de légèreté, eſt entièrement à vos peines. Comme cette lettre n'eſt qu'un tiſſu de folies, elle ne partira pas ſans être accompagnée d'une autre qui contiendra quelques réflexions plus ſolides, & plus convenables à votre malheureuſe ſituation, c'eſt-à-dire, au ſujet préſent de notre correſpondance. Demain, comme je vous l'ai dit, ſera tout entier à moi, & par conſéquent à vous. Adieu donc, juſqu'à demain.

ANNE HOWE.

LETTRE XLVII.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi à 7 heures du matin.

MA mère & ma couſine ſont déjà parties dans une berline à quatre chevaux, eſcortées par leur intrépide écuyer, & lui par deux de ſes gens & un laquais de ma mère, tous à cheval. Ils aiment, ma mère & lui, la parade & l'étalage, lorſqu'ils ſortent enſemble; c'eſt une eſpèce de compliment qu'ils ſe font entr'eux, & qui marque que l'un croit le recevoir

de l'autre. Robert eſt demeuré votre ſerviteur & le mien, il n'a point d'autres maîtres ; & toute la journée eſt à moi.

Je dois commencer, ma chère, par blâmer la réſolution où vous êtes de n'entrer dans aucune conteſtation pour ſoutenir vos droits, ſi l'on venoit à vous en donner l'occaſion. On ſe doit juſtice à ſoi-même comme on la doit aux autres. Je vous blâme encore plus d'avoir déclaré cette réſolution à votre tante & à votre ſœur. Elles n'auront pas manqué de le dire à votre père & à votre frère, & des eſprits ſi dépourvus de cette généroſité rare qui vous diſtingue, ne manqueront pas de tirer avantage de cette déclaration. (¶) Jamais on n'a encore vu un caractère inſolent lorſqu'il pouvoit braver, qui ne devînt ſervile & rampant dès qu'il étoit bravé à ſon tour. Rappelez-vous une de vos propres obſervations : j'ai oublié à quelle occaſion : que les petits eſprits ſavent toujours s'accommoder au caractère avec lequel ils ont affaire : eſt-il ferme & fier ? ils le flatteront baſſement. Eſt-il doux ? ils l'inſulteront. Et une autre obſervation encore que vous fîtes à Miſs Bidulph, dans une circonſtance que vous ne pouvez oublier. « Si nous ſavons mettre dans nos diſcours & dans nos actions

une dignité convenable, en évitant de la gâter par un air d'arrogance, tout le monde nous traitera avec reſpect & déférence (5). Je me ſouviens d'avoir entendu de vous une maxime, que vous teniez, diſiez-vous, de madame Norton qui l'avoit appriſe de ſon père, à l'occaſion d'un excellent prédicateur, dont la conduite répondoit mal à ſes talens; « que pour « exceller dans la ſpéculation & dans la pra- « tique, il faut en général poſſéder des qua- « lités différentes, qui ne ſe trouvent pas tou- « jours réunies dans la même perſonne ». Vous, ma chère, vous qui réuniſſez ſi heureuſement la pratique à la théorie dans tout ce qu'il y a de véritablement louable, faites-vous à vous-même l'application de cette maxime. Dans ce cas particulier, où il eſt beſoin de réſolution, & où il s'agit de l'exécution des volontés de votre grand-père, croyez-vous que, parce qu'elles ſont en votre faveur, vous ſoyez plus libre de vous en diſpenſer, que ceux qui n'ont pour les violer d'autre motif que leur intérêt perſonnel ?

Je ſais combien vous mépriſez les richeſſes pour elles-mêmes: mais vous devez vous ſouvenir que vous m'avez avoué néanmoins qu'elles ont un côté par lequel vous les jugiez eſtima-

bles : « c'eſt diſiez-vous, en ce qu'elles don-
« nent le pouvoir d'obliger ; au lieu que leur
« privation impoſe la néceſſité de recevoir des
« faveurs, & de les recevoir peut-être de
« petites ames, qui ne les accordent qu'à
« regret, & qui ne ſavent pas donner avec
« cette grace, dont le bienfait tire ſon prin-
« cipal mérite. » Réfléchiſſez, ma chère, & voyez comment ce principe s'accorde avec la déclaration que vous avez faite à votre tante & à votre ſœur, que vous ne revendiqueriez pas votre bien, fuſſiez-vous chaſſée de la maiſon paternelle & réduite à l'indigence. La crainte même qu'ils ont de vous y voir rentrer, vous montre la néceſſité d'une réclamation à laquelle aſſurément leurs mauvais traitemens vous autoriſent.

J'avoue qu'à la première lecture, j'ai été ſenſiblement affectée de la lettre que vous avez reçue de votre mère, avec les échantillons. Etrange démarche, après tout, de la part d'une mère ! car ſon intention n'étoit pas de vous inſulter ; & j'ai regret qu'une ſi ſenſible & ſi excellente femme ait pu deſcendre à mettre dans cette lettre tout l'art qu'on y voit. Il n'en paroît pas moins dans quelques-unes des converſations dont vous m'avez fait le récit.

Ne voyez-vous pas, dans cette conduite forcée, ce que des eſprits violens peuvent obtenir d'un caractère plus doux, battu de leurs ſollicitations impérieuſes & des conſeils de leur mauvais naturel. (¶) Je ſais l'affectation de leur orgueil à vous appeler toujours une Harlowe : *Clariſſe Harlowe* par-tout, à chaque phraſe, à chaque mot, dès qu'ils prennent un air grave, ou d'un ſérieux auguſte. Votre mère l'a appris d'eux. Et dans ſa volonté comme dans ſon mariage, ſon nom & celui de ſa famille, qui étoient les plus diſtingués, ont été confondus & enſevelis ſous le leur. Je compare dans cette occaſion, & dans d'autres affectations du même genre, (comme de dire le *château d'Harlowe*, quoique cette terre ne ſoit ni un patrimoine, ni un fief du frère aîné) leur tournure d'eſprit à celle du tyran Tudor (*) qui, en épouſant Eliſabeth, l'héritiere de la maiſon d'Yorck, acquit au trône un titre qu'il n'auroit pas eu ſans elle, n'étant lui qu'un ignoble deſcendant des Lancaſtre, & qui fut pour elle un mari chagrin & dur, ſans autre raiſon que les obligations qu'il lui avoit, & que ſon orgueil étoit révolté d'avouer. Et le miſérable, car eſt-ce

(*) Henri VII.

là un prince? ne voulut pas ſe marier qu'il ne fût en poſſeſſion de la couronne, afin qu'on ne pût pas dire qu'il la devoit aux droits de ſa femme (♭).

Vous m'avez ſouvent grondée, & je m'attends à l'être encore, pour la manière libre dont je parle de quelques-uns de vos proches. Mais, ma chère, vous ne m'empêcherez point de vous dire qu'un ſot orgueil ne mérite & ne manque jamais de s'attirer le mépris. (¶) N'avons-nous pas, à l'occaſion d'un poëte fameux, obſervé qu'on eſt porté à refuſer à ceux qui prétendent plus qu'il ne leur eſt dû, les honneurs même qu'ils méritent à juſte titre? Rien ne répugne plus à mon cœur que de vous offenſer; mais je ne puis m'empêcher de m'expliquer ſur le compte de vos parens, comme je crois qu'ils le méritent, & je ne vois pas de raiſon de les excepter. La louange ou le blâme ſont la récompenſe & la punition que le monde donne ou inflige à la vertu ou au vice; & pour moi, je ne ſaurois ni ne veux en faire indiſtinctement la diſtribution. Je les mépriſe tous, à l'exception de votre mère; oui, je les mépriſe. Et elle.... mais je veux bien épargner la bonne dame, à votre conſidération. (♭) Je crois auſſi que dans les circonſtances préſentes,

on trouveroit peut-être une raiſon de l'excuſer. Après avoir eu tant à ſouffrir, depuis tant d'années, du ſacrifice continuel de ſa propre volonté, & l'avoir ſouffert avec une réſignation ſi entière, elle peut s'imaginer plus facilement qu'un autre, qu'il en doit moins couter à ſa fille pour ſacrifier la ſienne. Mais quand je conſidère qui ſont les premiers auteurs de vos diſgraces,..... que le ciel me pardonne, mais je crois que ſi j'avois été traitée comme vous, il y auroit déjà du temps que je ſerois Madame Lovelace. Cependant, ſouvenez-vous, ma chère, que la démarche qui n'étonneroit pas, dans une créature auſſi pétulante que moi, ſeroit inexcuſable dans un caractère réfléchi comme le vôtre.

Votre mère, une fois entraînée contre ſon propre jugement, je ne ſuis plus ſurpriſe que votre tante Hervey ait ſuivi. On ſait que les deux ſœurs vont toujours enſemble. J'ai pris des informations ſur la nature des obligations que M. Hervey s'eſt impoſées, par un déſordre dans ſes affaires qui n'a pas fait trop d'honneur à ſa conduite. Bagatelle, ma chère; il s'agit ſeulement d'une partie de ſon bien, engagée pour la moitié de ſa valeur à votre frère, ſans quoi elle alloit être vendue par ſes créanciers.

Votre frère a payé, & a pris le bien. Faveur aſſez mince entre parens, puiſqu'il n'a pas, il s'en faut, négligé ſes sûretés. Mais toute la famille des Hervey ne laiſſe pas de ſe trouver aſſujettie au moins généreux des prêteurs, qui en a pris droit, comme Miſs Hervey me l'a dit elle-même confidemment, de traiter ſon oncle & ſa tante avec beaucoup moins de cérémonie. Et une créature de cette eſpèce, il faut, ma chère, que je lui donne le nom de votre frère....? Oui, je crois qu'il le faut... parce qu'il eſt fils du même père que vous. Il n'y a rien là, j'eſpère, qui vous offenſe.

Je regrette bien que vous lui ayez écrit. C'eſt avoir trop fait d'attention à lui. C'eſt avoir ajouté encore à l'opinion qu'il a de ſon importance & l'avoir invité à vous traiter plus inſolemment : invitation à laquelle vous deviez être sûre qu'il ne manqueroit pas de répondre.

Mais ce joli perſonnage, vouloir chercher querelle à un Lovelace, qui lui a appris à remettre ſon épée au fourreau, lorſqu'il lui arrivera de la tirer par mégarde ! Ces inſolens de chambre qui ſont l'épouvante des femmes, des enfans & des domeſtiques, ſont ordinairement des poltrons devant les hommes. S'il lui arrivoit de ſe trouver en mon chemin, ou de

me tenir en face quelques-uns des mauvais propos qui lui échappent en arrière de moi ſur mon compte & ſur notre ſexe, je prendrois ſur moi de lui faire deux ou trois queſtions : dût-il m'envoyer un cartel auſſi, à moi.

Je répète que c'eſt une néceſſité pour moi de dire ce que je penſe, & de l'écrire auſſi. Il n'eſt pas mon frère. Pouvez-vous dire qu'il ſoit le vôtre ! ſilence donc, ſi vous êtes juſte, & ne vous fâchez pas contre moi. Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frère contre une véritable amie ? Un frère n'eſt pas toujours un ami, mais un ami tiendra toujours lieu d'un frère. *Remarquez cela*, diroit ici votre oncle Tonin.

Je ne puis m'abaiſſer juſqu'à m'arrêter ſur les lettres de ces pauvres eſpèces que vous appelez vos oncles. Cependant, j'aime quelquefois auſſi à me divertir de ces caractères groteſques. Mais il ſuffit que je les connoiſſe & que je vous aime : je fais grace à leurs abſurdités.

(¶) Vous me grondez encore plus (*), ma chère, de ce que je ne ménage pas davantage des

(*) Voyez la Lettre 28.

parens plus proches encore, & qui vous ſont plus chers que des oncles, ou un frère & une ſœur. Vous auriez mieux fait de me laiſſer ſuivre mon humeur, ſans aucune réprimande. Car enfin, ces libertés que je prends, ne naiſſent-elles pas naturellement des circonſtances qui nous affligent : & quel eſt celui, je vous prie, qui les a fait naître, ces circonſtances ? Pouvez-vous vous mettre ſeulement un quart d'heure à ma place, ou même à la place de perſonnes encore plus indifférentes que je ne puis l'être..... ſi vous le pouvez..... mais, quoique je n'aie pas ſouvent l'avantage avec vous, je ne veux pas le pouſſer trop loin aujourd'hui. Permettez-moi, cependant, d'ajouter, que, ſi votre mère eſt aimée de ſon mari, comme vous le dites, ce n'eſt pas un grand effort de ſa part : une femme qui n'a de volontés que les ſiennes! mais croyez-vous qu'il n'y ait pas eu dans les commencemens (& l'humeur de la goutte à part) quelques combats domeſtiques entr'eux ? Votre mère, avant de ſe marier, avoit, comme je l'ai oui dire, & cela eſt vraiſemblable, beaucoup de cette vivacité, qui lui plaiſoit dans votre père. Il ne lui en reſte pas une étincelle aujourd'hui. Comment tout ce feu s'eſt-il perdu ?—Ah! ma chère, je crains

bien qu'elle n'ait demeuré trop long-temps dans l'antre de Trophonius (♭). (*)

A préſent, il faut que j'ajoute encore une réflexion, pour achever de m'établir dans le droit de vous corriger : elle regardera la conduite de certaines femmes, dont vous & moi connoiſſons plus d'une, qui ſe laiſſent dépouiller de leur volonté par des procédés violens & de ſombres humeurs, au lieu de ne la céder qu'à des tendreſſes & des complaiſances, qui excuſeroient du moins leur folie. Je dis donc que ce foible de quelques honnêtes femmes, ſemble montrer qu'avec pluſieurs perſonnes de notre ſexe, une impérieuſe inſolence réuſſit mieux à les ſubjuguer que la douceur & la condeſcendance. De bonne foi, ma chère, j'ai ſouvent penſé que la plupart des femmes ſont de vraies poupées entre les mains d'un mari, des folles outrées, & quelquefois très-méchantes, lorſqu'il a trop d'indulgence pour leurs caprices, des eſclaves rampantes, ſi elles ſont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous diſpoſe plus naturellement à obliger que l'amour ? Honneur, juſtice, reconnoiſſance ! ne permettez pas qu'on puiſſe jamais faire ce reproche à une femme ſenſée.

(*). Voyez le Spectateur. T. 8. N°. 599.

Si je pouvois me défier que le ſtyle & le ſujet de cette lettre ne vous fiſſent pas connoître de quelle impertinente plume elle eſt ſortie, j'y joindrois mon nom tout au long, parce que mon cœur y a trop de part pour me permettre jamais de la déſavouer. Mais, pour le préſent, les initiales peuvent ſuffire, & je vais bientôt recommencer une autre lettre.

A. H.

LETTRE XLVIII.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi 23, à 10 heures du matin.

L'ENVIE me prend de différer, ou peut-être d'abandonner tout-à-fait pluſieurs obſervations que je m'étois propoſée de faire ſur d'autres endroits de vos lettres, pour vous informer que M. Hickman, dans ſon dernier voyage à Londres, eut l'occaſion de ſe procurer quelques éclairciſſemens ſur la vie & les ſociétés de M. Lovelace, lorſqu'il y fait quelque ſéjour. Il ſe trouva au Cocotier (*), avec deux de ſes intimes amis,

(*) Fameux café de Londres, où les honnêtes gens ſe raſſemblent.

l'un qui ſe nomme Belton, l'autre Mowbray; tous deux fort libres dans leur langage, & probablement auſſi libres dans leur conduite. Mais le maître du logis leur marquoit beaucoup de reſpect, & aux queſtions de M. Hickman ſur leur caractère, il répondit que c'étoit deux perſonnes riches & bien nées.

Ils commencèrent d'eux-mêmes à parler de M. Lovelace, & quelques-uns des jeunes gens qui étoient là leur ayant demandé quand ils l'attendoient à la ville; aujourd'hui même, répondirent-ils. La converſation continua ſur ſes louanges. M. Hickman s'y mêla, & leur dit qu'en effet, il avoit entendu parler de M. Lovelace comme d'un gentilhomme de mérite. Il alloit continuer, lorſque l'un d'eux l'interrompit : dites, l'homme du monde qui en a le plus, & le voilà en deux mots. Ils prirent de-là occaſion de s'étendre plus particulièrement ſur ſes bonnes qualités, dont ils paroiſſoient s'entretenir avec complaiſance; mais ils ne dirent pas un mot à l'avantage de ſes mœurs. *Remarquez cela encore*, ma chère, ſuivant le ſtyle de votre oncle.

M. Hickman leur dit qu'il avoit la réputation d'être fort bien dans l'eſtime des femmes, & ſouriant pour leur faire croire qu'il n'en avoit pas plus mauvaiſe idée de lui, il ajouta qu'il

pouſſoit, diſoit-on, ſes bonnes fortunes auſſi loin qu'elles pouvoient aller.

Fort bien ! M. Hickman, ai-je dit en moi-même : tout grave & tout réſervé que tu parois, il me ſemble que leur langage, que je ſuppoſe être aſſez de ce ton, ne t'eſt pas mal familier. Mais je n'ai rien dit, parce que je cherche depuis long-temps à trouver en défaut ce Caton de ma mère. Ce que j'en puis dire juſqu'à préſent, c'eſt qu'il a des mœurs réglées, ou beaucoup d'adreſſe à les déguiſer.

Sans doute, répondit l'un d'eux, en aſſaiſonnant ſa réponſe d'un jurement; eh ! qui ne feroit pas de même à ſa place ?

J'en conviens, reprit le Puritain (*) de ma mère; mais on dit qu'il eſt en traité ſérieux avec une des belles perſonnes d'Angleterre.

Oh ! oui, répondit M. Belton; que le diable emporte la belle ! (l'infâme brutal !) elle lui faiſoit perdre tout ſon temps. Mais ſa famille devoit être..... (M. Hickman s'eſt excuſé de répéter l'imprécation, quoiqu'il eût répété ce qui étoit pis) & elle pourra payer cher le traitement qu'elle a fait à un homme de ſa naiſſance & de ſon mérite.

(*) Secte de Calviniſtes rigides.

Peut-être le croient-ils trop diſſipé, repliqua M. Hickman; & j'entends parler d'eux comme d'une famille fort rangée.

(¶) *Rangée !* a repris l'un; ha vraiment, un mot bien honnête ! Où le diable l'avoit-il donc mis depuis ſi long-temps? que je ſois damné, ſi jamais je l'avois entendu prononcer, dans ce ſens-là, depuis ma ſortie du collège; nous l'avons banni de notre ſociété comme un mot ſuranné. (♭)

Voilà, ma chère, les amis de M. Lovelace. Avez-vous la bonté de le *remarquer ?*

M. Hickman m'a dit bonnement que cette réponſe l'avoit décontenancé. Là-deſſus, je l'ai fixé, en lui laiſſant voir dans mes yeux une idée qu'il a compriſe à merveille. Il m'a fait le plaiſir de ſe décontenancer encore une fois. Ne vous ſouvenez-vous pas, ma chère, quelle perſonne dit un jour à un jeune homme deſtiné pour la robe, qui avouoit qu'il rougiſſoit facilement lorſqu'il ſe trouvoit dans une compagnie trop libre, « que c'étoit un aſſez mauvais ſigne; « qu'il donnoit par-là lieu de penſer que ſes « mœurs n'étoient pas à l'épreuve, & que ſes « bons ſentimens venoient plutôt du haſard de « l'éducation, que de ſon choix & de ſes prin- « cipes ? » C'eſt une jeune perſonne qui tenoit

ce

ce langage. Et ne vous rappelez-vous pas auſſi la leçon qu'elle donna à ce jeune homme, « de « faire front au vice, & de mettre, dans toutes « ſortes de compagnies, ſa gloire à ſe déclarer « pour la vertu, obſervant qu'il étoit naturel « à un homme d'éviter ou d'abandonner ce qui « lui cauſoit de la honte; reproche qu'elle ſeroit « bien fâchée qui le regardât. Elle ajouta que le « vice eſt lâche, & ne manqueroit pas de cacher « ſa tête, lorſqu'il auroit en face une vertu « ſoutenue de préſence d'eſprit & du ſentiment « de ſa propre intégrité. » Cette jeune perſonne, vous pouvez vous en ſouvenir, avoit la modeſtie de mettre ſa doctrine dans la bouche d'un habile prédicateur, nommé le docteur Lewin; modeſtie dont elle uſe toujours, lorſqu'elle ne veut pas paroître tout ce qu'elle eſt en effet dans un âge ſi peu avancé.

Pour concluſion, M. Hickman, en ſe remettant pour la ſeconde fois, me déclara que, ſur tout ce qu'il avoit appris à Londres, il ne pouvoit ſe former une idée avantageuſe des mœurs de M. Lovelace. Cependant ſes deux intimes parloient de quelque réforme, & d'une fort bonne réſolution qu'il avoit priſe depuis peu, celle du bon vieux Tom Wharton, & qu'ils louoient beaucoup; c'étoit de *ne jamais faire de défi*, &

de n'en jamais refuſer. En un mot, ils parloient de lui comme d'un très-brave homme & du plus aimable compagnon du monde, qui devoit faire quelque jour une figure diſtinguée dans ſon pays; parce qu'il n'y avoit rien dont il ne fût capable, &c.

Je crains que ce dernier trait ne ſoit que trop vrai. Voilà, ma chère, tout ce que M. Hickman a pu recueillir; & n'y en a-t-il pas aſſez pour déterminer une ame telle que la vôtre, ſi elle n'eſt pas déjà déterminée?

Cependant il faut dire auſſi que s'il y a quelque femme au monde qui ſoit capable de le rappeler de ſes égaremens, c'eſt vous. Le récit que vous m'avez fait de votre dernière entrevue m'en donne même, je vous l'avouerai, quelque eſpérance. Je trouve du moins de la juſtice & de la raiſon dans tous les diſcours qu'il vous a tenus; & ſi vous devez être un jour ſa femme..... Mais briſons là-deſſus; car, après tout, il ne peut jamais vous mériter.

LETTRE XLIX.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, après dîner, 23 Mars.

UNE viſite imprévue a détourné le cours de mes idées, & me fait changer le ſujet que je m'étois propoſé de pourſuivre. Il m'eſt venu un homme... le ſeul que je puſſe excepter de la réſolution où j'étois de ne recevoir perſonne de toute cette journée, qui vous étoit dédiée; un homme que je croyois à Londres, où, ſuivant le rapport de M. Hickman, l'attendoient deux de ſes amis.

A préſent, ma chère, je crois m'être épargné la peine de vous dire que c'eſt votre agréable vaurien. Notre ſexe aime, dit-on, les ſurpriſes; mais je me ſuis enlevé moi-même mon plaiſir par mon trop d'empreſſement. Vous ſavez que c'étoit mon intention de vous faire faire deux fois plus de chemin, avant de vous laiſſer ſeulement ſoupçonner qui ce pouvoit être; ſi c'étoit d'un homme ou d'une femme que j'avois reçu la viſite. Mais, puiſque vous avez mon ſecret à ſi bon marché, vous en jouirez ſur-le-champ, & je paſſe tout de ſuite au fait.

Le motif qui l'amenoit, m'a-t-il dit, étoit de ſolliciter mes bons offices auprès de *ma charmante amie*, & comme il étoit sûr que je connoiſſois parfaitement votre cœur, de ſavoir de moi ſur quoi il pouvoit compter. Il m'a touché quelque choſe de votre entrevue, mais en ſe plaignant de ſon réſultat, du peu de ſatisfaction qu'il a obtenu de vous, & de la malice de votre famille, qui ne fait qu'augmenter contre lui, ſans que la cruauté qu'elle exerce ſur vous diminue. Son cœur, a-t-il continué, eſt mortellement agité de la crainte qu'on ne vous ſubjugue en faveur d'un homme mépriſé de tout le monde. Il m'a cité de nouvelles indignités de la part de votre frère & de vos oncles; & il m'a déclaré que, ſi vous vous laiſſiez traîner de force dans les bras de l'homme qui eſt l'occaſion de tant d'affronts ſi peu mérités, vous feriez bientôt une des plus jeunes, comme une des plus aimables veuves d'Angleterre, & qu'il ne s'en tiendroit pas là; qu'il feroit rendre compte auſſi à votre frère des libertés qu'il ſe donne ſur ſa réputation dans toutes les occaſions.

Il m'a propoſé divers plans, dont il vous laiſſe le choix, pour vous délivrer des perſécutions qui vous oppriment. Je veux vous en citer un: c'eſt de reprendre votre terre, & ſi vous trouvez

des obſtacles qui ne puiſſent être ſurmontés, d'accepter, comme il vous l'a propoſé, ſoit ouvertement, ſoit en ſecret, l'aſſiſtance de Lady Betty Lawrance, ou de Milord M***, pour vous y établir. Il proteſte que ſi vous prenez ce parti, il vous laiſſera entièrement libre de conſulter vous-même votre propre cœur, & d'attendre l'arrivée & les avis de votre couſin Morden, pour vous déterminer à recevoir ou à refuſer ſes ſoins, ſuivant les preuves que vous aurez de la ſincérité de la réforme dont ſes ennemis prétendent qu'il a tant beſoin.

J'avois une belle occaſion pour le ſonder, comme vous deſiriez que M. Hickman pût en avoir une de ſonder Milord M*** & ſes tantes ſur le degré des ſentimens qu'ils ont actuellement pour vous, depuis qu'ils ne peuvent ignorer l'animoſité de votre famille contr'eux, auſſi bien que contre leur neveu. J'ai ſaiſi le moment. Il m'a ſatisfaite, en me faiſant voir quelques endroits d'une lettre de ſon oncle, qu'il avoit ſur lui : j'y ai lu effectivement « qu'une alliance avec « vous, fondée ſur la conſidération de votre « ſeul mérite, ſeroit toujours ce qu'ils pou- « voient déſirer de plus heureux. » Et Milord va ſi loin ſur ce qui faiſoit le ſujet de votre curioſité, « qu'à quelque perte, lui dit-il, que vous

« ſoyez expoſée par la violence de votre famille « en haine de ſon neveu, il l'aſſure que lui & « ſes ſœurs y ſuppléeront; que cependant, pour « l'honneur des deux parties, dans une affaire « auſſi importante, la réputation & la fortune « de votre famille leur faiſoient ſouhaiter que « cette alliance pût ſe faire d'un conſentement « général. » Je lui ai dit, comme je ſavois que vous l'en aviez aſſuré vous-même, que vous aviez une extrême averſion pour M. Solmes, & que ſi on vous laiſſoit libre de choiſir, votre préférence ſeroit pour le célibat. Par rapport à lui, je ne lui ai pas diſſimulé que vous aviez de grandes & juſtes objections à former contre ſes mœurs & ſon indifférence à cet égard; qu'il me paroiſſoit étrange que de jeunes gens qui menoient une vie auſſi licentieuſe qu'on l'en accuſoit, euſſent la préſomption de croire que, lorſque la fantaiſie leur prenoit de ſe marier, la plus vertueuſe & la plus digne perſonne de notre ſexe dût néceſſairement leur tomber en partage; qu'à l'égard de votre terre, je vous avois fortement preſſée, & que je vous preſſerois encore de rentrer dans vos droits; mais que, juſqu'à préſent, vous aviez paru montrer beaucoup de répugnance pour cette réclamation; que votre confiance & vos principales eſpérances

repoſoient dans M. Morden, & que j'étois trompée, ſi vous ne vous propoſiez pas de ſuſpendre vos réſolutions, & de gagner du temps juſqu'à ſon retour.

Je lui ai dit qu'à l'égard de ſes menaces & ſes projets ſanglans, ſi l'exécution ou la menace pouvoit être utile à quelqu'un, ce n'étoit qu'à ceux qui vous perſécutoient, en leur fourniſſant un prétexte de pouſſer promptement à ſa fin l'ouvrage de leur violence, & même avec l'approbation de tout le monde; qu'il ne devoit pas s'attendre que la voix du public pût jamais être en faveur d'un jeune homme violent, & d'une réputation aſſez médiocre ſur l'article des mœurs, qui entreprendroit d'enlever à une famille de quelque diſtinction un enfant ſi précieux, & qui, ne pouvant obtenir la préférence ſur un homme qu'elle auroit choiſi elle-même, menaceroit de s'en venger, ſurtout par des actes de violence.

J'ai ajouté qu'il ſe trompoit fort, s'il eſpéroit vous intimider par de pareilles menaces, que, malgré toute la douceur qui faiſoit le fond de votre caractère, je n'en connoiſſois pas un qui eût plus de fermeté, ni qui fût plus inflexible, (comme votre famille l'avoit éprouvé, & ne ceſſeroit pas de l'éprouver, ſi elle continuoit

de vous donner l'occaſion de l'exercer) dès que vous étiez bien perſuadée de la juſtice de votre cauſe. Apprenez, M. Lovelace, lui ai-je dit, que Miſs Clariſſe Harlowe, timide comme elle peut l'être quelquefois, dans les occaſions où ſa pénétration & ſa prudence lui font voir des dangers pour ceux qu'elle aime, eſt au-deſſus de la crainte dans celles où ſon honneur & la véritable dignité de ſon ſexe lui paroiſſent intéreſſés. En un mot, Monſieur, il ne faut pas vous flatter de pouſſer Miſs Clariſſe Harlowe par la terreur, à la moindre démarche, à la plus légère des inconſéquences où peut s'égarer une ame foible & ſans caractère.

Il étoit ſi éloigné, m'a-t-il dit, de penſer à vous intimider, qu'il me conjuroit de ne pas vous répéter un mot de ce qui s'étoit dit « S'il avoit laiſſé échapper quelques paroles qui euſſent un air de menace, je devois le pardonner à la chaleur de ſon ſang, qui bouillonnoit à la ſeule idée de vous perdre pour toujours, & de vous voir précipitée dans les bras d'un homme que vous haïſſez. Si cela arrivoit jamais, il avouoit qu'il feroit fort peu de cas du public & de ſa cenſure, ſurtout lorſque les menaces actuelles de quelques perſonnes de votre famille & leur triomphe alors provoqueroient & juſtifieroient

toutes les vengeances auxquelles il pourroit ſe porter.

Tous les pays du monde, a-t-il ajouté, étoient égaux à ſes yeux, qui n'y voyoient de différence que par rapport à vous. Ainſi, dans quelque réſolution que ſon déſeſpoir pût l'engager, s'il avoit le malheur de vous perdre, il n'avoit rien à redouter des loix de ſa patrie.

Je n'ai point aimé l'air déterminé dont il m'a tenu ce diſcours. Cet homme, ma chère, eſt certainement capable des plus grandes témérités.

Comme je n'ai pas manqué de lui reprocher vivement cet éclat de ſa violence, il a cherché à en adoucir un peu l'effet, en me diſant que, tant que vous demeurerez fille, il ſouffrira toutes ſortes d'indignités de la part de vos proches; mais que ſi, dans le cas de perſécutions plus outrées, vous vous déterminiez à choiſir l'aſyle de quelqu'autre protection, en cas que celle de ſon oncle & de ſes tantes ne fût pas de votre goût, je ſuppoſe qu'il vouloit dire celle de ma mère (*), ou ſi vous preniez le parti de vous

---

[*] (¶) Le lecteur n'oublie pas ſans doute, que malgré l'inſinuation de M. Lovelace ici ſur la protection de la mère de Miſs Howe, dans le cas où ſa belle amie ſeroit réduite à une alternative cruelle, il avoit pris ſoin, par le moyen de l'agent qui lui eſt dévoué dans la

retirer à Londres, dans quelque maiſon d'ami, dont il n'approcheroit pas ſans votre permiſſion, & d'où vous pourriez compoſer avec votre famille; il auroit l'eſprit abſolument tranquille, & comme il l'avoit déjà dit, il attendroit patiemment le retour de M. Morden & votre libre déciſion ſur ſon ſort. Il connoiſſoit ſi bien, m'a-t-il dit encore, l'entêtement de votre famille, & le fond qu'elle fait ſur la douceur de votre naturel & ſur vos principes, qu'il tremblera pour vous auſſi long-temps que vous reſterez en leur puiſſance, & ſous l'empire de leurs perſuaſions & de leurs menaces.

Notre converſation a duré beaucoup plus long-temps; mais le reſte n'étant qu'une répétition de ce qu'il vous a dit à votre dernière entrevue dans le bûcher, je m'en rapporte à votre mémoire (†).

Tout bien réfléchi, je crois, ma chère, qu'il vous importe plus que jamais de vous rendre

---

maiſon des Harlowes, d'enflammer de plus en plus la famille contre Clariſſe, & de lui enlever toute reſſource de protection de la part de Mde. Howe, ou de toute autre perſonne, ayant dès le principe arrêté dans ſa tête de réduire Clariſſe ſous ſa dépendance abſolue. Voyez la Lettre XXXI. (§)

(*) Voyez la Lettre XXXVI.

indépendante. Tout alors s'arrangera comme de ſoi-même. Lovelace eſt un homme violent. Je ſouhaiterois, au fond, que vous puſſiez vous délivrer de lui comme de Solmes. Une fois hors des mains de votre frère & de votre ſœur, vous examinerez ce qui convient à vos inclinations. Si votre famille perſiſte dans ſon ridicule ſyſtême, je ſuis d'avis de ne pas négliger l'ouverture de Lovelace; & je prendrai la première occaſion pour ſonder là-deſſus ma mère. De votre côté, déclarez-moi nettement votre idée, ſur la propoſition de rentrer dans vos droits; car je me joins à lui pour vous y exhorter. Eſſayez du moins ce que cette demande produira. Demander, n'eſt pas faire un procès. Mais quelque parti que vous preniez, gardez-vous abſolument de leur répéter que vous ne réclamerez point vos droits. Si la perſécution continue, elle ne vous juſtifiera que trop d'avoir changé de ſentiment. Laiſſez-les dans cette crainte. Vous voyez que pour avoir déclaré que vous n'uſeriez pas du pouvoir qu'ils ſavent qui vous appartient, vous n'en êtes pas mieux traitée. Il me ſemble qu'il ne devroit pas être néceſſaire de vous le dire à préſent. Adieu, ma très-chère & très-aimable amie.

ANNE HOWE.

LETTRE L.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mercredi au ſoir, 22 Mars.

J'APPRENDS de Betty que ſur le rapport de ma tante & de ma ſœur, tous mes parens aſſemblés ont pris contre moi une réſolution unanime, qui vient de m'être ſignifiée dans une lettre de mon frère que je viens de recevoir, & que je vous envoye. Je vous prie de me la faire repaſſer, auſſitôt que vous l'aurez lue. Elle peut m'être néceſſaire dans la ſuite de ces démêlés entre ma famille & moi.

MISS CLARY,

J'ai ordre de vous déclarer, que mon père & mes oncles ayant appris de votre tante Hervey ce qui s'eſt paſſé entr'elle & vous, & de votre ſœur le traitement qu'elle a eſſuyé de votre part; ayant conſidéré tout ce qui s'eſt paſſé entre votre mère & vous; ayant peſé toutes vos raiſons & vos offres; leurs engagemens avec M. Solmes, la patience de cet honnête homme, & ſa grande affection pour vous, & le peu de facilité que vous lui avez donné vous-même pour vous faire con-

noître ſon mérite & ſes propoſitions : ayant conſidéré de plus deux autres points; ſavoir, l'autorité paternelle, ouvertement offenſée, & les inſtances continuelles de M. Solmes (quoique vous les ayez ſi peu méritées), pour vous faire ſortir d'une priſon à laquelle il a la bonté d'attribuer votre *perverſité* pour lui (je me ſuis trompé; c'eſt *averſion* que je voulois dire : mais le mot reſtera), ne pouvant donner d'autre explication d'une ſi violente antipathie, lorſque vous avez aſſuré votre mère que vous avez le cœur libre; ce que M. Solmes veut bien croire, & ce que je vous avoue que perſonne ne croit que lui; pour toutes ces raiſons, dis-je, il a été réſolu, que vous irez chez votre oncle Antonin. Préparez-vous au départ. Vous ne ſerez pas avertie du jour longtemps auparavant, & vous en devinez facilement les raiſons.

J'aurai l'honnêteté de vous apprendre les motifs de ce déplacement : il y en a deux; l'un, pour s'aſſurer que vous n'entretiendrez plus de correſpondance contre leur gré; car on ſait de Mde. Howe, que vous êtes en commerce de lettres avec ſa fille, & peut-être avec quelque autre, par ſon entremiſe; le ſecond, pour vous mettre en état de recevoir les viſites

de M. Solmes, que vous avez jugé à propos de refuſer ici, & pour vous donner le moyen, dont vous vous êtes privée juſqu'à préſent, de connoître quel homme, & quels avantages vous avez juſqu'ici rejetés.

Si après quinze jours de converſation avec M. Solmes, & tout ce que vos parens vous preſſeront encore d'écouter en ſa faveur, tandis que votre obſtination ceſſera d'être endurcie par aucunes correſpondances clandeſtines, vous perſiſtez à convaincre tout le monde que l'*amor omnibus idem* (*) de Virgile (pour l'intelligence duquel je vous renvoye à votre traduction des *Géorgiques* par Dryden) ſe vérifie dans vous, comme dans tout le reſte de la *création animale*, & que vous ne pouvez ou vous ne voulez pas renoncer à votre prévention en faveur du ſage, du vertueux, du pieux Lovelace. (Je ſais, vous le voyez, tous mes efforts pour vous plaire!) alors on examinera s'il convient de ſe prêter à cet honorable caprice, ou de vous abandonner pour toujours.

Comme votre départ eſt une choſe décidée, on eſpère que vous vous y déterminerez de bonne grace. Votre oncle n'épargnera rien pour

(*) L'amour agit de même dans tous les êtres.

vous rendre ſa maiſon agréable. Mais, à la vérité, il ne vous promettra pas de ne pas abaiſſer le pont levis dans les temps convenables.

Les perſonnes que vous verrez, outre M. Solmes, ſeront, moi-même, Miſs Clary, ſi vous m'accordez tant d'honneur; votre ſœur, &, ſuivant la conduite que vous tiendrez avec M. Solmes, votre tante Hervey & votre oncle Jules. Cependant, les deux derniers pourront bien ſe diſpenſer de vous voir, ſi vous leur faites craindre d'être fatigués par vos *invocations plaintives*. Betty Barnes eſt nommée pour vous ſervir. Et je dois vous dire, Miſs, que votre dégoût pour cette honnête fille, ne nous donne pas plus mauvaiſe opinion d'elle; quoique, dans le déſir qu'elle auroit de vous obliger, elle regarde comme un malheur de vous déplaire. On vous demande un mot de réponſe, pour ſavoir ſi vous êtes diſpoſée à partir de bonne grace. Votre indulgente mère m'ordonne de vous aſſurer, de ſa part, que les viſites de M. Solmes, pendant quinze jours, ſont, quant à préſent, tout ce qu'on exige de vous.

Je ſuis, comme il vous plaira de le mériter, votre, &c.

JAMES HARLOWE.

Ainſi, ma chère, voilà le chef-d'œuvre de la politique de mon frère. Sommée de conſentir de bonne grace à me rendre chez mon oncle, pour y recevoir ouvertement les viſites de M. Solmes! une chapelle, une maiſon iſolée, entourée de foſſés pleins d'eau! toute correſpondance impoſſible avec vous. Nulle reſſource pour la fuite, ſi l'on employoit la violence pour me lier à cet homme odieux. (*)

Quoiqu'il fût aſſez tard lorſqu'on m'a remis cette inſolente lettre, j'y ai fait ſur le champ une réponſe, afin que l'écrivain la puiſſe recevoir demain à ſon réveil. Vous en trouverez ici la copie faite à la hâte, & vous y verrez combien j'ai été choquée de ſa vile application des Géorgiques, & de ſon brutal reproche de mes *invocations plaintives.* D'ailleurs, comme l'ordre de me tenir prête à partir eſt au nom de mon père & de mes oncles, le juſte reſſentiment que je marque de ſon aviliſ-

(*) [¶] On ſera moins étonné de ces violentes meſures & de la perſévérance obſtinée de la famille, ſi l'on conſidère, que pendant tout ce temps les Harlowes n'étoient, pour ainſi dire, que des perſonnages de marionnettes, dont M. Lovelace tenoit les fils, & qu'il faiſoit mouvoir à ſon gré, comme il s'en eſt vanté dans la Lettre XXXI. [§]

ſante

ſante alluſion, eſt en même temps un petit trait de l'art dont on m'accuſe, pour juſtifier mon refus, qu'autrement on n'auroit pas manqué de faire paſſer pour un acte de révolte. Il eſt clair pour moi, qu'ils ne croiroient avoir obtenu que la moitié de ce qu'ils ſe propoſent s'ils ne me faiſoient pas perdre entièrement la faveur de mon père & de mes oncles, quand même il me ſeroit poſſible de les ſatisfaire en épouſant Solmes.

Trois lignes, mon frère, ſuffiſoient pour m'informer de la réſolution de mes parens; mais vous auriez manqué l'occaſion d'étaler votre pédanterie par une ſi infâme alluſion au vers de Virgile. Permettez-moi de vous dire, monſieur, que ſi l'humanité faiſoit une branche de vos études au collége, elle n'a pas trouvé dans vous un eſprit propre à recevoir ſes impreſſions. Je vois que mon ſexe, & la qualité de ſœur, ne ſont pas des titres qui puiſſent me promettre la moindre décence de la part d'un frère, qui paroît s'être plutôt appliqué à cultiver ſes mauvaiſes qualités naturelles, qu'aucune de ces diſpoſitions à une politeſſe commune que ſa naiſſance, indépendamment de l'éducation, auroit dû lui donner.

Je ne doute pas que la liberté de cet exorde

ne vous déplaiſe ; mais comme vous vous l'êtes attiré juſtement, mon inquiétude là-deſſus diminuera d'autant plus de jour en jour, que je vous vois chercher à faire briller votre eſprit aux dépens de la juſtice & de la compaſſion. Je ſuis laſſe enfin de ſouffrir des mépris & des imputations, qu'il convient moins à un frère qu'à perſonne de ſe permettre ; & j'ai, monſieur, une grace paticuliere à vous demander, à vous qui êtes ſi officieux : c'eſt d'attendre, pour vous mêler du ſoin de me chercher un mari, que j'aie la préſomption de propoſer une femme pour vous. Pardonnez, s'il vous plaît ; mais je ne puis m'empêcher de croire, que ſi j'avois l'art de mettre mon père de mon côté, j'aurois acquis autant de droits ſur votre choix, que vous vous en attribuez ſur le mien.

Quant à l'avis que vous me communiquez par votre lettre, je prendrai ſur moi de vous dire que je ſuis diſpoſée, comme je le dois, à recevoir tout ordre qui me viendra de mon père ; mais que cette déclaration venant d'un frère qui a fait éclater depuis peu tant d'animoſité contre moi, ſans autre raiſon au monde que celle de ſe trouver une ſœur de trop pour ſon propre intérêt, je me crois en droit de conclure

qu'une lettre pareille à celle que vous m'avez envoyée, eſt uniquement de vous, & de vous déclarer à mon tour, qu'auſſi long-temps que j'en aurai cette opinion, il n'y aura point de lieu où j'aille volontairement, ni même ſans violence, pour y recevoir ouvertement les viſites de M. Solmes.

Je crois mon indignation pour votre alluſion infâme, ſi juſte & ſi méritée, pour l'honneur de mon ſexe, comme pour le mien, que je me crois obligée de vous déclarer, comme je vous le déclare, que je ne recevrai plus de vos lettres, ſi je n'y ſuis forcée par une autorité à laquelle je ne diſputerai jamais rien, excepté dans un cas où mon bonheur pour l'avenir & pour la vie préſente eſt également intéreſſé; & ſi j'avois le malheur de tomber dans ce cas, je ſerois sûre que la rigueur de mon père viendroit moins de lui-même que de vous & des ſpécieuſes abſurdités de vos ſyſtêmes ambitieux & baſſement intéreſſés.

Irritée comme je le ſuis, j'ajouterai encore, qu'en me ſuppoſant même auſſi perverſe & auſſi obſtinée que je me l'entends reprocher, on n'auroit jamais dû me traiter ſi cruellement. Mettez la main ſur votre cœur, bon frère; dites à qui j'en ai l'obligation, & examinez de quoi je

ſuis coupable, pour mériter qu'on me rende auſſi malheureuſe, & pour être forcée de me dire

Votre ſœur outragée CL. HARLOWE.

Lorſque vous aurez lu cette réponſe, vous me direz, ma chère, ce que vous penſez de moi. Je me forme. Cela ira!

LETTRE LI.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Jeudi matin, 23 Mars.

MA lettre a cauſé bien du trouble. Perſonne à ce qu'il paroît n'avoit quitté le château cette nuit. On avoit prié mes oncles de reſter pour donner leur avis ſur ma réponſe, ſi je refuſois de me ſoumettre à des ordres qu'on croyoit ſi raiſonnables. Betty raconte que mon père, dans ſa première fureur, parloit de monter à ma chambre, & de me chaſſer ſur le champ de ſa maiſon. On n'a pu le retenir qu'en lui faiſant entendre que c'étoit répondre à mes vues perverſes, & m'accorder ce qui faiſoit ſans doute l'objet de tous mes vœux. Enfin ma mère & ma tante ayant repréſenté qu'au fond j'avois été bleſſée par les premières meſures; on a conclu

que mon frère m'écriroit d'un ſtyle plus modéré ; & comme j'ai déclaré que ſans le commandement d'une autorité ſupérieure, je ne recevrois plus de ſes lettres, ma mère a pris la peine d'écrire les deux lignes ſuivantes ſur l'adreſſe.

« Clary Harlowe, recevez & liſez cette lettre « avec la modération qui convient à votre ſexe, « à votre caractère, à votre éducation & au « reſpect que vous nous devez. Vous y ferez « une réponſe adreſſée à votre frère.

« CHARLOTTE HARLOWE. »

Jeudi matin.

J'écris encore une fois, malgré l'impérieuſe défenſe d'une ſœur cadette. Votre mère le veut, pour vous ôter tout prétexte d'excuſe. Si vous perſiſtez dans votre *pervicacité* (*). Ce mot, Miſs, m'attirera-t-il encore le nom de *pédant* ? Votre mère veut ménager juſqu'à la moindre apparence de cette délicateſſe, qui vous fit un temps admirer d'elle & de tout le monde..... avant que vous euſſiez connu Lovelace. Cependant, j'avouerai ſans peine, puiſque votre mère & votre tante le déſirent, (elles auroient du penchant à vous favoriſer, ſi vous ne leur en ôtiez pas le pouvoir) que je puis m'être

(*) Ce mot, quoiqu'adopté en anglois pour ſignifier obſtination, eſt purement latin.

attiré votre réponſe par quelques expreſſions peu ménagées. Remarquez néanmoins qu'elles la trouvent très-*indécente*. Vous voyez, Miſs, que je m'inſtruis à prendre un langage plus poli, lorſque vous paroiſſez l'abandonner. Voici de quoi il eſt queſtion.

On vous prie, on vous demande en grace, on vous ſupplie (lequel de ces termes fera le plus d'effet ſur vous, Miſs Clary ?) de ne pas faire difficulté d'aller chez votre oncle Antonin. Je vous répète de bonne foi que c'eſt dans les vues que je vous ai expliquées par ma dernière; ſans quoi il eſt à préſumer qu'on n'auroit pas beſoin de vous *prier*, de vous *demander en grace*, de vous *ſupplier*. C'eſt une promeſſe qu'on a faite à M. Solmes, qui ne ceſſe point d'être votre avocat, & qui s'afflige de vous voir renfermée, parce qu'il regarde cette contrainte, comme la ſource de votre dégoût pour lui. S'il ne vous trouve pas mieux diſpoſée en ſa faveur, lorſque vous ſerez délivrée de ce que vous nommez votre eſclavage, il prendra le parti de renoncer à vous, quelque peine qu'il puiſſe lui en coûter. Il vous aime trop; & c'eſt en quoi il me ſemble qu'on pourroit douter de ſon jugement, auquel vous n'avez pas rendu juſtice.

Conſentez donc, pendant quinze jours ſeule-

ment, à recevoir ſes viſites. Votre éducation (vous m'avez ſi bien parlé de la mienne!) ne doit vous permettre aucune incivilité pour perſonne. J'eſpère qu'il ne ſera pas le premier homme (à l'exception de moi néanmoins) que vous vouluſſiez traiter groſſièrement, par la ſeule raiſon qu'il eſt eſtimé de toute votre famille. Je ſuis tout ce que vous avez deſſein de faire de moi, un ami, un frère, un ſerviteur. Mon regret eſt de ne pouvoir pouſſer la politeſſe encore plus loin pour une ſœur ſi polie, ſi délicate!

JAMES HARLOWE.

PS. Il faut m'écrire encore, à moi; du moins ſi votre bonté vous fait condeſcendre à répondre. Votre mère ne veut point être troublée par vos vaines *invocations*. Oui, *invocations*! Le voilà encore, le voilà encore, Mademoiſelle Clary, ce malheureux terme que vous répète votre *pédant* de frère.

A M. HARLOWE, Fils.

Jeudi, 23 *Mars*.

Permettez, mes très-chers & très-honorés père & mère, que ne pouvant obtenir l'honneur de vous écrire directement, je vous dérobe un moment d'audience par cette voie; du moins ſi

ma lettre peut parvenir à vous être lue. Je vous prie en grace de croire qu'il n'y a qu'un invincible dégoût qui puiſſe me donner de l'oppoſition à vos volontés. Que ſont les richeſſes & les plus brillans établiſſemens comparés au bonheur? Ne me livrez pas ſi cruellement à un homme pour lequel mon ame ne ſent que de l'averſion? Qu'il me ſoit permis de répéter que la religion & l'honnêteté même me défendent d'être à lui: peut-être pourrois-je m'y réſoudre ſi j'avois une moins haute idée des devoirs du mariage. Mais lorſque je prévois tous les maux qu'il me faudra ſouffrir, & cela pour la vie, lorſque mon cœur y eſt moins intéreſſé que mon ame, mon bonheur préſent moins peut-être que mon bonheur futur, pourquoi m'ôteroit-on la liberté du refus? Cette liberté eſt tout ce que je demande.

Il me ſeroit aiſé d'accorder les quinze jours qu'on demande à la converſation de M. Solmes, quoiqu'il ne m'en fût pas moins impoſſible, quelques choſes qu'il pût me dire, de ſurmonter mon dégoût. Mais une maiſon environnée de foſſés & d'eau, une chapelle! & le peu de compaſſion que j'ai trouvé juſqu'à préſent dans mon frère & ma ſœur qui doivent s'y établir, me rempliſſent des plus étranges craintes. Et comment mon frère peut-il dire, qu'à la prière de M. Solmes

ma priſon finira chez mon oncle, lorſqu'elle doit y devenir plus étroite que jamais ? Ne me menace-t-on pas de tenir le pont fermé ? Et plus de père ni de mère tendres auprès de moi, auxquels je puiſſe appeler en dernier reſſort ?

Ne tranſportez pas, je vous en conjure, à un frère & à une ſœur votre autorité ſur votre malheureuſe fille ; à un frère & une ſœur qui m'accablent de duretés & de reproches, & qui s'attachent, comme je n'ai que trop de raiſons de le craindre, à vous repréſenter ſous de fauſſes couleurs mes diſcours & ma conduite ; ſans cela il ſeroit impoſſible qu'ayant toujours eu tant de part à votre faveur, j'euſſe le chagrin de me voir tombée ſi bas dans votre eſtime.

Daignez mettre fin à cette dure & humiliante priſon. Permettez-moi, ma chère maman, de reprendre les ouvrages de mon ſexe & de travailler ſous vos yeux comme une de vos femmes, & vous vous convaincrez par vous-même, que ce n'eſt ni caprice, ni prévention qui me gouverne. Que du moins je ne ſois pas chaſſée de votre maiſon ! M. Solmes peut aller & venir, ſuivant les déſirs de mon père ; je ne demande que la liberté de reſter ou de me retirer comme je pourrai lorſqu'il paroîtra, & j'abandonne le reſte à la providence.

Pardonnez, mon frère, s'il y a quelqu'apparence d'art dans la voie que je prends pour m'adreſſer à un père & une mère, lorſqu'il m'eſt défendu de leur écrire & de m'approcher d'eux. Il eſt bien dur pour moi d'être réduite à cette reſſource ? Pardonnez auſſi avec la généroſité d'un noble cœur & la tendreſſe qu'un frère doit à ſa ſœur, une franchiſe que j'ai peut-être pouſſée trop loin dans ma dernière lettre. Quoique depuis quelque temps vous m'ayez donné lieu d'attendre de vous peu de faveur & de compaſſion, j'oſe encore réclamer de vous ces deux ſentimens, parce que je n'ai pas mérité que vous me les refuſiez. Vous n'êtes que mon frère, auſſi long-temps que, graces au ciel ! mon père & ma mère vivent pour le bonheur de leur famille ; mais je ſuis perſuadée que vous avez à préſent le pouvoir de rendre la paix à votre malheureuſe ſœur.

CL. HARLOWE.

Betty m'eſt venue dire que mon frère a déchiré ma lettre en pièces, & qu'il ſe propoſe de me faire une réponſe en règle, capable de me réduire au ſilence ; d'où je dois conclure que j'aurois pu toucher la pitié de quelqu'un, ſi je n'avois pas ce frère dont le cœur eſt ſi dur ! Que le ciel lui pardonne !

LETTRE LII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Jeudi au ſoir, 23 Mars.

JE vous envoie la lettre de réfutation tant vantée, qui vient d'être remiſe entre mes mains. Mon frère, ma ſœur, mon oncle Antonin & M. Solmes, ſont enſemble, me dit-on, à relire la copie, avec toute la joie d'un triomphe; comme une pièce victorieuſe à laquelle il n'y a point de réplique.

A CLARISSE HARLOWE.

Si je vous écris encore une fois, mon inflexible ſœur, c'eſt pour vous faire ſavoir que la jolie invention que vous avez employée, pour faire paſſer par mes mains vos pathétiques lamentations juſqu'à mon père & ma mère, n'a pas eu l'effet que vous en eſpériez. Je vous aſſure que votre conduite n'a pas été repréſentée ſous de fauſſes couleurs. Il n'en eſt pas beſoin. Votre mère, qui eſt ſi ardente à ſaiſir l'occaſion d'expliquer favorablement tout ce qui vient de vous, s'eſt vue forcée, vous le ſavez, de vous abandonner après pleine conviction. Ainſi, nul beſoin de

revenir travailler ſous ſes yeux. Vos ruſées complaintes lui ſont inſupportables ; c'eſt par ménagement pour elle, qu'il vous eſt défendu de paroître en ſa préſence ; & vous n'y reparoîtrez jamais, qu'aux conditions qu'il lui plaira de vous impoſer.

Il s'en eſt peu fallu que vous n'ayez fait hier une dupe de votre tante Hervey. Elle ne deſcendit de chez vous que pour plaider en votre faveur. Mais lorſqu'on lui eût demandé ce qu'elle avoit enfin obtenu de vous, elle fut réduite à regarder autour d'elle, ſans ſavoir que répondre. Votre mère ſurpriſe auſſi d'abord par le tour d'adreſſe que vous avez joué ſous mon nom, (car ne me défiant pas de votre ingénieux ſubterfuge, j'ai commencé à leur lire la lettre) a voulu abſolument qu'elle fût lue juſqu'au bout, & s'eſt écriée, au commencement, en ſe tordant les mains, que ſa chère Clary, ſa chère fille, ne devoit pas être ainſi forcée. Mais lorſqu'on lui a demandé ſi elle ſouhaitoit pour ſon gendre un homme qui brave toute la famille, & qui a manqué d'égorger ſon fils, & ce qu'elle avoit obtenu de ſa fille bien aimée, qui méritât ce mouvement de tendreſſe, pour une fille ſurtout qui l'avoit trompée par les apparences, en lui aſſurant que ſon cœur étoit libre. Elle n'a ſu auſſi

que jeter les yeux autour d'elle, comme avoit fait ſa ſœur, ſans avoir rien à répondre. Alors elle eſt revenue à elle-même & à la réſolution de faire valoir ſon autorité.

Vous paroiſſez, mon enfant, avoir une fort haute idée des devoirs du mariage; & moi, j'engagerois ma vie que, ſemblable à toutes les autres femmes, dont j'excepte une ou deux que j'ai l'honneur de connoître, vous irez promettre à l'égliſe ce que vous oublierez en ſortant, pour ne vous en ſouvenir de votre vie. Mais, douce enfant! (comme votre digne maman Norton vous appelle) penſez un peu moins à l'état conjugal, du moins juſqu'à ce que vous y ſoyez arrivée, & rempliſſez un peu mieux vos devoirs de fille. Comment pouvez-vous dire que tout le mal ſera pour vous, tandis que vous en faites tomber une ſi grande partie ſur votre père & votre mère, ſur vos oncles, ſur votre tante, ſur moi-même & ſur votre ſœur, qui vous avons aimé ſi tendrement, depuis près de dix-huit ans que vous êtes au monde.

Si je ne vous ai pas donné lieu, dans ces derniers temps, de vous attendre à ma faveur & à ma compaſſion, c'eſt que, dans ces derniers temps, vous avez peu mérité l'une & l'autre. Je ne comprends point votre idée, maligne

petite folle que vous êtes, lorſqu'ajoutant que je ne ſuis que votre frère, (degré de parenté fort léger apparemment pour vous) vous prétendez qu'il n'en dépend pas moins de moi de vous rendre cette paix qui eſt entre vos mains, quand vous voudrez la devoir à vous-même.

Vous demandez pourquoi l'on vous ôte la liberté de refuſer : c'eſt, jolie petite Miſs, parce que nous voyons bien tous qu'elle ſeroit bientôt ſuivie de la liberté de choiſir. Le miſérable à qui vous avez livré votre cœur, ne ceſſe de le dire ouvertement à tous ceux qui veulent l'entendre, ſans vous conſulter. Il ſe vante que vous êtes à lui; & la mort eſt ce qu'il promet à quiconque entreprendra de lui enlever ſa propriété. C'eſt préciſément ce point que nous penſons à lui diſputer. Mon père, ſuppoſant qu'il a les droits d'un père ſur un de ſes enfans, eſt abſolument déterminé à ne pas s'en laiſſer dépouiller. Et que faut-il penſer d'un enfant qui donne la préférence à un vil libertin ſur ſon père ?

Voilà le jour dans lequel tout ce débat doit être enviſagé. Rougiſſez donc, délicateſſe, qui ne peut ſouffrir la citation d'un poëte (*); rou-

(*) *Amor omnibus idem.*

giſſez, ame pure, modeſtie virginale; & ſi vous êtes capable de conviction, ſoumettez votre volonté entière à la volonté du couple reſpectable à qui vous devez l'être, & demandez à tous vos parens l'oubli & le pardon d'une révolte ſans exemple.

Ma lettre eſt plus longue que je ne me propoſois de vous en écrire jamais, après l'inſolence de vos termes & la défenſe que vous avez oſé me faire. Mais je reçois la commiſſion de vous déclarer que tous vos parens ſont auſſi las de vous tenir renfermée que vous de l'être. Préparez-vous donc à vous rendre dans peu de jours, comme on vous l'a dit, chez votre oncle Antonin, qui, malgré vos terreurs, fera lever ſon pont lorſqu'il le voudra, recevra chez lui les compagnies qu'il voudra, & qui ne fera pas démolir ſa chapelle pour vous guérir de l'averſion auſſi nouvelle qu'inſenſée que vous commencez à ſentir pour les lieux deſtinés au ſervice divin; idée d'autant plus folle, que, ſi nous voulions employer la force, votre chambre ſeroit auſſi propre que tout autre lieu pour la cérémonie.

Vos préjugés contre M. Solmes vous ont évidemment aveuglée. La charité nous oblige de vous ouvrir les yeux. Cet honnête homme ne

paroît mépriſable qu'à vous ſeule ; & pour un provincial, qui eſt trop ſenſé pour vouloir ſe donner les airs d'un petit-maître, il n'y a rien à lui reprocher du côté des manières. A l'égard de ſon naturel, il faut que vous le connoiſſiez mieux que vous ne pouvez encore le connoître, pour en juger.

Enfin, je vous conſeille de vous diſpoſer de bonne heure à partir, autant pour votre propre commodité, que pour faire voir à vos parens qu'il y a du moins quelque choſe en quoi vous êtes empreſſée de les obliger. Vous me compterez parmi vos amis quand il vous plaira de le mériter, *quoique je ne ſois que votre frère*,

JAMES HARLOWE.

PS. Si vous êtes diſpoſée à voir M. Solmes, & à lui faire quelques excuſes de votre conduite paſſée, pour vous mettre en état de le voir enſuite dans quelqu'autre lieu avec moins d'embarras, il ſe rendra où vous le jugerez à propos. Si vous ſouhaitiez auſſi de lire les articles, avant qu'on vous les préſente pour vous les faire ſigner, on vous les enverra ſur-le-champ. Qui ſait s'ils ne vous aideront pas à forger quelque nouvelle objection? Votre cœur eſt libre, vous le ſavez : il faut bien qu'il le ſoit ; car ne l'avez-vous pas dit à votre mère? Et la *pieuſe Clariſſe* ſeroit-elle capable

capable d'une impoſture avec ſa chère maman?

Je ne vous demande point de réponſe ; il n'en eſt pas beſoin. Cependant je vous demanderai, Miſs, ſi vous n'avez plus de propoſitions à faire.

La fin de cette lettre m'a piquée ſi vivement, quoique le poſt-ſcriptum puiſſe avoir été ajouté ſans la participation des autres, que j'ai pris auſſitôt ma plume, dans l'intention d'écrire à mon oncle Jules, pour lui demander, ſuivant votre avis, que ma terre me ſoit rendue. Mais le courage m'a manqué, lorſque je ſuis venue à faire réflexion que je n'ai pas un ami capable de me ſoutenir & de me guider dans ma réclamation, & que cette démarche ne ſerviroit qu'à les irriter, ſans remplir aucune bonne vue. Oh ! ſi M. Morden étoit arrivé !

N'eſt-il pas bien cruel pour moi, qui me croyois, il n'y a pas long-temps, chérie de tout le monde, de n'avoir perſonne qui puiſſe parler en ma faveur, prendre mes intérêts, ou m'accorder un aſyle, ſi je me trouvois dans la néceſſité d'en chercher ? moi qui ai eu la vanité de penſer que j'avois autant d'amis que je connoiſſois de perſonnes, & qui me flattois même de n'en être pas tout-à-fait indigne ; parce que, dans l'un & l'autre ſexe, dans toutes ſortes d'états, entre les pauvres comme parmi les riches, tout

ce qui porte l'image de mon créateur avoit ſa juſte part à ma tendre affection. Plût au ciel, ma chère, que vous fuſſiez mariée ! Peut-être M. Hickman ſe laiſſeroit-il engager par votre prière à m'accorder ſa protection juſqu'à la fin de cet orage. D'un autre côté, ce ſeroit l'expoſer à quantité d'embarras & de dangers; ce que je ne voudrois pas pour tous les avantages du monde.

Je ne ſais ce que je dois faire; non, je ne le ſais pas. J'en demande pardon au ciel; mais je ſens ma patience épuiſée. Je ſouhaiterois... Hélas ! j'ignore ce que je puis ſouhaiter ſans crime. Cependant je ſouhaiterois qu'il plût à Dieu de m'appeler à lui dans ſa miſéricorde; je n'en ai plus à eſpérer ici bas. Quel monde eſt celui-ci ? qu'offre-t-il qui mérite nos déſirs ? Les biens dont nous avons l'eſpérance ſont ſi mêlés, qu'on ne ſait que ſouhaiter. La moitié du genre humain ſert à tourmenter l'autre, & ſouffre elle-même du tourment qu'elle fait ſouffrir. Car, dans le cas où je ſuis, en me rendant malheureuſe, mes proches ne peuvent eux-mêmes être heureux, à l'exception néanmoins de mon frère & de ma ſœur, qui paroiſſent y trouver leurs délices, & jouir de tout le mal qu'ils font.

Mais il eſt temps d'abandonner la plume, puiſqu'au lieu d'encre il n'en coule que du fiel.

LETTRE LIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Vendredi, à 6 heures du matin.

MADEMOISELLE Betty m'apprend qu'on ne s'entretient que de mon départ pour me rendre chez mon oncle Antonin. Elle a reçu ordre, dit-elle, de ſe tenir prête à partir avec moi; & ſur quelques marques d'averſion que j'ai données pour ce voyage, elle a eu l'audace de me dire que m'ayant quelquefois entendu vanter la ſituation *romantique* du château de mon oncle, elle eſt ſurpriſe (& elle a levé les yeux & les mains) de me voir cette répugnance pour une maiſon ſi conforme à mon goût.

Je lui ai demandé ſi cette inſolence venoit d'elle-même, ou ſi c'étoit une obſervation de ſa maîtreſſe.

Elle m'a cauſé bien plus d'étonnement par ſa réponſe : c'étoit une choſe bien dure, m'a-t-elle dit, qu'il ne pût ſortir un bon mot de ſa bouche ſans qu'on lui en dérobât l'honneur.

Comme il m'a paru à ſon air qu'effectivement elle croyoit avoir dit quelque choſe d'admirable, ſans en ſentir la hardieſſe, j'ai laiſſé paſſer ſon impertinence. Mais, à dire la vérité, cette créature m'a ſurpriſe quelquefois par la vivacité de ſes réparties; & depuis qu'elle remplit auprès de moi l'office de ſurveillante, j'ai trouvé dans ſon audace plus d'eſprit que je ne l'en avois jamais ſoupçonnée. C'eſt une marque que l'inſolence eſt ſon talent, & que la fortune, en la plaçant au ſervice de ma ſœur, ne l'a pas traitée avec autant de faveur que la nature; car elle auroit mieux figuré en qualité de ſa compagne. Il me vient quelquefois à l'eſprit que moi-même, la nature m'a plutôt faite pour les ſervir toutes deux, que pour être la maîtreſſe de l'une, ou la ſœur de l'autre; & depuis quelques mois, la fortune m'a traitée comme ſi elle étoit de la même opinion.

Vendredi à 10 heures.

En allant tout à l'heure à ma ménagerie, j'ai entendu mon frère & ma ſœur qui rioient de toute leur force avec leur Solmes, & qui ſembloient triompher. La grande haie d'ifs, qui ſépare la cour du jardin, les empêchoit de me voir.

Il m'a paru que mon frère venoit de leur lire

ſa dernière lettre, ou en entier, ou en partie; démarche fort prudente, & qui s'accorde fort bien, direz-vous, avec leurs vues de me faire la femme d'un homme auquel ils découvrent ce qu'un peu de bonté devroit leur faire cacher ſoigneuſement dans cette ſuppoſition, pour l'intérêt de ma tranquillité future. Mais je ne puis douter qu'ils ne me haïſſent au fond du cœur.

Aſſurément, lui diſoit ma ſœur, vous l'avez réduite au ſilence. Il n'étoit pas beſoin de lui défendre de vous écrire. Je parierois qu'avec tout ſon eſprit, elle n'entreprendra pas de repliquer.

A la vérité, lui a répondu mon frère, (avec un air de ſuffiſance de collège, dont il eſt rempli; car il eſt perſuadé que perſonne n'écrit comme lui) je crois lui voira donné le coup de grace. Qu'en dites-vous, M. Solmes?

Vraiment, Monſieur, votre lettre me paroît ſans replique, lui a dit Solmes; mais ne ſervira-t-elle pas à l'aigrir encore plus contre moi? — Soyez ſans crainte, M. Solmes, a répondu mon frère, & comptez que nous l'emporterons, ſi vous ne vous laſſez pas le premier. Nous ſommes trop avancés pour revenir ſur nos pas. Son couſin Morden doit arriver bientôt. Il faut que tout ſoit fini avant ſon retour, ſans quoi elle ſortira de notre dépendance.

Comprenez-vous à préſent, chère Miſs Howe, la raiſon qui les porte à tout preſſer vers le terme avec tant de violence.

M. Solmes a déclaré qu'il étoit décidé à perſévérer auſſi long-temps que mon frère ſoutiendroit ſon eſpoir, & que mon père demeureroit ferme.

Ma ſœur a dit à mon frère qu'il m'avoit porté une botte admirable, ſur le motif qui m'obligeoit de converſer avec M. Solmes ; mais que les fautes d'une fille perverſe ne doivent pas lui faire étendre ſes railleries ſur tout le ſexe.

Je ſuppoſe que mon frère a fait quelque réponſe vive & pleine de ſel, car lui & M. Solmes en ont ri aux éclats, & Bella, qui en rioit auſſi, l'a traité d'impertinent ; mais je n'ai pu rien entendre de plus, parce qu'ils ſe ſont éloignés, & ſont entrés dans le jardin.

Si vous croyez, ma chère, que ces propos ne m'ont pas fort échauffé l'eſprit, vous vous trouverez trompée en liſant la lettre ſuivante, que j'ai écrite à mon frère, ſur le champ, tandis que ma bile étoit allumée. Ne me dites plus, je vous prie, que je ſuis douce & patiente.

A M. JAMES HARLOWE.

Vendredi matin.

Si je gardois le ſilence, monſieur, ſur votre dernière lettre, malgré votre défenſe de vous répondre, vous en pourriez conclure que je conſens à me rendre chez mon oncle aux conditions que vous m'avez preſcrites. Mon père diſpoſera de ſa fille comme il lui plaira. Il peut me chaſſer de ſa maiſon, s'il le juge à propos, ou vous charger de cette commiſſion. Mais quoique je le diſe à regret, il me paroîtroit fort dur d'être menée malgré moi dans la maiſon d'autrui, lorſque j'en ai une à moi où je puis me retirer.

Loin de moi, malgré vos perſécutions & celles de ma ſœur, la penſée de reprendre dans mes mains ma terre, ſans la permiſſion de mon père. Mais ſi je ne dois pas faire un plus long ſéjour ici, pourquoi ne me ſeroit-il pas permis d'y aller? Je m'engagerai volontiers, ſi cette faveur m'eſt accordée, à ne recevoir aucune viſite qu'on n'approuve pas. Je dis cette faveur, & je ſuis prête à la recevoir à ce titre? quoique le teſtament de mon grand-père m'en ait fait un droit.

Vous me demandez, d'un air aſſez indécent

pour un frère, dans le *poſt ſcriptum* qui ſuit votre lettre, ſi je n'ai pas quelques nouvelles propoſitions à faire? j'en ai trois ou quatre, depuis votre queſtion; & je les crois effectivement nouvelles, quoique j'oſe dire, qu'au jugement de toute perſonne impartiale, que vous n'aurez pas animée contre moi, les anciennes ne devoient pas être rejetées. C'eſt ce que je penſe : pourquoi ne l'écrirois-je pas? Vous n'avez pas plus de raiſon de vous emporter contre votre ſœur, pour cette liberté, ſurtout, lorſque dans votre dernière lettre, vous paroiſſez faire gloire d'avoir tourné ma mère & ma tante Hervey contre moi, que je n'en ai d'être offenſée de me voir traitée par un frère, comme un frère n'a jamais dû traiter ſa ſœur.

Voici donc ce que j'ai de nouveau à propoſer : premièrement, qu'il me ſoit permis d'aller réſider dans la maiſon de mon grand-père, ſous les conditions qui me ſeront preſcrites & que je promets d'obſerver réligieuſement. J'y demeurerai ſans lui donner le nom de *ma terre* : je n'ai que trop de raiſons de regarder comme un malheur, qu'elle ait jamais été à moi; oui, trop de raiſons.

Si je n'obtiens pas cette permiſſion, je de-

mande celle d'aller paſſer un mois, ou le temps qu'on jugera convenable, chez Miſs Howe. J'oſe répondre du conſentement de ſa mère, dès que j'aurai l'aveu de mon père pour partir.

Si je ne ſuis pas plus heureuſe ſur cette demande, & qu'abſolument je doive être chaſſée de la maiſon paternelle; je ſupplie qu'on me permette du moins d'aller chez ma tante Hervey, où je ſerai inviolablement fidelle à ſes ordres & à ceux de mon père & de ma mère.

Mais ſi cette grace même m'eſt encore refuſée, ma très-humble prière eſt d'être envoyée chez mon oncle Jules, au lieu de mon oncle Antonin: non que j'aie pour l'un moins de reſpect que pour l'autre, mais les foſſés & l'enceinte de ſon château, ce pont qu'on menace de lever, & cette chapelle, peut-être, malgré le tour ridicule que votre eſprit s'eſt fait un jeu de donner à mes craintes, m'épouvantent au-delà de toute expreſſion.

Enfin, ſi l'on va juſqu'à refuſer auſſi cette propoſition, & s'il faut aller dans ce château iſolé, qui me paroiſſoit autrefois une habitation délicieuſe, je demande qu'on me promette au moins, que je ne ſerai pas forcée d'y recevoir les viſites de M. Solmes. A cette condition, je

je pars & j'y vais avec autant de joie que jamais.

Telles ſont, monſieur, mes nouvelles propoſitions. Si vous trouvez qu'aucune d'elles ne répond à vos vues, parce qu'elles tendent toutes à l'excluſion de ce perſécuteur ſi peu généreux, ſouffrez que je vous déclare qu'il n'y a pas d'infortune que je ne ſois déterminée à ſubir, plutôt que de donner ma main à un homme auquel je ne puis donner aucune part dans mon cœur.

Vous remarquerez ſans doute quelque changement dans mon ſtyle : mais, ſi vous le trouvez différent de mon ſtyle ordinaire, & de celui dont je déſirerois avoir occaſion de vous écrire, un juge impartial, qui ſauroit ce que le haſard m'a fait entendre depuis une heure de votre bouche, & de celle de ma ſœur, & de celle d'un tiers auſſi, particulièrement la raiſon que vous donnez de perſécutions ſi preſſantes, ſavoir l'arrivée de mon couſin Morden qu'on attend de jour en jour, me croiroit parfaitement juſtifiée. Daignez faire réflexion, monſieur, qu'après m'être attirée tant de railleries outrageantes par mes *invocations plaintives*, il eſt temps, ne fût-ce que pour imiter d'auſſi excellens exemples que les vôtres & ceux

de ma ſœur, que je cherche à établir un peu mon caractère; afin de montrer que je tiens un peu du vôtre à tous deux, & de vous paroître moins étrangère que vous n'avez ſemblé le croire depuis quelque temps.

Permettez-moi d'ajouter, pour *vider* tout-à-fait *mon carquois femelle*, (*) que vous ne pouvez avoir eu d'autre raiſon pour me défendre de vous répliquer, après m'avoir écrit tout ce qu'il vous a plu, que le témoignage de votre propre conſcience, qui vous fait ſentir que rien ne peut juſtifier le traitement que je reçois de vous.

Si je me trompe en vous ſuppoſant des remords, je ſuis ſi sûre de la juſtice de ma cauſe, que moi, fille ignorante, peu inſtruite des règles de la logique, & plus jeune que vous d'un tiers de vos années, je conſens à faire dépendre mon ſort du ſuccès d'une diſpute en règle avec vous: avec vous, monſieur, qui avez l'avantage d'une éducation académique, dont l'eſprit doit s'être fortifié par ſes propres obſervations & par les lumières d'une ſociété ſavante, & qui (pardonnez-moi de deſcendre

(*) Expreſſion de ſon frère, dans une Lettre précédente.

ſi bas) êtes accoutumé à *donner le coup de grace* à ceux contre leſquels vous daignez armer votre plume.

Je vous laiſſe le choix du juge, & je ne le demande qu'impartial. Prenez par exemple, votre dernier gouverneur, ou le vertueux docteur Lewin. Si l'un ou l'autre ſe déclare contre moi, je promets de me réſigner à ma deſtinée; pourvu qu'on me promette auſſi, que dans la ſuppoſition contraire, mon père me laiſſera libre de refuſer le mari qu'on veut m'impoſer malgré moi. Je me flatte, mon frère, que vous accepterez d'autant plus volontiers cette propoſition, que vous paroiſſez avoir une haute idée de vos talens pour le raiſonnement, & n'en avoir pas une médiocre de la force des argumens que vous avez employés dans votre dernière lettre. Et comme il n'eſt sûrement pas poſſible que l'avantage ſoit pour moi dans une lutte avec vous, ſi je ne le trouve pas dans la juſtice de ma cauſe, ce que vous n'avez nullement l'air de croire, il me ſemble que l'honneur vous fait une loi de montrer devant un arbitre impartial, que la juſtice eſt de votre côté, & l'injuſtice du mien.

Mais vous ſentez bien que ce combat, ſi vous l'acceptez, demande néceſſairement d'être

engagé par écrit ; que les faits doivent être établis & reconnus de part & d'autre, & la déciſion donnée ſuivant la force des argumens que chacun produira de ſon côté ; car vous me permettrez de dire que je connois trop bien la *mâle vigueur* de votre naturel, pour m'expoſer avec vous à des combats perſonnels.

Si vous n'acceptez pas ce défi, j'en conclurai que vous ne ſauriez juſtifier votre conduite à vos propres yeux ; & je me contenterai de vous demander à l'avenir les égards dus à une ſœur, par un frère qui aſpire à ſe faire une réputation de ſavoir & de politeſſe.

Trouvez-vous qu'à préſent, monſieur, je commence à montrer, par ma fermeté, que je me ſens un peu de l'honneur que j'ai d'appartenir à vous & à ma ſœur ? Vous trouverez peut-être auſſi qu'elle s'accorde mal avec cette partie de mon caractère, qui paroiſſoit m'attirer autrefois l'amitié de tout le monde. Mais conſidérez, s'il vous plaît, à quelles perſonnes & à quelles cauſes ce changement doit être attribué : & que je ne me ſerois jamais éloignée de ma douceur ordinaire, ſi je n'avois reconnu que c'eſt à ce caractère même que je dois attribuer les mépris & les inſultes qu'un frère, qui s'eſt montré ſi jaloux d'une indépendance

à laquelle j'ai volontairement renoncé, & qui a paru ſi triomphant de cet abandon, n'auroit jamais dû ſe permettre avec perſonne, & bien moins avec une ſœur foible & ſans défenſe : cette ſœur ne s'eſt jamais écartée du reſpect & de l'affection qu'elle doit à ſon frère, & elle ne déſire que des raiſons de conſerver pendant toute ſa vie les mêmes ſentimens, malgré le cruel retour dont elle en eſt payée depuis quelque temps.

CLARISSE HARLOWE.

Admirez, ma chère, la force & la volubilité de la paſſion : cette lettre, où vous ne trouvez pas la moindre rature, eſt l'original ; la copie, que j'ai envoyée à mon frère, par Mlle. Betty, n'eſt pas plus nette.

Vendredi, à 3 heures.

Cette fille eſt bientôt revenue toute troublée, & m'a dit en rentrant; Seigneur! Miſs, qu'avez-vous fait? qu'avez-vous écrit? votre lettre les a tous mis dans un beau tumulte!

Ma ſœur ne fait que de me quitter: elle eſt montée toute en feu : ce qui m'a obligée de quitter bruſquement ma plume. Elle eſt accourue à moi : eſprit mutin, m'a-t-elle dit en me frappant un peu trop rudement ſur le cou, voilà donc le point où vous aſpiriez!

Me battez-vous, Bella ?

Eſt-ce vous battre que de vous toucher doucement l'épaule, en me frappant encore, mais avec plus de douceur ? nous nous y étions bien attendus. Il vous faut de l'indépendance ; mon père a vécu trop long-temps pour vous.

J'allois répondre avec véhémence ; mais elle m'a fermé la bouche de ſon mouchoir fort bruſquement : Votre plume en dit aſſez, baſſe eſpionne que vous êtes, qui veniez écouter ce qu'on dit ! Mais ſachez que votre ſyſtême d'indépendance & celui de vos viſites ſeront également rejetés. Suivez, fille perverſe, ſuivez vos penchans. Appelez votre libertin au ſecours, pour vous ſouſtraire à la dépendance de vos parens, & vous ſoumettre à la ſienne. Oui, faites ce beau coup ! Mais il eſt queſtion de vous préparer à l'heure même au départ. Voyez ce que vous voulez prendre avec vous ; c'eſt demain que vous partez : demain, comptez là-deſſus. Vous ne demeurerez pas ici plus long-temps à eſpionner, à tourner autour des gens, pour entendre ce qu'ils diſent. C'eſt une réſolution priſe, mon enfant, vous partez demain.

Mon frère vouloit monter lui-même pour vous le déclarer ; mais je vous ai rendu le ſervice de l'arrêter, car je ne ſais ce que vous feriez de-

venue s'il étoit monté. Une lettre ! un défi de cette préſomption & de cette inſolence ! Vaine créature que tu es ! Mais préparez-vous, je le répète, vous partez demain. Mon frère accepte votre audacieux défi. Apprenez ſeulement que le combat ſera perſonnel, & chez mon oncle Antonin..... ou peut-être chez M. Solmes.

Dans la paſſion qui la faiſoit preſqu'écumer, elle n'auroit pas ceſſé, ſi la patience ne m'étoit échappée. Finiſſons toutes ces violences, lui ai-je dit. Si j'avois pu prévoir dans quel deſſein vous êtes venue, vous n'auriez pas trouvé ma porte ouverte. Prenez ce ton avec vos ſervantes. Quoique j'aie, graces au ciel, aſſez peu de reſſemblance avec vous, je n'en ſuis pas moins votre ſœur ; & je vous déclare que je ne partirai ni demain, ni le jour ſuivant, ni celui d'après, ſi l'on ne m'entraîne par violence.

Quoi ! ſi votre père, ſi votre mère vous le commandent.... *Petite fille !* — voulant me gratifier d'une autre épithète, comme j'en ai jugé par la pauſe & l'air qui l'ont précédée.

Attendons qu'ils en viennent là, Bella ! je verrai alors ce qu'il me conviendra de répondre. Mais je ne partirai point ſans en avoir reçu l'ordre de leur propre bouche — & non de la vôtre, ou de celle de votre Betty. Que je vous

entende

entende ajouter un mot ſur le même ton, & vous verrez au riſque de ce qui en pourra arriver, que je ſaurai m'ouvrir un paſſage juſqu'à eux, & leur demander ce que j'ai fait pour mériter cet indigne traitement.

Venez, mon enfant, allons, venez, la douceur même, (me prenant par la main & me conduiſant vers la porte) venez leur faire cette queſtion : vous les trouverez enſemble, ce père & cette mère mépriſés de vous. Quoi ! le cœur vous manque ? (car l'indignation de me voir traitée inſolemment me faiſoit réſiſter, & m'avoit fait arracher ma main de la ſienne).

Je n'ai pas beſoin de guide, lui ai-je dit ; & puiſque je puis m'autoriſer de votre invitation, j'irai ſeule. Et dans la chaleur de mes ſentimens, je m'avançois effectivement vers l'eſcalier, mais ſe mettant entre la porte & moi, elle s'eſt hâtée de la fermer. Hardie créature, a-t-elle repris, laiſſez-moi, du moins, le temps de les prévenir ſur votre viſite. Laiſſez.... pour votre propre intérêt : mon frère eſt avec eux. — Et voyant que je me retirois, elle n'a pas manqué de r'ouvrir la porte : allez donc, ſi vous voulez, allez, Miſs, qui vous empêche d'aller ? Qui vous empêche, Miſs ? Elle m'a ſuivie ainſi juſqu'à mon cabinet, où je me ſuis retirée le cœur gonflé,

& j'en ai fermé la porte après moi, dans la néceſſité où j'étois de me ſoulager par mes larmes.

Je n'ai pas voulu répondre un ſeul mot à ſes provocations répétées, ni à ſes inſtances de lui ouvrir la porte, dont la clef étoit en dedans, ni à tous les diſcours qu'elle a continués, ni tourné même la tête vers elle, tandis qu'elle me regardoit au travers de la vitre. Mais, laſſe enfin de ſes inſultes, j'ai tiré le rideau pour me dérober à ſa vue; ce qui l'a vivement irritée, & je l'ai entendue partir en murmurant.

Cette barbarie n'eſt-elle pas capable de précipiter dans quelque témérité, dont on n'auroit jamais eu la penſée auparavant ?

Comme il y a beaucoup d'apparence que je ſerai enlevée & traînée de force à la maiſon de mon oncle, ſans avoir eu le temps de vous en donner d'autre avis, n'oubliez pas, ma chère, auſſitôt que vous ſerez informée de cette violence, d'envoyer prendre au dépôt les lettres que je pourrois y avoir laiſſées pour vous, ou celles qu'on y auroit apportées de votre part, & qui y ſeroient reſtées. Soyez, ma chère, ſoyez plus heureuſe que moi : c'eſt le vœu de votre fidèle amie.

CL. HARLOWE.

J'ai reçu vos quatre lettres; mais, dans l'agi-

tation où je ſuis, il m'eſt impoſſible d'y répondre à préſent.

LETTRE LIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Vendredi au ſoir, 24 Mars.

IL m'eſt venu de ma ſœur une lettre très-piquante. Je m'étois bien attendue qu'elle ſe reſſentiroit du mépris qu'elle s'eſt attiré dans ma chambre. Non, il n'y a que la rage d'une jalouſie d'amour qui puiſſe donner l'explication de ſa conduite.

A Miſs CLARISSE HARLOWE.

J'ai à vous dire que votre mère a demandé qu'on vous fît grace encore pour demain; mais que tout eſt fini pour vous avec elle, comme avec toute la famille.

Dans vos propoſitions & dans la lettre à votre frère, vous vous êtes montrée ſi ſotte & ſi ſage, ſi jeune & ſi vieille, ſi docile & ſi obſtinée, ſi douce & ſi violente, qu'on n'a jamais vu d'exemple d'un caractère ſi mêlé. Nous ſavons tous *de qui* vous avez emprunté ce nouvel eſprit.

Cependant la ſemence en doit être dans votre cœur, ſans quoi il ſeroit impoſſible qu'il eût acquis & déployé tout-d'un-coup cette impétueuſe violence. Ce ſeroit jouer un fort mauvais tour à M. Solmes que de lui ſouhaiter une femme ſi *dédaigneuſe* & ſi *facile*; deux autres de vos qualités contradictoires : je vous laiſſe à deviner ce que j'entends par-là.

Ne comptez pas, Miſs, que votre mère veuille vous ſouffrir ici long-temps : elle ne peut goûter un moment de paix, tandis qu'elle a ſi près d'elle une fille auſſi rebelle. Votre oncle Harlowe ne veut pas vous voir chez lui que vous ne ſoyiez mariée. Ainſi, graces à votre propre opiniâtreté, vous n'avez que votre oncle Antonin qui conſente à vous recevoir. On vous conduira chez lui dans peu de jours; & là, votre frère, en ma préſence, réglera tout ce qui appartient à votre modeſte défi; car je vous aſſure qu'il eſt accepté. Le docteur Lewin pourra s'y trouver, puiſque vous faites choix de lui, & un *autre témoin* auſſi, ne fût-ce que pour vous convaincre qu'il ne reſſemble point à l'idée que vous vous formez de ſa perſonne. Vos deux oncles pourront y être auſſi, pour rendre le champ égal, & ne pas permettre qu'on prenne trop d'avantage contre une pauvre ſœur foible

& ſans défenſe. Vous voyez, Miſs, combien de ſpectateurs votre hardi défi doit vous attirer. Préparez-vous pour le jour; ce jour n'eſt pas éloigné.

Adieu, la douce enfant de maman Norton.

ARAB. HARLOWE.

J'ai tranſcrit ſur-le-champ cette lettre, & je l'ai envoyée à ma mère avec ces quatre lignes.

« *De grace, deux mots, ma très-honorée mère!*

« Si c'eſt par l'ordre de mon père, ou par le « vôtre, que ma ſœur m'écrit dans ces termes, « je dois me ſoumettre au ton dont elle me « traite dans cette lettre, avec cette ſeule obſer- « vation, qu'il n'approche point encore du trai- « tement que j'ai reçu d'elle en perſonne. S'il « vient de ſon propre mouvement... ce que « je puis dire, Madame.... c'eſt que lorſque « j'ai été bannie de votre préſence.... Mais, « juſqu'à ce que je ſois informée ſi elle eſt auto- « riſée, ou non, par vos ordres à me traiter de « la ſorte, j'ajouterai ſeulement que je ſuis votre « très-malheureuſe fille, »

CL. HARLOWE.

J'ai reçu le billet ſuivant tout ouvert, mais humide dans un endroit, que j'ai baiſé, parce que je ſuis sûre qu'il étoit *enflé*, ſi je puis uſer

de cette expreſſion, d'une larme de ma mère. Hélas ! je crois, je me flatte du moins qu'elle m'a fait cette réponſe à contre-cœur.

« Il y a bien de la hardieſſe à réclamer la « protection d'une autorité qu'on brave. Votre « ſœur, qui n'auroit point été capable d'une « perverſité comme la vôtre, dans les mêmes « circonſtances, a raiſon de vous la reprocher « vivement. Cependant nous lui avons dit de « modérer ſon zèle pour notre autorité outragée. « Voyez ſi vous pouvez mériter un autre traite- « ment que celui dont vous vous plaignez, & « qui pourtant ne peut être auſſi affligeant pour « vous que ſa cauſe l'eſt pour *votre mère bien « plus malheureuſe. Combien de fois faudra-t-il « encore que je vous défende de vous adreſſer à « moi ?* »

Donnez-moi, très-chère amie, votre conſeil ſur ce que je puis & ce que je dois faire. Je ne vous demande point à quoi le reſſentiment ou la paſſion pourroient vous porter, dans les rigueurs que j'éprouve ; — puiſque vous m'avez déjà dit que dans une pareille perſécution, il y a long-temps que vous auriez fui avec la perſonne... tout en convenant que les démarches haſardées dans la colère mènent preſque toujours au repentir. Mais donnez-moi des avis que la

raiſon & le ſang-froid puiſſent juſtifier, quel que pût être l'événement.

Je ne doute point de la ſympathie vive & ſenſible de votre amitié; mais il eſt impoſſible néanmoins que vous ſoyiez auſſi ſenſible à d'indignes perſécutions que celle qui les ſouffre immédiatement, & vous êtes par conſéquent plus en état de me conſeiller que je ne le ſuis moi-même. Conſidérez ma cauſe & le point où je ſuis. Ai-je, ou n'ai-je pas aſſez ſouffert? Si la perſécution continue; ſi cet étrange Solmes perſiſte contre une averſion tant de fois & ſi fortement déclarée, que faire? quel parti prendre? Me retirerai-je à Londres, & m'efforcerai-je de me dérober à Lovelace, comme à tous mes proches, juſqu'au retour de M. Morden? M'embarquerai-je pour Livourne, dans le deſſein d'aller joindre mon unique protecteur à Florence? Que de dangers de ce côté-là, quand je conſidère mon ſexe & ma jeuneſſe! Et ne peut-il pas arriver que mon couſin parte pour l'Angleterre, lorſque je ſerois en chemin vers l'Italie? Que faire? parlez, dites, ma très-chère miſs Howe; car je n'oſe me fier à moi-même; dites-moi ce que je dois faire.

(¶) « J'ai été forcée de recourir à mon cla-« vecin, pour eſſayer de calmer l'agitation de

« mes eſprits, après avoir pris d'abord la pré-
« caution de bien fermer mes portes & mes
« fenêtres, pour n'être pas entendue. Comme
« je fermois les volets des fenêtres, le cri mélan-
« colique de l'oiſeau de Minerve, dans le loin-
« tain, comme s'il fût venu du bûcher tant viſité
« de moi, m'a rappelé cette ode charmante *à la*
« *ſageſſe*, compoſée par une femme, & qui fait
« honneur à notre ſexe. J'eſſayois, il y a huit
« jours, d'ajuſter ſur mon clavecin les trois
« dernières ſtrophes, les trouvant aſſez con-
« formes à ma malheureuſe ſituation; & après
« avoir relu l'ode entière, je me ſuis attachée
« à ces trois ſtances, & j'en ſuis sûre, mon
« cœur accompagnoit mes doigts dans l'auguſte
« prière qu'elles renferment à la ſuprême ſageſſe
« du Dieu tout-puiſſant.

« Je vous envoie l'ode & mon eſſai. Le ſujet
« eſt grave & ſérieux. Ma ſituation eſt tou-
« chante, & je me flatte que je n'ai pas trop
« mal réuſſi dans ce morceau. Je ne douterai
« plus de mon ſuccès, s'il obtient votre ſuffrage;
» mais j'en ſerois bien plus certaine encore, ſi
« je pouvois vous l'entendre jouer, en vous
« accompagnant de votre charmante voix. » (b)

ODE A LA SAGESSE, par une Lady.

Voici l'heure où l'oiſeau ſolitaire de la nuit prend ſon vol dans l'épaiſſeur des ténèbres, ſortant des ruines de la vieille tour écroulée, où, dans l'ombre de ſon berceau de lierre, à l'abri des feux éblouïſſans du jour, il attendoit la nuit dans une ſombre & penſive mélancolie.

Que je me plais à entendre les ſons majeſtueux & lointains que les zéphirs m'apportent au travers des airs, & que les échos nocturnes répètent en ſoupirant ! Favorite de Minerve, je ſuis attentive & docile à ta voix; je me proſterne devant l'auguſte ſanctuaire de la ſageſſe.

La ſageſſe aime la fraîcheur & le ſilence du ſoir; momens de paix & de vérité, où les vaines illuſions de la vie perdent, à la clarté tranquille de la lune, leurs décevantes apparences. Alors tombent les frivoles déguiſemens de la folie; & ſes couleurs menſongères n'offrent plus ces rians attraits que leur prêtoient les rayons du jour.

O Minerve ! reine de tous les arts, qui font jouir l'ame, & qui épurent le cœur; ſource céleſte des plus innocentes voluptés; tu brilles de toutes les beautés qui captivent la vue de l'ame par l'admiration & le plaiſir.

Je fléchis le genou devant tes chaſtes autels. Exauce le vœu de ton humble ſuppliante ; ſon vœu n'eſt point formé par des déſirs inſenſés. Inſtruite par tes préceptes infaillibles à éviter les inutiles ſouhaits de la folie, elle aſpire à de plus nobles vues.

Ni les diamans de la fortune, ni le panache de l'ambition, ni la fleur paſſagère de la beauté, ne ſeront les objets de ma prière. Que l'avarice, l'orgueil & la vanité ſe partagent entr'elles le clinquant de ces hochets enviés ; vaines récompenſes des tourmens qu'ils coûtent !

Accorde-moi des dons plus précieux ; orne mon ame des beautés morales, perfectionnées par la méditation. Donne-moi pour richeſſe le ſourire d'un cœur ſatisfait ; pour puiſſance, le plus noble, le plus étendu des empires, celui de la raiſon ſur mon cœur. Tandis que la fortune ſe voit dépouiller de ſa parure brillante, que les roſes éphémères du plaiſir ſe fanent & meurent ſur ſa tombe, ta beauté ſurvit immortelle dans un éclat inaltérable, & tes lauriers toujours frais ſe couronnent d'une verdure éternelle.

Si tu me protèges, je brave le ſourire moqueur du fat, les imbécilles calomnies de l'ignorance, & le jaloux dépit de l'envie. Je mépriſe également & la ſtupidité des ſots & tous les traits

du ridicule lancés par l'eſprit ſans diſcernement.

Je ſuis en paix dans ta retraite, loin des yeux de l'envie, du vain bruit du monde, de ſes frivoles débats, & de tout l'inſipide tracas de la vie; je te ſuis ſous les paiſibles ombrages où le génie ſacré de Platon ſe promène paré de toutes tes graces.

Il ordonna aux muſes de Lilyſſus d'expoſer tes philoſophiques leçons ſur la perfection, ſur le vrai beau, ſur le vrai bonheur. Athènes attentive écouta ſes préceptes; tous ſes enfans prêtoient l'oreille, rangés autour de lui dans un reſpectueux ſilence.

La jeuneſſe licencieuſe, rappelée de ſes écarts, reconnut la voix puiſſante de la vérité, & ſe ſoumit à ſon légitime empire. Les paſſions firent taire leurs bruyantes clameurs, & le charme doux & perſuaſif de la vertu pénétra leurs ſens enchantés.

Ton ſouffle inſpire les chants du poëte, la libre & pure éloquence du patriote, & la généreuſe émulation du héros. C'eſt à toi que la retraite doit ſon ſilence & ſes délices, & la vie domeſtique ſes doux plaiſirs. Dédaignant déſormais tous tes noms profanes & fabuleux, c'eſt vers toi, Eſprit ſuprême & parfait, que mes penſées dirigent leur eſſor. La ſageſſe eſt un de

tes dons, & toute ſa force découle de toi, ſource éternelle de la lumière des eſprits !

Daignes envoyer juſqu'à mes yeux un de ſes rayons invariables & sûrs, pour régler ma marche incertaine au travers des ſentiers embarraſſans de la vie. Qu'il diſſipe les nuages de l'erreur, & qu'il guide mon ame, au travers de ſes ténèbres, vers la vertu & le bonheur.

A ſa clarté pénétrante s'évanouiſſent les fantômes peints par la folie de couleurs menſongères. Elle perce les vaines apparences qui déguiſent les objets ; & toutes, hors les ſolides jouiſſances de la vertu, ne ſont que misère & vanité.

LETTRE LV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Vendredi à minuit.

LE calme renaît un peu dans mon ame. L'envie, l'ambition, les animoſités de l'amour propre, & toutes les paſſions violentes ſont ſans doute endormies autour de moi. Pourquoi le ſilence de ces heures tranquilles n'adouciroit-il pas auſſi mes triſtes reſſentimens ? oui, je

les ſens appaiſés ; & j'ai employé une partie de ce temps paiſible à relire vos dernières lettres. Je veux faire mes obſervations ſur quelques-unes ; & pour moins riſquer de troubler le calme dont je commence à jouir, je commencerai par ce que vous dites de M. Hickman.

(¶) Permettez-moi de vous dire, que je ſuis fâchée de ne pas vous voir plus diſpoſée à prendre une meilleure, c'eſt-à-dire, une plus juſte opinion de cet honnête homme, que celle qu'il paroît que vous en avez, au portrait biſarre que vous tracez de lui, ou du moins qu'on ne le croiroit, en voyant votre bonne humeur s'égayer à le rendre ridicule (♭).

Je me figure bien qu'il n'étoit pas aſſis devant vous, lorſque vous avez tiré ſon portrait. Après tout, néanmoins, il n'eſt pas ſi fort à ſon déſavantage. Si j'avois l'eſprit plus tranquille, j'en haſarderois un plus aimable & plus reſſemblant.

Si M. Hickman n'a pas cette contenance aſſurée qu'on voit à d'autres hommes, il a cette humanité & cette douceur qui manque à la plupart, & qui jointes à l'eſtime, à la tendreſſe infinie qu'il a pour vous, en feront un mari le plus convenable du monde pour une perſonne de votre humeur & de votre vivacité.

Quoique vous diſiez que je ne voudrois pas de lui pour-moi-même, je vous aſſure de bonne foi, que ſi M. Solmes lui reſſembloit par la figure, l'ame & le caractère, & qu'il ne me fût pas permis de me borner au célibat, je n'aurois jamais eu de querelle à ſon occaſion avec ma famille. M. Lovelace, avec le caractère qu'on lui connoît, ne l'auroit pas balancé dans mon eſprit. Je le dis d'autant plus hardiment, que des deux paſſions de l'amour & de la crainte, Lovelace eſt capable d'inſpirer trop de la dernière, pour qu'elle ſoit compatible avec l'autre, & puiſſe former un heureux mariage.

Je ſuis charmée de vous entendre avouer que vous n'avez pour perſonne plus de goût que pour M. Hickman. Si vous excitez un peu votre cœur, je ne doute pas que vous ne reconnoiſſiez bientôt qu'il n'y a perſonne pour qui vous en ayez autant, ſurtout, lorſque vous ferez attention que les défauts mêmes qui vous frappent dans ſa perſonne ou dans ſon caractère, ſont de nature à vous rendre heureuſe : du moins, s'il eſt néceſſaire pour votre bonheur de *ne faire en tout que vos volontés.* Vous avez un tour d'eſprit, permettez-moi cette remarque, qui, avec vos admirables talens,

donneroit l'air d'un ſot à tout homme qui ſeroit amoureux de vous, & qui ne ſeroit pas un Lovelace. Il faut me pardonner cette franchiſe, ma chère, & me pardonner auſſi d'être revenue ſitôt à des ſujets qui ont un rapport ſi immédiat à moi-même.

Vous vous fortifiez du ſentiment de M. Lovelace, pour inſiſter encore ſur la néceſſité de prendre ma terre (je ne puis pas dire *reprendre*, puiſque je n'en ai jamais été en poſſeſſion), & je vous ai donné lieu d'attendre de moi que je vous explique plus nettement mes idées ſur ce point. Il me ſemble néanmoins que les raiſons que j'ai à oppoſer à votre avis, ſe préſentent ſi naturellement d'elles-mêmes, que j'aurois cru qu'elles vous ſeroient venues comme à moi, & vous auroient déterminée à rétracter ce conſeil précipité. Mais puiſqu'elles ne vous ſont pas venues à l'eſprit, & que vous vous joignez à M. Lovelace pour m'exciter à cette réclamation, je m'expliquerai là-deſſus en peu de mots.

D'abord, ma chère, en ſuppoſant que j'euſſe de l'inclination à ſuivre votre avis, je vous demande ſur le ſecours de qui je pourrois compter pour me ſoutenir dans cette entrepriſe? Mon oncle Harlove eſt un des exécu-

teurs teſtamentaires : il s'eſt déclaré contre moi. M. Morden eſt l'autre : il eſt en Italie, & ne ne peut-on pas l'engager auſſi à prendre parti contre moi ? D'ailleurs, mon frère a déclaré qu'ils ſont réſolus de pouſſer les choſes à leur terme avant ſon retour ; & de la violence dont on y va, il eſt fort vraiſemblable qu'on ne me laiſſera pas le temps de recevoir ſa réponſe, quand je lui écrirois : ſans compter, que, renfermée comme je ſuis, je ne puis me promettre qu'elle vienne à temps juſqu'à moi, ſi elle n'eſt pas de leur goût.

En ſecond lieu, les parens ont, aux yeux de tout le monde, beaucoup d'avantage ſur une fille qui leur diſpute le droit de diſpoſer d'elle : & je trouve de la juſtice dans ce préjugé ; parce que de vingt exemples, il n'y en a pas deux où la raiſon ne ſoit de leur côté, & le tort du côté de l'enfant.

Vous ne me conſeilleriez pas, j'en ſuis sûre, d'accepter les ſecours que M. Lovelace m'offre pour une pareille réclamation. Si je penſois à chercher d'autres protections, nommez-moi quelqu'un qui voulût embraſſer le parti d'une fille, contre des parens dont on a connu ſi long-temps l'affection pour elle ? Mais quand je trouverois un pareil protecteur, quelles longueurs

longueurs n'entraîne pas le cours d'un procès ? On aſſure qu'il y a des nullités dans le teſtament & dans les actes. Mon frère parle quelquefois d'aller demeurer *au boſquet*, pour me mettre apparemment dans la néceſſité de m'engager dans les procédures de *l'éviction*, ſi j'entreprenois de m'y établir; ou pour oppoſer à Lovelace toutes les difficultés de la chicane, ſi je venois à l'épouſer.

Je n'ai parcouru tous ces cas que pour vous faire connoître qu'ils ne me ſont pas tout-à-fait étrangers. Mais ils ne ſeront jamais judiciairement diſcutés, quand même je trouverois quelqu'un qui voulût épouſer mes intérêts. Je vous proteſte, ma chère, que j'aimerois mieux demander mon pain que de plaider pour mes droits contre mon père. C'eſt un de mes principes, que jamais un père & une mère ne peuvent s'écarter aſſez de leur devoir pour diſpenſer un enfant du ſien. Moi! être en procès avec mon père! que cette idée me révolte! J'ai demandé comme une alternative & une faveur la permiſſion de me retirer dans ma terre, ſi je dois être chaſſée de la maiſon! Mais je ne ferai pas une démarche de plus, & vous voyez comment on s'eſt choqué de ma demande.

Il ne me reſte donc qu'une eſpérance : c'eſt que

mon père pourra changer de réſolution ; mais ce bonheur peut-il me paroître vraiſemblable à moi-même, quand je conſidère l'aſcendant que mon frère & ma ſœur ont obtenu ſur toute la famille, & l'intérêt qu'ils ont à ſoutenir leur haine, aujourd'hui ſi ouvertement déclarée ? . . .

A l'égard de l'approbation que M. Lovelace donne à votre plan, je n'en ſuis pas étonnée. Il pénètre ſans-doute les difficultés que je trouverois à le faire réuſſir ſans ſon aſſiſtance. Si j'avois aſſez de bonheur pour devenir auſſi libre que je le ſouhaiterois, peut-être que M. Lovelace n'auroit pas auſſi beau jeu avec moi que ſa vanité le porte à s'en flatter, malgré le plaiſir que vous prenez à me railler ſur les progrès qu'il a fait dans mon cœur. Etes-vous bien sûre que tout ce qui paroît raiſonnable & ſpécieux dans ſes offres, tel que d'attendre ſon ſort de mon choix, lorſque je ſerai devenue *indépendante*, (ce qui ne ſignifie dans mes idées que la liberté de refuſer pour mari cet odieux Solmes) tel encore que de ne me pas voir ſans ma permiſſion, juſqu'au retour de M. Morden, & juſqu'à ce que je ſois ſatisfaite de ſa réforme ; comment, dis-je, êtes-vous sûre que ce ne ſoit pas un air qu'il ſe donne, uniquement pour vous faire prendre à vous & à moi une meil-

leure idée de lui, en offrant, comme de lui-même des conditions ſur leſquelles il voit fort bien qu'on ne manqueroit pas d'inſiſter dans le cas qu'elles ſuppoſent.

Et puis, j'ai de ſa part mille ſujets de mécontentement. Que ſignifient toutes ces menaces ? Prétendre néanmoins qu'il ne penſe point à m'intimider, & vous prier de ne m'en rien dire, lorſqu'il ſait que vous ne manquerez pas de me le dire, & qu'il ne vous le dit lui-même que dans l'intention ſans-doute de m'en informer par cette voie. Quel miſérable artifice ! Il me regarde apparemment comme une folle, qu'il compte mener par la frayeur. Moi, prendre un mari de cette violence ! Mon propre frère, l'homme qu'il menace ! & M. Solmes ! Que lui a fait Monſieur Solmes ? Eſt-il blâmable, s'il me croit digne de ſon affection, de faire tous ſes efforts pour m'obtenir ? Oh plût au ciel que mes parens vouluſſent s'en fier à moi ſur ce point ſeulement ! Ai-je donc accordé tant d'avantage à M. Lovelace, qu'il ſoit en droit de menacer ? Si M. Solmes étoit un homme que je puſſe enviſager du moins avec indifférence, on s'appercevroit peut-être que le mérite de ſouffrir pour moi, de la part d'un eſprit ſi bouillant, pourroit produire un effet qui rempliroit mal

les vues de cet homme emporté. C'eſt mon ſort d'être traitée comme une folle par mon frère : mais M. Lovelace apprendra.... Je veux lui expliquer à lui-même ma penſée, & cette voie de vous en inſtruire aura meilleure grace.

En même-temps, ma chère, permettez-moi de vous dire que, malgré toute la malveillance de mon frère pour moi, je me trouve bleſſée dans mes momens de ſang-froid, par les mordantes réflexions d'une amie qui eſt un ſecond moi-même, ſur l'avantage que Lovelace a remporté ſur lui. A la vérité il n'eſt pas votre frère ; mais ſongez que c'eſt à ſa ſœur que vous écrivez. Sérieuſement, Miſs, votre plume eſt trempée dans le fiel, lorſque vous traitez quelque ſujet qui vous offenſe. Savez-vous qu'en liſant pluſieurs de vos expreſſions contre lui & d'autres de mes proches, il me vient à l'eſprit, quoiqu'elles ſoient en ma faveur, de douter ſi vous avez vous-même aſſez de modération pour vous croire en droit d'appeler à votre tribunal ceux qui s'emportent à des excès de chaleur ? Il me ſemble que nous devrions apporter tous nos ſoins à nous garantir des fautes qui nous bleſſent dans autrui. Cependant j'ai tant de ſujets de plainte contre mon frère & ma ſœur, que je ne ferois pas un reproche ſi libre à ma plus

chère amie, quoique je ſache que vous ne les avez jamais aimés ni l'un ni l'autre, ſi je ne trouvois ſon badinage outré, ſur un événement auſſi funeſte, où la vie d'un frère, après tout, étoit ſérieuſement en danger, lorſque ſa réputation aux yeux de ce ſexe méchant a reçu une bleſſure encore plus profonde que ſa perſonne, & lorſqu'on eſt menacé de voir ſe rallumer ces reſſentimens ſanguinaires, avec des ſuites beaucoup plus fatales.

(¶) J'ai dit ſa *réputation* aux yeux de ſon méchant ſexe, car n'eſt-on pas en droit de l'appeler de ce nom, lorſque la ferme réſolution de ne jamais donner un cartel le premier, paſſe parmi les hommes pour la marque d'un empire extraordinaire ſur ſes paſſions, ſuivant les principes dont ſe glorifioient ces deux libertins, camarades de Lovelace, & lorſque le duel fait chez eux une partie ſi eſſentielle de leur bravoure brutale, que l'homme doux & modéré, qui ordinairement, je le crois du moins, eſt le vrai brave, ſe trouve ſouvent embarraſſé de ſa conduite dans certains cas, pour éviter ou de ſe ſouiller d'un homicide, ou d'encourir le mépris général de ſon ſexe? Pour ajouter encore quelques réflexions ſur ce ſujet, ne peut-on pas conclure que ceux qui oſent répandre ce cou-

pable mépris ſur l'homme ſage & modéré qui préfère de paſſer ſur un mot injurieux, au malheur de tremper ſes mains dans le ſang, ne connoiſſent guères la meſure de la vraie grandeur d'ame, ni combien il eſt plus noble de pardonner, & plus digne de la force de l'homme de mépriſer une injure que de s'en reſſentir. Il me ſemble que ſi j'étois homme, je mépriſerois trop une perſonne qui me feroit volontairement un léger outrage, pour attacher à ſa vie le même prix qu'à la mienne. Quelle abſurdité ! Parce qu'un homme m'aura provoqué par une légère injure, d'aller mettre dans ſes mains le pouvoir de m'en faire une irréparable, à moi & à tous ceux qui m'aiment, ou du moins de m'y expoſer avec un riſque égal au ſien ? Et ſi l'injure n'eſt pas volontaire & déclarée telle, alors il n'y a pas de ſujet d'offenſe ni de vengeance (♭).

Que je m'écarte volontiers de moi-même ! & que je ſouhaiterois d'oublier, s'il étoit poſſible, ce qui me touche le plus ! Cette digreſſion me ramène à la cauſe qui me l'a fait faire, & de là aux vives agitations où j'étois en finiſſant ma dernière lettre, car il n'y a rien de changé dans ma ſituation. Le jour approche & va m'expoſer peut-être à de nouvelles épreuves. Je vous renouvelle les mêmes inſtances de me donner un

conſeil où la faveur & le reſſentiment n'aient aucune part. Dites-moi ce que je dois faire ; car ſi je ſuis forcée d'aller chez mon oncle Antonin, votre malheureuſe amie, je le crains bien, eſt perdue ſans reſſource. Cependant, quel moyen de l'éviter ? Voilà la difficulté.

Mon premier ſoin ſera de porter ce paquet au dépôt. Auſſitôt que vous l'aurez reçu, ne perdez pas un moment, je vous prie. Hâtez-vous de m'écrire votre avis. Hélas ! je crains bien qu'il n'arrive trop tard.

CL. HARLOWE.

LETTRE LVI.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 25 *Mars.*

QUEL conſeil puis-je vous donner, ma noble amie ? Votre mérite fait votre crime. Il vous eſt auſſi impoſſible de changer de naturel qu'à ceux qui vous perſécutent. Vos malheurs ne viennent que de l'immenſe diſparité qui eſt entr'eux & vous. Que demandez-vous d'eux ? N'agiſſent-ils pas d'après leur caractère ? Et à l'égard de qui ? D'une étrangère ; car, en vérité, vous n'êtes pas de

leur famille. Ils fondent ſur deux points leur eſpoir que vous céderez ; ſur l'*impénétrabilité* de leur ame, (que je lui donnerois volontiers ſon vrai nom ſi je l'oſois !) & ſur les égards qu'ils ſavent que vous avez toujours eus pour votre réputation ; (car ne l'ont-ils pas avoué eux-mêmes ?) joint à vos craintes du côté de Lovelace, dont ils vous croient perſuadée que le caractère vous décréditeroit, ſi vous aviez recours à lui pour vous délivrer de vos peines. Ils ſavent auſſi que le reſſentiment & l'inflexibilité ne vous ſont pas naturels ; que les ſoulèvemens qu'ils ont excité dans votre ame auront le ſort de tous les mouvemens extraordinaires, qui eſt de s'appaiſer bientôt, & qu'une fois mariée, vous ne ſongerez plus qu'à vous conſoler de votre ſituation.

Mais comptez que le fils & la fille aînée de votre père ſe propoſent entr'eux de vous rendre irrévocablement malheureuſe pour toute votre vie, ſi vous épouſiez cet homme, en communiquant à une ame auſſi étroite tout ce qu'ils ſavent de la juſte averſion que vous avez pour lui. Il a déjà une liaiſon plus intime avec eux que vous n'en pouriez jamais avoir avec une telle moitié, quand la violence vous attacheroit à ſon joug.

A l'égard de la perſévérance de ce miſérable, ceux qui en ſeroient ſurpris le connoiſſent mal. Il n'a pas le moindre ſentiment de délicateſſe. Dans ſes vues de mariage, l'ame n'entre pour rien ou pour peu de choſe. Comment attacheroit-il quelque prix à des qualités qu'il ne peut concevoir, à des perfections dont il n'a pas la moindre idée ? Si vous aviez le malheur d'être à lui, & qu'il fût viſible à ſes yeux que vous n'avez aucune tendreſſe pour lui, je ſuis portée à croire qu'il s'en affecteroit peu. Je vous ai entendu obſerver, d'après votre Mde. Norton, « que toute perſonne qui « eſt en proie à une paſſion dominante com- « poſera volontiers, pour la ſatisfaire, au prix « de vingt autres paſſions ſubalternes, dont le « ſacrifice lui coûtera moins, quoiqu'elles ſoient « plus louables. »

Comme je ne dois pas craindre de vous le rendre plus odieux qu'il ne l'eſt déjà, il faut que je vous raconte quelques traits d'une converſation qu'il eut, il y a trois jours, avec le chevalier Harry Downeton, & dont le chevalier nous fit hier le récit à ma mère & à moi. Vous y trouverez l'aſſurance que ſon principe de gouverner par *la crainte*, tel que votre

insolente Betty vous l'a rapporté, ne vient pas d'elle, mais bien de lui-même.

Sir Harry lui avoit dit franchement, qu'il s'étonnoit de le voir obstiné à vous obtenir contre votre inclination, & malgré votre antipathie pour lui, connue de tout le monde.

C'est ce qui m'importe peu, répondit-il. Les filles qui affectent tant de réserve, font ordinairement des femmes passionnées; (le vil animal!) & jamais il ne seroit fâché, ajouta-t-il, de voir des grimaces sur le visage d'une jolie femme, lorsqu'elle lui donneroit sujet de la tourmenter. D'ailleurs, votre terre, par la convenance de sa situation, le dédommageroit abondamment de tout ce qu'il auroit à souffrir de vos froideurs. Il seroit sûr, dit-il, après un moment de silence, du moins de votre complaisance, s'il ne l'étoit pas de votre amour; & plus heureux, à cet égard, que les trois quarts des maris de sa connoissance. (Indigne misérable!) pour le reste, votre vertu est si connue, qu'elle lui donneroit toute la sûreté qu'il pourroit désirer.

Ne craignez-vous pas, reprit sir Harry, que si elle est forcée de vous épouser, elle ne vous regarde du même œil qu'Elisabeth de France regarda Philippe II. lorsqu'il la reçut sur ses frontières, en qualité de mari; lui, dans lequel

elle s'attendoit à n'avoir qu'un beau-père; c'eſt-à-dire, avec plus de crainte & de terreur que de complaiſance & d'amour? & vous-même, peut-être, vous ne lui ferez pas meilleure mine que ce vieux monarque ne fît à ſa princeſſe.

La crainte & la terreur, repliqua l'horrible perſonnage, ont auſſi bonne grace ſur le viſage d'une fille le jour de ſes noces, que ſur celui d'une femme: & ſe mettant à rire, (oui, ma chère, ſir Harry nous aſſura que le hideux animal avoit ri d'un rire immodéré) il ajouta, que ce ſeroit ſon affaire d'entretenir cette crainte, s'il avoit raiſon de croire qu'on lui refuſât de l'amour: que pour lui, il étoit perſuadé que ſi la crainte & l'amour devoient être ſéparés dans l'état du mariage, l'homme qui ſavoit ſe faire craindre étoit le mieux partagé.

Si mes yeux avoient la vertu qu'on prête à ceux du baſilic, je n'aurois rien de ſi preſſant que d'aller regarder ce monſtre.

Ma mère prétend néanmoins que ce ſeroit de votre part un prodigieux mérite, de ſurmonter votre averſion pour lui. Où eſt, dit-elle, (queſtion qu'on vous a déjà faite auſſi) la gloire & le mérite de l'obéiſſance, s'il n'en coûte rien pour l'exercer?

Quelle fatalité, ma chère, que votre choix n'ait pas de meilleurs objets ! ou Scylla ou Charybde.

A toute autre que vous, qui ſeroit traitée avec cette barbarie, je ſais quel conſeil je donnerois ſur le champ. Mais, je l'ai déjà obſervé; la moindre témérité, une démarche indiſcrète de cette nature, dans un caractère de la nobleſſe du vôtre, ſeroit une plaie pour tout le ſexe.

Tandis que j'eſpérois quelque choſe de l'indépendance à laquelle j'aurois voulu vous déterminer, j'avois du plaiſir à penſer que vous aviez du moins une reſſource. Mais à préſent que vous m'avez ſi bien prouvé que ce parti ne vous ſerviroit à rien, je ſuis extrêmement embarraſſée de trouver un conſeil à vous donner. Je veux quitter la plume pour y penſer encore.

J'ai penſé, réfléchi, conſidéré, & je vous proteſte que je ne ſuis pas plus avancée qu'auparavant. Tout ce que j'ai à dire, c'eſt que je ſuis jeune comme vous, que j'ai le jugement beaucoup plus foible & les paſſions plus fortes.

Je vous ai obſervé anciennement que vous aviez offert tout ce qu'on pouvoit offrir en propoſant de vous réduire au célibat. Si cette

propoſition étoit acceptée, la terre, qu'ils auroient tant de regret de voir ſortir de la famille, retourneroit un jour à votre frère, ou aux ſiens, avec plus de certitude, peut-être, que par la réverſion précaire dont M. Solmes les flatte. Vous êtes-vous efforcée, ma chère, de faire entrer cette idée dans leurs têtes bizarres? Le mot tyrannique d'autorité eſt la ſeule objection qu'on puiſſe faire contre cette offre.

N'oubliez pas une conſidération : c'eſt que ſi vous preniez le parti de quitter vos parens, le reſpect & l'affection que vous leur portez ne vous permettroient aucun appel contr'eux pour votre juſtification. Vous auriez par conſéquent le public contre vous: & ſi Lovelace continuoit ſon libertinage, ou n'en uſoit pas bien avec vous, quelle juſtification, que ſa baſſeſſe & ſon ingratitude, pour leur conduite à votre égard, & pour la haine qu'ils lui ont vouée!

Je demande pour vous, au ciel, ſes plus pures lumières. — Ce que j'ai à dire encore, c'eſt qu'avec mes ſentimens, je ſerois capable de tout entreprendre, d'aller dans toutes ſortes de lieux, plutôt que de me voir la femme d'un homme que je haïrois, & que je ſerois sûre de haïr toujours, s'il reſſembloit à Solmes. Je

n'aurois pas ſouffert non plus tout ce que vous avez ſouffert, du moins d'un frère & d'une ſœur, ſi j'avois pu avoir cette patience pour un père & des oncles.

Ma mère ſe perſuade qu'après avoir employé tous leurs efforts pour vous aſſujettir à leurs volontés, ils abandonneront leur entrepriſe, lorſqu'ils commenceront à déſeſpérer du ſuccès. Mais je ne puis être de ſon opinion. Je ne vois point qu'elle ſe fonde ſur d'autre autorité que ſa propre conjecture. Autrement je me ſerois imaginée, en votre faveur, que c'eſt un ſecret entr'elle & votre oncle Antonin. Malheur, à l'un des deux du moins, (j'entends à votre oncle) s'ils en avoient quelque autre entr'eux!

Il faut vous garantir, s'il eſt poſſible, d'être menée chez votre oncle. L'homme, le miniſtre, la chapelle, votre frère & votre ſœur préſens..... infailliblement ils vous marieront de force à ce miſérable; & cet eſprit de fermeté, ſi nouveau pour vous, ne vous ſoutiendra point dans une occaſion ſi preſſante. Vous reviendrez à votre douceur naturelle. Vous n'aurez pour défenſe que des larmes, des larmes mépriſées d'eux tous, des appels & des lamentations inutiles: & ces larmes, auſſitôt que la cérémonie ſera *profanée*, (c'eſt le mot) il vous

faudra les arrêter, les ſécher ſur-le-champ, & penſer à prendre une nouvelle forme d'humbles ſentimens, qui puiſſent vous faire obtenir de votre nouveau maître le pardon & l'oubli de toutes vos déclarations de haine. En un mot, ma chère, il faudra le flatter, & lui perſuader que votre conduite paſſée avec lui n'étoit que pure réſerve de jeune fille; & votre rôle ſera juſqu'à la mort, de vérifier ſon impudente raillerie, que *les filles qui affectent le plus de réſerve ſont ordinairement des femmes paſſionnées.* Ainſi, vous commencerez la carrière par un vif ſentiment de reconnoiſſance pour la bonté qui vous aura fait grace; & s'il ne vous force point à le conſerver par la crainte, ſuivant ſes principes de gouvernement, je reconnoîtrai alors que je me ſuis bien trompée.

Cependant, après tout, je dois laiſſer le véritable point de la queſtion indéterminé, & l'abandonner à votre propre déciſion, qui dépendra du dégré d'emportement que vous verrez dans leurs violences, ou du danger plus ou moins preſſant d'être enlevée pour la maiſon de votre oncle. Mais je prie encore une fois le ciel de ſuſciter quelque événement, qui vous évite d'être jamais à l'un ou l'autre de ces deux hommes. Puiſſiez-vous demeurer fille,

ma très-chère amie, juſqu'à ce qu'il ſe préſente un homme digne de vous, du moins auſſi digne qu'un mortel puiſſe l'être !

D'un autre côté, cependant, je ne voudrois pas qu'avec des qualités ſi propres à faire l'ornement de l'état conjugal, vous priſſiez le parti de vous condamner pour toujours au célibat. Vous me connoiſſez incapable de flatterie. Vous ſavez que ma langue & ma plume ſont toujours les fidelles organes de mon cœur. Et vous devez vous connoître aſſez vous-même, par comparaiſon du moins avec les autres femmes, pour ne pas douter de ma ſincérité. En effet, pourquoi voudroit-on qu'une perſonne qui fait ſes délices de découvrir & d'admirer tout ce qu'il y a de louable dans autrui, n'apperçut pas en elle les mêmes perfections, lorſqu'il eſt certain que ſi elle ne les poſſédoit pas, elle ne les admireroit pas ſi vivement dans les autres ? & pourquoi ne pourrois-je pas lui donner les louanges qu'elle donneroit à tout autre, qui n'auroit que la moitié de ſes perfections ? ſurtout, ſi elle eſt incapable de vanité ou d'orgueil, & ſi elle eſt auſſi éloignée de mépriſer ceux qui n'ont pas reçu les mêmes avantages, que de s'eſtimer trop pour les avoir reçus.

S'eſtimer

S'eſtimer trop? ai-je dit. Eh! comment le pourriez-vous?

Pardon, ma charmante amie, mon admiration qui ne fait qu'augmenter à chaque lettre que vous m'écrivez, ne doit pas toujours être étouffée par la crainte de vous déplaire; quoique cette raiſon ſoit ſouvent un frein pour ma plume, lorſque je vous écris, & pour ma langue, lorſque j'ai le bonheur de me trouver avec vous.

Je me hâte de finir, pour répondre à votre empreſſement. Combien de choſes, néanmoins je pourrois ajouter ſur vos dernières confidences!

ANNE HOWE.

(¶) *P. S.* Je me flatte de vous plaire par ma diligence; que je ſouhaiterois avoir pu vous ſatisfaire auſſi, en vous donnant l'avis que vous demandiez!

Vous avez ajouté de nouvelles beautés à l'ode charmante que vous m'avez fait paſſer. Quel malheur que les miſérables à qui vous avez affaire, vous dérangent de l'admirable carrière que vous auriez naturellement ſuivie, éclairant & vivifiant, comme le ſoleil, tous les objets répandus dans la ſphère de votre lumière. (b)

LETTRE LVII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Dimanche au matin, 26 Mars.

QUE les louanges ont de douceur dans la bouche de ceux qu'on aime ! Soit qu'on ſe flatte ou non de les mériter, il eſt extrêmement agréable de ſe voir ſi bien dans l'eſprit des perſonnes dont on ambitionne la faveur & l'eſtime. Une ame ingénue en tire un autre avantage : ſi elle ne ſe croit pas encore tout-à-fait digne du charmant tribut qu'elle reçoit, elle ſe hâte d'acquérir les qualités auxquelles on rend hommage, avant qu'on s'apperçoive de l'erreur, autant pour ſe faire honneur à ſes propres yeux que pour ſe conſerver dans l'eſtime de ſon amie, & juſtifier ſon jugement. Que ce but puiſſe toujours être le mien ! Alors je vous ſerai redevable, non-ſeulement de l'éloge, mais du mérite même auquel vous le donnerez ; & j'en deviendrai plus digne de cette amitié, qui eſt l'unique plaiſir dont je puiſſe me vanter.

Recevez mes ſincères remercîmens pour la diligence de vos dernières dépêches. Que je vous ai d'obligations ! que j'en ai même à votre hon-

nête meſſager ! Ma triſte ſituation me met dans le cas d'en avoir à tout le monde.

Je vais répondre du mieux qu'il m'eſt poſſible aux articles de votre obligeante lettre. Ne me ſoupçonnez pas de pouvoir ſurmonter mes dégoûts pour M. Solmes, auſſi long-temps qu'il lui manquera de la généroſité, de la franchiſe, de la bonté, de la politeſſe, & toutes les qualités qui forment l'homme de mérite. O ma chère ! de quel degré de patience, de quelle grandeur d'ame une femme n'a-t-elle pas beſoin pour ne pas mépriſer un mari qui eſt plus ignorant, qui a l'ame plus baſſe & l'eſprit plus borné qu'elle ; à qui ſes prérogatives donnent néanmoins des droits qu'il veut exercer, ou qui ne peut les abandonner ſans un déshonneur égal pour la femme qui gouverne, & pour le mari qui ſe laiſſe gouverner ? Comment ſupporter un mari tel que je le peins, quand on ſuppoſeroit même que, par des raiſons de convenance ou d'intérêt, il fût de notre propre choix ? Mais ſe voir forcée de le prendre, & s'y voir forcée par des motifs également indignes & de ceux qui en font une loi, & de celle qui en eſt la victime ! Quel moyen de vaincre une averſion qui porte ſur des fondemens ſi juſtes ? Il eſt bien plus aiſé de ſoutenir la perſécution paſſa-

gère ſous laquelle je gémis, par la raiſon même qu'elle ne peut être que paſſagère, que de ſe réſoudre à être la proie d'un pareil homme pour la vie? Si je pouvois céder, ne faudroit-il pas quitter mes parens, & ſuivre cet inſupportable mari? Un mois ſera peut-être le terme de la perſécution, & le lien d'un tel mariage ſeroit un malheur perpétuel : chaque jour ne luiroit vraiſemblablement que pour éclairer quelque nouvelle infraction des devoirs jurés à l'autel.

Il ſemble, ma chère, que M. Solmes ſonge déjà à ſe venger d'une averſion qu'il m'eſt impoſſible de vaincre : tout s'accorde à me le confirmer. Hier au ſoir, mon effrontée geolière m'aſſura que toutes mes oppoſitions *n'auroient pas plus d'effet qu'une priſe de tabac*, en avançant vers moi le pouce & le doigt, où elle en tenoit une; que je ſerai, malgré moi, Mad. Solmes; qu'ainſi je dois me garder de pouſſer la plaiſanterie trop loin, parce que M. Solmes eſt un homme capable de reſſentiment, & qu'il lui a dit à elle-même que, devant être sûrement ſa femme, je me conduiſois à ſon égard avec une bien mauvaiſe politique, puiſque, s'il n'étoit pas plus miſéricordieux que moi (c'eſt le terme de Betty; j'ignore s'il s'en eſt ſervi comme elle), je m'ex-

poſois à des repentirs qui pourroient durer juſqu'au dernier de mes jours.

Mais c'en eſt aſſez ſur un homme qui, ſuivant le récit de ſir Harry Downeton, a toute l'inſolence de ſon ſexe, ſans une ſeule qualité qui puiſſe la rendre ſupportable.

J'ai reçu deux lettres de M. Lovelace depuis la viſite qu'il vous a rendue; ce qui fait trois en tout, que j'ai laiſſées ſans réponſe. Je ne doutois pas qu'il n'en reſſentît quelque chagrin; mais dans ſa dernière, il ſe plaint de mon ſilence en termes fort hauts. C'eſt moins l'humble langage & le ſtyle d'un amant ſoumis, que celui d'un protecteur mépriſé. Son orgueil paroît mortifié de ſe voir forcé, dit-il, à rôder chaque nuit autour de nos murs, comme un voleur ou un eſpion, dans l'eſpérance de trouver une lettre de moi, & à faire cinq milles pour regagner un miſérable logement, ſans remporter aucun fruit de ſes peines. Vous aurez avant peu ſes trois lettres & la copie de la mienne; mais voici en ſubſtance ce que je lui écrivis hier.

« Je lui reproche vivement de s'être permis « de me menacer, par votre moyen, de ſe pro« curer une explication avec M. Solmes, ou « avec mon frère : je lui dis qu'il me croit » apparemment femme à tout ſouffrir; qu'il ne

« lui ſuffit pas que je ſois expoſée aux vio-
« lences continuelles de ma propre famille, pour
« me faire rompre toute relation avec lui ; qu'il
« faut que je ſupporte auſſi les ſiennes, ſi j'oblige
« ceux qu'il eſt de mon inclination & de mon
« devoir d'obliger dans tout ce qui eſt raiſon-
« nable & en mon pouvoir ; qu'il me paroît
« fort extraordinaire qu'un eſprit violent menace
« de s'emporter à des témérités qui ne peuvent
« être juſtifiées, & qui m'intéreſſent d'ailleurs
« beaucoup moins que lui, ſi je ne fais pas
« quelque choſe d'auſſi téméraire, du moins
« par rapport à mon caractère & à mon ſexe,
« pour le détourner de ſes violentes réſolutions.
« Je lui fais même entendre que, de quelque
« manière que je fuſſe affectée des malheurs qui
« arriveroient à mon occaſion, il peut ſe trouver
« des perſonnes qui, à ma place, & dans la
« ſuppoſition qu'il fût capable de la témérité
« dont il menace M. Solmes, ne croiroient pas
« devoir beaucoup regretter de ſe voir délivrée
« de deux hommes dont la connoiſſance auroit
« cauſé toutes leurs diſgraces. »

C'eſt parler clairement, ma chère, & je m'imagine qu'il y donnera lui-même une explication encore plus nette.

Je tance ſon orgueil à l'occaſion du dédaigneux

reproche qu'il ſe fait de perdre tant de pas pour trouver mes lettres. Je relève ſes expreſſions d'*eſpion* & de *voleur*. « Il n'a pas raiſon, lui « dis-je, de trouver ſa ſituation ſi dure, puiſque « dans l'origine il ne doit en accuſer que ſes « mauvaiſes mœurs, & qu'à vrai dire, le vice « efface les diſtinctions, ravale l'homme de « qualité au niveau de la *canaille*, & le met « dans la néceſſité de faire les rôles d'eſpion « & de voleur; ſi je dois deſcendre juſqu'à la « baſſeſſe de ſon langage. Enſuite, je lui déclare « qu'il ne doit jamais attendre d'autre lettre de « moi qui puiſſe l'expoſer à des fatigues ſi déſa- « gréables. »

Je ne le ménage pas plus ſur les vœux & les proteſtations ſolemnelles, qui lui coûtent ſi peu dans l'occaſion. Je lui dis que « ce langage fait « d'autant moins d'impreſſion ſur moi, que c'eſt « déclarer lui-même qu'il croit en avoir beſoin « pour ſuppléer aux défauts de ſon caractère; « que les actions ſont pour moi les ſeules preuves « pour juger des intentions, & que je ſens de « plus en plus la néceſſité de rompre toute correſ- « pondance avec un homme dont je vois qu'il « eſt impoſſible que mes parens approuvent jamais « les ſoins, parce qu'il eſt également impoſſible « qu'il mérite jamais cette approbation de leur

« part; qu'ainſi, puiſque ſa naiſſance, ſes alliances « & ſa fortune le mettront toujours en état, « ſi la réputation de ſes mœurs n'eſt pas un « obſtacle, de trouver une femme qui, avec « une dot au moins égale à la mienne, aura « plus de conformité avec lui dans ſes goûts & « ſes inclinations, je le prie & je lui conſeille « de renoncer entièrement à moi; d'autant plus « que, pour le dire en paſſant, ſes menaces & « ſes impoliteſſes à l'égard de mes parens, dans « ſa conduite comme dans ſes diſcours, me « donnent lieu de conclure qu'il entre plus de « haine pour eux, que de conſidération pour « moi dans ſa perſévérance. »

Voilà, ma chère, le précis de la réponſe que je lui ai faite. Je ne doute pas qu'il n'ait aſſez de pénétration pour s'appercevoir qu'il eſt juſqu'ici moins redevable de ma correſpondance à mon eſtime, qu'aux rigueurs que j'eſſuie dans ma famille. C'eſt préciſément ce que je voudrois lui perſuader. Plaiſante idole, qui exige, comme celle de Molock, que la raiſon, le devoir & la diſcrétion ſoient ſacrifiés ſur ſes autels!

L'opinion de votre mère eſt que mes parens ſe relâcheront. Faſſe le ciel que cela arrive! Mais mon frère & ma ſœur ont tant d'influence dans la famille, ſont ſi déterminés, ſi piqués

d'honneur à l'emporter & à me réduire, que je déſeſpère de ce changement. Cependant, s'ils s'obſtinent, je vous avoue que je ne ferois pas difficulté d'embraſſer toute protection qui ne ſeroit pas déshonorante, pour me délivrer, d'un côté, des perſécutions préſentes, & de l'autre, pour ne donner à Lovelace aucun avantage ſur moi. Je ſuppoſe toujours qu'il ne me reſte point d'autre reſſource; car avec la moindre eſpérance, je regarderois ma fuite de la maiſon de mon père, ſans ſon conſentement, comme une action des plus inexcuſables, (¶) quelque honneur & quelque sûreté que je puſſe trouver dans la protection qui m'accueilleroit, & cela malgré la fortune indépendante qui m'a été léguée par mon grand-père; car je n'ai jamais pu ſonger ſans indignation & ſans mépris à la baſſeſſe intéreſſée d'une enfant qui n'eſt retenue dans ſon devoir que d'après le calcul de ce qu'un père fera ou ne fera pas pour elle. (§)

Malgré ces ſentimens & ces principes, la bonne foi de l'amitié m'oblige de reconnoître que je ne ſais pas ce que j'aurois fait, ſi votre avis eût été décidé & concluant. Que n'avez-vous été témoin, ma chère, de mes différentes émotions à la lecture de votre lettre, lorſque, dans un endroit, vous m'avertiſſez du danger dont je ſuis menacée chez

mon oncle ; que, dans un autre, vous avouez que vous n'auriez pas été capable de ſouffrir tout ce que j'ai ſouffert, & que vous préféreriez tous les maux poſſibles à celui d'épouſer un homme que vous haïriez ; que, dans un autre, néanmoins, vous me repréſentez ce que ma réputation auroit à ſouffrir aux yeux du public, ſi je haſardois une démarche téméraire, & la néceſſité où je ſerois de juſtifier ma conduite aux dépens de mes parens ; que, d'un autre côté, vous me faites enviſager la figure indécente que je ferois, malgré moi, dans un mariage forcé, obligée de flatter, de prodiguer de fauſſes careſſes, de faire un perſonnage d'hypocrite, avec un homme pour lequel je n'aurois que de l'averſion, & que mes déclarations paſſées, autant que le ſentiment de ſa propre indignité (s'il a du moins le ſens commun), autoriſeroient à ne voir en moi qu'une hypocrite ; la néceſſité où vous jugez que je ſerois de lui témoigner d'autant plus de tendreſſe que je ſentirois de dégoût pour lui ; tendreſſe, ſi j'étois capable de cet excès de diſſimulation, qui ne pourroit être attribuée qu'aux plus vils motifs, puiſqu'il ſeroit trop viſible que l'amour du caractère ou de la figure n'y auroit aucune part. Ajoutez la baſſeſſe notoire & innée de ſon ame, la jalouſie qui le ſaiſiroit

bientôt, ſa répugnance à pardonner, entretenue par le ſouvenir des marques de mon averſion, & d'un mépris ſincère que j'ai fait éclater volontairement en toute occaſion, pour décourager ſes prétentions; une préférence déclarée contre lui par le même motif; & puis la gloire qu'il attache à faire plier & à réduire une femme qu'il auroit acquis le droit de tyranniſer... ſi vous m'aviez vue, dis-je, dans toutes les émotions dont je n'ai pu me défendre à cette lecture, tantôt m'appuyant d'un côté, tantôt de l'autre, un moment incertaine, un moment remplie de crainte, irritée, tremblante, prenant une réſolution, retombant dans le doute; vous auriez reconnu le pouvoir que vous avez ſur moi, & vous auriez eu raiſon de croire que, ſi vos conſeils avoient été plus poſitifs, je me ſerois laiſſée entraîner par la force de votre détermination. Concluez de cet aveu, ma chère, que je ſuis bien juſtifiée avec vous ſur ces ſaintes loix de l'amitié qui demandent une parfaite ouverture de cœur, quoique ma juſtification à cet égard ſe faſſe peut-être aux dépens de ma prudence.

Mais, tout conſidéré, je répète qu'auſſi longtemps qu'il me ſera permis de demeurer dans la maiſon de mon père, il n'y aura que les dernières extrémités qui puiſſent me la faire quitter,

& que je ne m'attacherai qu'à ſuſpendre, s'il eſt poſſible, par d'honnêtes prétextes juſqu'au retour de M. Morden, l'aſcendant de mon mauvais ſort. En qualité d'exécuteur, c'eſt une protection à laquelle je puis m'abandonner ſans reproche, dans le cas où mes autres parens perſiſteroient dans leur projet; & quoiqu'ils ne ſongent que trop à tâcher de m'en priver, c'eſt pourtant ma ſeule eſpérance. A l'égard de M. Lovelace, quand je ſerois sûre de ſa tendreſſe & même de ſa réforme, accepter la protection de ſa famille, n'eſt-ce pas, aux yeux du public, accepter la ſienne? Pourrois-je, dans la maiſon de ſes tantes, me diſpenſer de recevoir ſes viſites? Ne ſeroit-ce pas me jeter dans la néceſſité d'être à lui, quand même je découvrirois de nouvelles raiſons de le fuir, en le voyant de plus près? Vous ſavez que c'eſt une de mes anciennes obſervations, qu'il eſt bien peu d'amans qui ſe voient tels qu'ils ſont pendant le temps qu'ils ſe font la cour. O ma chère! quels efforts n'ai-je pas faits pour devenir ſage! Quels ſoins n'ai-je pas apportés à choiſir ou à rejeter ſcrupuleuſement, je puis le dire, tout ce que j'ai cru capable de contribuer ou de nuire à mon bonheur? Et cependant, par une étrange fatalité, il y a bien apparence que toute ma ſageſſe n'aboutira qu'à la folie.

Vous me dites, avec la partialité ordinaire de votre tendre amitié, qu'on attend de moi plus qu'on n'attendroit de quelques autres femmes. C'eſt une leçon que vous me donnez & que je reçois. Je ſens que, pour ma réputation, ce ſeroit en vain que mon cœur ſeroit content de ſes motifs, s'ils n'étoient pas connus du public. Me plaindre de la mauvaiſe volonté d'un frère; cela, je le puis. Certainement les diviſions entre frères & ſœurs, lorſque les intérêts ſe croiſent, ſont un cas très-ordinaire; mais, lorſqu'on ne peut accuſer un frère coupable, ſans faire tomber une partie du reproche ſur les duretés d'un père, qui pourroit ſe réſoudre à alléger ſon fardeau pour en charger une tête ſi chère? Et, dans toutes ces ſuppoſitions, la haine que M. Lovelace porte à chaque perſonne de ma famille, quoiqu'elle ne ſoit qu'un retour pour celle qu'on lui a déclarée, ne paroîtroit-elle pas extrêmement choquante? N'eſt-ce pas une marque qu'il y a dans ſon naturel quelque choſe d'implacable, comme d'extrêmement impoli? Et quelle femme au monde pourroit penſer à ſe marier pour vivre dans une inimitié perpétuelle avec ſa famille?

Mais craignant de vous fatiguer, & laſſe moi-même, je quitte la plume.

M. Solmes eſt ici continuellement. Ma tante

Hervey, mes deux oncles ne s'éloignent pas davantage. Il ſe machine quelque choſe contre moi, je n'en ſaurois douter. Quel état! d'être ſans ceſſe en allarme, & de voir une épée nue qui nous pend ſur la tête!

Je ne ſuis informée de rien que par l'inſolente Betty, qui me lâche toujours quelques traits de l'effronterie à laquelle elle eſt autoriſée. — Quoi? Miſs, vous ne mettez pas ordre à vos affaires? Comptez qu'il faudra partir lorſque vous y penſerez le moins. D'autres fois, elle me fait entendre à demi-mot, & comme dans la vue de m'inquiéter, ce que l'un, ce que l'autre dit de moi, & leur curioſité ſur l'emploi que je fais de mon temps. Elle y mêle ſouvent l'outrageante queſtion de mon frère, ſi je ne m'occupe pas à compoſer l'hiſtoire de mes ſouffrances?

Mais je ſuis faite à ſes impertinences, & c'eſt le ſeul moyen que j'ai d'entrevoir, avant l'exécution, les deſſeins qu'on forme contre moi. Comme elle s'excuſe ſur ſes ordres, lorſqu'elle pouſſe trop loin l'inſolence, je l'écoute patiemment; quoique ce ne ſoit pas de temps à autre ſans quelque ſoulèvement de cœur.

Je m'arrête ici pour porter ce que je viens d'écrire au dépôt. Adieu, ma chère.

CL. HARLOWE.

Ce qui ſuit étoit écrit ſur l'enveloppe avec un crayon, à l'occaſion de la lettre ſuivante, que Miſs Clariſſe trouva au dépôt en y portant la ſienne.

Je trouve votre ſeconde lettre d'hier. Je l'ai lue. Je remercie beaucoup votre mère des avis obligeans que vous me donnez de ſa part. Celle que je vous envoye répondra peut-être à une grande partie de ſon attente. Vous lui en lirez ce que vous jugerez à propos.

LETTRE LVIII.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 25 *Mars.*

CETTE lettre ne ſera qu'une ſuite de ma dernière, de la même date, & d'ordre exprès. Vous avez vu, dans la précédente, l'opinion de ma mère ſur le mérite que vous pourriez vous faire, en obligeant vos parens contre votre propre inclination. Notre conférence là-deſſus eſt venue à l'occaſion de l'entretien que nous avions eu avec ſir Harry Downeton: & ma mère la croit ſi importante, qu'elle m'ordonne de vous en écrire le détail. J'obéis d'autant plus

volontiers, que j'étois embarraſſée dans ma dernière, à vous donner un conſeil : & que non ſeulement, vous aurez ici le ſentiment de ma mère, mais peut-être dans le ſien celui du public, s'il n'étoit informé que de ce qu'elle ſait, & non pas de tout ce que je ſais.

Ma mère raiſonne d'une manière très-décourageante pour toutes les perſonnes de notre ſexe qui ſe hâtent trop de chercher leur bonheur, en épouſant *un homme de leur choix*. Je ne ſais comment j'aurois pris ſes raiſonnemens, ſi je ne ſavois qu'ils ſe rapportent toujours à ſa fille, qui, d'un autre côté, ne connoît préſentement aucun homme qu'elle honore de la moindre préférence ſur un autre, & qui n'eſtime pas la valeur d'un denier celui dont ſa mère a la plus haute idée.

A quoi ſe réduit donc, dit-elle, une affaire qui cauſe tant de bruit & de mouvemens ? Eſt-ce donc un ſi rare effort, dans une jeune perſonne, de renoncer à ſes inclinations pour obliger ſes parens ?

Fort bien, ma chère maman, ai-je répondu en moi-même ; vous pouvez faire à préſent cette queſtion : vous le pouvez à l'âge de quarante ans. Mais l'auriez-vous faite à dix-huit ? voilà ce que je voudrois ſavoir.

Où

Ou la jeune perſonne, a-t-elle continué, eſt prévenue d'une très-violente inclination qu'elle ne peut ſurmonter, (ce qu'une jeune fille un peu délicate n'avouera jamais) ou ſa volonté eſt ſi opiniâtre, qu'elle ne veut abſolument pas céder; ou enfin elle a des parens qu'elle s'embaraſſe peu d'obliger.

Vous ſavez, ma chère, que ma mère raiſonne puiſſamment quelquefois; ou du moins, toujours avec beaucoup de chaleur. Il nous arrive ſouvent de n'être pas d'accord; & nous avons toutes deux ſi bonne opinion de notre ſentiment, qu'il eſt fort rare que l'une ait le bonheur de convaincre l'autre; choſe aſſez ordinaire, je m'imagine, dans toutes les diſputes un peu animées. J'ai *trop d'eſprit*, me dit-elle, c'eſt-à-dire, en bon anglois, trop de *pétulance*: moi je lui réponds qu'elle eſt *trop ſage*, c'eſt-à-dire, en bon anglois auſſi, qu'elle *n'eſt plus auſſi jeune qu'elle l'a été;* ou dans d'autres termes, qu'elle eſt ſi fort devenue mère, qu'elle oublie qu'elle a été fille. De-là nous paſſons d'un conſentement mutuel à quelqu'autre ſujet; ce qui n'empêche pas que, ſans le vouloir, nous ne retombions une douzaine de fois ſur celui que nous avons quitté. Ainſi, le quittant & le reprenant, d'un air à demi-fâché, quoiqu'adouci

par un ſourire forcé, afin de laiſſer du jour au racommodement, nous ne laiſſons pas, ſi l'heure du ſommeil arrive, de nous aller coucher avec un peu d'humeur, ou, ſi nous parlons, le ſilence de ma mère eſt rompu par quelques exclamations : ah ! Nancy ! vous êtes ſi vive ! ſi emportée ! je voudrois bien, ma fille, que vous euſſiez moins de reſſemblance avec votre père !

Je la paie de ſon reproche, en penſant que ma mère n'a aucune raiſon de déſavouer la part qu'elle a eue à ſa Nancy, & ſi la choſe va plus loin de ſon côté, & qu'elle m'en diſe plus que je ne voudrois, ſon cher Hickman s'en trouve plus mal le jour ſuivant.

Je ſais que je ſuis une folle créature. Quand je n'en conviendrois pas, je ſuis sûre que vous ne le penſeriez pas moins. Laiſſons là ces petits détails; je ne m'y ſuis un peu arrêtée que pour vous avertir que dans une occaſion ſi importante, je vais ſupprimer mes impertinences & les petites vivacités de ma mère, pour ne vous rendre que la partie froide & ſérieuſe de notre converſation.

« Jetez les yeux, m'a-t-elle dit, ſur les mariages « de notre connoiſſance, qui paſſent pour l'ou- « vrage de l'inclination, & qui ne doivent

« peut-être ce nom qu'à une paſſion née de la « folie ou d'un pur haſard, ſoutenue par un « eſprit de perverſité & d'obſtination : (ici, ma chère, nous avons eu un petit débat que je vous épargne) « voyez, s'ils vous paroiſ- « ſent plus heureux que d'autres, où le prin- « cipal motif de l'engagement n'a été que la « convenance, & la vue d'obliger une famille. La « plupart vous paroiſſent-ils même auſſi heureux ? « Vous trouverez que les deux motifs de la conve- « nance & de la ſoumiſſion produiſent un con- « tentement durable, qui ſouvent augmente « avec le temps & la réflexion, & qui eſt la « récompenſe d'un devoir rempli ; au lieu que « l'amour, qui n'a pour motif que l'amour, « eſt une paſſion oiſive ; (*oiſive* dans tous les ſens, c'eſt ce que ma mère ne peut pas dire ; car l'amour eſt auſſi actif qu'un ſinge, & auſſi malicieux qu'un écolier.) « C'eſt une ferveur « qui dure peu, comme toutes les autres ; un « arc trop tendu, qui revient bientôt à ſon « état naturel.

« Comme il eſt fondé en général ſur des « perfections purement idéales, que l'objet ne « ſe connoiſſoit pas lui-même avant qu'elles « lui fuſſent attribuées par la prévention de « l'amour, un, deux, ou trois mois, replacent

« tout dans ſon véritable jour, & chacun des « deux, ouvrant les yeux, penſe juſtement « de l'autre ce que tout le monde en penſoit » auparavant.

« Les amans *imaginaires*, (c'eſt ſon propre terme; ne le trouvez-vous pas aſſez remarquable?) « ont eu le temps de s'évanouir. Le « naturel & les vieilles habitudes, qu'on n'a « pas eu de peine à ſuſpendre ou à déguiſer, « reviennent dans toute leur force. Le voile « ſe lève, & laiſſe voir de chaque côté la « vérité, les défauts & juſqu'aux moindres « taches. Enfin, l'on eſt fort heureux ſi l'on « ne tombe pas auſſi bas dans l'opinion l'un « de l'autre, qu'on y avoit été comme exalté « par une imagination aveuglée. Alors le couple « paſſionné, qui ne connoiſſoit pas de bonheur « hors de leur compagnie mutuelle, eſt ſi « éloigné de trouver dans une converſation « habituelle, cette variété ſans fin, qui faiſoit « croire dans un autre temps qu'on avoit tou- « jours quelque choſe à ſe dire, ou qui fai- « ſoit regretter, après s'être quittés, de n'avoir « pas dit mille choſes qu'on croyoit avoir ou- « bliées, que leur étude continuelle eſt de cher- « cher des amuſemens hors d'eux-mêmes, & « leur goût peut-être, a conclu ma ſage maman,

(lui auriez-vous cru, ma chère, une ſageſſe ſi moderne?) « ſera de choiſir des deux côtés « ceux où l'autre n'a point de part. »

Je lui ai repréſenté, que ſi vous tombiez dans la néceſſité de riſquer une démarche hardie, il n'en faudroit accuſer que l'indiſcrète violence de vos proches. Je craignois fort, lui ai-je dit, qu'en effet ſes réflexions ſur une infinité de mariages, dont le début donnoit de meilleures eſpérances, ne fuſſent très-bien fondées: mais je l'ai priée de convenir, que ſi les enfans ne peſoient pas toujours les difficultés avec autant de ſageſſe qu'ils le doivent, trop ſouvent auſſi les parens n'avoient pas pour leur jeuneſſe, pour leurs inclinations & pour leur inexpérience, tous les égards qu'ils avoient eux-mêmes penſé qu'on leur devoit au temps de leur jeune âge.

Je lui ai dit que je me ſouvenois à cette occaſion d'une lettre que vous aviez écrite il y a quelques mois, (c'étoit préciſément dans le temps que M. Wierley vous perſécutoit) où vous faiſiez parler une dame anonyme âgée à la mère de Miſs Drayton, qui à force de contrainte & de ſévérité, a manqué de précipiter la jeune perſonne dans la faute même dont elle prenoit tant de ſoin de la garantir;

& j'ai osé l'assurer qu'elle verroit cette lettre avec plaisir.

J'ai été chercher l'original, que vous m'avez fait l'amitié de m'envoyer dans le temps à ma prière; & j'ai lu la lettre entière à ma mère. Elle m'a fait revenir deux fois sur le passage qui suit. (Je crois que vous m'avez dit un jour que vous n'aviez pas tiré de copie de cette lettre).

Permettez-moi, madame, dit le grave personnage que vous faites parler, de vous faire une observation; si des personnes de votre expérience veulent que leurs enfans voyent un peu loin dans l'avenir, afin de se rendre meilleurs & plus sages en suivant leurs avis, ils devroient aussi avoir la bonté de tourner eux-mêmes les yeux vers le passé, & avoir égard à la jeunesse & à la vivacité naturelle de leurs enfans, ou en d'autres termes, à leurs vives espérances, dont le temps n'a point flétri l'illusion, que la réflexion n'a point modérées, & que nuls revers n'a réfroidies. Les objets nous paroissent tous différens au moment du départ pour une partie de plaisir, pour une promenade favorite: l'imagination remplie de riantes perspectives, & de la plus heureuse attente, nous nous levons vigoureux & frais, comme

le ſoleil au commencement de ſa courſe matinale : les objets ne paroiſſent plus les mêmes à nos yeux, lorſqu'arrivés au terme nous nous aſſeyons fatigués & prets à reprendre bientôt le chemin du logis.

Alors la réflexion nous fait mettre en compte une foule de peines, que dans l'ivreſſe du déſir nous avions omiſes dans notre calcul, les fatigues, les obſtacles, les contre-temps & les haſards que nous avons rencontrés en chemin. Nous apprécions de ce moment à leur juſte valeur ces plaiſirs, qui enflés par notre imagination, ſont néceſſairement loin de répondre à ce que nous nous en étions promis en partant. Il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous donner une conviction forte & ſalutaire de cette différence, ſi nous voulons en faire goutér les fruits à ceux que nous aimons, & qui n'ont pas encore aſſez vécu pour les recueillir eux-mêmes. Si nous voulons que nos conſeils faſſent ſur leur eſprit la même impreſſion que l'épreuve a faite ſur le nôtre ; & que n'avoit peut-être pas fait ſur nous-mêmes le conſeil de nos parens, lorſque nous étions jeunes, ne devons-nous pas employer la patience, la raiſon & la douceur, de crainte d'endurcir le cœur que nous voulons perſuader, lorſque nous devons le convaincre?

car en général, Madame, les ames les plus tendres & les plus généreuſes ſont celles, qui, quand on les traite avec dureté, deviennent les plus inflexibles. Si la jeune perſonne ne ſent rien que ſon cœur lui reproche, quelle que ſoit l'erreur de ſa tête, faute d'années & d'expérience, elle ſera diſpoſée à l'obſtination. Et ſi elle eſt perſuadée que ſes parens ont des torts, quoiqu'ils n'en aient peut-être que dans la méthode qu'ils employent avec elle, combien chaque dureté de leur part, ou chaque imprudence de la ſienne, quelques légères qu'elles ſoient en elles-mêmes, va élargir entr'eux la ſéparation! La prévention de la mère contre l'objet aimé confirmera celle de la fille en ſa faveur, & tous les meilleurs raiſonnemens du monde de part & d'autre ſeront attribués à cette prévention. En un mot, ni l'une ni l'autre ne ſeront jamais convaincues. Il en réſultera une oppoſition réciproque & ſans fin. La mère devient de plus en plus impatiente; la fille de plus en plus déſeſpérée, & par une conſéquence trop naturelle, arrive le malheur que la mère appréhendoit le plus, & qui ne ſeroit peut-être jamais venu l'affliger, ſi elle s'étoit bornée à conduire & diriger les paſſions de ſa fille, au lieu de vouloir les entraîner par la violence.

La lettre entière a fait beaucoup de plaiſir à ma mère, & elle dit qu'elle méritoit bien le ſuccès qu'elle a obtenu. Mais enſuite elle m'a demandé quelle excuſe pourroit alléguer une jeune Lady, qui étoit capable de réflexions auſſi ſages, & de faire au matin de ſa vie avec tant de naturel & de vérité le perſonnage de l'expérience la plus mûrie par les années, ſi elle ſe précipitoit elle-même dans quelque fatal écart.

De-là, elle eſt tombée ſur le caractère moral de M. Lovelace, & ſur la juſtice qu'elle trouve dans la haine de vos parens, pour un homme qui mène une vie ſi licentieuſe, & qui ne cherche pas même à la déſavouer. On lui a même entendu déclarer, m'a-t-elle dit, qu'il n'y a point de mal qu'il ne ſoit réſolu de faire à notre ſexe, pour ſe venger du mauvais traitement & de la perfidie de ſa première maîtreſſe, dans un temps où *il étoit trop jeune*, (je crois que c'étoit ſon expreſſion) pour ne pas aimer de bonne foi.

J'ai répondu en ſa faveur, que j'avois entendu blâmer généralement le procédé de cette femme; qu'il en avoit été vivement affecté, que pour ſe diſtraire, il avoit été forcé de voyager; & que pour la chaſſer de ſon cœur,

il s'étoit jeté dans un train de vie, qu'il avoit l'ingénuité de condamner lui-même : que cependant, il avoit traité d'impoſture la menace qu'on lui attribuoit contre tout notre ſexe : que j'en pouvois rendre témoignage, puiſque lui ayant fait ce reproche devant vous, je l'avois entendu proteſter qu'il n'étoit pas capable d'un reſſentiment ſi injuſte contre toutes les femmes, pour la perfidie d'une ſeule.

Vous vous en ſouvenez, ma chère ; & je n'ai pas oublié non plus l'aimable réflexion que vous fîtes ſur ſa réponſe : « vous n'aviez pas « de peine, me dites-vous alors, à croire ſon « déſaveu ſincère ; parce qu'il vous paroiſſoit « impoſſible qu'un homme, auſſi touché qu'il « parût l'être de l'imputation d'une fauſſeté « volontaire, fût capable d'en commettre une. »

J'ai inſiſté ſur les circonſtances extraordinaires de votre ſituation, en les détaillant l'une après l'autre. J'ai obſervé à ma mère, que les mœurs de M. Lovelace n'avoient pas fait un ſujet d'objection pour vos parens, lorſqu'il s'étoit préſenté pour Miſs Arabelle ; qu'on s'étoit repoſé alors ſur la nobleſſe de ſon ſang, ſur ſes qualités & ſur ſes lumières rares, qui ne permettoient pas de douter qu'une femme vertueuſe & prudente ne le fît rentrer en lui-même.

J'ai même ajouté, au riſque de vous déplaire, que ſi votre famille étoit compoſée d'aſſez honnêtes gens, ſuivant les idées communes, on ne leur attribuoit pas, à l'exception de vous, une délicateſſe bien ſcrupuleuſe ſur la religion ou la piété : qu'il leur convenoit peu, par conſéquent, de reprocher aux autres les défauts de cette nature. Et quel homme odieux ont-ils été choiſir, ai-je dit encore, pour ſupplanter dans le cœur d'une jeune perſonne un des hommes d'Angleterre qui a la plus belle figure, qui eſt le plus conſidéré pour ſon eſprit & ſes talens, & le plus diſtingué par ſes qualités naturelles & acquiſes, quelque reproche qu'on veuille faire à ſes mœurs.

Ma mère eſt revenue à conclure qu'il y en auroit plus de mérite dans votre obéiſſance. Elle a prétendu que parmi ces hommes, ſi diſtingués par leur eſprit & leur figure, on n'a preſque jamais trouvé un bon mari, parce qu'ordinairement ce ſont des Narciſſes ſi amoureux de leur propre mérite, qu'ils croient une femme obligée de prendre d'eux la haute opinion qu'ils en ont eux-mêmes. — Il n'y avoit ici rien à craindre de cette conſidération, lui ai-je dit, parce que du côté de l'eſprit & de la perſonne, la femme auroit toujours l'avan-

tage ſur l'homme ; quoique de l'aveu de tout le monde, il en eût beaucoup lui-même ſur ſon propre ſexe.

Elle ne peut ſouffrir de m'entendre louer d'autres hommes que ſon cher Hickman ; ſans conſidérer qu'elle attire ſur lui un degré de mépris qu'il pourroit éviter, ſi, par cette affectation à lui attribuer un mérite que je ne crois pas qu'il ait, elle ne diminuoit pas celui qu'il a réellement, & qu'elle compromet ſouvent dans certaines comparaiſons où il ne peut que perdre. Ici, par exemple, quelle aveugle partialité ! Elle m'a ſoutenu, qu'à la réſerve des traits, & du teint, qui ne ſont pas ſi agréables & ſi frais dans M. Hickman, & de l'air, qu'il a moins libre & moins hardi, qualités, dit-elle, qui doivent peu toucher une femme modeſte, il vaut M. Lovelace *à toutes les heures du jour.*

Pour abréger une comparaiſon ſi choquante, je lui ai dit, que ſi vos parens vous avoient laiſſée à votre liberté, & traitée avec douceur, j'étois perſuadée que vous n'auriez jamais eu l'idée d'encourager les ſoins d'un homme qui leur auroit déplu. Elle a cru pouvoir me prendre ſur les termes : je l'en trouve moins excuſable, m'a-t-elle dit, car il y a donc ici plus d'eſprit de contradiction que d'amour.

Ce n'eſt pas non plus ma penſée, lui ai-je répondu. Je ſais que Miſs Clariſſe Harlowe préféreroit M. Lovelace à tout autre homme, ſi ſes mœurs.....

Si, Nancy ! ce *ſi* comprend tout. Mais croyez-vous qu'elle aime réellement M. Lovelace ?

Que falloit-il répondre, ma chère ? je ne veux pas vous dire quelle a été ma réponſe : mais ſi j'en avois fait une autre, qui eſt-ce qui m'en auroit cru ? D'ailleurs, je ſuis sûre que vous l'aimez. Pardon, ma chère ; cependant ſongez que n'en pas convenir, c'eſt vous accuſer, & reconnoître que vous ne devez pas vous approuver dans un ſentiment dont vous ne pouvez vous défendre.

Au fond, ai-je repris, il mérite le cœur d'une femme (*ſi*..... aurois-je pu répéter) mais ſes parens, Madame....

Ses parens, Nancy ?.... (vous ſavez, ma chère, que ma mère qui reproche à ſa fille d'être trop vive, ne ceſſe pas elle-même d'interrompre les autres).

Peuvent prendre de fauſſes meſures, ai-je continué. —

Ne peuvent avoir tort. Ils ont raiſon, j'en ſuis sûre, a-t-elle dit de ſon côté.

Par leſquelles, ai-je repris, ils engageront

peut-être une jeune perſonne dans quelque démarche téméraire, dont elle n'auroit jamais été capable.

Mais ſi vous avouez qu'elle ſeroit téméraire, cette démarche, a repliqué ma mère, doit-elle la faire ? Une fille prudente ne prendra jamais droit des fautes de ſes parens, s'ils en faiſoient, pour en commettre une volontaire. Le public blâmeroit les parens, ſans abſoudre la fille. La jeuneſſe & le défaut d'expérience qui réclame l'indulgence dont parle Miſs Clary dans ſa lettre à Lady Drayton, ne ſerviroient tout au plus qu'à atténuer ſa faute. Mais une jeune perſonne auſſi admirable que Miſs Clariſſe Harlowe, dont la prudence eſt dans le cas de faire la leçon à des perſonnes beaucoup plus âgées qu'elle, voudra-t-elle ſe retrancher ſous l'abri d'une ſi foible excuſe ?

Au reſte, Nancy, je ſuis bien aiſe qu'elle n'ignore pas ce que je penſe. Je vous charge même de lui repréſenter, que quelque averſion qu'elle ait pour l'un, quelque goût qu'elle puiſſe avoir pour l'autre, on attend d'une jeune fille, dont la généroſité & la grandeur d'ame ſont ſi connues, qu'elle ſe faſſe violence & qu'elle renonce à ſes goûts, lorſqu'elle n'a point d'autre voie pour obliger toute ſa famille, c'eſt-

à-dire, pas moins de dix ou douze perſonnes, qui ſont ce qu'elle a de plus proche & de plus cher au monde, à la tête deſquelles, il faut qu'elle compte un père & une mère, dont elle n'a jamais éprouvé que de l'indulgence. De ſon côté, ce n'eſt peut-être qu'un léger caprice de l'âge ou de l'humeur; mais des parens voyent plus loin; & le caprice d'une fille ne doit-il pas être ſoumis au jugement de ſes père & mère ?

Comptez, ma chère amie, que je ne ſuis pas demeurée en arrière ſur l'article de ce *jugement*. J'ai dit tout ce que vous m'auriez pu dicter vous-même, & tout ce qui convient à une ſituation auſſi extraordinaire que la vôtre. Ma mère en a ſi bien ſenti la force, qu'en m'ordonnant de vous communiquer ſes idées, elle m'a défendu d'y joindre mes réponſes; de peur, m'a-t-elle dit, que dans un cas ſi critique, elles ne vous engageaſſent à prendre quelques meſures dont nous pourrions nous repentir toutes deux; moi pour vous les avoir inſpirées, & vous pour les avoir ſuivies.

Voilà, ma chère, les raiſonnemens de ma mère, que je vous expoſe d'autant plus volontiers, que de moi-même, je ne me trouve point capable de vous donner un bon conſeil.

Vous connoiſſez mieux que perſonne votre propre cœur, & ce qu'il vous conſeille, & ce qu'il vous inſpire.

Robert me promet de porter cette lettre de très-bonne heure, afin que vous la puiſſiez trouver au dépôt à votre première promenade du matin.

Que le ciel vous éclaire; qu'il vous guide! c'eſt la prière continuelle de votre tendre & fidèle amie.

ANNE HOWE.

LETTRE LIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Dimanche après-midi.

JE ſuis dans les plus terribles craintes; cependant, je ne puis m'empêcher de réitérer mes vifs remercîmens à votre mère & à vous, pour votre dernière faveur. Je me flatte d'avoir répondu à ſes obligeantes intentions dans ma lettre précédente: mais je ne dois pas me contenter de lui en avoir marqué ma reconnoiſſance, par quelques lignes écrites ſur mon enveloppe avec un crayon. Permettez qu'elle trouve

trouve ici les expreſſions d'un cœur qui ſent le prix de ſes moindres bienfaits.

Souffrez que je vous faſſe une remarque ſur ma lettre anonyme à Lady Drayton : c'eſt que je crois vous avoir dit dans le temps, que ma digne Mde. Norton m'avoit aidé à faire cette lettre : ſi j'ai omis de vous le dire, c'eſt un aveu que je lui dois aujourd'hui : & je vous prie d'en inſtruire votre mère, pour deux raiſons. La première, afin qu'on ne m'accuſe pas de m'attribuer une prudence & des lumières qui ne m'appartiennent pas : la ſeconde, pour me ſauver de la ſévère, mais juſte conſéquence qu'elle en a tirée contre moi, ſi j'avois jamais le malheur de tomber dans quelque écart indigne du conſeil que j'aurois donné moi-même.

Avant que de paſſer à ce qui me touche de plus près, il faut que je vous gronde encore une fois de la manière dure, oui, très-dure, dont vous faites le procès à toute ma famille ſur la religion & la morale. En vérité, ma chère, vous m'étonnez, après ce que je vous ai recommandé ſi ſouvent, ſans aucun fruit ; je fermerois les yeux dans une occaſion moins grave ; mais, dans l'affliction même où je ſuis, je croirois mon devoir bleſſé ſi je laiſſois paſſer

ſans reproche une réflexion dont il n'eſt pas beſoin que je répète les termes.

Il n'eſt point en Angleterre une plus digne femme que ma mère. Mon père ne reſſemble pas non plus à l'idée que vous vous faites quelquefois de lui. Exceptez un ſeul point, je ne connois pas de famille où le devoir ſoit plus reſpecté que dans la mienne, ſurtout de ſes chefs : trop peu répandue pour une famille auſſi riche ; c'eſt l'unique reproche qu'on puiſſe lui faire. Pourquoi donc les condamneriez-vous d'exiger des mœurs irréprochables dans un homme dont ils ont droit, après tout, de porter leur jugement, lorſqu'il penſe à s'allier avec eux ?

Deux lignes encore, avant que je vous entretienne de mes propres intérêts : ce ſera, s'il vous plaît, ſur la manière dont vous traitez M. Hickman. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de généroſité à faire tomber ſur une perſonne innocente votre reſſentiment des petits chagrins que vous recevez d'un autre côté, où je ne vous crois pas non plus tout-à-fait ſans reproche ? Je ſais bien ce que je pourrois lui dire ; & ne vous en prenez qu'à vous qui m'y avez excitée : je lui dirois, ma chère, qu'une femme ne maltraite point un homme qu'elle ne rejette

pas abſolument, ſi elle n'eſt pas réſolue au fond du cœur de l'en dédommager quelque jour, lorſqu'elle aura fini le cours de ſa tyrannie, & lui, le temps de ſes ſervices & de ſa patience. Mais je n'ai pas l'eſprit aſſez libre pour donner plus d'étendue à cet article.

Paſſons à l'occaſion préſente de mes craintes. Je vous ai marqué ce matin que je preſſentois quelque nouvel orage. M. Solmes eſt venu cet après midi de l'égliſe au château avec mon frère. Quelques momens après ſon arrivée, Betty m'a remis une lettre, ſans me dire de qui. Elle étoit ſous enveloppe, & l'adreſſe d'une main que je n'ai pas reconnue. On a ſuppoſé apparemment que je me ſerois bien gardée de la recevoir & de l'ouvrir, ſi j'avois ſu de quelle part elle venoit. Liſez-en la copie.

A Miſs CLARISSE HARLOWE.

Ma très-chère Demoiſelle,

« (*) Je m'eſtime le plus malheureux omme « du monde, en ce que je n'ai pas ancore eu « l'onneur de vous rendre mes reſpect de votre « conſantement, l'eſpace ſeulement d'une demi-

(*) Il n'eſt pas beſoin d'avertir que c'eſt l'orthographe & le ſtyle de M. Solmes.

« heure. Sependant, j'ai quelque choſe à vous « communiquer qui vous conſerne beaucoup, s'il « vous plaît de m'admettre à l'onneur de votre « antretien. Votre réputation y eſt intéreſſée, auſſi « bien que l'onneur de toute votre famille : c'eſt « à l'ocaſion d'un omme qu'on dit que vous eſti- « mez plus qu'il ne mérite, & par rapport à « quelqu'unes de ſes actions de réprouvé, dont « je ſuis prêt à vous donner des preuves convain- « qantes de la vérité. On pourroit croire que j'y « ſuis intéreſſé; mais je ſuis prêt à faire ſermant « que s'eſt la vérité pure, & vous verrez quel eſt « l'omme qu'on dit que vous favoriſez. Mais je « n'eſpère pas qu'il an ſoit ainſi pour votre pro- « pre onneur.

« Je vous prie, Mademoiſelle, de degner m'ac- « corder une odiance pour votre onneur & celui « de votre famille. Vous obligerez, très-cher Miſs,

votre très umble & très fidele
ſerviteur, ROGER SOLMES.

« J'attans an bas pour l'onneur de vos ordres. »

Vous ne douterez pas plus que moi que ce ne ſoit quelque miſérable ruſe pour me faire conſentir à ſa viſite. Je lui aurois envoyé ma réponſe verbale; mais Betty ayant refuſé de ſe charger d'aucun meſſage qui tendît à exclure ſa viſite, je me ſuis vue dans la néceſſité de

le voir, ou de lui écrire. J'ai pris le dernier parti, & je lui ai envoyé ce billet dont vous aurez l'original tel qu'il eſt. J'appréhende les ſuites, & mon cœur eſt tout tremblant; car j'entends beaucoup de mouvement au-deſſous de moi.

A M. SOLMES.

MONSIEUR,

Si vous avez quelque choſe à me communiquer qui concerne mon honneur, vous pouvez le faire par écrit comme de bouche. Quand je prendrois quelque intérêt à M. Lovelace, je ne vois point quelle raiſon vous auriez d'y croire le vôtre attaché; car le traitement que je reçois, & je ſuis forcée de le penſer, à votre occaſion, eſt ſi étrange, que, quand M. Lovelace n'exiſteroit point, je ne conſentirois pas à voir M. Solmes, non, pas même une demi-heure, dans les vues qui le portent à déſirer de me voir. Je n'aurai jamais rien à démêler avec M. Lovelace, ni aucun danger à craindre de ſa part; & par conſéquent toutes vos découvertes ne peuvent me toucher, ſi une fois mes propoſitions ſont acceptées. Je vous en crois bien inſtruit: ſi vous ne l'étiez pas,

ayez la bonté de faire connoître à mes parens que, s'ils veulent me délivrer de mes craintes par rapport à l'un des deux, je m'engage à les délivrer des leurs du côté de l'autre. Dans cette ſuppoſition, qu'importe à eux ou à moi que M. Lovelace ſoit honnête homme, ou ne le ſoit pas ? & dès-lors je ne vois pas comment cela vous importeroit davantage. Cependant, ſi vous ne laiſſiez pas de vous y croire intéreſſé, je n'aurois rien à vous dire. J'admirerai votre zèle vraiment chrétien, lorſque vous lui reprocherez les erreurs que vous avez ſu découvrir dans ſa conduite, & que vous vous efforcerez de le rendre auſſi vertueux que vous l'êtes ſans doute ; car autrement vous n'auriez pas pris la peine de rechercher ſes fautes & de les expoſer à la cenſure.

Excuſez, Monſieur ; mais, après une perſévérance que je trouve très-peu généreuſe depuis ma dernière lettre ; après la tentative que vous venez de faire aux dépens d'autrui, plutôt que par votre propre mérite, je ne ſais pas pourquoi vous accuſeriez de quelque rigueur une perſonne que vous avez miſe dans le cas de vous reprocher toutes ſes diſgraces.

CL. HARLOWE.

Dimanche au ſoir.

Mon père vouloit monter à ma chambre dans le premier tranſport de ſa colère, à ce qu'il paroît; mais on eſt parvenu à le retenir. Ma tante Hervey a reçu la permiſſion de m'écrire le billet ſuivant. Les réſolutions ne languiſſent pas, ma chère.

A Miſs CLARISSE HARLOWE.

Ma nièce, tout le monde eſt à préſent convaincu qu'il n'y a rien à eſpérer de vous par la voie de la douceur & de la perſuaſion. Votre mère ne veut pas que vous demeuriez ici plus long-temps, parce que dans la colère où votre étrange lettre a jeté votre père, elle craint ce qui peut vous arriver. Ainſi l'on vous ordonne de vous tenir prête à partir ſur-le-champ pour vous rendre chez votre oncle Antonin, qui ne croit pas avoir mérité de vous la répugnance que vous marquez pour ſa maiſon.

Vous ne connoiſſez pas le méchant homme en faveur duquel vous ne faites pas difficulté de rompre avec tous vos parens.

Il vous eſt défendu de me répondre : cela ne finiroit jamais. Vous n'ignorez pas quelle affliction vous cauſez à tout le monde, & plus qu'à perſonne, à votre affectionnée tante.

DOROTHÉE HERVEY.

Après cette défenſe de répondre à ma tante, j'ai pris une liberté plus hardie. J'ai écrit quelques lignes à ma mère pour implorer ſa bonté, & pour la conjurer, ſi je dois partir, de me procurer la permiſſion de me jeter aux pieds de mon père & aux ſiens, ſans autres témoins qu'eux-mêmes, dans la ſeule vue de leur demander pardon du chagrin que je leur ai cauſé, & de recevoir avec leur bénédiction un ordre de leur propre bouche pour mon départ & pour le temps.

« Quelle nouvelle hardieſſe ! Rendez-lui ſa « lettre, & qu'elle apprenne à obéir : c'eſt la « réponſe de ma mère; & la lettre eſt revenue « ſans avoir été ouverte. »

Cependant, pour ſatisfaire mon cœur & mon devoir, j'ai écrit auſſi quelques lignes à mon père, dans la même vue, c'eſt-à-dire, pour le ſupplier de ne me pas chaſſer de la maiſon paternelle, ſans m'avoir accordé ſa bénédiction. Mais on m'a rapporté cette lettre déchirée en deux pièces, ſans avoir été lue. Betty, me la montrant d'une main, & tenant l'autre levée d'admiration, m'a dit : voyez, Miſs, quelle pitié ! Il n'y a que l'obéiſſance qui puiſſe vous ſauver. Votre père a dit : qu'elle me la prouve par ſes actions; je ne veux plus de mots de ſa part :

& il a déchiré la lettre, & m'en a jeté les morceaux à la tête.

Dans une ſituation ſi déſeſpérée, je n'ai pas cru devoir m'arrêter même à ce rebut. J'ai repris la plume pour m'adreſſer à mon oncle Harlowe, & j'ai joint à ma lettre, ſous une même enveloppe, celle que ma mère m'avoit renvoyée & les deux parties de celle que mon père avoit déchirée, après en avoir tiré à la hâte une copie pour vous. Mon oncle montoit dans ſon carroſſe pour s'en retourner chez lui, lorſqu'il les a reçues. Je ne puis ſavoir avant demain quel aura été leur ſort. Voici la copie de celle qui eſt pour lui.

A M. JULES HARLOWE.

Mon très-cher & très-honoré Oncle,

Il ne me reſte que vous à qui je puiſſe m'adreſſer avec quelque eſpérance, pour obtenir du moins que mes très-humbles ſupplications ſoient reçues, & qu'on me faſſe la grace de les lire. Ma tante Hervey m'a donné des ordres qui ont beſoin de quelque explication; mais elle m'a défendu de lui répondre. J'ai pris la liberté d'écrire à mon père & à ma mère. L'une de mes deux lettres a été déchirée, & toutes deux m'ont été renvoyées ſans avoir été ouvertes. Je m'ima-

gine, Monſieur, que vous ne l'ignorez pas. Mais, comme vous ne pouvez ſavoir le contenu de ces lettres malheureuſes, je vous ſupplie de les lire toutes deux, afin que vous puiſſiez rendre témoignage qu'elles ne ſont pas remplies *d'invocations & de plaintes*, & qu'elles n'ont rien de contraire à mon devoir. Permettez-moi, Monſieur, de remarquer que, ſi la colère eſt ſourde aux expreſſions de ma douleur, juſqu'à refuſer d'entendre ce que j'ai à dire & de lire ce que j'écris, on pourra regretter bientôt de m'avoir traitée ſi durement. Daignez m'apprendre, Monſieur, pourquoi l'on s'obſtine à vouloir m'envoyer chez mon oncle Antonin, plutôt que chez vous, chez ma tante, ou chez tout autre ami. Si c'eſt dans l'intention que j'appréhende, la vie me deviendra inſupportable. Je vous demande en grace auſſi de me faire ſavoir quand je dois être chaſſée de la maiſon. Mon cœur m'avertit par un violent preſſentiment que, ſi je ſuis contrainte une fois d'en ſortir, ce ſera pour ne la revoir jamais.

Le devoir m'oblige néanmoins de vous déclarer que l'humeur ou le reſſentiment n'ont aucune part à ce que j'écris. Le ciel connoît mon cœur & la vérité de ce que je vous dis. Mais le traitement que je prévois, ſi je ſuis forcée d'aller

chez mon autre oncle, ſera vraiſemblablement le dernier coup qui finira les diſgraces, & j'oſe dire, les diſgraces peu méritées, de votre autrefois ſi favoriſée, & maintenant ſi malheureuſe nièce,

CL. HARLOWE.

LETTRE LX.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Lundi matin, 27 Mars.

MON oncle eſt revenu ce matin de très-bonne heure, & m'a fait remettre une réponſe fort tendre que je vous envoie : elle m'a fait ſouhaiter de pouvoir le ſatisfaire. Vous verrez ſous quelles couleurs les mauvaiſes qualités de M. Solmes y ſont déguiſées, & quel voile l'amitié jette ſur les plus grandes taches. Peut-être diſent-ils auſſi de moi : comme l'averſion exagère les défauts ! Vous voudrez bien me renvoyer avec votre première lettre celle de mon oncle.

CLARY HARLOWE.

Dimanche au ſoir, ou plutôt Lundi matin.

Il faut que je vous réponde, quoique ce ſoit

contre ma propre réſolution. Tout le monde vous aime, & vous ne l'ignorez pas; tout de vous nous eſt cher, juſqu'à la terre où vous marchez. Mais comment nous réſoudre à vous voir ? Il eſt impoſſible de tenir contre votre langage & vos regards : c'eſt la force de notre affection qui nous fait éviter votre vue, lorſque vous êtes réſolue de ne pas faire ce que nous ſommes réſolus que vous faſſiez. Jamais je n'ai ſenti pour perſonne autant d'affection que j'en ai eu pour vous depuis votre enfance; & j'ai dit ſouvent que jamais jeune fille n'en avoit tant mérité. Mais, à préſent, que faut-il penſer de vous ? Hélas ! hélas ! ma chère nièce, que vous vous ſoutenez mal à l'épreuve !

J'ai lu les deux lettres qui étoient ſous votre enveloppe : dans un temps plus convenable, je pourrai les faire voir à mon frère & à ma ſœur ; mais aujourd'hui ils ne recevront rien de votre part.

Quant à moi, je n'ai pu lire celle qui étoit pour moi ſans être attendri juſqu'à la foibleſſe. Comment ſe fait-il que vous ſoyiez ſi inflexible, & capable en même temps d'émouvoir ſi vivement le cœur d'autrui ? Mais comment avez-vous pu écrire une ſi étrange lettre à M. Solmes ? Fi, ma nièce : ah ! que vous êtes changée !

Et puis, traiter comme vous l'avez fait un frère & une ſœur ! ſi bien qu'ils ne ſe ſoucient guères de vous, ni de vous voir. Ne ſavez-vous pas qu'il eſt écrit qu'*une réponſe douce fait évanouir la colère?* Si vous vous fiez à la pointe piquante de votre eſprit, vous pouvez bleſſer; mais une maſſue abat une épée. Comment pouvez-vous eſpérer que ceux qui ſe trouvent offenſés ne chercheront pas à vous offenſer à leur tour? Etoit-ce par ces moyens que vous vous faiſiez adorer de tout le monde? Non: c'étoit la douceur de votre cœur & de vos manières qui vous attiroit de l'attention & du reſpect dans tous les lieux où vous paroiſſiez, qui vous valoit même, de la part des étrangers, la diſtinction & le titre de Lady, que vous n'avez pas reçu de votre naiſſance, & qu'on n'accordoit pas à votre ſœur, quoique votre aînée. Si vous avez excité l'envie, eſt-il ſage d'aiguiſer ſa dent meurtrière & de vous expoſer à ſes morſures? Vous voyez que je vous écris en homme impartial, qui vous aime encore.

Mais depuis qu'ayant déployé tous vos talens, vous n'avez épargné perſonne, & que vous avez attendri tout le monde, en reſtant vous-même inſenſible, vous nous avez mis dans la néceſſité de tenir ferme & de nous lier plus

étroitement. C'eſt ce que j'ai déjà comparé *à une phalange en ordre de bataille.* Votre tante Hervey vous défend d'écrire, par la même raiſon qui doit m'empêcher de vous le permettre. Nous craignons tous de vous voir, parce que nous ſavons que vous nous feriez tourner à tous l'eſprit. Oui, juſqu'à votre mère vous redoute ſi fort, que vous ayant crue prête une fois ou deux à forcer l'entrée de ſa chambre, elle en a fermé la porte & s'y eſt enfermée ſoigneuſement; perſuadée comme elle eſt qu'elle ne doit pas ſe rendre à vos conditions, & que vous êtes réſolue de ne pas écouter les ſiennes. Déterminez-vous ſeulement, ma très-chère Miſs Clary, à faire un pas pour nous obliger; & vous verrez avec quelle tendreſſe nous vous ſerrerons tour-à-tour contre nos cœurs tranſportés de joie. Si l'un des deux prétendans n'a pas l'eſprit, les qualités & la figure de l'autre, comptez que l'autre eſt le plus mauvais cœur qu'il y ait au monde. L'affection de vos parens, avec un mari ſage, quoique moins poli, n'eſt-elle pas préférable à un débauché, quelque agrément que ſa figure puiſſe offrir aux yeux? vos admirables talens vous feront adorer de l'un; au lieu que l'autre, qui a les mêmes avantages que vous, dans ſon ſexe, n'attachera pas grand

prix aux vôtres : car ſouvent les maris de cette eſpèce ſont les plus jaloux de leur autorité avec une femme d'eſprit. Vous aurez du moins un homme vertueux. Si vous ne l'aviez pas traité d'un air ſi outrageant, il vous auroit fait frémir de ce qu'il vous auroit appris de l'autre.

Allons, ma chère nièce, que ce ſoit moi qui aie l'honneur d'avoir obtenu de vous ce que perſonne n'en a pu obtenir. J'en partagerai le plaiſir, & je puis dire encore une fois l'honneur, avec votre père & votre mère. Toutes les offenſes paſſées ſeront oubliées. Nous nous engagerons tous pour M. Solmes, que jamais il ne ſe ſouviendra de ce qu'il a eu à ſouffrir. Il ſait, dit-il, quel tréſor obtiendra l'homme que vous honorerez de votre faveur : & tout ce qu'il a ſouffert ou qu'il pourra ſouffrir lui paroîtra léger à ce prix.

Chère & charmante enfant, obligez-nous, & obligez-nous de bonne grace. Il *le faut* de bonne grace ou non. Je vous aſſure qu'il *le faut*. Vous ne l'emporterez pas ſur un père, une mère, des oncles, ſur tout le monde ; comptez-là deſſus.

J'ai paſſé une partie de la nuit à vous écrire. Vous ne ſauriez vous imaginer combien je ſuis

touché en reliſant votre lettre & en vous écrivant celle-ci. Cependant je ſerai demain de bonne heure au château d'Harlowe. Si mes inſtances ont quelque pouvoir ſur votre cœur, faites-moi dire auſſitôt de monter à votre appartement. Je vous donnerai la main pour deſcendre; je vous préſenterai aux embraſſemens de toute la famille, & vous reconnoîtrez que vous avez un frère & une ſœur à qui vous êtes plus chère, que vous ne paroiſſez vous l'être figuré dans votre prévention récente. Cette lettre vous vient d'un homme qui a fait longtemps ſon plaiſir de ſe dire

Votre oncle paternel

JULES HARLOWE.

Une heure après que cette lettre ſi obligeante m'avoit été remiſe, mon oncle m'a fait demander ſi ſa viſite me ſeroit agréable aux conditions qu'il m'avoit marquées. Il avoit donné ordre à Betty de lui apporter une réponſe de bouche. Une réponſe par écrit a-t-il dit, ſeroit d'un mauvais augure, & il lui avoit défendu de la recevoir. Mais je venois de finir la copie de celle que je vous envoie. Betty a fait difficulté de s'en charger. Cependant elle s'eſt laiſſée gagner par un motif auquel les *Bettys* ne réſiſtent point.

Mon

Mon très honoré & très cher oncle ;

Que vous me cauſez de joye par votre complaiſante bonté ! une lettre ſi tendre ! ſi paternelle ! ſi propre à adoucir un cœur bleſſé ! ſi différente enfin de tout ce que j'ai éprouvé depuis quelques ſemaines ? que j'en ſuis touchée ! Ne parlez pas, Monſieur, de ma manière d'écrire. Votre lettre m'a plus attendrie que perſonne n'a pu l'être des miennes. Elle m'a fait ſouhaiter du fond du cœur de pouvoir mériter votre viſite aux conditions que vous déſirez, & de me voir conduire aux pieds de mon père & de ma mère par un oncle ſi tendre & ſi bon.

Je vous dirai, mon très-cher oncle, à quoi je ſuis réſolue pour faire ma paix. M. Solmes préféreroit ſûrement ma ſœur à une créature dont l'averſion eſt ſi déclarée pour lui. J'ai des raiſons de croire que le principal, ou du moins un de ſes principaux motifs dans les intentions qu'il a pour moi, eſt la ſituation de la terre de mon grand-père, qui eſt voiſine des ſiennes. Je conſens à la céder pour toujours, & cette ceſſion ſubſiſtera ſolidement, parce que je m'engagerai à ne me marier jamais. La terre ſera pour ma ſœur & pour les ſiens à perpétuité.

Et moi, je n'aurai point d'autres héritiers qu'elle & mon frère. Je recevrai des bontés de mon père une penſion annuelle auſſi petite qu'il voudra me l'accorder, que je tiendrai de ſa généroſité, & non comme un équivalent de ma terre ; & ſi jamais j'ai le malheur de lui déplaire, il ſera le maître de me la retirer à ſa volonté.

Cette propoſition ne ſera-t-elle pas acceptée ? Elle doit l'être ; elle le ſera ſans doute. Je vous demande en grace, Monſieur, de la faire promptement & de l'appuyer de votre crédit. Elle répond à toutes les vues. Ma ſœur a une haute opinion de M. Solmes. Il m'eſt impoſſible d'en penſer jamais de même, dans le jour ſous lequel il m'eſt propoſé. Mais le mari de ma ſœur auroit droit à mon reſpect, & je le lui promets à ce titre. Si cette offre eſt acceptée, accordez-moi, Monſieur, l'honneur d'une viſite, & faites-moi alors le plaiſir inexprimable de me conduire aux pieds de mon père & de ma mère. Ils reconnoîtront en moi la plus reſpectueuſe & la plus ſoumiſe de leurs enfans. Je me jetterai auſſi dans les bras de ma ſœur & de mon frère, qui me trouveront la plus obligeante & la plus affectionnée de toutes les ſœurs.

J'attends, Monſieur, une réponſe à cette propoſition, que fait dans toute l'effuſion de ſon cœur

Votre reſpectueuſe & reconnoiſſante nièce

CL. HARLOWE.

Lundi, à midi.

Je commence, ma chère, à me flatter que ma propoſition ſera goûtée. Betty m'apprend qu'on a fait appeler mon oncle Antonin & ma tante Hervey, ſans qu'il ſoit queſtion de M. Solmes; ce que je regarde comme un fort bon préſage. Avec quelle gaîté de cœur je réſignerai ce qui m'attire tant d'envie! quelle comparaiſon pour moi, entre un avantage de fortune & celui qui me reviendra d'un ſi léger ſacrifice; la tendreſſe & la faveur de tous mes proches! une tendreſſe & une faveur, dont j'ai fait depuis dix-huit ans ma gloire & mes délices! Quel agréable prétexte pour rompre avec M. Lovelace! & lui-même, n'en aura-t-il pas, peut-être, beaucoup plus de facilité à m'oublier?

J'ai trouvé ce matin une lettre de lui, qui ſera, je ſuppoſe, une réponſe à ma dernière de vendredi, que je n'ai portée au dépôt que le lendemain. Mais je ne l'ai pas encore ouverte;

& j'attendrai, pour l'ouvrir, l'effet de mes nouvelles offres.

Qu'on me délivre de l'homme que je hais, & je renoncerai de tout mon cœur à celui que je pourrois préférer. Quand j'aurois pour l'un tout le penchant que vous imaginez, j'en ſerois quitte pour un chagrin paſſager, dont le temps & la diſcrétion ſeroient le remède. Ce ſacrifice eſt un de ceux qu'un enfant doit à ſes parens & à ſes amis, lorſqu'ils inſiſtent à l'exiger : au lieu que l'autre, c'eſt-à-dire, celui d'accepter un mari qu'on ne ſauroit ſouffrir, bleſſe non ſeulement l'honnêteté morale, mais de plus, n'eſt propre, comme je me ſouviens de l'avoir écrit à Solmes même, qu'à faire une mauvaiſe femme de celle qui étoit le plus faite pour être bonne épouſe. Comment ſera-t-elle alors une bonne mère, une bonne maîtreſſe, une bonne amie? & de quoi ſera-t-elle capable, que de répandre le mauvais exemple autour de ſoi, & de déshonorer ſa famille!

J'ai quelque regret de porter ma lettre au dépôt, dans l'incertitude où je ſuis, par l'idée qu'elle va vous en cauſer une auſſi grande. Mais il y auroit de l'affectation à réſiſter aux ſoins officieux de Betty, qui m'a déjà preſſée deux fois d'aller prendre l'air. Je vais deſcen-

dre, pour viſiter ma volière, & ſi je trouve le moment favorable, je gliſſerai ma lettre au dépôt ordinaire, avec l'eſpérance d'y trouver quelque choſe de vous (*).

LETTRE LXI.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Lundi après-midi, 27 *Mars.*

VOUS avez à préſent tout mon récit de ce qui s'eſt paſſé ce matin juſqu'à midi; & j'eſpère que le détail que je viens de mettre au dépôt ſera bientôt ſuivi d'une autre lettre, qui abrégera pour vous ce temps d'attente & d'inquiétude dont mon ame eſt ſi fatiguée en ce moment. Mon ſang ſe trouble à chaque pas qui retentit ſur l'eſcalier, & à chaque porte que j'entends ouvrir ou fermer.

Ils ſont tous aſſemblés depuis quelque temps, & je les crois dans de vifs & ſérieux débats. Cependant quel beſoin de ſi longues délibérations, pour une propoſition ſi ſimple & qui,

(*) Ici finit le premier volume de l'édition angloiſe en 7 vol. *in*-8°.

ſi elle eſt acceptée, ſatisfait toutes leurs vues? Peuvent-ils inſiſter un moment ſur M. Solmes, lorſqu'ils voient quels ſacrifices je ſuis prête à faire pour m'en délivrer? que je ſuppoſerois volontiers que l'embarras vient de la délicateſſe de Bella, qui ſe fait preſſer pour accepter une terre & un mari; ou de ſon orgueil, qui répugne à prendre le *refus de ſa ſœur.*

Ou peut-être, mon frère demande-t-il quelque équivalent pour ſon droit de réverſion dans la terre; & ce ſont-là autant d'objets qui n'occupent que trop l'attention de quelques perſonnes de la famille. C'eſt ſans doute à l'une ou l'autre de ces deux raiſons, qu'il faut attribuer la longue durée de ce conſeil.

Il me prend envie, en attendant, de voir ce que M. Lovelace dit dans ſa lettre. Mais non, je veux me refuſer cette curieuſe lecture, juſqu'à ce que ma curioſité, plus grande encore ſur la réponſe qui me tient en ſuſpens, ſoit ſatisfaite. Pardonnez, ma chère, ſi je vous fatigue ainſi de mes incertitudes: mais je n'ai point d'autre occupation en ce moment, que de ſuivre le mouvement de ma plume agitée entre mes eſpérances & mes craintes, ni de courage pour en ſuivre d'autres.

Lundi au ſoir.

L'auriez-vous cru ? Betty m'apprend d'avance que je dois être refuſée. « Je ne ſuis qu'une « vile & artificieuſe créature. On n'a eu que « trop de bonté pour moi. Mon oncle Harlowe « s'y eſt *laiſſé prendre* ; c'eſt l'expreſſion. Ils « avoient prévu ce qui ne manqueroit pas d'ar- « river, s'il s'expoſoit à me voir ou à m'écrire. « On lui a fait honte de ſa facilité à ſe laiſſer « ainſi ſurprendre. Le bel honneur qu'ils ſe « feroient aux yeux du public, s'ils me pre- « noient au mot. Ce ſeroit donner lieu de « croire qu'ils n'auroient employé tant de rigueur « que pour m'amener à ce point, ſuivant mon « idée à *moi*. Mes amis *particuliers*, ſurtout « Miſs Howe, ne manqueroient point de donner « cette explication à leur conduite ; & moi- « même, je ne cherche qu'à leur tendre un « piége dans ces offres, pour fortifier mes « argumens contre M. Solmes. Il étoit ſurpre- « nant que cela eût pu arrêter un ſeul moment « l'attention, & qu'on ait pu s'en promettre « quelque avantage pour la famille. Cette pro- « poſition bleſſoit également les loix & l'équité. « Miſs Bella & M. Solmes auroient de belles « sûretés, pour un bien dans lequel j'aurois « toujours le pouvoir de rentrer, dès que l'en-

« vie m'en prendroit. Elle & mon frère, mes « héritiers! O la fine créature ! Promettre de « renoncer au mariage, lorſque Lovelace eſt ſi « sûr de moi, qu'il le déclare partout ouver- « tement! Une fois mon mari, n'auroit-il pas « droit de réclamer les diſpoſitions du teſta- « ment? & puis, quelle hardieſſe, quelle inſo- « lence » (Betty m'a débité tout ce détail par degrés; & vous reconnoîtrez chaque acteur à leurs expreſſions) » dans une fille juſtement « diſgraciée pour ſa révolte ouverte, de vou- « loir preſcrire des loix à toute la famille? quel « triomphe pour ſon obſtination, de donner « ſes ordres, non d'une priſon, comme je « l'avois nommée, mais du haut de ſon trône, « à ſes aînés, à ſes ſupérieurs, à ſon père « même & à ſa mère! choſe étonnante au der- « nier point, qu'on ait pu s'arrêter à quelque « diſcuſſion ſur une pareille propoſition ! c'eſt « un chef-d'œuvre de fineſſe que ce plan. C'eſt « moi-même en perfection. Il eſt à croire que « mon oncle ne s'y laiſſeroit pas prendre une « ſeconde fois «.

Betty s'eſt engagée d'autant plus facilement dans ce récit, qu'étant contraire à mes eſpé- rances, elle l'a cru propre à me mortifier, à me vexer. Comme j'ai cru entrevoir dans le

cours de cette belle récapitulation, que quelqu'un avoit parlé en ma faveur, j'étois curieuſe de ſavoir à qui j'avois cette obligation. Mais elle a refuſé de me l'apprendre, pour ne pas me donner la conſolation de penſer qu'ils ne ſont pas tous déclarés contre moi.

Mais ne ſavez-vous donc pas voir, ma chère, quelle vicieuſe créature vous honorez de votre amitié? Vous ne pouvez douter de l'influence que vous avez ſur moi; pourquoi ne m'avez-vous pas appris plutôt à me connoître un peu mieux? Pourquoi la même liberté, que j'ai toujours priſe avec vous, n'a-t-elle pas encore porté votre amitié à me révéler mes vices, & ſurtout à démaſquer mon hypocriſie? ſi mon frère & ma ſœur ont été capables de ces découvertes, comment de ſi énormes défauts ont-ils échappé à des yeux auſſi pénétrans que les vôtres, qui ſe flattoient d'en appercevoir d'autres bien plus ſecrets, & bien plus cachés?

Il paroît qu'à préſent leurs délibérations roulent ſur la manière de me répondre, & ſur le choix de l'écrivain; car ils ignorent & ils ne doivent pas ſavoir que Mademoiſelle Betty m'ait ſi bien informée. L'un demande apparemment qu'on le diſpenſe de m'écrire; un autre ne veut pas ſe charger de m'écrires des choſes

dures ; un autre eſt las de moi : & écrire à une fille qui ne fait qu'abuſer de la facilité de ſa plume c'eſt à ne jamais finir. Ainſi, les qualités qu'on ne m'attribuoit autrefois que pour m'en faire honneur, deviennent aujourd'hui un ſujet de reproche. Tant l'averſion & le reſſentiment dénaturent les choſes ! Cependant il faudra bien qu'on m'apprenne avant peu, par quelque voie, le réſultat d'une ſi longue conférence. En vérité ma chère, mon déſeſpoir eſt ſi vif, que je crains d'ouvrir la lettre de M. Lovelace : ſi dans le ſentiment dont mon ame eſt affectée, j'y trouvois quelque expédient qui n'offrît point d'objection, je ſerois capable de prendre un parti dont je me repentirois peut-être le reſte de mes jours.

Je reçois à ce moment la lettre ſuivante, par les mains de Betty.

Miſs *la ruſée*,

Lundi à 5 heures.

Votre belle propoſition nouvelle n'eſt pas jugée digne d'une réponſe particulière. Votre oncle Harlowe eſt honteux de s'y être laiſſé prendre. N'avez-vous pas quelque nouveau tour d'adreſſe pour votre oncle Antonin ? Allons ; jouez-nous l'un après l'autre, mon enfant, tandis que vous êtes en haleine. Mais je reçois ordre de vous

écrire deux lignes ſeulement, afin que vous n'ayiez pas occaſion de me reprocher, comme à votre digne ſœur, des libertés que vous vous attirez. Voici le mot : tenez-vous prête à partir. Demain vous ſerez conduite chez mon oncle Antonin. Voilà tout, mon enfant.

JAMES HARLOWE.

Ce trait m'a pénétrée juſqu'au vif; & dans la première chaleur de mon reſſentiment, j'ai écrit la lettre ſuivante pour mon oncle Harlowe, qui paſſe ici la nuit.

A M. JULES HARLOWE.

MONSIEUR,

« Je me trouve, ſans le ſavoir, une bien « miſérable créature. Ce n'eſt point à mon frère, « c'eſt à vous que j'ai écrit; c'eſt de vous que « j'eſpère l'honneur d'une réponſe. Perſonne n'a « plus de reſpect que moi pour ſes oncles. Cepen- « dant j'oſe dire que, toute grande qu'eſt la « diſtance d'un oncle à ſa nièce, elle n'exclut « pas cette eſpérance. Je ne crois pas non plus « avoir fait une propoſition qui mérite du mépris.

« Pardon, Monſieur; mon cœur eſt plein. « Peut-être reconnoîtrez-vous quelque jour que « vous vous êtes laiſſé gagner (hélas! en puis- « je douter?) pour vous joindre aux autres,

« & me traiter... comme je n'ai pas mérité « d'être traitée. Si vous êtes honteux, comme « mon frère me le fait entendre, de m'avoir « marqué quelque retour de tendreſſe, que le « ciel ait donc pitié de moi ! je vois que je n'en « dois plus attendre de perſonne. Mais que je « reçoive du moins une réponſe de votre main ; « je l'implore humblement de vous. Juſqu'à ce « que mon frère daigne ſe rappeler ce qu'il « doit à une ſœur, je ne veux point recevoir « de lui aucune réponſe à des lettres que je ne « lui ai pas écrites, ni aucune ſorte de comman- « dement. »

« J'attendris tout le monde ! c'eſt, Monſieur, « ce qu'il vous a plu de me marquer. Mais « qui donc ai-je attendri ? Je connois quelqu'un « dans la famille qui, pour toucher a des mé- « thodes bien plus sûres que les miennes, ſans « quoi il ne ſeroit pas parvenu ſi gratuitement « à faire honte à tout le monde d'avoir donné « quelques marques de tendreſſe à un malheu- « reux enfant de la même famille.

« De grace, Monſieur, ne me renvoyez pas « cette lettre avec mépris, ou déchirée, ou « ſans réponſe : mon père a ce droit & tous « ceux qu'il lui plaît d'exercer ſur ſa fille ; mais « perſonne de votre ſexe ne doit traiter ſi dure-

« ment une jeune perſonne du mien, lorſqu'elle « ſe contient dans les humbles ſentimens de ſup- « pliante où je ſuis.

« Après avoir vu donner de ſi étranges inter- « prétations à l'humble lettre que je vous avois « adreſſée, je dois craindre que celle-ci, que « je vous écris à la hâte & ſans précaution, « dans la ſimplicité de mon cœur, ne ſoit « encore plus mal reçue. Mais je vous ſup- « plie, Monſieur, d'avoir la bonté de faire « deux mots de réponſe à ma propoſition ; « quelque ſévères qu'ils puiſſent être. Je penſe « encore qu'elle mérite quelque attention. Je « m'engagerai de la manière la plus ſolemnelle, « à lui donner de la validité, en renonçant « pour toujours au mariage. En un mot, tout « ce qu'il m'eſt poſſible de faire, je le ferai, « pour rentrer en grace avec tout le monde. « Que puis-je dire de plus, ſi non que je ſuis, « ſans le mériter, *la plus malheureuſe fille de* « *la terre ?*

Betty a fait encore difficulté de porter cette lettre, ſous prétexte que c'étoit s'expoſer, elle à recevoir des injures, & moi à me la voir rapporter en pièces. Je veux en courir les riſques, lui ai-je dit, & je vous demande ſeulement de la remettre à ſon adreſſe. C'étoit

une choſe bien triſte, des plus triſtes, a-t-elle répondu, de voir de jeunes demoiſelles ſe révolter avec tant de violence contre leur devoir. Je l'ai aſſurée qu'elle auroit la liberté de tout dire, ſi elle vouloit être ma meſſagère cette fois ſeulement. Et elle deſcendoit avec ma lettre ; je lui ai recommandé encore de ſe dérober aux yeux de mon frère & de ma ſœur, de peur que leurs *bons* offices n'attiraſſent à ma lettre le ſort dont elle me menaçoit. C'eſt de quoi elle n'oſoit répondre, m'a-t-elle repliqué. Je ſuis actuellement dans l'attente de ſon retour.

Avec ſi peu d'eſpérance de faveur ou de pitié, j'ai pris le parti d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Je vous l'enverrois à préſent, ma chère, avec toutes celles que je vais réunir ſous une même enveloppe, ſi je n'avois beſoin de lumières pour me déterminer ſur la réponſe que je dois lui faire. J'aime mieux prendre la peine de vous en faire l'extrait, tandis que j'attends le retour de Betty.

« Ce ſont ſes plaintes ordinaires de la mau-
« vaiſe opinion que j'ai de lui, & de ma faci-
« lité à croire tout ce qui eſt à ſon déſavan-
« tage. Il m'a auſſi clairement entendue que je
« pouvois l'eſpérer, dans ma réflexion ſur le
« bonheur que ce ſeroit pour moi, ſi quel-

« que entrepriſe téméraire de ſa part contre « M. Solmes amenoit pour lui-même un évé- « nement fatal & prématuré. Il ſe reproche « beaucoup, me dit-il, d'avoir donné à ſon « extrême appréhenſion de me perdre, quel- « ques expreſſions trop vives dont il convient « que j'ai eu raiſon de m'offenſer.

« Il avoue qu'il a l'humeur prompte & « violente; c'eſt le défaut, dit-il, de tous les « bons naturels; & un homme ſincère ne peut « le cacher. Mais il en appelle à moi ſur ſa « ſituation. Si quelque choſe au monde eſt « capable de faire excuſer un peu de témérité « dans les expreſſions, n'eſt-ce pas l'état où il « ſe trouve, preſſé entre mon indifférence & « la malignité de ſes ennemis?

« Il croit trouver, dans ma dernière lettre, « plus de raiſons que jamais d'appréhender que « je ne me laiſſe engager dans les vues de mon « frère par la force, ſi l'on ne peut l'obtenir « par des voies plus douces, & il n'entrevoit « que trop que je le prépare de loin à ce « dénouement. Dans une idée ſi affligeante, « il me conjure de ne me pas prêter aux noires « intentions de ſes ennemis. Suivent des vœux « ſolemnels de réforme, des promeſſes d'une « fidélité, d'une complaiſance éternelles, le tout

« dans le ſtyle du plus humble & du plus
« profond abandon. Cependant il traite de cruel,
« le ſoupçon qui m'a fait attribuer toutes ſes
« proteſtations au beſoin qu'il ſent en avoir
« lui-même, d'après ſa mauvaiſe renommée.

« Il ſe mépriſe lui-même, & en fait l'aveu
« ſolemnel, pour ſes folies paſſées. Il remercie
« le ciel de lui avoir ouvert les yeux ſur ſes
« erreurs. Il ne lui manque plus que mes inten-
« tions particulières, pour aſſurer l'ouvrage
« de ſa réforme.

« Il s'engage à faire tout ce qui peut s'ac-
« corder avec l'honneur, pour obtenir ſa récon-
« ciliation avec mon père. Il conſent même,
« ſi je l'exige, à faire les premières ouvertures
« à mon frère, qu'il traitera comme ſon pro-
« pre frère, parce qu'il eſt le mien, s'il veut
« ne pas faire revivre, par de nouveaux outra-
« ges, la mémoire du paſſé.

« Il me propoſe, dans les termes les plus
« ſoumis & les plus preſſans, une entrevue
« d'un quart-d'heure, pour me confirmer la
« vérité de tout ce qu'il m'écrit, & me don-
« ner de nouvelles aſſurances de l'affection,
« & s'il eſt beſoin, de la protection de toute
« ſa famille. Il me confeſſe qu'il s'eſt procuré
« la clef d'une porte de jardin, qui mène à

« ce

« ce que nous nommons le *taillis*, & que, « ſi je veux ſeulement tirer le verrouil, du « côté intérieur, il peut y entrer la nuit, « pour attendre l'heure qu'il me plaira de choi- « ſir. Ce n'eſt point à moi qu'il aura jamais « la préſomption de faire des menaces; mais « ſi je lui refuſe cette faveur, dans le trouble « où l'ont jeté quelques endroits de ma lettre, « il ne ſait pas de quoi ſon déſeſpoir peut le « rendre capable.

« Après la détermination abſolue de mes « parens, les pas qu'ils ont déjà faits, avec « la déclaration de ne pas s'arrêter qu'ils ne « l'aient emporté, il me demande par quelle « voie je puis eſpérer d'éviter d'être à M. « Solmes, ſi je ſuis une fois menée chez mon « oncle Antonin; à moins que je ne ſois réſolue « d'accepter la protection qui m'eſt offerte par « ſa famille, ou de me réfugier à Londres, « ou dans quelqu'autre lieu, tandis que j'ai « encore le pouvoir de m'échapper. Il me con- « ſeille de m'adreſſer à votre mère, qui con- « ſentira peut-être à me recevoir ſecrètement, « juſqu'à ce que je puiſſe m'établir dans ma « terre & me réconcilier avec mes proches, « qui sûrement, dit-il, le déſireront autant

« que moi, auſſitôt qu'ils me verront hors de « leurs mains.

« Il m'apprend » (& c'eſt toujours mon étonnement par quelle voie il peut ſe procurer ces connoiſſances) « qu'ils ont écrit à M. Morden « pour le prévenir en faveur de leur conduite, « & qu'ils ne doutent pas de réuſſir à le faire « entrer dans tous leurs projets : il conclut, « que ſi mes amis particuliers me refuſent un « aſyle, il ne me reſte qu'une ſeule *voie*. Si « je veux, dit-il, l'honorer & le rendre le « plus heureux des hommes, en choiſiſſant moi- « même cette ſeule voie qui me reſte, les « articles ſeront bientôt dreſſés, avec des blancs « que je remplirai à mon gré. Que je lui « déclare ſeulement, de ma propre bouche, « mes volontés, tous mes doutes, tous mes « ſcrupules, & que je lui répète qu'aucune « conſidération ne me rendra la femme de « Solmes, & il ſera tranquille. Mais après une « lettre telle que ma dernière, il n'y a qu'une « entrevue qui puiſſe le calmer là-deſſus ; il « me preſſe d'ouvrir le verrouil dès la *nuit* « *ſuivante*, ou *cette nuit*, ſi je n'avois pas reçu « hier ſa lettre aſſez à temps. Il ſera déguiſé « d'une manière qui ne donnera aucun ſoupçon « quand il ſeroit apperçu. Il ſe préſentera à la

« porte du jardin, avec l'eſpoir de l'ouvrir « avec ſa clé. Et pendant ces deux nuits, il « n'aura point d'autre logement que le taillis, « pour attendre à chaque heure l'inſtant pro- « pice où je tirerai le verrouil; à moins qu'il « ne reçoive de moi des ordres contraires, ou « quelque arrangement pour un autre rendez- « vous. »

Cette lettre eſt datée d'hier. Ainſi, je le ſuppoſe, il étoit la nuit paſſée dans le taillis; il y paſſera encore cette nuit: & je ne lui ai pas répondu une ſeule ligne; & il eſt trop tard à préſent, quand je ſerois déterminée ſur ma réponſe. J'eſpère qu'il n'ira pas chez M. Solmes; & j'eſpère auſſi qu'il ne viendra point ici. S'il commet l'une ou l'autre de ces deux extravagances, je romps avec lui pour jamais.

A quoi me réſoudre? avec des eſprits ſi obſtinés! Plût au ciel! que je n'euſſe jamais.... mais que ſervent les regrets & les ſouhaits? Je ſuis dans une étrange perplexité: mais ai-je beſoin de vous le dire, après cette peinture de ma ſituation?

LETTRE LXII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mardi, à 7 heures du matin.

MON oncle m'a fait la grace de me répondre. Voici ſa lettre qu'on m'apporte en ce moment, quoiqu'écrite d'hier au ſoir, apparemment fort tard.

Lundi au ſoir.

MISS CLARY,

Vous êtes devenue ſi hardie, & vous nous remontrez ſi bien notre devoir, quoique vous ne vouliez pas remplir le vôtre, qu'il faut néceſſairement vous répondre. Perſonne n'a beſoin de votre bien, ni de vos conceſſions. Eſt-ce à vous, qui rejetez les conſeils de tout le monde, à preſcrire un mari pour votre ſœur ? Votre lettre à M. Solmes eſt inexcuſable. Je vous en ai déjà blâmée. Vos parens veulent être obéis, & il eſt juſte qu'ils le ſoient. Cependant votre mère vient d'obtenir que votre départ ſoit remis à jeudi, quoiqu'elle avoue que vous ne méritez pas cette grace, ni aucune autre faveur de ſa part. Ne m'écrivez plus. Je

ne recevrai plus aucune lettre de vous. Vous êtes trop ruſée pour moi. Vous êtes une fille ingrate, & dont la raiſon eſt perdue. Faudra-t-il donc que votre volonté faſſe la loi à tout le monde ? que vous êtes changée !

Votre oncle mécontent,

JULES HARLOWE.

Me voir entraînée jeudi pour le château environné de foſſés ! — pour la chapelle ! — pour M. Solmes ! comment ſupporter cette idée ? Ils me pouſſeront au déſeſpoir.

Mardi matin, à huit heures.

J'ai reçu une nouvelle lettre de M. Lovelace. Mon attente, en l'ouvrant, étoit d'y trouver des plaintes libres & hardies de ma négligence à lui répondre, pour l'empêcher de paſſer deux nuits à l'air, dans un temps qui n'eſt pas extrêmement agréable. Mais, au lieu de plaintes, elle eſt remplie des plus tendres inquiétudes ſur les cauſes de mon ſilence : « ſeroit-ce quelque « indiſpoſition ? aurois-je été renfermée plus « étroitement, comme il m'a ſouvent prévenue « que je dois m'y attendre. »

Il m'apprend ; « que dimanche dernier, il a « paſſé tout le jour ſous divers déguiſemens, « errant autour du jardin & des murs du parc ;

« & que toute la nuit ſuivante, il n'a pas quitté « le taillis, d'où il venoit eſſayer à toute heure « d'ouvrir la porte de derrière. Il pleuvoit, & « il avoit gagné un gros rhume & quelque reſ- « ſentiment de fièvre. Mouillé, comme il le fut « toute la nuit, ſa voix étoit preſque éteinte. »

Pourquoi ne s'emporte-t-il pas dans ſa lettre ? avec le traitement que j'eſſuye de mes parens, il eſt dangereux pour moi d'avoir le ſentiment d'une obligation à la patience d'un homme qui expoſe ſa ſanté pour moi.

« Il n'a pas trouvé, dit-il, d'autre abri qu'une « groſſe touffe de lierre qui s'eſt formée & « étendue autour de deux ou trois vieilles têtes « de chêne, & qui a bientôt été pénétrée de « la pluie. »

Vous vous rappelez l'endroit. Je me ſouviens que vous & moi, ma chère, dans un jour de chaleur brûlante, nous nous crûmes fort obligées à l'ombrage de ces vieux troncs couverts de lierre.

Je ne puis m'empêcher de convenir que je ſuis fâchée qu'il ait ſouffert pour l'amour de moi. Mais c'eſt lui qui l'a cherché.

Sa lettre eſt datée d'hier à huit heures du ſoir. Tout indiſpoſé qu'il eſt, il me dit : « qu'il « veillera juſqu'à dix, dans l'eſpérance que je

« lui accorderai l'entrevue qu'il me demande ſi « inſtamment. Enſuite il a un mille à faire à « pied, pour retrouver ſon laquais & ſon che- « val, & de-là, quatre milles juſqu'à ſon loge- « ment. »

Il m'avoue enfin « qu'il a dans notre famille « un homme de confiance, qui lui a manqué « depuis un jour ou deux. Son inquiétude, « dit-il, en eſt plus grande, parce qu'il ignore « comment je me porte & comment je ſuis « traitée. »

Cette circonſtance me fait deviner qui eſt l'eſpion. C'eſt *Joſeph Leman*, l'homme de la maiſon en qui mon frère a le plus de confiance, & qu'il employe le plus volontiers. Je ne trouve pas ce procédé honorable dans M. Lovelace. A-t-il pris cet infâme uſage, de corrompre les domeſtiques d'autrui, dans une cour voiſine où il a réſidé aſſez long-temps ? Il m'eſt venu ſouvent des ſoupçons ſur ce Leman, dans mes promenades & mes viſites à ma volière. Ses reſpects affectés pour moi me l'ont fait prendre pour un eſpion de mon frère ; & quoiqu'il prit ſoin de me plaire, en s'éloignant précipitamment du jardin & de ma baſſe-cour dès qu'il me voyoit paroître, je m'étonnois que ſes rapports n'euſſent pas fait retrancher quel-

que choſe de la liberté de mes promenades. (*) Peut-être cet homme eſt-il gagé de deux côtés, & trahit-il les deux perſonnes qu'il feint de ſervir. Des vues droites & pures n'ont pas beſoin de ces obliques détours. Une ame honnête s'indigne également contre le traître & contre celui qui l'emploie.

Il revient à ſes inſtances, pour obtenir une entre-vue. « Après la défenſe, dit-il, que je « lui ai faite de reparoître au bûcher, il n'oſe « déſobéir à mes ordres; mais il peut me don- « ner des raiſons ſi fortes pour lui permettre « de rendre une viſite à mon père & à mes « oncles, qu'il eſpère que je les approuverai. « Car il ne peut s'empêcher d'obſerver, qu'il « ne répugne pas moins à mes ſentimens qu'aux « ſiens, d'être réduit à des pratiques clan- « deſtines, qui ſiéent mal à un homme de ſa « naiſſance & de ſa fortune, & qui ne con- « viennent qu'à un vil *chercheur de fortune*. Mais, « ſi je conſens qu'il ſe préſente à moi de la « manière qui convient à un homme de naiſ- « ſance & d'honneur, il me promet que dans « ſa viſite, rien ne ſera capable d'altérer ſa

(*) M. Lovelace en a rendu raiſon dans la trente-cinquième Lettre.

« modération. Son oncle l'accompagnera, ſi je « le juge à propos, ou ſa tante Lawrance fera « la première viſite à ma mère, ou à ma tante « Hervey, ou même à mes deux oncles, ſi je « le préfère, & l'on fera des offres & des pro- « poſitions qui *sûrement* auront quelque poids « ſur ma famille.

« Il me demande en grace de ne pas lui refu- « ſer la permiſſion de voir M. Solmes. Sur ce « qu'il y a de plus ſacré, ſon intention n'eſt « pas de lui nuire ni de l'effrayer; mais ſim- « plement de lui repréſenter, du ton calme de « la raiſon, les fâcheux effets qui peuvent « réſulter d'une perſévérance inutile, & com- « bien elle eſt folle & peu généreuſe vis-à- « vis d'une ame auſſi noble que la mienne. Il « renouvelle d'ailleurs ſa réſolution d'attendre « mon libre choix, & le retour de M. Morden, « pour me demander le prix de ſa patience.

« Il eſt impoſſible, dit-il, qu'au moins une « de ces méthodes, n'ait pas quelque ſuccès. « Il obſerve que la préſence des perſonnes « mêmes, pour leſquelles on eſt mal diſpoſé, « adoucit l'âcreté des reſſentimens, qui s'ai- « griſſent au contraire par l'abſence ».

Là-deſſus, il recommence ſes importunités, pour m'engager à l'entrevue qu'il implore.

« Il a des affaires importantes qui l'appellent « néceſſairement à Londres ; mais il ne peut « quitter l'incommode logement où il ſe tient « caché dans un déguiſement indigne de lui, « qu'il ne ſoit abſolument certain, que je ne « me laiſſerai point abattre par la force ou par « d'autres voies, & qu'il ne me ſache délivrée « des inſultes de mon frère. L'honneur auſſi « bien que l'amour lui en fait une loi indiſ- « penſable, lorſqu'on publie dans le monde « que c'eſt à cauſe de lui que je ſuis ſi mal- « traitée. Mais une réflexion, dit-il, qu'il ne « peut s'empêcher de faire, c'eſt que mes « parens n'auroient aucune raiſon de reſſerrer « ainſi ma liberté par rapport à lui, s'ils ſavoient « comment je le traite, & à quelle diſtance je « le tiens de moi. Une autre réflexion encore, « c'eſt qu'ils paroiſſent perſuadés eux-mêmes, « qu'il a droit à d'autres traitemens de ma part, « & qu'ils le croient aſſez heureux pour « les recevoir ; tandis qu'au fond, j'en uſe « avec lui avec toute la rigueur que peut ſou- « haiter leur haine ; à l'exception de la correſ- « pondance dont je l'honore, à laquelle il « attache le plus grand prix, & qui lui a fait « ſupporter avec patience mille ſortes d'indi- « gnités.

« Il renouvelle ſes promeſſes de réforme. Il « eſt convaincu, dit-il, qu'il a déjà fait une « longue & dangereuſe courſe, & qu'il eſt « temps de revenir ſur ſes pas, & ce ne peut « être, ajoute-t-il, que par une conviction « intime & éclairée, qu'un homme qui a mené « une vie trop libre peut être ramené à ſes « devoirs, avant que l'âge ou les infirmités « viennent fondre ſur lui.

« Tous les eſprits généreux, remarque-t-il, « haïſſent la contrainte. Il s'arrête ſur cette « obſervation, mais il regrette de ne devoir « vraiſemblablement toutes ſes eſpérances, qu'à « cette contrainte, cette *aveugle* contrainte, « (c'eſt l'épithète très-juſte qu'il lui donne), « & nullement à mon eſtime & au choix libre « de mon jugement. Cependant il ſe flatte que « je lui fais quelque mérite de ſon entière ſou- « miſſion à toutes mes volontés, — de ſa « patience à ſouffrir les outrages journaliers de « mon frère, qui s'attaque non-ſeulement à lui, « mais encore à ſa famille, — de ſes veilles, « & des dangers auxquels il s'expoſe, ſans égard « au temps ni à la ſaiſon : circonſtance qu'il ne « relève qu'à l'occaſion du dérangement actuel « de ſa ſanté, ſans quoi, il ne rabaiſſeroit pas la « nobleſſe de ſa paſſion pour moi, par l'égoïſme

« de ce retour perſonnel ſur lui-même ».

Je ne puis diſſimuler ma peine de ſon indiſpoſition préſente.

Ici, ma chère, je crains de vous demander ce que vous auriez fait dans ma ſituation. Mais ce que j'ai fait, eſt fait. En un mot, j'ai écrit.

J'ai écrit que je conſentois, s'il étoit poſſible, à le voir demain au ſoir, entre neuf & dix heures, près du berceau de lierre, ou dans le berceau même, près de la grande caſcade, au fond du jardin, & que j'aurois ſoin de tirer le verrouil, afin qu'il pût ouvrir la porte avec ſa clef; mais que ſi l'entrevue me paroiſſoit impraticable, ou ſi je changeois de penſée, je lui en donnerois avis par un autre billet, qu'il devoit attendre juſqu'à l'entrée de la nuit.

Mardi, à 11 *heures.*

J'arrive du bûcher, où je viens de porter mon billet. Quelle diligence que la ſienne! il l'attendoit, ſans doute; car à peine avois-je fait quelques pas pour revenir, que mon cœur me faiſant je ne ſais quel reproche, je ſuis retournée pour le reprendre, dans la vue de le relire & de conſidérer encore ſi je devois ou non le laiſſer partir. Je ne l'ai plus trouvé.

Suivant toute apparence, il n'y avoit qu'un

foible mur de très-peu d'épaiſſeur entre M. Lovelace & moi, lorſque j'ai placé mon billet ſous la brique.

Je ſuis revenue mécontente de moi-même. Cependant, il me ſemble, ma chère, qu'il ne peut réſulter aucun mal de cette entrevue. Si je m'obſtine à la refuſer, il eſt capable de prendre quelque meſure violente. La connoiſſance qu'il a du traitement que je reçois à ſon occaſion, & par lequel on ſe propoſe ſurtout de lui arracher toutes ſes eſpérances, peut le mettre au déſeſpoir. Sa conduite dans la dernière occaſion où il m'avoit ſurpriſe, avec l'avantage de l'heure & du lieu, ne me laiſſe à craindre que d'être apperçue du côté du château. Ce qu'il demande n'eſt pas déraiſonnable, & ne peut compromettre dans l'avenir la parfaite liberté de mon choix. Il n'eſt queſtion que de l'aſſurer de ma propre bouche, que je ne ſerai jamais la femme d'un homme que je hais. Si je ne trouve pas un moment favorable & sûr pour deſcendre au jardin ſans être apperçue, & ſans courir aucun riſque, il faut qu'il s'attende à ſe trouver encore une fois ſeul au rendez-vous. Toutes ſes peines, & les miennes auſſi, n'ont pas d'autre ſource que ſes propres défauts. Cette penſée, quelqu'ennemie que je ſois de la tyran-

nie & de l'arrogance, ſous quelque forme que ce ſoit, diminue beaucoup à mes yeux le prix des riſques qu'il court, & des fatigues qu'il eſſuye, d'autant plus encore que mes ſouffrances, qui viennent de la même cauſe, ſurpaſſent aſſurément les ſiennes.

Betty me confirme que c'eſt jeudi qu'il faut partir. Elle m'a été envoyée pour me donner l'ordre de ſonger à mes préparatifs, & m'aider à les faire.

LETTRE LXIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mardi, à 3 heures, 28 Mars.

CE n'eſt pas la première fois que je vous ai entretenue des inſolences de Mlle. Betty, (¶) & comme je me trouve quelques momens de loiſir dont je peux diſpoſer, je vous ferai un récit abrégé de la ſcène en dialogue, qui vient, à l'inſtant même, de ſe paſſer entre nous. Ce ſera peut-être pour vous une ſorte de délaſſement des triſtes & inſipides ſujets dont je vous fatigue continuellement.

Comme elle aſſiſtoit à mon dîner, il lui a

plu d'obſerver que la nature ſe contentoit de peu ; & ſa preuve a été un compliment pour moi : car, dit-elle, vous, Miſs, vous ne mangez rien, & cependant vous n'avez jamais eu de votre vie un teint de ſanté plus frais & plus charmant.

La première partie de votre diſcours, Betty, lui ai-je dit, & votre obſervation, ſont juſtes. Et en voyant quel air de ſanté, & d'une ſanté réelle, ont les enfans du pauvre qui travaille, avec des eſtomacs qui ne ſont jamais remplis, & qui font rarement un bon repas dans toute une ſemaine, cela m'a ſouvent fait penſer combien le Dieu tout-puiſſant eſt bon pour ſes créatures, à cet égard comme dans tous les autres, d'avoir borné à ſi *peu* le néceſſaire de la vie : s'il en eût fallu davantage pour la ſubſtanter, les trois quarts de ſes créatures n'auroient ſu comment ſe le procurer : cela me rappelle deux eſpèces de proverbes ou ſentences, qui renferment un ſens admirable.

Quelles ſont-elles, je vous prie, Miſs ? J'aime à vous entendre converſer, lorſque votre ame eſt dans cette tranquillité dont vous paroiſſez jouir en ce moment. — L'une a rapport au ſujet dont nous parlons : la voici. *La pauvreté eſt la mère de la ſanté* ; & je vous dirai, Betty, que

ſi j'avois un meilleur appétit, & que j'euſſe l'imprudence de m'y livrer, dans un temps où je goûte ſi peu de repos, & où il me faut eſſuyer tant de chagrins & de perſécutions, je doute fort que je puſſe conſerver ma raiſon ſaine & libre.

Il n'eſt point de mal qui ne ſoit mêlé d'un peu de bien, répondit Betty, en me rendant proverbe pour proverbe. — Mais quelle eſt l'autre, Madame.

Que *les plaiſirs des riches ſont le fruit des larmes du pauvre.* Il me paroît donc juſte, que l'abondance dont l'un jouit ſoit expiée par les maladies, & que l'indigence de l'autre ſoit recompenſée par cette bonne ſanté, qui rend toutes les autres peines légères en comparaiſon. Et delà vient ce troiſième proverbe, Betty, puiſque vous aimez les proverbes; que *pieds nuds valent mieux que jambe eſtropiée*: c'eſt-à-dire, que de ne pouvoir pas marcher. Elle fut fort ſatisfaite de m'entendre. Voyez, répondit-elle, quelle belle choſe c'eſt que le ſavoir! moi j'ai toujours eu, depuis mon enfance, du goût pour la lecture, quoique je n'euſſe à lire que les contes de ma mère Loye, ou des contes de fées; (& ici elle ſe donna les graces de la tabatière) ſi mes parens m'avoient laiſſé aller

mon

mon train, j'aurois été & je ſerois aujourd'hui une heureuſe créature.

Il y a tout à parier que vous auriez fait de grands progrès, Betty : Et même, telle que vous êtes, je ne puis m'empêcher de convenir, que depuis que j'ai eu l'avantage de votre compagnie dans cette intimité, j'ai entendu ſortir de votre bouche plus de traits d'eſprit, que je n'en ai entendu à table des camarades de collége de mon frère.

Je ſuis votre ſervante, chère Miſs, en me détachant une de ſes plus belles révérences : louée par un auſſi bon juge que vous ! il y a de quoi rendre vaine, & (en prenant une ſeconde priſe), je dois avouer, (avec un panchement de tête) que j'ai entendu des étudians renommés dire ſouvent & fort ſouvent de grandes ſottiſes ; des choſes qu'en vérité je rougirois moi-même de lâcher. Mais j'imaginois qu'ils le faiſoient par eſprit d'humilité, & pour ſe prêter à l'ignorance des perſonnes qui n'avoient pas leur ſcience.

Afin de ne pas la rendre *trop vaine*, je lui ai dit, que cette heureuſe vivacité, cette gaîté d'eſprit qui ſe montroit en elle, ne lui faiſoit pas perſonnellement autant d'honneur qu'à ſon

ſexe, qui, comme j'avois eu pluſieurs occaſions de le remarquer, avoit ſur l'autre de grands avantages, dans toutes les facultés qui tenoient à l'imagination. Et voilà pourquoi je ſuis bien aiſe de vous le faire obſerver, Mlle. Betty, comme j'ai eu dernièrement occaſion de le faire, votre talent pour la repartie & les ſaillies, lorſqu'il trouve ſur quoi s'exercer, ſe déploye avec plus d'avantage qu'on ne peut l'attendre d'une perſonne que ſes parens, pour répéter votre phraſe, n'ont pu laiſſer *aller ſon train.*

La demoiſelle m'a donné ſur le champ une preuve de la vérité de ma remarque, & beaucoup plus leſte que je ne m'y ſerois attendue. Si notre ſexe, a-t-elle répondu, a tant d'avantage du côté de la vivacité, il eſt moins étonnant alors, que vous, Miſs, qui avez reçu une ſi belle éducation, vous ſurpaſſiez dans ce talent tous les hommes, & les femmes auſſi, qui ont l'avantage de vous approcher.

Bon Dieu, Betty, quelle preuve vous me donnez-là de votre eſprit & de votre courage tout-à-la-fois? Oh, c'eſt vous ſurpaſſer vous-même! ce ſeroit un moyen de rendre les jeunes demoiſelles moins vaines, & plus défiantes d'elles-mêmes, que de leur donner la compa-

gnie de ſuivantes auſſi vives & auſſi ſpirituelles, qui auroient la permiſſion d'exercer leur talent ſur leurs maîtreſſes, comme vous avez fait le vôtre depuis quelque temps ſur moi. — Mais ôtez cela, Mlle. Betty.

Quoi, Miſs, vous n'avez rien mangé du tout. — J'eſpère que je n'ai rien dit qui vous ait donné de l'humeur contre votre dîner. — Nullement, Mlle. Betty ; je ſuis à préſent aſſez bien accoutumée à vos libertés, vous le ſavez — je ne ſuis pas fâchée, après tout, de voir que ſi la génération des jeunes Ladis du goût moderne, & qui ont de l'eſprit, venoit à s'éteindre, elle pourroit être remplacée par les demoiſelles qu'elles placent près d'elles au ſecond rang, en un mot, par leurs filles de chambre & leurs confidentes. Votre jeune maîtreſſe a beaucoup contribué à développer en vous ce bel eſprit. Elle a toujours préféré votre compagnie à la mienne. Elle vous a laiſſée aller votre train ; & par-là, Betty, vous avez gagné à ſa converſation ce que j'ai perdu.

Ah, Miſs, ſi vous le prenez par là, perſonne n'a dit de meilleures choſes que Miſs Harlowe. Je pourrai, ſi ça vous faiſoit plaiſir, vous en citer un trait, ſur ce que je lui diſois que depuis quelque temps vous viviez d'air, que

vous n'aviez plus d'appétit pour rien, & que cependant vous n'aviez jamais eu un plus beau teint de ſanté.

Je ſuis sûre, Mlle. Betty, que c'étoit un trait fort innocent, s'il vous faiſoit plaiſir de m'en faire part?

Ah! voici tout ce que c'eſt, Miſs: que c'étoit l'humeur qui avoit éteint votre appétit; & que le plaiſir de l'obſtination étoit boire & manger, toilette & tout pour vous.

Oui, Mlle. Betty; elle a dit cela! je me flatte qu'elle a ri en le diſant, comme elle fait à *toutes les bonnes choſes* qu'elle dit, ſuivant ſon expreſſion. Le trait eſt vraiment piquant & bien ingénieux. Je ſouhaiterois bien que mon eſprit fut aſſez tranquille pour eſſayer auſſi de faire de l'eſprit. Mais ſi vous admirez d'auſſi belles ſentences, je veux vous régaler d'une auſſi: & la voici: *l'encouragement & l'approbation nous font trouver des talens, dont nous ne nous étions jamais doutés*: & elle peut ſervir pour la maîtreſſe & pour la ſuivante, & je vous en donnerai encore une autre, qui eſt le contraire de la première, & qui ſera pour moi ſeule: *le découragement & la perſécution affaiſſent les ames bien nées & émouſſent la pointe de l'imagination.* Et voilà de quoi expliquer l'ef-

prit brillant de ma ſœur & ma ſtupidité. Les ames bien nées, entendez-vous, Mlle. Betty, & les eſprits ingénieux ſont deux choſes bien différentes; & je ne préſume pas aſſez de moi, pour m'arroger la dernière de ces deux qualités.

Seigneur Dieu, Miſs, a dit l'étourdie, vous ſavez bien des choſes pour votre âge! vous pouvez vous flatter d'être une jeune dame bien ſavante! — quelle pitié, que.....

Point de vos *pitiés*, Mlle. Betty. Je ſais ce que vous voulez dire. Mais, dites-moi, ſi vous le pouvez: eſt-il bien décidé que je dois être conduite jeudi chez mon oncle Antonin? — Je voulois un peu me payer de ma patience, qu'elle avoit aſſez bien exercée, en tirant d'elle toutes les lumières que je pourrois.

Mais, Miſs, (en s'aſſeyant à quelque diſtance de moi) excuſez-moi, ſi je m'aſſied, en tappant un petit coup vif & léger ſur ſa tabatière, les paupières ouvertes, & la priſe de tabac délicatement preſſée entre un doigt & le pouce, & les trois autres tendus, avec un geſte plein d'élégance — je ne puis vous diſſimuler, que c'eſt mon opinion, qu'il vous faut certainement partir jeudi; & cela *bon gré malgré*, pour me ſervir de l'expreſſion françoiſe que j'ai entendue employer à ma jeune maîtreſſe.

Que je le veuille, ou que je ne le veuille pas, c'eſt ce que vous voulez dire par là, je crois, Mlle. Betty ?

Juſtement, Miſs.

Cependant, Betty, je ne me ſens point du tout d'humeur d'être chaſſée ſi bruſquement de la maiſon. — Croyez-vous qu'on ne me permettroit pas de différer encore d'une ſemaine ?

Comment voulez-vous que je puiſſe le ſavoir, Miſs ?

O ! Mlle. Betty, vous pourriez me dire bien des choſes ſi *c'étoit votre plaiſir.* — Mais on m'ôte ici la liberté d'écrire à perſonne de la famille : perſonne à préſent ne veut approcher de moi; & perſonne ne veut me permettre de les voir. Comment ferai-je pour leur faire paſſer ma prière, de demeurer encore ici une huitaine ou une quinzaine de plus ?

Hé mais ! Miſs, j'imagine, que ſi vous étiez diſpoſée à montrer quelque complaiſance, vos parens le ſeroient auſſi à en avoir un peu pour vous. Voudriez-vous attendre des faveurs, & n'en accorder vous-même aucune ?

Merveilleuſement répondu, Betty ! mais qui ſait ce qui peut réſulter de mon tranſport chez mon oncle Antonin ?

Qui le ſait, Miſs ? Mais tout le monde

le devinera aiſément, ce qui en peut réſulter.

Quoi donc, Betty? Voyons.

Quoi? répéta l'impertinente créature: le voici, Miſs: vous continuerez de vous nuire à vous-même, comme vous avez fait juſqu'à préſent, & vos parens ſeront obéis, comme de ſi bons parens doivent l'être.

Si je n'étois pas auſſi accoutumée à vos *doivent*, Mlle. Betty, & à me voir remontrer mon devoir par les oracles de votre ſageſſe, je pourrois treſſaillir de ſurpriſe à la hardieſſe de votre langage.

Vous paroiſſez fâchée, Miſs; je ne crois pas avoir pris de libertés indécentes.

Si tu le crois réellement, ton ignorance mérite plus de pitié que ton inſolence de reſſentiment: je voudrois que tu me laiſſaſſes ſeule (5).

Lorſque les jeunes demoiſelles s'écartent de leur devoir, il n'eſt pas fort ſurprenant qu'elles prennent de l'humeur contre une perſonne qui fait le ſien.

Perſonne n'ignore, Miſs, que vous ſavez dire d'un ton fort tranquille, ſans citer les noms des gens, comme j'ai vu faire dans la colère à quelques perſonnes du bon ton, tout comme à d'autres, des choſes très-piquantes: mais j'aurois ſouhaité que vous euſſiez voulu

permettre au chevalier Solmes de vous voir, il vous auroit conté ſur le chevalier Lovelace des hiſtoires qui auroient pu vous le faire prendre en haine pour toujours.

Et ſavez-vous, Betty, quelques-unes de ces fâcheuſes hiſtoires? Non en vérité, Miſs; mais je ſuppoſe que vous les apprendrez chez votre oncle, & peut-être vous en dira-t-on beaucoup plus que vous n'en voudriez entendre.

On me dira tout ce qu'on voudra; je n'en ſuis pas moins déterminée contre M. Solmes, dût-il m'en coûter la vie.

Si cela eſt, Miſs, recommandez-vous donc au ciel; car après votre lettre au chevalier Solmes, dont ils font tant de cas, & leur antipathie contre le chevalier Lovelace, qu'ils déteſtent, ils ne garderont plus aucun ménagement avec vous.

Que feront-ils, Betty? il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent me tuer. Que peuvent-ils donc faire?

Vous tuer! non. Mais vous ne ſortirez jamais de-là, que vous ne vous ſoyez rendue à votre devoir. Et on ne vous laiſſera pas le papier & les plumes, comme on a fait ici. Ils ſont perſuadés que vous n'en faites pas un bon uſage, & on vous les auroit déjà ôtés ici, ſi vous

n'étiez pas ſi proche de votre départ. On ne vous permettra de voir perſonne; d'entretenir de correſpondance avec perſonne. Ce qu'on pourra faire de plus, c'eſt ce que je ne ſaurois vous dire. Et quand je le ſaurois, il ne paroît pas à propos de vous l'apprendre. Mais vous, vous pouvez tout prévenir d'un ſeul mot; & je déſire bien que vous le faſſiez, Miſs. Tout ſeroit alors paix & bonheur. Et s'il m'eſt permis de dire ce que je penſe, je ne ſais pas pourquoi un homme ne vaudroit pas un autre homme? pourquoi un homme ſage ſurtout, ne vaudroit pas un libertin?

Fort bien, Betty, lui ai-je dit avec un ſoupir; ton impertinence eſt fort inutile. Mais je vois qu'en effet, je ſuis deſtinée à être une créature bien malheureuſe. Cependant je veux haſarder encore une requête devant eux.

Et laſſée de cette impertinente créature & de moi-même, je me ſuis retirée dans mon cabinet, où ſans m'arrêter à la défenſe de mon oncle Harlowe, je lui ai écrit quelques lignes, dans la vue d'obtenir du moins un répit, ſi mon départ eſt abſolument réſolu. Et cela, ma chère, pour me mettre en état de ſuſpendre l'entrevue que j'ai promiſe à M. Lovelace: car je trouve au fond de mon cœur des preſſentimens qui

m'effrayent ſur ce rendez-vous, & qui ne ſont qu'augmenter de plus en plus, ſans que je ſache pourquoi. Au-deſſous de l'adreſſe de la lettre, j'ai mis ces deux mots, *de grace*, *cher Monſieur*, *ayez la bonté de lire ce billet....* J'en joins ici la copie.

Mardi ſoir,

« Très-honoré Monſieur, cette fois ſeule-
« ment, faites que je ſois entendue avec
« patience, & qu'on m'accorde ma prière. Je
« demande uniquement que ce ne ſoit pas ſitôt
« que jeudi prochain, qu'on m'entraîne d'ici.

« Pourquoi votre malheureuſe nièce ſeroit-
« elle chaſſée de la maiſon ſi bruſquement, ſi
« honteuſement? Obtenez-moi, Monſieur, un
« délai de quinze jours. J'eſpère que dans l'in-
« tervalle, vos rigueurs à tous pourront ſe
« relâcher. Ma chère maman n'aura pas beſoin
« de fermer ſa porte, dans la crainte de voir
« ſa malheureuſe fille, diſgraciée d'elle: je me
« garderai bien de me préſenter devant elle ou
« devant mon père, ſans permiſſion. Un répit
« de quinze jours eſt une faveur bien légère,
« à moins qu'on ne ſoit réſolu de rejeter tout
« ce que je demande. Cependant elle eſt de la
« plus grande importance pour le repos de mon
« eſprit. Obtenez-la moi, cher Monſieur; &

« vous ne ſauriez jamais obliger davantage « *votre nièce auſſi reſpectueuſe, qu'affligée à* « *l'excès.* »

CL. HARLOWE.

Betty s'eſt chargée de ma lettre. Heureuſement mon oncle n'étoit pas parti. Il attend à préſent ma réponſe à une nouvelle propoſition que vous allez lire dans la ſienne :

« Votre départ étoit abſolument fixé à jeudi « prochain. Cependant votre mère, ſecondée « par M. Solmes, a ſollicité ſi fortement pour « vous, qu'on accorde le délai que vous de- « mandez ; mais ſous une condition. Il dépendra « de vous de le faire durer plus ou moins de « quinze jours. Si vous refuſez cette condition, « votre mère déclare qu'elle renonce à inter- « céder jamais pour vous, & vous ne méritez « pas même la faveur qu'on vous offre ici, puiſ- « que vous l'attendez de notre changement & « non pas du vôtre.

« Cette condition ſe réduit à ſouffrir pendant « une heure la viſite de M. Solmes, qui vous « ſera préſenté par votre mère, ou votre ſœur, « ou votre oncle Antonin ! on vous laiſſe le « choix.

« Si vous réſiſtez, vous partez, prête ou « non, jeudi prochain pour une maiſon qui

« vous eſt devenue depuis peu étrangement
« odieuſe. Répondez donc directement ſur ce
« point : ſans ſubterfuges. Nommez votre jour
« & votre heure. M. Solmes ne vous mangera
« point. Voyons s'il y a du moins quelque
« choſe en quoi vous ſoyez diſpoſée à nous
« obliger ou non.

JULES HARLOWE.

Après quelques momens de délibération, je me ſuis déterminée à les ſatisfaire. Toute ma crainte eſt que M. Lovelace n'en ſoit informé par ſon agent, & que ſes allarmes ſur cette viſite ne le précipitent dans quelque réſolution déſeſpérée : d'autant plus qu'ayant à préſent quelques jours devant moi, je penſe à lui écrire, pour ſuſpendre une entrevue dont je m'imagine qu'il ſe croit sûr. Voici la réponſe que j'ai faite à mon oncle.

MONSIEUR,

Quoique je ne voye pas quel peut être le but de la condition qu'on m'impoſe, j'y ſouſcris. Que ne puis-je ſouſcrire de même à tout ce qu'on exige de moi ! ſi je dois nommer quelqu'un pour accompagner M. Solmes, & que ce ne puiſſe être ma mère, dont la préſence ſeroit ce que j'ai de plus heureux à ſouhaiter, que ce ſoit mon oncle, s'il a la bonté d'y

conſentir. Si je dois nommer le jour, (on ne me permettroit pas ſans doute de le renvoyer trop loin) que ce ſoit mardi prochain : l'heure, quatre heures après midi : le lieu, ou le berceau de lierre, ou le petit parloir, qu'il m'étoit permis autrefois de nommer le mien.

Cependant, Monſieur, accordez-moi votre protection auprès de ma mère, pour l'engager dans cette occaſion à m'honorer de ſa préſence. Je ſuis, Monſieur, &c.

CL. HARLOWE.

On m'apporte en ce moment la réponſe..... J'avois cru qu'il convenoit à mon averſion de nommer un jour éloigné; mais je ne m'étois pas attendue qu'il fût accepté. Voilà donc une ſemaine de gagnée! .... Voici la réponſe.

« Vous avez bien fait de vous rendre. Nous « ſommes portés à juger favorablement des « plus légères marques de votre obéiſſance. « Cependant il ſemble que vous ayez regardé « ce jour comme un jour ſiniſtre, puiſque « vous l'avez remis ſi loin. On ne laiſſe pas « d'y conſentir. Il n'y a point de temps à per- « dre, ſi nous vous trouvons autant de géné- « roſité après cette entrevue, que vous nous « avez trouvé d'indulgence auparavant. Je vous « conſeille donc de ne pas vous endurcir volon-

« tairement, & ſurtout de ne prendre aucune « réſolution d'avance. M. Solmes eſt plus em- « barraſſé, & j'oſe dire plus tremblant, à la « ſeule penſée de paroître devant vous, que « vous ne pouvez l'être dans l'attente de ſa « viſite : ſon motif eſt l'amour. Que la haine « ne ſoit pas le vôtre. Mon frère Antonin ſera « préſent. Il eſpère que vous mériterez ſon affec- « tion en vous comportant civilement avec un « ami de la famille. Votre mère avoit la liberté « d'y être auſſi, ſi elle l'eût jugé à propos : « mais elle dit que pour tout au monde, elle « ne s'y engageroit point ſans avoir reçu aupa- « ravant de votre part, les encouragemens « qu'elle déſire. Permettez, qu'en finiſſant, je « vous donne un petit avis : c'eſt de faire un « uſage diſcret de votre plume & de votre « encre. Il me ſemble qu'une jeune perſonne, « qui a de la délicateſſe, doit être moins facile « à écrire à un homme, lorſqu'elle eſt deſtinée « pour un autre.

« Je ne doute pas que cette première com- « plaiſance de votre part n'en produiſe de plus « grandes, qui rétabliront bientôt la tranquillité « de la famille ; & c'eſt le déſir ardent d'un « oncle qui vous aime. »

JULES HARLOWE.

« Vous n'avez pas beſoin de nous écrire « davantage, à moins que ce ne ſoit dans les « vues pour leſquelles nous ſommes décidés. »

Cet homme, ma chère, eſt *plus tremblant* de la crainte de paroître à mes yeux que moi de celle de le voir! Comment cela eſt-il poſſible? s'il avoit ſeulement la moitié de mon effroi, il ne ſouhaiteroit pas notre entrevue. L'amour pour motif! Oui! l'amour de lui-même. Il n'en connoît pas d'autre. Le véritable amour cherche moins ſa propre ſatisfaction que celle de l'objet aimé. Peſé à cette balance, comme le nom de l'amour eſt profané dans la bouche de cet homme!

Que je ne prenne point mes réſolutions d'avance! cet avis vient trop tard.

Je dois *faire un uſage diſcret de ma plume.* Dans le ſens qu'ils entendent, & de la manière dont ils ont arrangé les choſes, cet article, je le crains bien, m'eſt encore auſſi impoſſible que l'autre.

Mais *écrire à un homme lorſque je ſuis deſtinée pour un autre!* quelle choquante expreſſion!

N'ayant point attendu que cette faveur me fût accordée, pour me repentir de la promeſſe que j'ai faite à M. Lovelace, vous jugez bien qu'après avoir obtenu ce délai, je n'ai pas héſité un moment à la révoquer. Je me ſuis

hâtée de lui écrire que je trouvois du danger à le voir comme je me l'étois proposé ; que les ſuites fâcheuſes de cette démarche, ſi quelque accident la faiſoit découvrir, ne pouvoient être juſtifiées par aucun motif raiſonnable ; que le matin & le ſoir, en prenant l'air au jardin, je m'étois apperçue que j'étois plus obſervée par un domeſtique que par tous les autres : qu'en ſuppoſant que ce fût celui dont il ſe croit sûr, il pouvoit fort bien, ſi l'occaſion lui en étoit offerte, nous trahir lui ou moi, malgré ſon obligation de nous ſervir ; & que ma conduite ne m'avoit pas accoutumée à me livrer à la diſcrétion des valets : que j'étois fâchée qu'il ſuivît des meſures de nature à rendre néceſſaire à ſes yeux une démarche, qui paroiſſoit aux miens très-répréhenſible, & impoſſible à juſtifier : qu'approchant du moment critique, qui devoit décider entre mes parens & moi, je ne voyois point à quoi pourroit ſervir notre entrevue, ſurtout lorſque les voies qui avoient favoriſé juſqu'alors notre correſpondance n'étoient ſoupçonnées de perſonne, & qu'il pouvoit m'écrire librement ſes idées : qu'en un mot, je me réſervois la liberté de juger de ce qui étoit convenable dans les circonſtances, particulièrement

ticulièrement lorſqu'il pouvoit être aſſuré que je préférois la mort à M. Solmes.

Mardi au ſoir.

J'ai porté au dépôt ma lettre à M. Lovelace. Malgré l'aſpect menaçant que prennent les choſes, je ſuis beaucoup plus contente de moi, en refuſant cette entrevue, que je ne l'étois auparavant. A la vérité, je ne doute pas que ce changement ne lui cauſe un peu de mauvaiſe humeur. Mais je m'étois réſervé le droit de changer de penſée, & il doit s'imaginer aiſément que dans l'intérieur d'une maiſon il peut ſurvenir mille choſes dont on ne peut juger au-déhors. D'ailleurs je lui en ai fait entrevoir quelques-unes qui ſont d'un aſſez grand poids pour le ſatisfaire : & je trouverois fort étrange qu'il ne fût pas ſatisfait dans cette occaſion, & que même il ne reçût pas mes raiſons d'aſſez bonne grace pour me perſuader que ſa dernière lettre eſt dictée par ſon cœur. S'il eſt auſſi touché de ſes fautes paſſées qu'il le prétend depuis quelque temps, ne doit-il pas avoir un peu corrigé ſon impétuoſité naturelle ? il me ſemble que le premier pas vers la réforme, eſt de ſubjuguer ces fougues d'emportement, d'où naiſſent ſouvent les plus grands maux, & d'apprendre à ſouffrir des contre-temps. Quelle

eſpérance de voir prendre à quelqu'un l'empire néceſſaire ſur des paſſions plus violentes, & fortifiées par l'habitude, s'il ne parvient pas même à ſe rendre maître de ſes paſſions iraſcibles ?

Il faut, ma chère, que vous me faſſiez l'amitié d'employer quelque perſonne de confiance, pour vous informer ſous quels déguiſemens M. Lovelace s'eſt établi dans l'auberge du petit village qu'il appelle Neale. Si ce lieu eſt celui que je m'imagine, je ne le prenois que pour un hameau, ſans nom & ſans hôtellerie.

Comme il doit y avoir fait un long ſéjour, pour avoir été ſi conſtamment près de nous, je ſerois bien aiſe d'être un peu informée de ſa conduite & de l'idée que les habitans ont de lui : il eſt impoſſible que depuis ſi long-temps il n'ait pas donné quelque ſujet de ſcandale, ou quelque eſpérance de réforme. Ayez cette complaiſance pour moi, ma chère ; je vous apprendrai une autre fois les raiſons que j'ai de le ſouhaiter, ſi vos informations mêmes ne vous les font pas découvrir.

LETTRE LXIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mercredi, à neuf heures du matin.

JE reviens dans le moment de ma promenade du matin, & j'ai déjà trouvé une réponſe de M. Lovelace à la lettre que je mis pour lui au dépôt hier au ſoir. Il faut qu'il ait avec lui une plume, de l'encre & du papier; car elle eſt datée du taillis; avec cette circonſtance, qu'il l'a écrite ſur un genou & l'autre à terre. Mais ce n'eſt pas par un ſentiment de reſpect pour celle à qui elle eſt adreſſée, comme vous allez voir!

Qu'on a raiſon de nous inſtruire de bonne heure à tenir ce ſexe dans l'éloignement! Un cœur ſimple & ouvert, qui ſe fait une peine de déſobliger, ſe laiſſe facilement, je le vois, mener plus loin qu'il ne veut. Il n'a que trop de penchant à ſe laiſſer gouverner par les mouvemens d'un caractère hardi, qui prend droit des moindres avantages pour augmenter ſes prétentions. Rien n'eſt ſi difficile, ma chère, pour une jeune perſonne d'un bon naturel, que de refuſer lorſqu'elle eſt ſans défiance. L'expérience

peut bien reſſerrer le cœur & l'endurcir, quand il a eu à ſouffrir de ſa folle facilité : & la juſtice le veut ainſi, ſans quoi l'inégalité ſeroit trop choquante dans notre commerce avec le monde.

Pardonnez ces graves réflexions. Cet homme m'a bleſſé le cœur au vif. Je vois que ſa douceur n'étoit qu'artifice. L'emportement & un caractère hautain pareil à ceux que je n'ai que trop appris à connoître dans ma famille, ſont chez lui la nature. Dans la diſpoſition où je ſuis, je doute que je ſois jamais capable de lui pardonner ; car certainement rien ne peut excuſer ſon impatience, après ne lui avoir donné cette attente qu'avec réſerve, & en gardant la liberté de la révoquer. Moi ! ſouffrir tout ce que je ſouffre par lui, & me voir traitée néanmoins comme ſi j'étois obligée de ſupporter encore des inſultes de lui ! mais prenez la peine de lire ſa lettre, que j'enferme ici.

A MISS CLARISSE HARLOWE.

« Grand dieu !

Que faut-il que je devienne ! où trouverai-je la force de ſoutenir ce renverſement de mon eſpérance ? ſans cauſe, ſans raiſon nouvelle !... J'écris ſur un genou, l'autre plié dans la fange ;

les pieds engourdis d'avoir erré dans le fond de la nuit au travers des plus épaiſſes roſées qui ſoient jamais tombées ; mes cheveux & mon linge trempés de la froide gelée blanche qui dégoute ſur eux ; à la première pointe du jour ; — avant que le ſoleil ſoit levé & puiſſe me ſécher ! — puiſſe-t-il ne ſe lever jamais, s'il ne doit pas apporter quelque ſoulagement à mon ame plongée dans la nuit du déſeſpoir. La meſure des tranſports de joie que vous m'aviez inſpirée, trompeuſe toujours aimable, eſt celle de mes angoiſſes préſentes.

(¶) O femme ſi chérie de moi ! — Mais vos excuſes mêmes ne ſont-elles pas autant d'aveux que vos prétextes ſont inexcuſables ? Je ne ſais ce que je dois écrire.... ce valet, dites-vous ; ſur votre chemin ! par le grand Dieu du ciel, ce valet n'étoit pas, n'oſeroit pas, ne peut pas être ſur votre chemin ! — Malédiction ſur la froide excuſe que vous alléguez, pour m'enlever une eſpérance dont j'étois ſi tranſporté ! (♭)

Eſt-il donc vrai que *vous touchiez au moment critique & déciſif* entre vos parens & vous ? & n'eſt-ce pas une raiſon pour moi, d'attendre plus que jamais l'entrevue qui m'avoit été promiſe ?

Je *puis écrire librement mes idées*, dites-vous ! Non, non, cela eſt impoſſible. Impoſſible, que j'écrive la centième partie de mes penſées & de mes craintes.

O ſexe plein d'irréſolution ! ſexe ami du changement ! Mais ſe peut-il que Miſs Clariſſe....

Pardonnez, Mademoiſelle ; dans mon trouble, je ne ſais ce que j'écris.

Cependant, je dois inſiſter, j'inſiſte ſur votre promeſſe, ou du moins ſur la bonté de juſtifier par de meilleures excuſes votre manque de parole, ou de me convaincre que des raiſons étrangères, plus fortes que celles que vous me préſentez, vous y ont forcée. C'eſt à celui à qui l'on a donné une promeſſe, & une promeſſe précédée d'une délibération, qu'appartient le droit d'en diſpenſer, à moins qu'il ne ſoit ſurvenu d'ailleurs quelque néceſſité apparente, qui a ôté abſolument le pouvoir de la remplir.

La première promeſſe que vous m'ayez jamais faite ! une promeſſe à laquelle, peut-être, la mort & la vie ſont attachées ! mon cœur ſuccombe ſous l'accablante idée du barbare traitement dont vous êtes menacée en haine de moi.

Vous préfériez la mort à Solmes, (que mon

ame eſt révoltée d'une odieuſe concurrence !) O la bien aimée de mon cœur ! qu'eſt-ce que tout cela, que des mots ? & des mots de quelle bouche ..... de la plus charmante & la plus adorable..... qui ? une infidèle à ſa promeſſe : faut-il vous donner ce nom ? Après cet exemple de la légèreté avec laquelle vous vous diſpenſez d'acquitter votre première promeſſe, comment pourrai-je me repoſer ſur une aſſurance combattue par des devoirs ſuppoſés, par une perſécution plus enflammée que jamais, & par une haine ouvertement déclarée contre moi !

Si vous voulez, ma plus chère vie, prévenir mon déſeſpoir, ou du moins des ſuites déſeſpérées, rendez-moi l'eſpérance, en renouvelant votre promeſſe. C'eſt ma *deſtinée* qui touche véritablement à *ſon point critique.*

Pardon, chère Clariſſe, je ſais que j'ai eu tort de vous écrire dans le moment des plus cruelles angoiſſes de mon ame. En vous écrivant au premier rayon de clarté qui m'a ſervi à lire votre lettre, & cette imprévue & accablante annonce ! je n'oſe relire ce que j'ai écrit. Il faut que je porte au dépôt l'expreſſion de mon déſeſpoir. Il ſervira à vous faire connoître l'excès de mes craintes ; que cet oubli de votre première promeſſe ne ſoit pour moi le pré-

lude du plus grand de tous les malheurs. D'ailleurs, n'ayant point d'autre papier, je ne puis quand je le voudrois, recommencer ma lettre : dans ce lieu ſombre, mon ame eſt ſombre, & toute la nature autour de moi eſt ténébreuſe & ſombre comme elle. Ma confiance eſt dans votre bonté. Si la chaleur de mes tranſports attire votre mécontentement plutôt que votre pitié, vous faites injure à l'excès de mon amour, & je comprendrai trop bien que je ſuis menacé d'être ſacrifié à plus d'un perfide ennemi. Patience & pardon, très-chère Clariſſe : je ne parle ici que de Solmes & de votre frère. Mais, ſi conſultant votre généroſité ordinaire, vous excuſez mes tranſports, & me renouvelez la promeſſe d'une entrevue ; que ce Dieu, que vous faites profeſſion de ſervir, & qui eſt le Dieu de la vérité & de la foi des promeſſes, vous recompenſe de l'une & de l'autre faveur, & d'avoir rendu la vie, avec l'eſpérance, à celui qui vous adore toujours, mais qui eſt preſque au déſeſpoir. »

LOVELACE.

Dans la grotte de lierre du taillis, à la première pointe du jour.

Voici la réponſe que je vais lui rendre.

Mercredi matin.

« Je ſuis étonnée, Monſieur, de la liberté de vos reproches. Importunée, fatiguée par vos inſtances, qui m'ont arraché, contre la bienſéance & mon inclination, un conſentement pour une entrevue ſecrète, dois-je être en butte à vos attaques, à vos injures & à vos réflexions ſur mon ſexe, parce que je me ſuis crue obligée par la prudence de changer de réſolution! Liberté que je m'étois réſervée, lorſque je vous ai donné cette eſpérance, qu'il vous plaît d'appeler promeſſe. J'avois aſſez de preuves de l'emportement de votre caractère avec d'autres que moi, mais il eſt peut-être heureux pour moi d'en avoir perſonnellement une qui m'apprenne que vous êtes homme à ne pas m'épargner plus, quand je ſuis les avis de ma raiſon, que vous ne faites les autres, parce qu'ils veulent m'amener aux vues de la leur. Deux motifs doivent vous avoir ici gouverné, ma facilité & votre propre préſomption. Puiſque la découverte que vous croyez avoir faite de l'une vous en a fait abuſer au point de tant montrer l'autre, j'en conçois de trop ſérieuſes allarmes, pour ne pas ſouhaiter

& demander que votre lettre d'aujourd'hui ſoit le terme de toutes les peines que vous avez eſſuyées de la part, ou à l'occaſion de „

Votre humble ſervante

CL. HARLOWE.

Je me crois sûre de votre approbation, ma chère, lorſque je mets de la fermeté dans mes lettres, ou dans mes diſcours, n'importe à qui ils s'adreſſent. Malheureuſement je n'ai que trop de raiſons de la montrer, puiſque j'ai affaire à des perſonnes qui meſurent leur conduite avec moi, non pas ſur la décence & la juſtice, mais ſur le degré de douceur & de facilité que me prête leur opinion. Juſqu'à ces derniers temps on a vanté ces qualités dans mon caractère, mais l'éloge eſt toujours venu de ceux qui ne m'ont jamais donné ſujet de leur rendre le même compliment. Quelques perſonnes en ont agi avec moi, comme ſi elles penſoient que l'excès de douceur & de patience d'un ſeul côté étoit abſolument néceſſaire pour que nous fuſſions bien enſemble; auſſi ont-elles toujours pris ſoin de me devoir cette obligation plutôt que de me l'impoſer. Vous m'avez fait entendre que le reſſentiment n'étant point naturel à mon caractère, il me ſera impoſſible de le conſerver

long-temps. Cela peut être vrai pour ma famille; mais non pas pour M. Lovelace, je vous l'aſſure.

Mercredi à midi, 29 Mars.

Nous ne pouvons guères répondre de l'avenir. Mais pour vous convaincre que je ſuis capable de tenir ma réſolution du côté de M. Lovelace, quelque vive que ſoit ma lettre, & quoiqu'il y ait trois heures qu'elle eſt écrite, je vous proteſte que je n'en ai pas le moindre regret, & que je ne penſe point à l'adoucir; ce qui dépendroit de moi, puiſque je viens de remarquer qu'elle eſt encore au dépôt. Cependant je ne me ſouviens point d'avoir jamais rien fait dans la colère, dont je ne me ſois repentie une demi-heure après; & que je n'aye rappelé à l'examen beaucoup plutôt, pour m'aſſurer ſi j'avois tort ou raiſon.

Pendant le répit qui m'eſt accordé juſqu'à mardi, j'aurai du moins le loiſir de me reconnoître, pour ainſi dire, & de réfléchir ſur ce que j'ai à faire, ſur ce que je puis faire. L'inſolence de M. Lovelace me fera ſonder mon cœur ſérieuſement, non pas que je croye pouvoir vaincre mon averſion pour M. Solmes. Je ſuis sûre que c'eſt une entrepriſe au-deſſus

de mes forces. Mais ſi je romps abſolument avec M. Lovelace, & ſi j'en donne des preuves convaincantes à mes parens, qui ſait s'ils ne me rendront pas leur amitié, & ſi leurs vues pour l'autre ne s'évanouiront pas inſenſiblement ? Peut-être obtiendrai-je du moins un peu de repos, juſqu'à l'arrivée de mon couſin Morden. Je penſe à lui écrire; ſurtout depuis que j'ai appris de M. Lovelace que mes parens l'ont déjà fait pour le prévenir.

Mais avec tout mon courage, je ne m'occupe pas ſans trembler de mardi prochain, & des ſuites de ma fermeté; car je ſerai ferme, ma chère, & je rappelle toutes mes forces pour ce grand jour. On me répète ſans-ceſſe qu'ils ſont réſolus d'employer toutes ſortes de voies pour triompher de ma réſiſtance. Je me prépare auſſi à ne rien épargner pour triompher de leurs violences. Terrible combat entre des parens & leur fille, où, quelles qu'en puiſſent être les ſuites, chacun des deux partis eſpère laiſſer l'autre ſans excuſe!

Comment dois-je m'y prendre ? aidez-moi de vos conſeils, ma chère: il eſt certain qu'il y a quelque part d'étranges torts, pour que des parens juſqu'aujourd'hui pleins d'indulgence paroiſſent cruels aux yeux de leur enfant; &

qu'une fille dont la ſoumiſſion & le reſpect ont toujours été irréprochables, paſſe à leurs yeux pour une rebelle! O mon frère! cœur ambitieux & violent! de quels malheurs il s'expoſe à répondre de l'un & de l'autre côté!

Ayez la bonté, ma chère, de vous ſouvenir que la datte de votre dernière lettre eſt ſamedi dernier. C'eſt aujourd'hui mercredi, & je trouve encore au dépôt toutes les miennes. Ne me privez pas de vos conſeils. Ma ſituation eſt extrêmement embarraſſante. Mais je ſuis sûre que vous m'aimez encore: & que ce n'eſt pas une raiſon de m'aimer moins. Adieu ma tendre & généreuſe amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXV.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 30 *Mars*, *à la pointe du jour.*

C'EST accident & non pas négligence qui a occaſionné un ſilence auſſi long.

Dimanche au ſoir, il eſt venu à ma mère un exprès de la part de Mde. Larkin, dont je vous ai marqué la ſituation dans une de mes

lettres précédentes, & qui la preſſoit inſtamment de retourner la voir. Cette pauvre femme étoit toujours effrayée de la mort; c'eſt une de ces imaginations foibles, qui ſe perſuadent, que faire ſon teſtament eſt le préſage infaillible de ſa fin. Elle avoit toujours répondu, lorſqu'on l'avertiſſoit de ſonger à cet acte néceſſaire, qu'elle n'y ſurvivroit pas long-temps; & l'on ſeroit tenté de croire qu'elle s'eſt crue obligée de vérifier ſes paroles: (¶) car quoiqu'elle fût depuis long-temps alitée & infirme, & en quelque ſorte uſée, cependant elle croyoit aller de mieux en mieux, juſqu'au moment où cédant enfin aux inſtances, elle a fait ce teſtament. Depuis, venant à ſe rappeler ſon pronoſtic tant répété, & ſes craintes amenant en effet le mal qui en étoit l'objet, comme cela arrive ſouvent, ſurtout dans la petite vérole, elle n'a fait qu'aller de mal en pis; & elle a ſongé plus d'une fois à le brûler, eſpérant par là ſe rétablir (§).

Elle a fait dire à ma mère que les médecins l'avoient condamnée, mais qu'elle ne pouvoit mourir ſans l'avoir vue. J'ai repréſenté à ma mère que ſi elle ſouhaitoit qu'elle ſe rétablît encore, s'il reſtoit quelque eſpérance, c'étoit une raiſon pour ne pas la voir. Ma mère s'eſt

obſtinée à vouloir partir ; & ce qu'il y a de pis, elle a voulu que je fuſſe du voyage, & cela ſans m'en avertir qu'une heure avant notre départ. Si j'avois eu plus de temps pour faire valoir mes raiſons, il eſt bien sûr que j'en aurois été diſpenſée. Mais dans cette précipitation, c'étoit une ſorte de néceſſité que mes préparatifs pour lui obéir ſuiviſſent de près ſes ordres ! ordres abſolus, & bien déplacés dans une occaſion auſſi ſérieuſe ! J'ai voulu le repréſenter, mais on ne m'a pas écoutée : on a répondu qu'on n'avoit jamais vu fille auſſi portée à contredire ; que j'étois toujours la femme ſage, qu'on étoit toujours la folle : mais que pour cette fois, on exigeoit de la complaiſance.

Je ne puis donner qu'une explication à ce caprice de ma mère. La voici. Elle vouloit ſe faire eſcorter de M. Hickman qui le lui avoit offert, &, je crois, (que je voudrois en être sûre !) lui procurer le plaiſir de paſſer le jour en ma compagnie, autant que je puis entrevoir, pour m'en faire éviter une plus mauvaiſe. Le croiriez-vous, ma chère ? auſſi sûr que votre exiſtence, elle tremble pour ſon favori ; depuis la longue viſite, quoique bien par haſard, que votre Lovelace m'a rendue

de temps à autre d'uſer d'adreſſe pour dérober une heure de loiſir, & de lui cacher l'emploi que j'en fais. Vous pouvez juger, par tout ce que je viens d'écrire, avec combien de répugnance je me ſuis ſoumiſe à cet acte déraiſonnable d'autorité maternelle. Mais étant ſommée au nom du devoir de l'obéiſſance, il a fallu ſe rendre, quoiqu'avec l'intime perſuaſion que la raiſon étoit de mon côté.

Vous m'avez toujours fait des reproches ſur ces occaſions, & plus que jamais dans vos dernières lettres. Une bonne raiſon, me direz-vous, c'eſt que je ne les avois jamais tant mérités. Il faut donc vous remercier amicalement. J'eſpère même que la correction me corrigera. Mais vous me permettrez de vous dire que vos coups d'étrivières, mérités ou non, m'ont entamée au vif. Nous y reviendrons une autre fois.

Nous ne ſommes arrivés que lundi après midi chez notre vieille dame. (¶) Cette affaire, grand amateur des minuties & de l'étalage, (vous ſavez de qui je veux parler) nous a fait attendre après lui deux mortelles heures, moi ſurtout, pour un voyage qui me déplaiſoit! & cela pour ajuſter avec plus de ſoin, ſans une grace de plus, ſes belles bottines, qu'il avoit

preſſé ſon ſellier de lui préparer, afin de faire le beau cavalier, devant eſcorter ſa chère Mde. Howe, & ſa belle Miſs. Pour m'en venger un peu, je lui ai dit que je ſuppoſois que dans une occaſion auſſi ſérieuſe; & d'une double gravité, celle d'une viſite faite à une mourante, & celle de ſa figure & de ſon maintien, il avoit craint d'avoir l'air de *l'entrepreneur du convoi*, mais qu'en voulant éviter cet extrême, je craignois bien qu'il n'eut donné dans un autre, & qu'on ne le prît pour *un charlatan.* (♭) Le pauvre homme regardoit ma mère. Elle étoit ſi piquée, étant déjà mécontente & de mon air d'humeur & de mes oppoſitions au voyage, qu'elle a fait la moitié du chemin ſans m'adreſſer une parole; & lorſqu'elle a commencé à parler, « je voudrois, m'a-t-elle dit, ne vous avoir pas amenée. Vous ne ſavez ce que c'eſt que d'obliger. C'eſt ma faute & non celle de M. Hickman, (¶) ſi vous êtes ici malgré vous. — Vous craignez donc bien ce côté de la voiture, que vos yeux s'en détournent toujours, — & de lui dire alors: hé bien, Monſieur, comment vous trouvez-vous? comment cela va-t-il, M. Hickman? lorſqu'il paſſoit tantôt d'un côté de la voiture, tantôt de l'autre, en jetant ſur moi un regard compoſé: elle, la tête à demi-ſortie

de la portière, lui ſourioit gracieuſement, comme feroit une jeune mariée de quinze jours à ſon nouvel époux. Et moi je voyois toujours quelque objet qui m'attachoit à ſa vue du côté où M. Hickman n'étoit point, ne fût-ce que quelque vieux ruſtre dans le lointain, monté ſur ſa roſſinante. Enſuite ſes attentions ont redoublé pour lui, comme il arrive toujours lorſqu'elle s'apperçoit qu'il eſt maltraité de moi.

L'homme eſt reſté confondu. Il a pris ma remarque à cœur, comme ſi ſa conſcience en eût ſenti la juſteſſe. Autrement il y auroit été moins ſenſible : car il doit être un peu fait à ma manière de le traiter. Je l'ai vu ſi ſouffrant, que j'ai cru en vérité, qu'il alloit en pleurer (♭). Je vous ai déjà obſervé, que de ce côté *du contrat*, il paroît faire une des plus débonnaires & des plus douces créatures — & quoique ce caractère pût peut-être me plaire aſſez dans un mari, cependant je ne puis m'empêcher de l'en mépriſer un peu plus, au fond de mon cœur, quant à préſent. Je crois, ma chère, que nous avons toutes du penchant pour vos mutins tapageurs ; ſi nous pouvions ſeulement être les maîtreſſes de diriger leurs bruyantes exploſions, de les exciter, les appaiſer à notre gré, & faire tomber l'orage où il nous plairoit.

mis. Sans compter encore qu'il a été cauſe que la chère maman a fait griſe mine à ſa fille pendant tout le chemin.

En deſcendant de voiture, j'ai encore donné à notre beau cavalier une petite égratignure, mais bien légère; excepté que l'air & le geſte y ont ſuppléé, comme c'étoit mon intention. Ma mère avoit mis fort obligeamment ſa main dans la ſienne, avec un ſourire affectueux de jeune épouſée; & accompagné d'un, *comment cela va-t-il, Monſieur?* Tous ſes muſcles épais s'étoient mis en contraction, & un redoublement d'apprêts & d'attention donnoit une tournure groteſque à toute ſa perſonne, qui vouloit être agréable & délicate, au moment où il m'a offert ſon officieuſe & large main. Il faut que vous ſachiez qu'étant jeune fille, ma mère étoit toujours à me dire de tenir ma tête droite: je me ſuis ſouvenu en ce moment de ſes ordres, & m'y ſuis parfaitement conformée. Jamais je n'ai porté la tête ſi haute, en détournant un œil fier, & d'une main repouſſante, avec un mouvement en demi-cercle: « je n'ai nul beſoin de votre ſecours, Monſieur, vous êtes dans mon chemin ». Il a reculé en arrière, auſſi vîte que s'il eût été monté ſur des roues, avec un air mortifié à l'excès: j'ai eu envie d'accom-

pagner ce trait, trop doux, d'une déclaration, que j'avois des pieds & des mains comme lui. Mais c'eût été lui apprendre une nouvelle (ſur-tout pour les pieds) que je me flatte qu'il n'eût pas eu la préſomption de deviner tout ſeul (♭).

Nous avons trouvé cette pauvre femme au dernier ſoupir, comme nous nous y étions attendues. Quand nous ſerions arrivées plutôt, il nous auroit été impoſſible de revenir le même jour. Vous voyez que j'excuſe M. Hickman autant que je le puis, & je vous aſſure néanmoins que je n'ai pas même pour lui *votre goût conditionnel.* Ma mère eſt reſtée levée toute la nuit, comptant que chaque ſoupir de ſa pauvre couſine ſeroit le dernier. Je lui ai tenu compagnie juſqu'à deux heures. Jamais je n'avois vu les approches de la mort dans une perſonne avancée en âge, & j'en ai été vivement affectée. Le ſpectacle de la mort eſt terrible pour une perſonne en ſanté. On a pitié de celle qui ſouffre; on a pitié de ſoi-même, en ſongeant que le même ſort nous attend dans quelque temps; & c'eſt un double ſujet d'attendriſſement. Madame Larkin s'eſt ſoutenue juſqu'au mardi matin à onze heures. Comme elle avoit déclaré à ma mère qu'elle l'avoit nommée pour l'exé-

cution de ſon teſtament, & qu'elle nous a laiſſé quelques témoignages d'affection dans les articles, nous avons paſſé le reſte du jour à l'examen du teſtament, par lequel, pour l'obſerver en paſſant, ma couſine Jenny Finnet ſe trouve avantageuſement pourvue. Ainſi nous n'avons pu repartir que mercredi matin, d'aſſez bonne heure à la vérité pour être revenues avant midi, parce qu'il n'y avoit plus de bottines qui puſſent nous retarder. Mais quoique j'aie envoyé ſur le champ Robert au dépôt, & qu'il m'ait apporté toutes vos lettres mercredi à midi, j'étois ſi fatiguée, ſi frappée d'ailleurs, je dois en convenir, du ſpectacle de cette douloureuſe agonie, (auſſi bien que ma mère, qui n'a aucune raiſon de haïr ce bas monde) que je n'ai pu vous écrire aſſez tôt pour renvoyer Robert avant la nuit. Mais ma tête s'étant repoſée, & ma mère ayant auſſi paſſé une bonne nuit, je me ſuis levée au point du jour pour vous écrire cette lettre, & l'envoyer aſſez à temps, pour que vous puiſſiez la trouver dans votre promenade du matin: j'avois à cœur d'abréger autant qu'il m'étoit poſſible vos momens d'attente & d'inquiétude.

Cette lettre ſera bientôt ſuivie d'une autre. Je vais charger directement une perſonne d'é-

clairer la conduite de Lovelace dans ſon hôtellerie. On peut ſuivre à la trace un eſprit auſſi remuant que le ſien.

Mais peut-être, ma chère, n'avez-vous à préſent que de l'indifférence pour ſa perſonne & pour ſa conduite? Car votre demande a précédé l'offenſe *mortelle* dont vous vous plaignez. Je n'en ferai pas moins mes informations. Le réſultat, ſuivant toute apparence, ne ſervira qu'à confirmer vos diſpoſitions implacables. Cependant, ſi le *pauvre homme* (aurai-je pitié de lui pour vous, ma chère?) étoit privé du plus grand bonheur qu'un mortel puiſſe recevoir, & qu'avec ſi peu de mérite, il a la préſomption de prétendre; il aura couru les plus grands périls, gagné de gros rhumes, riſqué la fiévre, ſoutenu les plus grandes indignités, & bravé les rigueurs des ſaiſons, & le tout, ſans en tirer aucun *fruit!* pour tant de maux, votre généroſité du moins, au défaut d'un autre ſentiment, ne vous dit-elle rien en ſa faveur? *Pauvre M. Lovelace!*

Je ne voudrois pas vous cauſer, ni *battemens de cœur*, ni *émotion*, pas même de ces chaleurs ſubites, qui pénétrent comme l'éclair, & qui ſont auſſitôt étouffées par une diſcrétion, dont notre ſexe n'auroit pas un autre exemple à offrir. — Non, je ne le veux pas, vous dis-je;

mais pour vous éprouver à vos propres yeux, plutôt que par un impertinent excès de raillerie, dans la bouche de votre amie, je veux imiter ceux qui ſont ſonner une guinée ſuſpecte pour la juger, & vous ſonder encore une fois, en répétant! *pauvre M. Lovelace!*

Hé bien! ma chère, qu'en eſt-il? Et comme dit ma mère à M. Hickman lorſqu'elle lui voit l'air mortifié par ſa folle de fille, comment vous trouvez-vous à préſent?

(¶) LETTRE LXVI.

M. HICKMAN *à Madame* HOWE.

Mercredi, 29 Mars.

MADAME,

C'EST avec un regret infini, que je me crois obligé de vous répéter par écrit mes craintes ſur l'impoſſibilité qu'il y a pour moi d'obtenir jamais une part dans l'affection de votre chère fille. Plût à Dieu, qu'il ne fût pas trop évident pour tout le monde, autant qu'il l'eſt pour moi, & même pour nos domeſtiques, que mon amour pour elle & mes aſſiduités m'expoſent

plutôt à ſes mépris, (pardonnez Madame, ce mot un peu dur) qu'ils ne me font eſpérer le traitement qui eſt dû à un homme dont les propoſitions ont obtenu votre approbation, & qui l'aime plus qu'aucune femme au monde.

On auroit droit de ſoupçonner le motif & le mérite de ma paſſion, ſi, imitant la conduite de M. Solmes avec l'admirable Clariſſe Harlowe, je pouvois continuer mes ſoins à Miſs Howe malgré ſon dégoût déclaré: & cependant que ne m'en coûtera-t-il pas pour y renoncer!

Permettez-moi néanmoins, très-chère & très-reſpectable dame, de vous répéter ce que je vous ai dit lundi au ſoir chez Mde. Larkin, avec le déſeſpoir dans le cœur, qu'il n'étoit pas beſoin du traitement que j'ai reçu ce jour là pour me convaincre que je ne ſuis pas, ni ne peux jamais être l'objet des ſentimens & du choix de Miſs Howe. Quelle eſpérance puis-je avoir, qu'une femme eſtime jamais comme mari l'homme qu'elle mépriſe comme amant? Tous les ſoucis qu'il prendra de lui plaire ne ſeront-ils pas attribués à une lâche foibleſſe de caractère, qui ne ſera que lui attirer davantage ſes dédains? — Mon cœur eſt plein. Pardon, Madame, ſi j'oſe dire que la conduite de Miſs Howe avec moi

ne fait honneur ni à ſon éducation, ni à la délicateſſe de ſes ſentimens.

Ainſi, puiſqu'il eſt évident qu'elle ne peut prendre aucune eſtime pour moi, & l'amour n'étant pas d'ailleurs une paſſion libre, comme je l'ai entendu obſerver à l'excellente Miſs Clariſſe Harlowe, il ſeroit bien peu généreux à moi, d'expoſer une fille auſſi chérie à la diſgrace d'une mère qui a pour elle une tendreſſe ſi vive & ſi juſte; & de vous cauſer du chagrin à vous, Madame, pour prix de la bonté que vous avez de vous intéreſſer en ma faveur. Et quand même je ſerois sûr de réuſſir à la fin, par le moyen de votre obligeant intérêt pour moi, me conviendroit-il de ſouhaiter de faire le malheur de la perſonne qui eſt adorée de mon cœur, lorſque notre bonheur doit être réciproque, & que le malheur de l'un feroit pour la vie le malheur de tous deux?

Mes plus tendres vœux ne ceſſeront d'accompagner cette perſonne ſi chère, & qui le ſera toujours à mon cœur. Puiſſe-t-elle être heureuſe en mariage! elle ne peut manquer de l'être, ſi elle épouſe l'homme qu'elle honorera de ſa tendreſſe. Cependant j'oſe dire que ce mortel heureux & mille fois heureux, quel qu'il ſoit,

ne peut jamais l'aimer d'un amour plus ardent & plus ſincère que le mien.

Agréez, Madame, les plus vives expreſſions de ma reconnoiſſance pour une diſtinction, qui ſeule a ſoutenu ma préſomption dans la recherche que je ſuis obligé, puiſque je ſuis abſolument ſans eſpérance, de diſcontinuer. C'étoit ſur cette diſtinction dont vous m'honoriez, & non ſur mon propre mérite, que je me repoſois entièrement: mais je vois qu'elle ne me ſera d'aucun fruit. Juſqu'à la dernière heure de ma vie, j'aurai du plaiſir à penſer, que ſi votre faveur & votre recommandation euſſent eu aſſez de poids pour vaincre une averſion qui me paroît invincible, j'aurois été le plus heureux des hommes. Je ſuis, Madame, avec un reſpect inviolable, & une obligation éternelle, votre humble & dévoué ſerviteur.

CHARLES HICKMAN.

*

LETTRE LXVII.

Madame HOWE *à M.* HICKMAN.

Jeudi, 30 *Mars.*

JE ne puis diſconvenir, M. Hickman, que vous n'ayez ſujet d'être mal ſatisfait, d'avoir de l'humeur, d'être même fâché contre Nancy. Mais ſur ma parole... mais... je ne ſais trop que vous dire... Toujours vous dirai-je une choſe, c'eſt que vous autres bons jeunes gens, vous ne connoiſſez point du tout notre ſexe. — Faut-il vous dire... mais pourquoi vous dirois-je cela? & cependant je veux bien vous apprendre, que ſi Nancy n'avoit pas après tout de l'eſtime pour vous, elle eſt trop généreuſe pour vous traiter auſſi librement qu'elle le fait. — Vous imaginez-vous donc qu'elle n'eût pas le courage de me dire qu'elle ne veut pas vous voir, & de refuſer de vous voir jamais, lorſqu'elle n'ignore pas dans quelles vues vous venez dans notre maiſon, ſi elle n'avoit pas dans la tête quelque idée favorable pour vous? — Fi! qu'une mère ſoit forcée de vous écrire ces choſes-là ſur le papier, après que je vous l'ai fait entendre de bouche vingt & vingt fois. Mais ſi vous êtes ſi

indiférent, M. Hickman..... ſi vous croyez qu'il vous ſoit ſi aiſé de renoncer à elle pour ſes folles humeurs... ſi mon intérêt pour vous... hé quoi, après tout, je ſuis obligée de vous dire, M. Hickman, que ma Nancy mérite bien qu'on ſouffre quelque choſe — & ſi elle eſt folle... quelle en eſt la cauſe? n'eſt-ce pas ſon *eſprit*. Permettez-moi de vous dire, que vous ne pouvez pas avoir le bénéfice, ſans avoir les charges... quel eſt l'ouvrier, dites-moi, qui n'aime pas à avoir un outil bien tranchant, bien affilé? mais il y a plus de danger ſans doute avec un outil bien tranchant, qu'avec un outil émouſſé? & cependant, quel eſt l'ouvrier, qui jettera de côté ſon outil tranchant, parce qu'il peut lui couper les doigts? L'eſprit peut ſe comparer à cet outil bien aiguiſé. Et je vous dirai, moi, que c'eſt une fort jolie choſe que l'eſprit; mille fois je me ſuis vu forcée de rire malgré moi de ſes malins tours avec ſa mère! lorſque je l'aurois bien battue: & je vous prie, ne faut-il pas que je lui paſſe bien des choſes, moi-même? & pourquoi les ſupporté-je? c'eſt parce que je l'aime. Et ne ſeriez-vous pas content ſi je meſurois votre amour pour elle ſur le mien? & vous ne voudriez rien ſouffrir d'elle? Ne l'aimez-vous pas autant que je l'aime, quoique d'une

autre eſpèce d'amour? Je puis bien vous aſſurer, Monſieur, que ſi je croyois que vous ne l'aimaſſiez pas... allons, il eſt clair que vous ne l'aimez pas. Et s'il eſt vrai que vous ne l'aimez pas... hé bien, en ce cas, c'eſt à vous de prendre le parti qui vous plaira le mieux.

On auroit droit de ſoupçonner, dites-vous, les vues & le mérite de votre paſſion, ſi comme M. Solmes... ſottiſe! hé! mais je crois que vous êtes un homme captieux, qui me tendez des piéges. — Et s'il vous plait, Nancy vous a-t-elle ouvertement rejeté, comme Miſs Clary Harlowe a rejeté M. Solmes? Eſt-il quelqu'un que Nancy aime plus que vous, quoiqu'elle ne vous montre pas autant d'amour que vous pourriez le déſirer? -- ſi elle avoit quelque autre affection, ſouffrez que je vous diſe qu'elle auroit dit quelque choſe à ſa mère. Vos comparaiſons ſont donc bien déplacées! mais que ſais-je? peut-être êtes vous las d'elle: il ſe pourroit que vous euſſiez vu quelqu'autre objet—vous pourriez avoir le déſir de changer de maîtreſſe avec ce miſérable fou de Lovelace: peut-être bien auſſi que, dans le cas, Nancy ne ſeroit pas fâchée de changer d'amant. — *La vraiment admirable Miſs Clariſſe Harlowe! & l'excellente Miſs Clariſſe Harlowe!* — Ciel! — mais prenez

bien garde, M. Hickman, de ne pas louer aucune femme au monde, *tant admirable ou excellente* que vous voudrez, au-deſſus de votre maîtreſſe. C'eſt ce que ne fera jamais aſſurément un homme qui a du ſavoir vivre. Et prenez garde encore de lui faire croire, ou à moi, que votre colère eſt ſérieuſe..... quelque fondée qu'elle puiſſe être d'ailleurs..... je ne voudrois pas pour un tréſor, que Nancy sût qu'il vous eſt ſi aiſé de renoncer à elle, ſi toutefois vous avez pour elle l'amour que vous prétendez avoir. Songez bien à une choſe, ſi vous n'êtes pas décidément déterminé à la quitter, que votre cœur même, pour ainſi dire, ne ſoit pas inſtruit du contenu d'une lettre pareille à la vôtre.

La manière dont elle vous traite, dites-vous, *ne fait pas honneur ni à ſon éducation ni à ſon diſcernement.* La botte eſt vive, vraiment! néanmoins, je dirai comme vous. Mais n'eſt-ce pas à elle qu'elle fait tort, plus qu'à vous? je puis vous certifier, que tout le monde l'en blâme. Et pourquoi l'en blâme-t-on? parce que tout le monde penſe que vous méritez d'elle un meilleur traitement; & cette opinion ne vous fait-elle pas honneur à vous? Eſt-il quelqu'un qui ne vous plaigne & qui ne la blâme? Voyez-

vous

vous que les domeſtiques, qui, comme vous l'obſervez, remarquent ſes caprices & ſes humeurs contre vous, vous en reſpectent moins? ne remarquez-vous pas alors ſur leur viſage un air de peine & d'intérêt pour vos ſouffrances? ne redoublent-ils pas de reſpect & d'attentions en vous ſervant? moi, je l'ai remarqué plus d'une fois, & cela m'a fait plaiſir.

Mais vous avez peur qu'on ne vous croye trop bon, peut-être, quand vous ſerez marié. Oui, que vous ne paroiſſiez pas un mari aſſez *homme*, aſſez ferme, c'eſt-là, je gagerois, votre crainte! — & c'étoit auſſi la crainte du pauvre M. Howe. Dieu ſait combien de querelles, & des plus violentes, nous a coûté à tous deux cette crainte d'un maître ombrageux ſur ſon autorité! beaucoup plus qu'il ne falloit, je puis vous en aſſurer, & plus qu'il n'en auroit dû arriver, s'il avoit ſu ſe taire & avoir patience, comme c'eſt le devoir de ceux qui ſe prétendent les plus raiſonnables. Et dites-moi, je vous prie, lequel voudriez-vous donc qui eût plus de raiſon, du mari ou de la femme?

Alors, Monſieur, qu'avez-vous à répondre, & que reſte-t-il encore à dire, s'il eſt vrai que vous aimiez Nancy autant que vous le dites? c'eſt ce que je laiſſe à vos réflexions. — Vous

pouvez, ſi cela vous fait plaiſir, venir déjeûner avec moi demain matin. Mais n'y apportez pas votre *cœur plein*, ni un regard fâché, je vous en avertis, à moins que vous ne vous ſentiez le courage de braver qui vous brave. C'eſt ce que j'ai fait plus d'une fois, quand j'étois provoquée, avec mon mari: mais je n'y ai jamais rien gagné avec ma fille: & cela vous réuſſira encore moins à vous. C'eſt de quoi, pour votre inſtruction, j'ai cru à propos de vous prévenir; comme étant

Votre amie

ANNABELLA HOWE. (ſ)

LETTRE LXVIII.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi matin.

JE dois d'abord quelque réponſe à votre dernière lettre. Mais étant ſi fort en arrière avec vous, il me faut abréger.

Premièrement, voici ma juſtification contre vos reproches: croyez-vous que dans l'occaſion, & par intervalles, je doive éviter de les mériter, lorſque j'admire le ton que prend votre amitié pour me les faire, & que je n'en ai réellement que plus

d'affection pour vous ? D'ailleurs, n'y êtes-vous pas juſtement autoriſée par votre propre caractère ? car le moyen de découvrir en vous des fautes, à moins que vos chers parens n'aient la bonté de vous trouver quelques taches légères, pour être moins humiliés de leurs défauts, qui ſont en ſi grand nombre ? & je leur en ai moi-même autant d'obligation que vous ; car j'oſe avancer, qu'alors le même juge qui trouveroit la raiſon de votre côté en liſant vos lettres, ne trouveroit pas, en liſant les miennes, que j'aie tout-à-fait tort.

La réſolution où vous êtes de ne pas quitter la maiſon de votre père, eſt digne de vous — ſi vous pouvez y demeurer ſans devenir la femme de M. Solmes.

Je trouve votre réponſe à la lettre de ce Solmes, telle que je l'aurois faite moi-même. Ne nous ferez-vous pas un compliment à toutes deux, en diſant qu'elle ne pouvoit donc être mieux ?

Dans vos lettres à votre oncle & aux autres, vous avez fait tout ce que le devoir exigeoit de vous. Quoiqu'il puiſſe arriver, vous êtes entièrement innocente des conſéquences. Offrir de leur abandonner votre terre ! c'eſt ce que je n'aurois pas fait, moi. Vous voyez que cette offre les a tenus en ſuſpens. Ils ont pris du

temps pour y penſer. J'avois le cœur ſerré pendant la durée de leurs délibérations. Je tremblois qu'ils ne vous priſſent au mot : & comptez qu'ils n'ont été retenus que par la honte, & par la crainte de Lovelace. Vous êtes trop noble pour eux. C'eſt une offre, je le répète, que je me ſerois bien gardée de leur faire ; & je vous conjure, ma chère, de ne les plus expoſer jamais à la même tentation.

Je vous avouerai franchement que la conduite qu'ils tiennent avec vous après cette offre, & le procédé, ſi différent, de Lovelace (*) dans la lettre que vous receviez en même temps de lui, m'auroient livrée à lui ſans retour. Quel dommage, allois-je dire, qu'il n'ait point aſſez reſpecté ſa réputation & ſes mœurs, pour juſtifier parfaitement une démarche de cette nature dans Clariſſe Harlowe, perſécutée comme elle l'eſt.

Je ne ſuis point ſurpriſe de l'entrevue que vous lui aviez fait eſpérer. Peut-être reviendrai-je bientôt à cet article.

De grâce, ma chère, de grâce, ma très-chère amie, imaginez quelque moyen de m'envoyer votre Betty Barnes. Croyez-vous que l'acte de *Coventry* (**) s'étende aux femmes ? Le moindre

(*) V. la Lettre LXII.

(**) Loi contre les mauvais traitemens.

châtiment auquel elle pourroit s'attendre ſeroit d'être bien baignée, & traînée dans le plus profond de nos étangs. Je vous réponds que ſi je la tiens jamais ici, elle pourra célébrer toute ſa vie l'anniverſaire de ſa délivrance.

La réponſe de Lovelace, toute impudente qu'elle eſt, ne m'étonne point (*) s'il vous aime autant qu'il le doit, votre changement de penſée a dû lui cauſer beaucoup de chagrin. Il ſeroit, ſelon moi, le plus déteſtable des hypocrites, s'il eût eu la force de le déguiſer. La modération chrétienne que vous attendiez de lui, ſurtout dans une occaſion de cette nature, ſeroit trop précoce, d'un demi ſiècle au moins, dans un homme de ſon tempérament. Cependant je ſuis fort éloignée de blâmer votre reſſentiment. Je ſuis dans l'impatience de ſavoir comment cette affaire ſe ſera terminée entre vous & lui. Quelle différence, d'un mur de quelques pouces d'épaiſſeur, aux montagnes qui vous ſéparent aujourd'hui de lui? Et vous croyez tenir bon? Je le ſouhaite.

Vous voyez bien, dites-vous, que la douceur qu'il affectoit dans ſa lettre précédente, ne lui étoit pas naturelle. Avez-vous donc jamais

(*) Voyez Lettre LXIV.

cru qu'elle le fût ? Dangereux ſerpens, qui rampent pour s'inſinuer, & qui, dans l'occaſion, ſe redreſſent avec tant d'inſolence ! Cet Hickman même, vous le verriez auſſi impertinent que votre Lovelace, s'il oſoit. Il n'a pas la moitié de l'arrogance de l'autre, & il a mieux appris *à cacher ſes cornes*; voilà toute la différence. Mais comptez que ſi quelque jour il avoit le pouvoir de les montrer, il en frapperoit auſſi rudement que l'autre.

Si jamais je me laiſſe perſuader de le prendre, je veux obſerver alors attentivement par quels degrés ſe fera la métamorphoſe de l'amant ſoumis en mari impérieux; en un mot, comment il montera, tandis que moi je deſcendrai, dans la roue conjugale, pour ne reprendre jamais mon tour que par accès & par ſauts; tels que les foibles efforts que fait un état, qui s'abîme, dans l'agonie de ſa liberté mourante.

Tous les bons naturels ſont paſſionnés, dit M. Lovelace. Jolie excuſe auprès d'un objet aimé, dans un temps où cet objet jouit encore de la plénitude de ſon pouvoir ! c'eſt-à-dire, en d'autres termes ; « quelque conſidération « que j'aie pour vous, Madame, je ne pren- « drai pas la peine de réprimer mes paſſions « pour vous plaire. » Je crois que j'aurois

beaucoup de plaiſir à entendre une pareille apologie dans la bouche d'Hickman, pour une bonté de cette eſpèce.

Nous avons trop de facilité, ma chère, beaucoup trop à paſſer certains défauts à ces caractères, qu'une ancienne indulgence, prodiguée à leur première jeuneſſe, a rendus ingouvernables, & qui par là ſont devenus habituellement mauvais. Si l'on a tant d'égards pour un caractère violent, tandis qu'il eſt dans la dépendance; que n'exigera-t-il point, quand ſon tour viendra d'être le maître? Vous connoiſſez un mari, pour lequel je m'imagine qu'on a eu trop de ces funeſtes complaiſances; & vous voyez que ni lui, ni perſonne autour de lui, n'en eſt plus heureux.

La convenance des caractères, entre deux perſonnes qui doivent vivre enſemble, eſt un grand avantage. Cependant, je voudrois encore, que d'un conſentement mutuel, elles fixaſſent entr'elles certaines bornes qu'elles ne paſſeroient jamais, & que chacun aidât l'autre à s'y contenir: ſans quoi, tôt ou tard il arrivera des deux côtés quelque invaſion. Je vais vous éclaircir mon idée par une comparaiſon des plus relevées, & que quelques hommes pourroient trouver trop forte dans la bouche d'une femme. La voici: ſi les

bornes des trois états qui conſtituent notre union politique étoient moins connues, & n'étoient pas maintenues dans l'occaſion, que deviendroient à tous trois leurs prérogatives & leurs privilèges ? Les deux branches légiſlatives empiéteroient l'une ſur l'autre, & le pouvoir exécutif finiroit par les engloutir toutes deux.

Vous me direz que deux perſonnes raiſonnables qui ſe lieroient enſemble.... Oui, ma chère, s'il n'y avoit que les perſonnes raiſonnables qui priſſent le parti du mariage. Mais ne vous étonnerois-je point, ſi j'avançois que la plupart des perſonnes raiſonnables paſſent leur vie dans le célibat? Ces perſonnes-là examinent & réfléchiſſent ſi long-temps, qu'elles ne ſe déterminent jamais. Ne nous fait-on pas l'honneur à vous & à moi, de nous attribuer un peu de raiſon ? & laquelle de nous deux penſeroit jamais à ſe marier, ſi nos parens & ces autres importuns vouloient nous laiſſer libres?

Mais, pour revenir, ſi c'étoit à moi que Lovelace eût adreſſé ſes ſoins, (à moins cependant que je ne me fuſſe laiſſé prendre par quelque choſe de plus *qu'un goût conditionnel* pour lui, dès le premier trait de ce qu'il lui plaît de nommer ſon *bon narurel*, je lui aurois

défendu de me voir jamais. « Mon honnête « ami, aurois-je pu lui dire, (ſi j'avois daigné « lui dire quelque choſe) ce que tu ſouffres, « n'eſt pas la centième partie de ce que tu « dois t'attendre à ſouffrir avec moi. Ainſi prends « ton congé. Je ne veux point de paſſion qui « l'emporte ſur celle que tu prétends avoir « pour moi. »

Mais pour une femme de votre caractère doux & flexible, il reviendroit au même d'être mariée à un Lovelace ou à un Hickman. Dans vos principes d'obéiſſance, vous avertiriez, peut-être, un homme trop doux, qu'au lieu de prier, il a droit de commander; & qu'il ſe dégrade lorſqu'il n'exige pas la ſoumiſſion qu'on lui a ſolemnellement vouée à l'autel. Je connois depuis long-temps, ma chère, le cas que vous avez la bonté de faire de cette partie frivole du nœud conjugal, que quelque marchand de loix & de privilèges a gliſſée dans le formulaire, pour nous faire un devoir de ce que les hommes ſavent bien n'être pas un droit.

Notre éducation & nos uſages, dites-vous, *nous rendent néceſſaire la protection du brave.* Cela eſt vrai. Mais n'eſt-il pas bien glorieux & bien galant dans *un brave*, de nous garantir de toutes

ſortes d'inſultes, excepté de celles qui nous touchent de plus près le cœur, c'eſt-à-dire, des ſiennes?

Avec quel art Lovelace, dans l'extrait que vous me faites d'une de ſes lettres, a calculé pour votre méridien cette maxime; *les ames généreuſes haïſſent la contrainte*! Il eſt bien plus profond, ma chère, que nous ne nous le ſommes figuré. Il ſait, comme vous le remarquez, que tous ſes méchans tours ne peuvent être ignorés; & dans cette perſuaſion il en avoue autant qu'il faut pour adoucir à vos yeux les nouveaux écarts qui peuvent venir à votre connoiſſance, en vous accoutumant à les entendre ſans ſurpriſe. Et alors, avec tous ſes vices, ce ſera toujours un homme plein d'ingénuité; & nullement un hypocrite: caractère qui, lorſqu'il vient à être démaſqué, eſt de tous le plus odieux à notre ſexe; ne fût-ce que parce qu'il nous donne ſujet de douter de la juſtice des louanges qui nous viennent d'une bouche ſi perfide, lorſque nous aimerions à nous perſuader qu'elles nous ſont dûes.

Cette ingénuité prétendue fait obtenir à Lovelace les louanges qu'il déſire, au lieu du blâme qu'il mérite. C'eſt un pénitent abſous, qui ſe blanchît la conſcience d'un côté, pour aller

recommencer à la noircir de l'autre. Un œil favorable ne groſſira pas ſes fautes ; & une femme diſpoſée à *eſpérer mieux de l'avenir*, ne manquera point d'attribuer à la haine ou à la prévention, tout ce que la charité pourra teindre de cette couleur. Si des preuves trop fortes & trop parlantes forcent ſa conviction, elle ſe paiera des eſpérances qu'on ne ceſſe de lui inſpirer pour l'avenir ; d'autant plus, que les croire ſuſpectes, ce ſeroit douter de ſon propre pouvoir, & peut-être de ſon mérite. Ainſi, par degrés, une femme ſera portée à croire les vices les plus éclatans bien rachetés par un mérite fort mince, & même purement idéal.

J'ai des raiſons, ma chère, & de nouvelles raiſons, pour moraliſer comme je fais ſur le texte que vous m'avez fourni. Mais je ne m'expliquerai qu'après être mieux informée. Si cela ſe découvre, comme j'en ai de violens ſoupçons, votre homme, ma chère, eſt un démon. Et vous devriez plutôt ſonger.... j'ai penſé dire, à M. Solmes qu'à lui.

Mais, en attendant mes informations, vous dirai-je comment il pourra s'y prendre, après toutes ſes offenſes, pour ſe rapprocher en rampant, de vos bonnes grâces ? Oui, je vais vous le dire. Il fera d'abord valoir en ſa faveur, la

bonté de ſon naturel ; & ce point une fois accordé, l'inſolence de ſes emportemens s'efface & diſparoît. Il ne lui reſtera plus que de vous accoutumer à ſes inſultes, & de vous faire prendre l'habitude de les pardonner à ſes alternatives de ſoumiſſion. L'effet de cette méthode ſera de briſer par degrés & d'anéantir votre reſſentiment. Enſuite un peu plus d'inſulte, un peu moins de ſoumiſſion, vous conduiront inſenſiblement à ne plus rien voir que de la première eſpèce, & jamais rien qui reſſemble à la ſeconde. Alors vous craindrez d'irriter un eſprit ſi prompt à s'offenſer, & vous parviendrez enfin à prononcer ſi joliment & ſi intelligiblement le mot ſervile d'*obéiſſance*, que ce ſera vraiment un plaiſir de vous entendre ainſi. La femme eſclave prendra pour toujours la place de l'amante ſouveraine & reſpectée. Si vous doutez de cette progreſſion, ayez la bonté, ma chère amie, de prendre là-deſſus le jugement de votre mère.

Mais laiſſons à préſent ce ſujet pour paſſer à d'autres. Votre hiſtoire eſt devenue trop grave & votre ſituation trop critique pour me permettre de m'arrêter à ces lieux communs. Auſſi ces badines excurſions ne ſont-elles qu'une légèreté affectée. Mon cœur, comme je vous en

ai toujours aſſuré, partage ſincèrement toutes vos diſgraces. Le rayon de ma gaieté eſt obligé de percer un nuage humide & triſte. Mes yeux, ſi vous les pouviez voir dans les momens où vous les croyez auſſi brillans de joie, que vous me l'avez reproché dans une de vos lettres, ſont plutôt prêts à inonder de larmes les paſſages mêmes où vous m'accuſez de ces mouvemens ſecrets d'une vanité ſatisfaite & triomphante.

Mais à préſent, la cruauté inouie, & la malice obſtinée de quelques-uns de vos parens (de vos proches, devois-je dire, faute d'un terme encore plus indifférent; c'eſt une erreur où je retombe toujours); l'étrange détermination des autres; votre démêlé actuel avec Lovelace, & l'approche de votre entrevue avec Solmes, dont vous avez raiſon d'appréhender beaucoup les ſuites, ſont des circonſtances ſi graves qu'elles demandent toute mon attention.

Vous voulez que je vous donne mes conſeils ſur la conduite que vous devez tenir avec Solmes. Sur mon honneur, cela m'eſt impoſſible. Je ſais qu'on attend beaucoup de cette entrevue, ſans quoi vous n'auriez pas obtenu un ſi long délai. Tout ce que je puis dire, c'eſt que ſi vous ne vous rendez pas en faveur de Solmes, à préſent que vous vous croyez ſi

offenſée par Lovelace, rien ne ſera jamais capable de vous perſuader en ſa faveur. Après l'entrevue, je ne doute pas que je ne ſois obligée de reconnoître, que tout ce que vous aurez fait & tout ce que vous aurez dit ſera bien, & ne pouvoit être mieux. Cependant ſi je penſe autrement, je ne vous le diſſimulerai pas. Voilà ce que je vous promets.

Permettez-moi un conſeil, c'eſt de vous animer un peu, contre votre oncle même, ſi vous en trouvez l'occaſion. Reſſentez-vous du traitement honteux & inſenſé auquel il a eu tant de part, & faites l'en rougir, ſi vous le pouvez.

En y penſant bien, je ne ſais ſi cette entrevue, dans quelque deſſein qu'on l'ait demandée, ne peut pas tourner à votre avantage. Lorſque Solmes verra (du moins ſi vos réſolutions ſe ſoutiennent) qu'il lui eſt impoſſible de ſe promettre aucun ſuccès avec vous, & lorſque vos parens le reconnoîtront auſſi, il faudra bien, je penſe, que l'un ſe retire, & que les autres compoſent ſur des offres qui vous coûteront un peu à remplir, ou je ſuis trompée, quand vous ſerez délivrée de la plus rude de vos peines. Je me rappelle pluſieurs endroits de vos dernières lettres, & même des premières, qui m'auto-

riſent à vous tenir ce langage ; mais, dans les circonſtances où vous êtes, ce que je pourrois dire là-deſſus ſeroit hors de ſaiſon.

Ma concluſion, c'eſt que je ſuis indignée de vous voir le jouet de la cruauté d'un frère & d'une ſœur. Car, après tant d'épreuves & de témoignages de fermeté de votre part, quelle peut être leur eſpérance ?

Je vous preſſe d'exécuter l'idée qui vous eſt venue, de mettre hors de leurs atteintes les lettres & les papiers qui ne doivent pas tomber ſous leurs yeux. J'aurois aſſez d'envie auſſi que vous portaſſiez au dépôt une partie de vos habits & de votre linge, avant le jour de votre entrevue avec M. Solmes, de peur qu'enſuite il ne vous devienne plus difficile d'en trouver l'occaſion. Robert me l'apportera au premier ordre, ſoit de jour ou de nuit.

Si l'on vous pouſſe à l'extrémité, je ne ſuis pas ſans eſpérance d'engager ma mère à vous recevoir ici ſecrètement. Je lui promettrai d'être indulgente, & même quelque choſe de plus, pour ſon favori, ſi elle veut avoir pour moi une indulgence utile à mon amie favorite. Je roule depuis quelque temps ce projet dans ma tête ; mais, comme votre imbécille d'oncle a ſu attacher ſi fort ma mère à ſes vues, je n'oſe

encore vous assurer du succès. Cependant, n'en désespérez pas. Quand le combat ne sera plus qu'entre femme & femme, j'espère, avec un peu de persévérance féminine m'en tirer avec avantage. Votre querelle avec Lovelace, si elle dure, pourra m'être d'un grand secours. Et vos dernières offres, dans la lettre de dimanche à votre oncle, en les faisant bien valoir, doivent donner encore une nouvelle force à mes raisons.

Je compte sur votre pardon, pour tous les petits écarts d'une amie naturellement trop vive, mais dont le cœur est lié au vôtre par une parfaite simpathie,

ANNE HOWE.

LETTRE LXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Vendredi 31 Mars.

VOUS m'avez rendu un compte fort obligeant de votre silence. Les malheureux sont toujours dans le doute & la défiance, toujours portés à interpréter des accidens inévitables en froideur & en négligence, surtout de la part de ceux dont ils souhaitent conserver l'estime. Je

suis

ſuis sûre que ma chère Anne Howe ne ſera jamais du nombre de celles qui ne ſuivent une amie qu'aux rayons de ſa proſpérité: Cependant ſon amitié m'eſt trop précieuſe, pour ne pas douter quelquefois ſi je mérite qu'elle me ſoit conſervée, & ne pas avoir toujours quelque inquiétude, dans la crainte de la perdre.

Vous m'accordez ſi généreuſement la liberté de vous gronder, que je crains de la prendre. Je me défierois plus volontiers de mon propre jugement, que de celui d'une chère amie, dont l'ingénuité à reconnoître une faute qu'on lui impute, la met au-deſſus du ſoupçon d'en commettre de volontaires. Cela me fait preſque trembler de vous demander ſi vous ne vous trouvez pas trop cruelle, trop peu généreuſe, dans votre conduite avec un homme qui vous aime ſi tendrement, & qui eſt d'ailleurs ſi honnête & ſi ſincère?

Si ce n'étoit vous, je regretterois qu'il y eût quelqu'un au monde qui fût capable de me ſurpaſſer dans cette vraie grandeur d'ame, qui inſpire de la reconnoiſſance pour les bleſſures que nous fait la main d'un véritable ami. Je me ſuis peut-être rendue coupable d'un excès d'indiſcrétion, qui ne peut être excuſé que par le trouble où je ſuis, ſi même c'eſt une excuſe.

Je n'oſe preſque plus à préſent vous prier, ce que je ferai cependant toujours avec inſtance, de vous abandonner hardiment à cet ingénieux & charmant eſprit, qui, tout en riant, pénètre mes défauts juſqu'au vif. Quel malade pourroit redouter la ſonde dans une main ſi délicate? Je vous dis que je ſuis embarraſſée à vous faire cette prière, dans la crainte qu'elle ne devienne pour vous une raiſon d'être plus réſervée. C'eſt riſquer d'émouſſer tout-à-fait le trait de la raillerie, ſi on ne lui permet pas d'entamer légèrement. La ſatire déſirée ou permiſe, ſe change trop facilement en éloges, dans un cenſeur généreux, qui s'apperçoit qu'on profite de ſes railleries. Les vôtres ont l'inſtruction pour objet, & quoiqu'un peu mordantes, elles ne laiſſent pas de plaire. Il n'y a point de corruption à craindre dans la bleſſure d'une pointe auſſi légère que la vôtre, qui n'eſt envenimée par aucune perſonnalité, & qui n'a nulle intention de malignité, de ridicule, ni d'aigreur. C'eſt un art ignoré de nos modernes les plus admirés. Pourquoi? parce qu'il doit tirer ſes principes de la bonté du naturel, & qu'il doit être dirigé par la droiture du cœur. (¶) C'eſt la perſonne, plus que le vice, qui eſt le but de leur ſatyre: & fût-elle juſte, comment ſeroit-elle utile;

comment rempliroit-elle aucunes vues louables, lorſqu'elle laiſſe une large plaie, qui ſemble plutôt le coup d'un large cimeterre, que l'impreſſion d'une pointe légère, & qui, expoſée à l'air & au ridicule du public, s'envenime néceſſairement, au lieu de guérir? (♭) Ne m'épargnez donc pas parce que je ſuis votre amie; que cette raiſon même vous excite à m'épargner moins. Je puis ſentir la pointe du trait, toute fine qu'elle eſt entre vos mains; j'en puis être peinée: vous manqueriez votre but, ſi je ne l'étois pas. Mais après le premier moment de ſenſibilité, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je vous en aimerai davantage: mon cœur corrigé ſera tout à vous, & ſera plus digne de vous.

Grace à votre leçon, je ſais ce que je dois dire à M. Lovelace, & ce que je dois penſer de lui. Vous m'avez fort agréablement prévenue, ſur la méthode qu'il employera vraiſemblablement avec moi pour s'excuſer. S'il vient à moi, je vous inſtruirai à mon tour de tout ce qui ſe paſſera dans cette occaſion, afin de recevoir vos avis, s'ils arrivent aſſez tôt; & lorſque vos lettres me viendront trop tard, votre cenſure ou votre approbation que je pourrai bien mériter tour-à-tour. Il me ſemble

que quelque parti qu'on me permette, ou qu'on me force de prendre, les juges favorables doivent me considérer comme une personne qui n'est plus dans sa direction naturelle. Poussée comme au hasard par les vents impétueux d'une contradiction passionnée & d'une rigueur que j'ose accuser d'injustice, je vois le port désiré du célibat, où je suis portée par tous mes désirs: mais j'en suis repoussée par les vagues écumantes de l'envie d'un frère & d'une sœur, & par les tourbillons furieux d'une autorité qui se croit envahie, tandis que, d'un côté mes regards apperçoivent dans Lovelace des rocs contre lesquels je puis briser malheureument, & de l'autre, dans Solmes, des sables & des bas-fonds sur lesquels je suis menacée d'échouer. Horrible situation, dont la vue me fait frémir!

Mais vous, mon pilote éclairé, quelle charmante ressource ne me faites-vous pas entrevoir, si j'ai le malheur d'être réduite à l'extrémité! je ne veux pas trop compter, comme vous avez la précaution de m'en avertir, sur le succès de vos sollicitations auprès de votre mère: je connois ses grands principes de soumission aveugle dans un enfant. Cependant, je me flatte aussi de quelque espérance, parce qu'elle

concevra qu'un peu de protection, accordée ſi à propos, peut me ſauver d'une plus grande témérité. Si elle me l'accorde, elle peut être sûre de gouverner toutes mes démarches. Je ne ferai rien que par ſes ordres, par ſes avis & par les vôtres. Je ne verrai perſonne, je n'écrirai à perſonne; perſonne ne ſaura où je ſuis, ſans votre conſentement à toutes deux. Qu'elle me place dans une chaumière, je n'en ſortirai pas à moins que, ſous quelque déguiſement, ou comme votre femme de chambre, il ne me ſoit permis quelquefois le ſoir de faire un tour de promenade avec vous: & je ne demande cette protection ſecrète que juſqu'à l'arrivée de M. Morden qui ne peut tarder long-temps.

Je crains de trop haſarder en ſuivant l'idée que vous me donnez, de porter une partie de mes habits au dépôt, mais je mettrai à part un peu de linge avec mes papiers. Voici ma crainte. Depuis quelque temps, Betty a jeté curieuſement les yeux ſur mes armoires, lorſque j'en ai tiré quelque choſe en ſa préſence. Après avoir fait cette obſervation, je laiſſai un jour exprès mes clefs aux ſerrures en deſcendant au jardin. A mon retour, je ſurpris ma créature, qui avoit la main deſſus, comme venant d'en fermer les portes, elle parut con-

fondue de me voir rentrer ſitôt. Je feignis de ne m'en être pas apperçue; mais lorſqu'elle ſe fût retirée, je trouvai que mes habits n'étoient pas dans l'ordre que je connoiſſois.

Je ne doutai point que ſa curioſité ne fût commandée, & craignant qu'on n'abrégeât mes promenades, ſi je n'allois pas au devant des ſoupçons, je me ſuis accoutumée depuis, entr'autres petites ruſes, non ſeulement à laiſſer mes clefs aux armoires, mais à employer quelquefois cette fille à en tirer mes habits l'un après l'autre, ſous prétexte d'en redreſſer les mauvais plis, & d'empêcher que les fleurs d'argent ne ſe terniſſent, ou ſeulement de me déſennuyer, faute d'occupation plus ſérieuſe. Outre le plaiſir, que notre ſexe en général, les petits comme les grands, prennent à voir des habits riches, je remarque que cet *office* l'attache beaucoup, comme s'il faiſoit une partie du miniſtère dont elle eſt chargée.

C'eſt à la confiance qu'ils ont dans un eſpion ſi vigilant, & à la certitude que je n'ai pas un ſeul confident dans la famille, parce que je n'ai recherché le ſecours d'aucun domeſtique, quoique je me croye aimée de tous, que je crois devoir la liberté qu'on me laiſſe pour mes promenades. Peut-être que ne m'ayant

remarqué aucun mouvement vers le déhors, ils s'en croyent plus certains que je me laiſſerai vaincre enfin par leurs perſécutions. Autrement ils devroient penſer qu'ils irritent aſſez ma patience, pour me faire chercher, dans quelque démarche téméraire, l'affranchiſſement d'un traitement ſi dur : & je demande pardon au ciel ſi je me trompe ; mais j'ai bien peur que mon frère & ma ſœur ne fuſſent pas fort affligés de me forcer à cette extrémité.

S'il arrivoit donc, contre toutes mes eſpérances, que cette fatale démarche devînt néceſſaire, il faudroit me contenter de partir avec les habits que j'aurois ſur moi. L'uſage où j'ai toujours été de m'habiller pour tout le jour, auſſitôt après mon déjeûner, lorſque je n'avois aucun ſoin domeſtique qui m'en empêchât, préviendra toute défiance, & le linge que je mettrai au dépôt, ſuivant votre conſeil, ne ſauroit donner lieu à aucun ſoupçon.

(¶) J'en uſe toujours de même dans ma priſon, car c'en eſt une, & quoique je n'aye point de viſite à rendre ni à recevoir, la propreté habituelle, vous le ſavez, eſt un ſoin que nous nous devons à nous-mêmes & à notre ſexe ; il faut éviter de nous laiſſer ſurprendre dans un état où nous ſerions fâchées qu'on

nous vît. D'ailleurs, quand on eſt dans l'adverſité, état d'épreuve de nos bonnes qualités, on doit s'attacher à conſerver toutes ſes louables habitudes, afin de n'avoir rien perdu d'eſtimable, lorſqu'il revient des jours plus heureux.

N'eſt-ce pas d'ailleurs la marque d'une ame ferme, que de conſerver toujours l'eſpérance, dans le malheur? Eſpérer des jours plus fortunés, c'eſt les mériter à moitié; car pourrions-nous être fondés dans cette eſpérance, ſi nous n'étions pas dans la réſolution de nous rendre dignes du bonheur où cet eſpoir nous dit de prétendre? & qui ſera le protecteur & l'ami d'un infortuné, qui s'abandonne lui-même?

C'eſt par ces réflexions & autres ſemblables que je tâche quelquefois de ſoutenir mon courage. Je ſais que ſi vous me raillez quelquefois ſur mes *airs graves*, c'eſt sûrement dans la vue de faire entrer quelque rayon de gaieté dans mon ame, au milieu de mes infortunes, & que votre badinage ne va point juſqu'au mépris. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'avoir le talent d'offrir des leçons ſérieuſes & importantes avec un art heureux qui ſait plaire & inſtruire à la fois.

A combien de ruſes & de piéges les jeunes

demoiſelles ne ſont-elles pas expoſées de la part des domeſtiques, ſi l'on n'a pas ſoin de ſe les attacher par des actes de bonté & de condeſcendance? Je ne ſuis pas traitée par mes parens, de la manière dont j'ai toujours traité leurs gens.

Lorſque j'avois la direction du ménage, je me fis toujours un principe d'équité, autant que de politique & de généroſité, de placer en eux quelque portion de ma confiance. Ne pas avoir l'air d'attendre d'eux ce qui eſt de la juſtice & de leur devoir, c'eſt leur dire en quelque ſorte de ſaiſir les occaſions d'être injuſtes impunément.

M. Solmes (pour m'arrêter encore un moment ſur ce ſujet peu relevé, mais qui ne laiſſe pas d'avoir ſon utilité) M. Solmes dans ſes baſſes & frivoles ſollicitudes, voudroit avoir en moi une ſévère gardienne de ſes clés: il ſeroit trompé. Si j'étois à la tête d'une famille, je ne voudrois pas me donner la peine, ni la mortification à mes domeſtiques, de garder ceux d'entr'eux que j'aurois ſujet de ſoupçonner. Souvent vous rencontrez dans le bas étage des ames qui ne ſont pas ſordides. Et même, j'ai quelquefois jugé, qu'à nombre égal, il y avoit plus d'honnêtes gens dans le peuple, que dans

la claſſe des grands. Le peuple met ſon orgueil & ſa principale gloire dans la probité. Les grands ſont livrés à l'amour du pouvoir, des grandeurs, des plaiſirs, & leur ambition leur forge une ſorte d'orgueil ſuprême & faux, qui n'engloutit que trop ſouvent l'orgueil de la vertu.

La plupart des ſubalternes dédaigneroient de s'avilir à tromper la confiance de leurs maîtres, & de trahir une confidence. Mais j'ai remarqué, même parmi les plus ignorans & les plus groſſiers de leur eſpèce, une vive ſuſceptibilité de reſſentiment, ſi l'on vient à ſoupçonner leur honnêteté; & je me ſuis vue forcée plus d'une fois de redreſſer le propos d'une ſervante, à qui j'entendois dire, que quoiqu'elle ſe fît honneur de ſa probité & de ſa délicateſſe, jamais maître ni maîtreſſe ne la ſoupçonneroient impunément.

Mais dans quel écart m'a entraînée la comparaiſon que j'avois dans ma tête du traitement que j'éprouve de la part de mes parens avec la manière dont j'en uſois avec leurs domeſtiques! vous me le pardonnerez: nous nous ſommes toujours permis ces excurſions, ſur tous les ſujets, plus ou moins nobles, qui pouvoient contribuer à étendre nos idées, à

perfectionner notre adminiſtration domeſtique ; ſoit que ce fuſſent de pures notions ſpéculatives, ou des objets de pratique uſuelle : ſoit que ces réflexions ſe rapportaſſent à notre ſituation préſente, ou qu'elles n'euſſent qu'un rapport éloigné, mais poſſible, avec nos ſituations dans l'avenir. (♭)

Le principal but où j'en voulois venir étoit de vous faire obſerver combien je ſuis ingénieuſe à trouver les moyens d'aveugler ma géolière, & d'écarter les ſoupçons de ſes maîtres ſur mes promenades ſi fréquentes au jardin & à ma volière. J'éprouve que la défiance & l'adverſité donnent de l'invention. Tantôt j'ai beſoin d'air, & je me trouve mieux auſſitôt que je ſuis hors de ma chambre. Tantôt je me ſens mélancolique, & mes pintades, mes faiſans, ou la caſcade, me récréent : les premiers, par leurs mouvemens animés, qui réveillent mes eſprits ; la caſcade plus gravement, par les échos du bruit de ſes eaux, & par ſes ſourds murmures. Quelquefois la ſolitude fait mes uniques délices. Que le majeſtueux ſilence de la nuit, le ſpectacle du ciel étoilé, celui du lever ou du coucher du ſoleil, diſpoſent à la méditation ! D'autres fois, lorſque je ſuis ſans deſſein & que je n'attends point de lettres, je ſuis aſſez

officieuſe pour prendre avec moi Betty. Il m'eſt arrivé auſſi de l'inviter à me ſuivre, lorſque je n'ignorois pas qu'elle étoit employée d'un autre côté, & qu'elle ne pouvoit venir.

Voilà mes principales ruſes ; mais que je ſubdiviſe en d'autres menues branches, à l'infini. Sans être mon principal motif, elles ont toujours, non-ſeulement de la vraiſemblance, mais même de la vérité, que la volonté eſt agile & prompte pour ce qui plaît ! que la répugnance fait naître de difficultés ! que l'une eſt rapide & ſouple dans ſes mouvemens ! que l'autre eſt lente & peſante ! Le moindre obſtacle que rencontre le dégoût, eſt une maſſe de plomb qui s'attache aux pieds & qui les rend immobiles.

Vendredi, à 11 *heures du matin.*

J'ai déjà fait un paquet d'une partie de mon linge. Mon cœur a ſouffert pendant tout le temps que je viens d'y employer. Et il ſouffre encore de la ſeule penſée que cette précaution ſoit devenue néceſſaire.

Lorſque vous le recevrez, auſſi heureuſement que je l'eſpère, ayez la bonté de l'ouvrir. Vous y trouverez deux autres paquets cachetés ; l'un qui contient les lettres que vous n'avez pas vues, c'eſt-à-dire, celles que j'ai reçues

depuis la dernière fois que je vous ai quittée; l'autre eſt le recueil de toute notre correſpondance, entre vous & moi, depuis le même temps; avec quelques autres papiers, ſur divers ſujets ſi ſupérieurs à mes forces, que je ne puis ſouhaiter qu'ils tombent jamais ſous des yeux, dont l'indulgence ne me ſeroit pas auſſi acquiſe, que l'eſt celle des vôtres. Si mon jugement mûrit avec l'âge, je me déterminerai peut-être à les revoir.

(¶) C'étoit une penſée du reſpectable père de Mde. Norton; & que la digne femme répétoit ſouvent, qu'il y avoit dans la vie une ſaiſon pour l'imagination & les idées, & qu'il falloit les verſer alors ſur le papier; qu'enſuite l'écrivain devoit mettre de côté ſes ouvrages juſqu'à ce qu'un âge plus mûr & l'expérience lui appriſſent à les pénétrer d'un feu ſolide & durable, au lieu d'une flamme brillante & paſſagère, & qu'alors ils pourroient obtenir le ſuffrage du goût & des connoiſſeurs. (♭)

Avec tout cela, pour le remarquer en paſſant, Je ne reçois pas un mot de cet homme, pas une ſeule ligne! ma réponſe fut miſe au dépôt mercredi; elle y demeura juſqu'au lendemain. Je ne ſaurois vous dire à quelle heure elle fut levée hier, parce que je ne m'en occupai pas

juſqu'au ſoir. Elle n'y étoit plus alors. Point de réponſe aujourd'hui, à dix heures! Je le ſuppoſe d'auſſi mauvaiſe humeur que moi. — De tout mon cœur.

Il auroit peut-être l'ame aſſez baſſe, s'il avoit jamais quelque pouvoir ſur moi, pour ſe venger des peines que je lui ai cauſées. Mais à préſent, j'oſe aſſurer qu'il n'en aura jamais l'occaſion.

Je commence à connoître ce caractère entreprenant, je me flatte que nous ſommes également dégoûtés l'un de l'autre. Mon cœur eſt dans une tranquillité *inquiète*, ſi je puis haſarder cette expreſſion : *inquiète*, à cauſe de l'entrevue redoutée avec Solmes, des conſéquences dont elle peut être ſuivie ; ſans quoi ma tranquillité ſeroit parfaite : car enfin : je n'ai pas mérité le traitement que je reçois ; & ſi je pouvois me défaire de Solmes, comme je crois être délivrée de Lovelace, l'influence de mon frère & de ma ſœur ſur mon père, ma mère & mes oncles, ne pourroit durer long-temps.

Vous aurez la bonté de laiſſer paſſer les cinq guinées que vous trouverez liées dans le coin d'un mouchoir, comme une petite récompenſe que je crois devoir aux ſervices de votre fidelle Robert. Ne vous y oppoſez pas, ma

chère, vous ſavez que je ne ſuis point tranquille, qu'on ne me laiſſe me ſatisfaire ſur ces bagatelles. Mon premier deſſein étoit de vous envoyer auſſi le peu que j'ai d'argent, & même une partie de mes diamans : mais ce ſont des choſes portatives, & que je ne puis oublier. D'ailleurs, ſi quelque ſoupçon faiſoit déſirer de voir mes diamans, ſans que je fuſſe en état de les montrer, ce ſeroit une démonſtration de quelque deſſein, qui porteroit l'apparence d'un crime.

Vendredi, à une heure, dans le bûcher.

Rien encore de la part de cet homme! j'ai apporté fort heureuſement mon paquet juſqu'ici, & j'ai trouvé votre lettre d'hier au ſoir. Si Robert prend la mienne ſans emporter le paquet, hâtez-vous de le renvoyer, & de l'avertir qu'il doit le prendre auſſi. De la manière dont je l'ai placé, il me ſemble qu'il ne ſauroit le manquer, & qu'il verra, à n'en pas douter, qu'il eſt là pour qu'il l'emporte. Vous pouvez juger par le ſujet de votre lettre que je ne tarderai point à vous répondre.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXX.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi au ſoir, 30 Mars.

PRÉPAREZ-vous au récit de mes découvertes ſur la conduite & la baſſeſſe de votre abominable monſtre, dans le miſérable cabaret qu'il appelle une hôtellerie.

Les roitelets & les moineaux ne ſont pas une proie dédaignée de cet affamé vautour. Ses aſſiduités, ſes veilles, ſes périls nocturnes, les rigueurs de la ſaiſon, qu'il brave ſi courageuſement, ne doivent pas être mis entièrement ſur votre compte. Il a trouvé des conſolations, pour adoucir ſes peines: une petite créature, douce & jolie, ſuivant la peinture qu'on me fait: innocente, juſqu'à ſon arrivée dans ce lieu; mais, la pauvre petite! qui peut dire à préſent ce qu'elle eſt?

Elle ne vient que de paſſer ſes dix-ſept ans.

Il a d'ailleurs pour compagnie ſon ami, ſon camarade de débauche, un homme de belle humeur & d'intrigue, comme lui, avec lequel on partage la joyeuſe bouteille; & quelquefois un ou deux autres libertins, tous déguiſés. La triſteſſe

triſteſſe n'approche pas de cette bande joyeuſe. N'ayez pas d'inquiétude, ma chère, ſur ſon rhume. Il n'a pas la voix ſi enrouée que ſa *Betſey* ſon *bouton de roſe*, comme le miſérable l'appelle, ne puiſſe fort bien entendre ce qu'il lui conte.

Il en eſt fou. On prétend qu'elle eſt encore fort innocente : ſon père & ſa grand-mère le croyent. Il veut la marier, dit-on, à un jeune homme du même village. Le pauvre garçon ! la pauvre & ſimple créature !

M. Hickman raconte qu'à la ville, on le voit ſouvent aux ſpectacles & à l'opéra avec des femmes, & chaque fois avec des femmes différentes. Ah ! ma chère amie ! — Mais je me flatte que toutes ces accuſations, fuſſent-elles autant de vérités, ne vous importent guère. Mais euſſiez-vous été les meilleurs amis du monde, cet éclairciſſement ſoldera ſon compte.

Monſtre infâme ! ſe peut-il que ſes ſoins, ſes vues pour vous, n'aient pas été capables de le réprimer ? mais je vous l'abandonne. Il n'y a rien à eſpérer de lui. Plutôt un ſot pour mari, qu'un pareil miſérable ! Je ſouhaiterois ſeulement, s'il étoit poſſible, d'arracher cette pauvre jeune fille de ſes vilaines griffes. J'ai formé un plan dans cette vue ; du moins, ſi je ſuis

sûre qu'elle ait encore ſon innocence & ſon cœur libre.

Il ſe fait paſſer pour un militaire déguiſé, obligé de ſe tenir à couvert après un duel arrivé à Londres, tandis que la vie de ſon adverſaire eſt en ſuſpens. On le croit homme de qualité. Son ami paſſe pour un officier inférieur, avec lequel il vit familièrement. Il eſt accompagné d'un troiſième, qui eſt une ſorte de compagnon ſubordonné à l'autre. Le monſtre n'a lui-même qu'un ſeul domeſtique. O ma chère! que toute cette race de diables, c'eſt le nom qu'il faut leur donner, fait paſſer agréablement le temps, pendant que notre crédule ſimplicité nous émeut & nous fait donner des ſoupirs de compaſſion aux prétendus tourmens qu'ils ſouffrent pour nous.

Je viens d'apprendre que ſur le déſir que j'en ai marqué, on me procurera l'occaſion de voir le père & la fille. Je les aurai bientôt pénétrés. Il me ſera facile de voir clair dans un cœur auſſi ſimple, s'il ne l'a pas déjà corrompue; & ſi c'en eſt déjà fait, je ne tarderai pas à le découvrir auſſi. Si je trouve dans la fille ou dans le père plus d'art que de naturel, je les abandonne & les renvoye ſur le champ. Mais comptez que la fille eſt perdue.

On dit qu'il l'aime éperdument. Il lui donne la première place à table. Il prend plaiſir à la faire jaſer. Il ne veut pas que ſes amis approchent d'elle. Elle babille de ſon mieux ; il admire la nature dans tout ce qu'elle dit. On l'a entendu la nommer une fois, ſa charmante petite créature. Ne doutez pas qu'il ne lui ait donné cent fois le même nom. Il la fait chanter ; il loue ſes petits frédons ruſtiques. O ma chère ! c'eſt une fille perdue. Cela ne peut être autrement. L'homme, vous le ſavez, eſt Lovelace. Qu'on vous amène Wierley, ſi l'on eſt réſolu de vous marier; tout autre, en un mot, que Lovelace ou Solmes ; c'eſt l'avis,

de votre ANNE HOWE.

Ma chère amie, conſidérez ce cabaret comme ſa garniſon, lui comme un ennemi, ſes camarades libertins comme ſes alliés & ſes ſuppôts : votre frère & vos oncles ne trembleroient-ils pas, s'ils ſavoient combien il eſt proche d'eux, lorſqu'ils vont & viennent dans ce quartier ? Il a réſolu, m'aſſure-t-on, que vous ne ſerez pas menée chez votre oncle Antonin. Comment ferez-vous, avec ou ſans cet entreprenant

? rempliſſez le blanc que je laiſſe, car je ne trouve pas de terme aſſez odieux.

LETTRE LXXI.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Vendredi, à 3 heures.

VOUS me rempliſſez tout à la fois, de colère, d'indignation & de terreur ! hâtez-vous, ma très-chère amie, de grace, hâtez-vous d'achever vos informations ſur le plus vil de tous les hommes.

Mais n'aſſociez jamais les termes d'innocence & de ſimplicité avec le nom de cette malheureuſe fille. Ne doit-elle pas ſavoir qu'un homme de cette eſpèce, qui porte un air de haute condition ſous toutes ſortes de déguiſemens, ne peut avoir de bonnes vues, lorſqu'il lui fait prendre la première place à table, & qu'il lui donne des noms ſi tendres ? Une fille de dix-ſept ans, ſimple & modeſte, chanteroit-elle au gré d'un inconnu, qui fait profeſſion d'être hors de ſon état naturel ? ſi ſon père & ſa grand-mère étoient d'honnêtes gens, qui euſſent à cœur l'honnêteté de leur fille, lui permettroient-ils de pareilles libertés ?

Ne pas ſouffrir que ſes amis approchent d'elle!

A coup sûr, ſes vues ſont infames, s'il ne les a pas déjà accomplies. Avertiſſez, ma chère, s'il n'eſt pas trop tard, avertiſſez ce père imprudent du danger de ſa fille. Non, il ne peut y avoir un père au monde qui voulût vendre la vertu de ſon enfant; ni une mère... L'infortunée créature!

Je ſuis dans l'impatience d'apprendre la ſuite de vos informations. Vous verrez cette fille, me dites-vous. Marquez-moi ce que c'eſt que ſa figure. *Douce & jolie*, dites-vous. Une *douce & jolie fille*, ma chère! Voilà de fort *doux* & de fort *jolis* termes: mais ſont-ils de vous ou de lui? Si vous la croyez ſi *ſimple*, ſi *naturelle* dans ſes manières, dans ſes diſcours; ſi elle chante joliment ſes *petits airs ruſtiques*, (car en vérité, ma chère, vous vous affectionnez à votre peinture) hé mais, une fille de cette eſpèce doit engager un homme perdu de débauche, (car c'eſt ainſi qu'il faut le regarder à préſent; un homme laſſé peut-être des femmes de la ville, & de leurs airs de hardieſſe & d'aſſurance) & elle doit l'engager fortement & pour long-temps, puiſqu'après avoir perdu ſon innocence, elle cherchera peut-être à ſuppléer par

l'art à la perte des charmes naturels qui lui ſervent à l'attirer aujourd'hui.

Belles eſpérances de réforme de la part d'un pareil libertin! Pour tout au monde, ma chère, je ne voudrois pas adreſſer un mot à..... mais je n'ai pas beſoin de faire des réſolutions. Je n'ai pas ouvert ſa lettre, ni ne veux l'ouvrir. Un impoſteur! un hypocrite! avec ſon rhume & ſa fiévre..... qu'il a gagnés d'abord peut-être dans quelque débauche nocturne, à chanter avec ſa petite chanteuſe, & qui ont pu peut-être augmenter dans la grotte du taillis.

Etre déjà ſur ce pied avec lui!... j'entends dans ſon eſtime, ma chère. Car moi, j'ai pour lui un parfait mépris. Je me hais preſque moi-même, de vous tant parler & de lui & de cette idiote que vous appelez ſa *douce* & *jolie* créature. Comptez, ma chère, qu'il n'y a rien de joli ni d'aimable ſans modeſtie & ſans vertu.

Je vais vous dire à préſent, ma chère, à quelle occaſion je vous ai priée de faire cette recherche.

Cet autre infâme, Joſeph Léman, avoit fait entendre à Betty, qui n'a pas manqué de me le rendre auſſitôt, que Lovelace ſe faiſoit con-

noître pour un méchant homme, dans un lieu où depuis quelque temps on l'avoit vu déguiſé. Mais il vouloit être mieux éclairé, avoit-il ajouté, avant de lui en apprendre davantage. Elle lui avoit promis le ſecret, dans l'eſpérance de le faire expliquer ; c'eſt là-deſſus que j'ai cru qu'il ne ſeroit pas mal de vous prier de prendre vous-même quelques informations. (*)

---

[*] (¶) On a vu dans le 1er. volume, Lettre XXXIV, que M. Lovelace avoit deux motifs pour épargner ſon *bouton de roſe* : le premier, parce que ſon orgueil étoit ſatisfait de la prière du père & de la grand-mère qui l'avoient conjuré d'épargner leur fille. *Dompter l'orgueil des rebelles ſeroit ma deviſe*, dit-il, *ſi j'en cherchois une nouvelle.* Le ſecond eſt expliqué auſſi dans ce paſſage de la même lettre : *Il m'importe d'être honnête, il peut arriver par une voie ou par une autre qu'on découvre ma retraite dans ce mauvais cabaret ; & l'on ne manquera pas de juger d'abord que c'eſt mon bouton de roſe qui m'y a attiré. Un rapport en ma faveur, dans la bouche de ces bonnes gens ſi ſimples, peut établir ma réputation*, &c.

En conſéquence de ces vues, le lecteur verra que l'événement remplit parfaitement l'attente de M. Lovelace, & que le ſtratagême qu'il conduit par les mains de ſon agent Joſeph Léman, qui joue Betty Barnes, lui réuſſit, quoiqu'il ignore ce qui ſe paſſoit entre Miſs Howe & Miſs Clariſſe. Cette explication eſt d'autant plus néceſſaire, que quantité de lecteurs, faute d'y faire attention, ont fait à M. Lovelace un plus grand mérite de

Je vois à préſent que les accuſations de ſes ennemis n'étoient que trop bien fondées. Si ſon but eſt la ruine d'une pauvre innocente, & s'il ne l'a connue qu'à l'occaſion de ſes viſites au château d'Harlowe, je me croirai doublement intéreſſée au ſort de cette malheureuſe, & j'aurai ſujet auſſi d'être doublement irritée contre un homme auſſi vil. Il me ſemble que je le hais plus que Solmes même. Mais je n'ajouterai plus un mot de lui, après que je vous aurai priée de m'informer le plus promptement qu'il vous ſera poſſible de tout ce que vous aurez découvert..... J'ai une lettre de lui, mais je ne l'ouvrirai qu'après ; & ſi vos éclairciſſemens ſont tels que je ſuis preſque sûre qu'ils ſeront, je remettrai ſa lettre toute fermée à la place où je l'ai priſe, & je ne me donnerai

---

ſa retenue auprès de ſon bouton de roſe, qu'il n'y en avoit réellement, & ſe ſont de plus perſuadés qu'il n'étoit pas vraiſemblable qu'un homme capable de ſe conduire ſi généreuſement, à ce qu'ils ſuppoſoient, dans cette occaſion, pût ſe rendre coupable d'aucune baſſeſſe atroce. Ils ne font pas réflexion que l'amour, l'orgueil & la vengeance, comme il l'avoue lui-même (dans la Lettre XXXI du 1er. vol.) entroient également dans l'eſſence de ſon caractère, & que la réſiſtance étoit pour lui un aiguillon qui le provoquoit.

plus la peine de m'occuper de lui. Adieu, ma très-chère amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXII.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Vendredi à midi, 31 *Mars.*

LA juſtice m'oblige, après ma dernière lettre, de faire porter celle-ci, ſi je le pouvois, ſur l'aile des vents. Je crois vraiment que votre homme eſt innocent. Pour cette accuſation du moins, je crois qu'il en doit être juſtifié; & je regrette d'avoir été ſi prompte à vous envoyer mes informations par lambeaux.

J'ai vu la jeune fille. Elle eſt réellement très-jolie, très-agréable; & ce qui eſt encore une beauté plus grande, plus réelle, une jeune & très-innocente créature. Il faudroit être d'une méchanceté infernale, pour être capable de conſpirer la ruine d'une enfant ſi naïve & ſi ſimple. Son père eſt un homme honnête & ſimple comme elle, qui eſt parfaitement ſatisfait de ſa fille & de ſa nouvelle connoiſſance.

A préſent que j'ai pénétré le fond de cette

aventure, je ne ſais ſi je ne dois pas craindre pour votre cœur, lorſque je vous aurai dit qu'il peut ſortir de ce Lovelace quelque choſe de noble qui eſt à ſa louange.

La jeune fille doit être mariée la ſemaine prochaine; & c'eſt à lui qu'elle a l'obligation d'être ſi près de ſon bonheur. Il *eſt réſolu*, ſuivant le diſcours du père, de faire *un heureux couple, & il ſouhaiteroit, dit-il, d'en faire plus d'un.* Voilà pour vous, ma chère. Comme il a pris auſſi en affection le jeune homme qu'elle aime, il a fait pour elle un préſent de cent guinées, qui ſont déjà entre les mains de la grand-mère, & qui répondent à pareille ſomme que le jeune homme tient d'un de ſes parens. Et le compagnon de M. Lovelace, excité par l'exemple, a donné auſſi vingt-cinq guinées au père, qui eſt pauvre, pour équiper en habits la jolie petite villageoiſe.

Le pauvre homme raconte qu'à leur arrivée, ils affectoient de paroître des gens du bas étage: mais à préſent, m'a-t-il dit en confidence, il ſait que l'un eſt le colonel Barrow, & l'autre le capitaine Sloane. Il avoue que pendant les premiers jours, le colonel étoit fort galant avec ſa fille; mais que la grand-mère l'ayant ſupplié d'épargner ſon innocence, il jura de ne lui

donner que de bons conſeils, & qu'il a tenu parole en honnête homme. La folle petite créature a reconnu que le miniſtre même ne lui auroit pas donné de meilleures inſtructions d'après le livre de la bible. La petite perſonne m'a tant plu, que je lui ai donné ſujet de ne pas regarder ſa viſite comme un temps perdu.

Mais bon dieu ! ma chère, qu'allons-nous devenir à préſent ? Lovelace, non-ſeulement réformé, mais changé en prédicateur ! Qu'allons-nous devenir ? au fond, ma tendre amie, votre *généroſité* eſt engagée maintenant en ſa faveur. Fi de cette *généroſité*. J'ai toujours penſé qu'elle cauſe autant de mal aux belles ames, que l'amour en fait aux ames communes. J'appréhende ſérieuſement que ce qui n'étoit qu'un *goût conditionnel*, ne devienne *un goût ſans condition*.

Je ne puis ſouffrir d'être obligée de changer ſitôt mes invectives en panégyrique. Les femmes, ou moi du moins, aiment à tenir bon encore ſur un jugement téméraire, lors même qu'elles en ont reconnu la fauſſeté. Tout le monde n'a pas comme vous la généroſité d'avouer ſa mépriſe. Cette facilité à ſe rétracter demande une certaine grandeur d'ame. — J'ai pouſſé plus loin mes informations dans le même lieu, ſur la vie,

les mœurs & toute la conduite de votre homme... dans l'eſpérance d'y trouver quelque choſe à redire. Mais tout paroît uniforme !

Enfin M. Lovelace ſort de cette recherche avec tant d'avantage, que ſi j'étois aidée de la moindre apparence, je ſoupçonnerois ici quelque complot formé, pour *blanchir la tête d'un more.* Adieu, ma chère.

ANNE HOWE.

LETTRE LXXIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Samedi, premier Avril.

VOILA comme une cenſure précipitée nous expoſe au reproche de légèreté & d'inconſéquence dans nos jugemens; & cette inconſtance devient un devoir; car ſi vous, ma chère, oui, vous-même, dans l'exemple préſent, vous aviez eu autant de répugnance que vous le dites à reconnoître une erreur, je crois que je vous en aurois moins aimée. Mais vous ne vous ſeriez pas appliqué d'avance de ſi bonne foi la réflexion que je viens de faire, ſi votre caractère n'étoit un des plus ingénus & des plus nobles dont

une femme puiſſe ſe glorifier. Quoique M. Lovelace paroiſſe ici bien juſtifié, ſes autres défauts ſont aſſez nombreux pour mériter la plus ſévère cenſure. Si j'étois avec lui dans les termes qu'il déſireroit, je lui donnerois avis que ce traître de Léman n'eſt pas autant de ſes amis qu'il le penſe. Autrement, il n'auroit pas été ſi empreſſé de rapporter à ſon déſavantage, ſurtout à Betty Barnes, cette petite hiſtoire de la jolie villageoiſe. Il eſt vrai qu'il en a fait un ſecret à Betty, mais il lui a promis de lui en apprendre davantage, lorſqu'il ſeroit mieux informé, & d'en parler auſſi à ſon jeune maître. C'eſt ce qui empêche cette fille de la publier, &, malgré la démangeaiſon qu'elle ſe ſent, de s'en faire un nouveau mérite auprès de mon frère & de ma ſœur. Elle eſt bien aiſe auſſi de ne pas déſobliger Joſeph, qui lui tient quelques propos d'amour qu'elle ne rejette pas, quoiqu'elle ſe croie fort au-deſſus de lui. Il n'eſt que trop ordinaire à la plupart des femmes, lorſqu'elles n'ont pas l'occaſion de s'engager dans un commerce de galanterie qui leur plaiſe, de prêter l'oreille du côté où leur inclination les porte le moins.

Mais pour ne rien dire de plus de deux perſonnages que j'eſtime peu, je dois vous avouer

que comme je n'aurois jamais eu que du mépris pour M. Lovelace, s'il avoit été capable, comme je l'aurois aiſément cru, d'une ſi baſſe intrigue, avec les vues qui l'amènent ſi près du château d'Harlowe, cet éclairciſſement avantageux engage en ſa faveur *ma généroſité*, comme vous l'appelez, à proportion de mes craintes, & plus peut-être *que je ne le devrois ſouhaiter.* Vous me raillerez, ma chère, autant qu'il vous plaira; mais je vous demande ſi cet événement n'auroit pas produit ſur vous le même effet? & puis le mérite réel de l'action.... je vous proteſte, ma véritable amie, que ſi, depuis ce jour, il vouloit s'attacher au bien pour le reſte de ſa vie, je lui pardonnerois volontiers une grande partie de ſes erreurs paſſées; ne fût-ce qu'en faveur de la preuve qu'il nous a donnée par ce trait, qu'il eſt capable d'une ſi bonne & ſi généreuſe eſpèce de ſentimens.

Vous vous imaginez bien qu'après avoir reçu votre ſeconde lettre, je n'ai pas fait ſcrupule d'ouvrir la ſienne; & je n'en ferai pas non plus d'y répondre, parce que je n'y trouve aucun ſujet de plainte à lui faire. S'il a lieu d'être plus content de mes termes, c'eſt auſſi, je l'avoue, parce que je crois lui devoir un peu de réparation pour l'injuſte idée que j'ai eue de lui, quoiqu'il n'en ait pas connoiſſance.

Il eſt aſſez heureux que cette aventure ait été ſitôt éclaircie par les ſoins diligens de votre amitié; car ſi je lui avois écrit auparavant, ce n'auroit été que pour lui confirmer ſon congé, & peut-être lui en aurois-je déclaré le motif, dont j'avois été plus affectée que je ne le devois, je crois. Alors quel avantage ne lui aurois-je pas donné ſur moi, lorſqu'il en ſeroit venu à des éclairciſſemens ſi heureux pour lui-même?

Vous verrez quelque jour, dans ſa dernière lettre, combien il eſt humble, comme il reconnoît ſon impatience naturelle; quel aveu il fait de toutes ſes fautes. Je dois convenir qu'à préſent que l'hiſtoire de la petite villageoiſe eſt éclaircie, ce langage a une toute autre apparence qu'il n'auroit eu auparavant. Il me ſemble auſſi, ma chère, que ſans avoir jamais vu la petite villageoiſe, je puis lui accorder d'être plus jolie que je n'aurois pu le croire alors; car la vertu eſt la perfection de la beauté.

Vous verrez comment il s'excuſe, ſur ſon indiſpoſition « de n'avoir pu venir prendre ma « lettre en perſonne, & la préſomptueuſe créa- « ture inſiſte beaucoup là-deſſus, & ſur ſa juſti- « fication, comme s'il croyoit que j'en ai dû « reſſentir quelque peine. » Je ſuis réellement fâchée d'avoir contribué au dérangement de ſa

ſanté, & je veux bien m'imaginer que ſes inquiétudes, pendant quelque temps, ont dû être aſſez chagrinantes pour un eſprit auſſi impatient que le ſien. Mais, dans l'origine, il ne peut en accuſer que lui-même.

Vous verrez que l'homme, prompt à préſumer mon pardon, eſt rempli d'invention & d'expédient pour me faire échapper à la violence dont je ſuis menacée.

J'ai toujours dit que le premier degré, après l'innocence, eſt l'aveu de ſes fautes, parce qu'il n'y a point de changement à ſe promettre de ceux qui s'obſtinent à les défendre. Mais vous trouverez, dans cette lettre même, de la hauteur juſques dans ſes ſoumiſſions. A la vérité, je n'y découvre aucun ſujet de reproche dans les termes: cependant je ne trouve point que ſon humilité ſoit vraiment de l'honnêteté, ni qu'elle porte cette conviction, qui vous ſatisfait.

Il eſt certain qu'il eſt fort éloigné du vrai caractère d'un homme poli; quoiqu'on ne puiſſe pas dire de lui qu'il ſoit du caractère oppoſé. Sa politeſſe eſt celle d'un homme, qui par un défaut d'attention ſur lui-même, fondé ſur une indulgence exceſſive dans ſes premiers ans, & peut-être ſur trop de ſuccès dans un âge plus avancé, a contracté une ſorte de préſomption, que

que l'habitude a changée en arrogance, & qui n'eſt guères compatible avec une certaine délicateſſe.

La diſtance où vous êtes d'avis qu'il faut toujours tenir ce ſexe, eſt une maxime fort juſte en général. La familiarité détruit le reſpect: mais avec qui? Comptez, ma chère, que ce n'eſt pas avec un homme prudent, généreux & capable de reconnoiſſance.

Je conviens qu'en voulant éviter un excès, il eſt difficile de ne pas tomber dans un autre. De-là vient, peut-être, que M. Lovelace regarde comme la marque d'un grand caractère, de ſe livrer à ſon orgueil, même aux dépens de ſa délicateſſe. Mais faudra-t-il donc croire tant de profondeur à un homme qui ne ſait pas faire ces diſtinctions, tandis qu'en ſuppoſant ſeulement des qualités médiocres, elles n'échapperoient pas au commun des hommes?

Il ſe plaint amèrement « de ma facilité à m'of-
« fenſer, & à le congédier pour jamais. Il doit,
« me dit-il, avoir la franchiſe de me repré-
« ſenter que cette conduite eſt d'une hauteur
« extrême, & qu'elle eſt fort éloignée de pou-
« voir contribuer à diminuer ſes craintes ſur
« l'effet des perſécutions de mes proches en
« faveur de M. Solmes. »

Vous verrez qu'il fait dépendre de moi toutes ſes eſpérances de bonheur pour ce monde & pour l'autre. A voir l'audace de ſes vœux & de ſes promeſſes, il me ſemble que le cœur ſeul peut les dicter. Quelle autre marque auroit-on jamais pour juger du cœur des hommes ?

Vous verrez auſſi qu'il eſt déjà informé de l'entrevue que je dois avoir avec M. Solmes, & avec quelle violence ſa douleur s'exprime. Mon deſſein eſt de lui expliquer ce que je penſe des viles méthodes auxquelles il s'abaiſſe, pour ſe faire ſitôt inſtruire de ce qui ſe paſſe dans notre famille. Si les cœurs honnêtes & qui ſe flattent d'avoir des principes ne s'élèvent pas contre les actions qui bleſſent l'honnêteté, qui prendra ſoin de les réprimer, du moins par la honte ?

Vous verrez avec quelles inſtances paſſionnées il me demande « au moins quelques lignes, avant « le jour de l'entrevue, (s'il faut, dit-il, que « cette entrevue ait lieu) pour le ſoutenir dans « l'eſpérance que mon reſſentiment actuel contre « lui, ne me diſpoſe pas à traiter mieux ſon « odieux rival. Je dois lui pardonner, dit-il, « de revenir tant de fois à cette crainte; ſur- « tout, ſi je conſidère que l'entrevue accordée « à Solmes, eſt une faveur qui lui a été refuſée,

« & quelle raiſon mes proches auroient-ils de « la déſirer avec tant d'ardeur, s'ils ne s'en pro- « mettoient pas ce qu'il redoute ? »

Samedi, premier avril.

Ma réponſe eſt partie. Je lui marque naturellement « que j'étois dans la réſolution de n'écrire « jamais un mot de plus, à un homme capable « de s'emporter contre tout mon ſexe & contre « moi, parce que j'ai cru à propos de faire « uſage de mon jugement :

« Que ſi je me ſuis ſoumiſe à cette entre- « vue avec M. Solmes, c'eſt ſimplement par « obéiſſance, pour faire connoître à mes parens « que je porte la ſoumiſſion à leurs ordres « auſſi loin qu'il m'eſt poſſible, & que je ne « ſuis pas ſans eſpérance de voir M. Solmes « lui-même abandonner ſon entrepriſe, lorſqu'il « aura reconnu l'impoſſibilité d'en obtenir jamais « le ſuccès avec mon conſentement.

« Je l'aſſure que mon averſion pour M. Solmes « eſt trop ſincère, pour me laiſſer dans cette « occaſion la moindre défiance de moi-même; « mais que M. Lovelace ne doit pas pour cela « prendre pour lui l'honneur du ſacrifice : « que ſi mes parens m'abandonnent ſeulement « à mon propre jugement, j'attache un trop « grand prix à ma liberté & à mon indépen-

« dance, pour les ſoumettre à un homme ſi « impétueux, qui m'apprend d'avance à quoi « je devrois m'attendre s'il avoit jamais quel- « que empire ſur moi.

« Je lui déclare à quel point je déſapprouve « les moyens qu'il emploie, pour ſurprendre « la connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans le « ſein d'une famille. J'ajoute que le prétexte de « corrompre les domeſtiques d'autrui, par voie « de repréſailles pour les eſpions qu'on a placés « près de lui, n'eſt qu'une miſérable excuſe, « une baſſeſſe mal juſtifiée par une autre baſſeſſe : « que de quelque vernis qu'il plaiſe à chacun « de déguiſer ſes propres actions, il y a des « règles indépendantes qui établiſſent le juſte « & l'injuſte. Condamner une injuſtice, & ſe « croire autoriſé à la payer d'une autre, qu'eſt- « ce autre choſe, lui dis-je, que répandre une « corruption générale ? s'il n'y a pas un point « ou quelqu'un s'arrête, après s'être fait beau- « coup de mal tour à tour, c'en eſt fait néceſ- « ſairement de la vertu. *Pourquoi ne ſeroit-ce « pas moi*, doit penſer une belle ame, qui m'ar- « rêterai la première à cette borne ?

« Je lui laiſſe à juger, ſi, meſuré par cette « règle, il a droit de ſe mettre au rang des « belles ames ; & ſi, connoiſſant l'impétuoſité

« de ſon caractère & le peu d'apparence qu'il « parvienne jamais à ſe réconcilier avec mon « père & ma famille, je dois, moi, flatter ſes « eſpérances ?

« Je lui ajoute que ſi tous ces défauts & « toutes ces taches peuvent me faire déſirer « de lui voir une plus juſte & plus noble « manière d'agir & de penſer, ce ne peut être « uniquement que dans la vue de ſon propre « avantage, & que j'ai un véritable mépris « pour un grand nombre de libertés qu'il eſt en « poſſeſſion de s'accorder : que nos caractères, « par conſéquent, ſont extrêmement oppoſés : « & qu'à l'égard de ſes promeſſes de réforme, « tant d'aveux, qui ne ſont ſuivis d'aucun chan- « gement réel, ne ſont pour moi qu'autant de « condamnations anticipées ſur ſes erreurs, qu'il « lui eſt bien plus aiſé de faire, que de ſe juſti- « fier ou de ſe corriger : je l'informe que j'ai ap- « pris depuis peu (en effet, je l'ai ſu de Betty, qui « le tient de mon frère) avec quelle petiteſſe & « quelle licence il ſe donne les airs de décla- « mer contre le mariage : je lui en ai fait un « reproche fort vif, & je lui demande dans « quelle vue il peut s'abandonner à ces libertés « ſi mépriſables, & ſi indignes d'un homme d'eſ- « prit, & prétendre en même temps à ma main ?

« Si je ſuis obligée, lui dis-je, de me rendre « chez mon oncle Antonin, il n'en doit pas « conclure que je ſerai néceſſairement mariée « à M. Solmes; parce qu'au contraire, j'aurai « moins à combattre dans mon propre cœur, « pour m'échapper d'une maiſon où je ſerai « menée malgré moi, que pour abandonner « celle de mon père; & dans les plus fâcheuſes « ſuppoſitions, je trouverai le moyen de tenir « mes perſécuteurs en ſuſpens juſqu'à l'arrivée « de M. Morden, qui aura droit, ſi je l'exige, « de me mettre en poſſeſſion de l'héritage de « mon grand-père. »

Il y a peut-être ici un peu d'artifice de ma part. Ce qui fait ma ſeule excuſe, c'eſt que j'ai principalement en vue de contenir par-là ſes projets de violence; car au fond, ſi je ſuis enlevée d'ici, avec connoiſſance, ou peut-être ſans aucun ſentiment, & livrée à la merci de mon frère & de ma ſœur, j'eſpère peu qu'ils n'employent pas la force pour m'enchaîner à M. Solmes. Sans cette crainte funeſte, & ſi je pouvois me promettre de gagner du temps, ſoit par des prétextes bien ménagés, ſoit pour dernière reſſource, en prenant quelque choſe de nuiſible à ma ſanté, je me garderois bien de penſer jamais à quitter la maiſon même de mon oncle.

Car je ne ſaurois pas comment accorder avec mes principes, une démarche qui bleſſeroit, après tout, l'obéiſſance que je dois à mon père, dans quelque lieu qu'il lui plaiſe de me placer.

Mais tandis que vous me donnez la charmante eſpérance, qu'en évitant d'être à l'un des deux prétendans, je ne ſerai pas pour cela dans la néceſſité de m'abandonner à la famille de l'autre, je ne crois pas mes affaires abſolument déſeſpérées.

Je ne vois perſonne de ma famille, & je ne reçois de perſonne aucune marque d'amitié ou d'attention. N'en dois-je pas conclure qu'ils n'attendent pas eux-mêmes beaucoup de fruit de cette conférence de mardi, à laquelle je ne puis penſer ſans ſentir mon cœur palpiter d'effroi?

La préſence de mon oncle Antonin en cette occaſion ne me plaît guères, mais je la préfère à celle de mon frère ou de ma ſœur. Cependant, mon oncle eſt fort impétueux. Je ne puis croire que M. Lovelace le ſoit beaucoup davantage. Il ne peut avoir du moins dans ſa colère l'air auſſi terrible que mon oncle, qui a les traits plus rudes. Ces hommes que la fortune de la mer a enrichis, ſuivant la remarque

que mon oncle m'a donné lieu de faire, qui n'ont jamais connu d'autre obſtacle que la fureur des élémens, & qui mettent même leur gloire à les braver, ſont ſujets à des bouraſques auſſi violentes que les vents qu'ils ſont accoutumés à combattre.

Je m'imagine que M. Solmes fera devant moi une auſſi ſotte figure que moi devant lui; s'il eſt vrai, comme mon oncle Harlowe me l'écrit, & comme Betty me le répète ſouvent, qu'il craigne autant ma vue que je redoute la ſienne.

Adieu, mon heureuſe amie! heureuſe, trois fois heureuſe, de ne voir aucune condition dure attachée à votre devoir! vous, qui n'avez qu'à ſuivre un choix que votre mère a fait pour vous, contre lequel vous n'avez point & ne ſauriez avoir de juſte objection: à moins que ce n'en ſoit une que le choix de votre mère ait prévenu le vôtre, par un eſprit de contradiction que les cenſeurs de notre ſexe pourroient ſe permettre de lui reprocher. La corruption de la nature, nous le ſavons, nous révolte contre tout ce qui a l'air d'autorité: mais il faut convenir que le feu de la jeuneſſe eſt moins propre que la maturité de l'âge & l'expérience, à faire un bon choix pour nous-

même. En un mot, connoître votre bonheur, le voir préſent ſous votre main, & ne pas le laiſſer échapper, pour des réflexions futures & tardives en jetant les yeux ſur un paſſé préférable, avec le triſte & douloureux reproche de n'avoir pas ſu le ſaiſir dans un temps où vous en aviez le pouvoir, eſt tout ce qui vous manque, pour le rendre complet.

LETTRE LXXIV.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 2 Avril.

J'AUROIS dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j'ai reçu votre paquet. Robert m'a dit que votre traître de Léman l'avoit apperçu de la ménagerie où il étoit. Il a apoſtrophé Robert par deſſus la terraſſe qui la ſépare de l'allée verte : « qui vous amène ici, M. Robert?.. « tout ce que j'ai à vous dire, c'eſt de vous « hâter de vous retirer, & le plutôt ſera le « mieux. »

Ne doutez pas que vous n'ayez l'obligation de la liberté qu'on vous laiſſe dans vos promenades, à la confiance que votre frère a pour

ce perſonnage & pour Betty. Mais vous êtes la première, qui dans des circonſtances de cette nature, n'ait pas quelque domeſtique intelligent & fidèle, capable de lui rendre de petits ſervices. Un poëte, ma chère, n'introduiroit pas une Angélique ſans lui donner ſa Violette, ſa Cléanthe, ſa Clélie, quelque confidente enfin relevée par un joli nom, ou tout au moins une vieille nourrice.

J'ai lu à ma mère pluſieurs paſſages de vos lettres; mais rien ne lui a tant fait de plaiſir que le dernier article de celle d'hier. Elle en eſt charmée; « il vous a gagné ſon cœur, m'a-t-elle dit. » J'allois profiter de ce moment d'intérêt & de bienveillance, pour lui faire ma propoſition, & la preſſer avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, lorſque l'agréable Hickman eſt entré, en faiſant ſes révérences, & careſſant tour à tour ſa cravate & ſes manchettes. Je les lui aurois volontiers chiffonnées & mis en pièces, mais ſaiſiſſant un autre moyen pour lui marquer mon chagrin, « n'avez-vous donc trouvé ici, Monſieur, aucun domeſtique? ai-je dit; & depuis quand entre-t-on ſans ſe faire annoncer? » Il m'a demandé pardon. Il eſt demeuré dans le dernier embarras, incertain s'il devoit tenir bon ou ſe retirer. Ma mère, toujours prête

à venir à ſon ſecours, a mêlé ſon mot. « Eh mais! Nancy, nous n'avions rien de ſecret; je vous prie, M. Hickman, aſſeyez-vous ». Vous connoiſſez l'accent traînant de ſa parole, lorſqu'il eſt décontenancé & dans une héſitation reſpectueuſe. Avec.... votre..... per-miſſion, Mademoiſelle, en s'adreſſant à moi — « hé oui, oui, mon cher Monſieur, aſſeyez-vous, ſi vous êtes fatigué; mais que ce ſoit, s'il vous plaît, près de maman: j'aime que mon panier ait toute ſa rondeur, & je ne ſais à quoi cet incommode ajuſtement eſt bon, ſi ce n'eſt à nettoyer les ſouliers ſales, & à tenir quelquefois les gens dans l'éloignement »: étrange fille! s'eſt écriée ma mère, d'un air aſſez mécontent: puis prenant un ton plus doux pour lui; « oui, M. Hickman, aſſeyez-vous près de moi; je n'ai point de ces folles parures qui empêchent les honnêtes gens de s'approcher. — » J'ai pris un air ſérieux, & j'étois bien aiſe au fond du cœur que ce diſcours de ma mère ne s'adreſſât point à votre oncle Antonin.

Avec ſa liberté de veuve, elle n'auroit pas manqué, j'en ſuis sûre, de ramener fort prudemment le premier ſujet de notre entretien, & de vouloir montrer même, à ſon favori, l'article de votre lettre qui eſt ſi fort en ſa

faveur. Elle avoit déjà commencé à lui dire qu'il avoit beaucoup d'obligation à la chère Miſs Clariſſe, & qu'elle pouvoit l'en aſſurer, & qu'elle..... Mais j'ai demandé auſſitôt à M. Hickman, s'il n'avoit rien appris de nouveau par ſes dernières lettres de Londres : queſtion' dont je me ſers toujours pour lui faire entendre que je ſouhaite changer de ſujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vue ; & pourvu qu'il ſe taiſe alors, je ne lui en veux point de n'y pas répondre.

Je n'étois pas d'avis de faire devant lui l'ouverture de ma propoſition, ſans ſavoir un peu mieux comment elle ſera goûtée de ma mère; ſi elle la recevoit mal, je le garde lui-même comme une reſſource pour l'employer peut-être dans cette occaſion. D'un autre côté, je ne me ſoucie pas de lui avoir obligation, ſi je puis l'éviter. Un homme, qui a ſes vues en tête, fait tant l'important & le renchéri, lorſqu'une femme veut bien l'employer dans quelque affaire qui l'intéreſſe, qu'il n'y a plus de patience qui puiſſe le ſupporter. Mais ſi je ne trouve pas aujourd'hui l'occaſion de m'expliquer, je la ferai naître demain.

Je n'ouvrirai point vos paquets cachetés, qu'en votre préſence. Votre conduite n'a pas beſoin

d'être juſtifiée à mes yeux, & par les extraits que vous m'avez faits pluſieurs fois des lettres de Lovelace & des vôtres, je ſuis parfaitement inſtruite, & ſais à quel point vous en êtes avec lui. J'allois vous exercer un peu par quelques mauvaiſes plaiſanteries; mais puiſque vous ſouhaitez qu'on vous croie ſupérieure à tout notre ſexe dans l'art de vous maîtriſer vous-même, & que vous méritez en effet qu'on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelquefois prête à m'ouvrir votre cœur, & ſi vous vous êtes arrêtée, c'eſt par un peu de mauvaiſe honte, qui combat encore entre votre cœur & vous. Vous achêverez de la vaincre; & vous me ferez la grâce alors de vous expliquer ſans aucun déguiſement.

Je ne puis vous pardonner l'excès de votre libéralité, pour un domeſtique payé par ma mère. Oui, cela me fâche, & je ne veux pas vous le pardonner. Une année de ſes gages, ou peu s'en faut! d'autant plus, qu'à l'inſçu de ma mère, j'améliore la condition des domeſtiques, ſuivant leur mérite. — Comme Robert a ouvert de grands yeux! cela pourroit auſſi, j'en ai peur, cauſer ſa ruine. S'il alloit s'aviſer d'acheter un anneau nuptial, & de faire avec

cet argent quelque méchante conquête dans le voiſinage, vous ſeriez fâchée, qu'avant un an peut-être, le pauvre diable eût ſujet d'attribuer ſon malheur à vos bienfaits.

Il faut *vous laiſſer*, dites-vous, *la liberté de vous ſatisfaire ſur les* bagatelles. Oui, je ſais fort bien que là-deſſus on ne gagne rien à vous contredire; vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres ſervices qu'on vous rend, & trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Je conviens que vous en êtes payée par le plaiſir que vous éprouvez à être généreuſe. Mais pourquoi voudriez-vous que la nobleſſe de votre ame devînt un reproche pour tout le genre-humain; pour votre famille ſurtout, & pour la mienne auſſi? Si c'eſt une excellente règle, comme je vous l'ai entendu dire, de *prêter l'oreille aux paroles, mais de ne former nos jugemens que ſur les actions*; que faut-il penſer d'une perſonne qui s'étudie à chercher dans ſes paroles des palliatifs, pour la petiteſſe d'ame de ceux même que ſes actions condamnent, par une ſatire muette, à la vérité, mais qui n'en eſt pas moins forte & moins pénétrante? vous devriez rougir, ma chère, au milieu d'une nombreuſe famille, d'y paroître ſi ſingulière. Lorſque vous aurez rencontré quelque ame qui

reſſemble à la vôtre, déployez à votre gré toutes vos grandes qualités : mais juſqu'alors, il me ſemble que, par pitié pour autrui, vous devriez rétrécir un peu votre eſprit & votre cœur.

Je ne voulois vous écrire que deux lignes, ſeulement pour vous tranquilliſer ſur le ſort de votre paquet ; en conſéquence, j'avois commencé par écrire largement, & me voilà déjà à la fin de ma ſeconde feuille. Mais ma plume rempliroit d'elle-même un volume entier ſur un ſujet auſſi cher & auſſi fertile que vos louanges ; non pas pour cet acte de liberté que je vous reproche, & dont je ſuis très-ſérieuſement offenſée ; mais pour cette généreuſe bienveillance qui ſe manifeſte dans votre conduite & dans toutes vos actions, & dont ce trait n'eſt qu'un exemple vulgaire. Il ne me reſte plus de place que pour ma prière au ciel, de vous guider dans les épreuves difficiles où vous êtes engagée, & de vous donner en effet tout le bonheur dont vous ſuppoſez que je jouis.

Votre ANNE HOWE.

LETTRE LXXV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Dimanche au ſoir, 2 Avril.

J'AI de nouveaux détails à vous faire, ma chère amie, & qui annoncent un grand changement dans la conduite de mes parens. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût autant d'art parmi nous, que j'en découvre. Je ne mettrai dans ce récit d'autre ordre que celui des événemens.

Toute la famille étoit ce matin à l'égliſe. Ils en ont ramené le docteur Léwin, après l'avoir fait inviter à venir dîner au château... Peu de momens après ſon arrivée, le docteur m'a fait demander la permiſſion de me voir dans mon appartement. Vous jugez bien qu'elle n'a pas été refuſée.

Il eſt monté. Nous avons eu près d'une heure d'entretien avant le dîner. Mais, ce qui m'a bien ſurpriſe, c'eſt ſon ſoin d'éviter tout ce qui pouvoit le conduire au ſujet dont j'avois ſuppoſé qu'il étoit venu m'entretenir. Enfin, je lui ai demandé ſi l'on ne trouvoit pas étrange que je n'euſſe pas paru depuis ſi long-temps à l'égliſe.

Il

Il m'a fait là-deſſus un compliment fort civil; mais il s'étoit fait une règle, m'a-t-il dit, de ne pas entrer dans les affaires des familles, s'il n'y étoit appelé.

J'ai été prodigieuſement trompée dans mon attente. Je me ſuis imaginée que, dans l'opinion qu'on a de ſa juſtice, on n'avoit oſé le faire juge de cette affaire: & je n'ai rien ajouté qui pût nous rappeler au même ſujet. Lorſqu'on eſt venu l'avertir que le dîné étoit ſervi, il n'a pas marqué le moindre étonnement de ne me pas voir deſcendre avec lui.

Ce n'eſt pas la première fois, depuis ma priſon, que j'aie regretté de ne pas dîner en bas. En le conduiſant juſqu'à l'eſcalier, une larme s'eſt ouvert un paſſage malgré moi. Il s'en eſt apperçu; & ſon bon naturel forçant auſſi ſes yeux de ſe mouiller, il s'eſt hâté de deſcendre, ſans prononcer un ſeul mot; dans la crainte de me faire connoître ſon attendriſſement par l'altération de ſa voix. Auſſi il m'a quittée en ſilence, quoiqu'avec cet air gracieux & obligeant qui lui eſt ordinaire. J'ai prêté l'oreille aſſez ſoigneuſement, pour lui entendre faire mon éloge, & louer ſurtout la part que j'avois eue à notre converſation; voulant, à ce que je ſuppoſe, leur faire voir qu'il

avoit évité de toucher cet intéreſſant article, dont on l'avoit sûrement prié de ne pas m'entretenir.

Je ſuis demeurée ſi mécontente, & tout à la fois ſi confondue de cette méthode toute nouvelle, que je ne me ſuis jamais trouvée ſi déconcertée, ſi déroutée. Mais d'autres ſcènes devoient augmenter encore mon embarras. Ce jour devoit être pour moi un jour d'énigmes & de myſtères : mais de myſtères qui en portoient d'autres dans leur ſein : car je ne puis douter que ſous ces voiles, on ne cache des vues fort importantes.

Dans l'après midi, tout le monde, à l'exception de mon frère & de ma ſœur, eſt allé à l'égliſe, avec le docteur, qui a laiſſé des complimens pour moi. Je ſuis deſcendue au jardin. Mon frère & ma ſœur, qui s'y promenoient auſſi, ont affecté de ſe tenir aſſez long-temps à la portée de mes yeux, dans la vue, ſi je ne me trompe, de me rendre témoin de leur gaieté & de leur bonne intelligence. Enfin, ils ſont entrés dans l'allée, où j'étois à l'extrémité oppoſée, les mains l'un dans celle de l'autre, comme deux tendres amans. Votre ſerviteur, Miſs. — Votre ſervante, Monſieur. C'eſt tout ce qui s'eſt dit entre mon frère & moi. — Ne trou-

vez-vous pas l'air un peu .... froid, Clary? m'a demandé ma ſœur, d'un ton aſſez doux, & s'arrêtant devant moi, avec une demi révérence. Je me ſuis arrêtée auſſi, & je lui en ai rendu une plus profonde. Je ne m'en apperçois pas, ma ſœur, lui ai-je répondu. Elle s'eſt miſe à marcher. Je lui ai fait une autre révérence, qui ne m'a point été rendue, & j'ai continué ma promenade vers ma volière. Mais prenant tous deux un chemin plus court, ils y ſont arrivés avant moi, bras ſous bras. Vous devriez, Clary, m'a dit mon frère, me faire préſent de quelques-uns de vos oiſeaux, pour ma baſſe cour d'Ecoſſe.—Ils ſont à votre ſervice, mon frère. — Je vais choiſir pour vous, a dit ma ſœur; & tandis que je leur jetois à manger, ils en ont remarqué une demi-douzaine. Mais je crois qu'au fond ils n'avoient d'autre deſſein, que de montrer devant moi beaucoup de bonne humeur, & à quel point ils étoient bien enſemble.

Après le ſervice, mes oncles, à leur retour, ont penſé auſſi à me donner quelque ſigne d'attention. Ils m'ont fait avertir, par Betty, qu'ils vouloient prendre le thé avec moi dans mon propre appartement. C'eſt à préſent, me ſuis-je dit à moi-même, que les préliminaires de l'en-

trevue de mardi vont commencer. Cependant ils ont changé l'ordre du thé, & mon oncle Jules eſt le ſeul qui ſoit monté chez moi.

Un air demi froid, demi affectionné, eſt celui qu'il a pris en entrant dans ma chambre, avec *ſa fille nièce*, nom qu'il avoit coutume de me donner. Je me ſuis avancée avec empreſſement, & me ſuis jetée à ſes genoux, en lui demandant ſa faveur. — Point de trouble, mon enfant, point de ces craintes. Vous pouvez compter déſormais ſur la faveur de tout le monde, tout va ſe terminer, chère Clary. J'étois impatient de vous voir, je n'ai pu me refuſer plus longtemps cette ſatisfaction; & il m'a relevée en m'embraſſant, & m'a nommée charmante créature!

Mais il a conſtamment évité de toucher au point intéreſſant. — Tout va prendre une face nouvelle. Tout va s'arranger heureuſement. Plus de plaintes! vous êtes aimée de tout le monde. J'ai voulu être des premiers à vous faire ma cour, (c'eſt ſon expreſſion obligeante,) vous voir, & vous dire mille choſes tendres, à mon ordinaire. Que tout le paſſé ſoit oublié, comme s'il n'étoit jamais arrivé.

Je commençois quelques mots ſur le déshonneur que je recevois de ma priſon. Il m'a inter-

rompue : du déshonneur ? ma chère. Ah ! ce ne ſera jamais votre partage ; votre réputation eſt trop bien établie. Je mourois d'envie de vous voir, a-t-il répété ; je n'ai vu perſonne de la moitié ſi aimable, depuis notre longue ſéparation.

Il a recommencé à baiſer mes joues que je ſentois brûlantes de chagrin & d'impatience, dans l'idée de me voir jouée ſi cruellement. Quelle reconnoiſſance pouvois-je ſentir, & cela étoit bien clair, pour une viſite qui ne me ſembloit qu'une trop humble démarche, une ruſe pour m'engager adroitement pour mardi ; ou me faire paroître inexcuſable aux yeux de tout le monde ? O frère artificieux ! je reconnois tes inventions. Là deſſus, ma colère me faiſoit rappeler ſon triomphe & celui de ma ſœur, lorſqu'ils avoient affecté de me ſuivre, de ſe marquer tant d'amitié, les bras enlaſſés, & qu'en me nommant Clary & leur ſœur, avec une condeſcendance forcée, j'avois vu dans leurs yeux étinceler le reſſentiment & l'averſion. Croyez-vous qu'avec ces réflexions, j'aie pu regarder la viſite de mon oncle comme une grande faveur, idée qu'il ſembloit jaloux de m'inſpirer ? non, je ne le pouvois pas. — Et le voyant ſi attentif à prévenir

toutes ſortes d'explications, j'ai affecté de ſuivre ſon exemple, & de ne lui parler que de choſes indifférentes. Il a continué ſur le même ton; obſervant tout ce qui étoit autour de moi, tantôt un de mes petits ouvrages, tantôt un autre, comme s'il les eût vu pour la première fois, baiſant, par intervalles, la main qui les avoit peints ou brodés; moins pour les admirer, que pour écarter, par cette diverſion, l'idée qu'il avoit préſente dans l'eſprit & moi dans le cœur.

Au moment où il alloit ſortir : comment puis-je vous laiſſer ſeule ici, ma chère? vous, dont la préſence répandoit la joie dans toute la maiſon? Il eſt vrai qu'on ne vous attend point en bas : mais je vous proteſte que je ſuis tenté de ſurprendre votre père & votre maman... ſi je croyois du moins qu'il n'arrivât rien de déſagréable! Ma nièce, ma chère Clary, qu'en dites-vous? (auriez-vous cru, chère Miſs Howe, que mon oncle Jules fût capable de cette diſſimulation!) voulez-vous deſcendre avec moi? voulez-vous voir votre père? auriez-vous le courage de ſoutenir ſon premier mécontentement, à la vue d'une chère fille, d'une chère nièce, qui nous a cauſé à tous tant de trouble & de peine? Pouvez-vous promettre que l'avenir....

Il s'eſt apperçu que ma patience commençoit à s'ébranler. Au fond, ma chère, a-t-il repris, ſi vous ne vous ſentez pas encore une parfaite réſignation, je ne voudrois pas vous engager dans cette démarche....

Mon cœur combattu entre le reſpect & le reſſentiment ne pouvoit plus ſe contenir. Vous ſavez, ma chère amie, que je n'ai jamais pu ſupporter d'être baſſement traitée. Eh quoi! Monſieur, lui ai-je dit, en exclamations entrecoupées: vous, mon oncle! vous! comment ſe peut-il, Monſieur... comment pouvez-vous.... votre pauvre amie, ma chère, n'a pas eu la force de donner plus de liaiſons à ſes idées.

J'avoue, chère Clary, a répondu mon oncle, que ſi vous n'êtes pas déterminée à l'obéiſſance, à la ſoumiſſion la plus entière, le meilleur parti eſt de demeurer où vous êtes. Mais après le témoignage que vous avez donné....

Le témoignage que j'ai donné! quel témoignage, Monſieur? hé bien, hé bien, chère nièce, il vaut mieux demeurer encore où vous êtes, ſi vous êtes ſi ſenſible au chagrin d'avoir été renfermée. Mais cette petite diſgrace finira bientôt. Adieu, ma chère Clary. Je n'ajoute que deux mots! que votre ſoumiſſion ſoit ſincère, & continuez de m'aimer comme vous

avez toujours fait. — Je vous réponds que votre grand-père n'a pas fait pour vous ce que je veux faire pour vous, moi.

Il s'eſt hâté de deſcendre, ſans me laiſſer le temps de répliquer, comme dans la joie d'être échappé, & d'avoir fini un rôle qu'il faiſoit à contre-cœur. — Ne voyez-vous pas, ma chère Miſs Howe, à quel point ils ſont tous déterminés? n'ai-je pas raiſon de trembler pour mardi ?

(¶) Sur-le-champ & comme à la minute eſt montée ma ſœur, pour obſerver, j'en ſuis sûre, quelle impreſſion avoit faite ſur moi la viſite de mon oncle. Elle m'a trouvée toute en larmes.

N'avez-vous pas un Thomas a Kempis (*), le livre de l'imitation de J. C., ma ſœur ? m'a-t-elle dit, d'un air contraint & compoſé ?

Oui, Madame. — *Madame* ! Et quand finira donc entre nous ce ton de réſerve, ſœur Clary !-- Dès ce moment même, ma chère Bella, ſi vous me permettez de vous nommer ma ſœur : & j'ai pris ſa main. — Point de flatteries, non plus, petite fille ! — à ces mots, j'ai retiré ma main de la ſienne, comme vous pouvez bien penſer, avec la même vîteſſe, que ſi, en cher-

(*) Le Livre de l'Imitation J. C.

chant dans le trou du bûcher quelque lettre de vous, je me fuſſe ſentie piquée d'une vipère. — Je vous demande pardon, lui ai-je dit. Toujours, toujours trop prompte à faire les avances : c'eſt mon défaut, & je m'expoſe toujours par là à recevoir des mépris. — C'eſt ce qui doit arriver, a-t-elle répondu, aux gens qui ne ſavent pas ſe conduire & ſe tenir dans un juſte milieu. — Je vais vous chercher Thomas a Kempis, ma ſœur. Et j'ai été le prendre. — Le voilà : vous trouverez, Bella, d'excellentes choſes dans ce petit livre. — Je ſouhaite, a-t-elle répondu, que vous en ayez profité. — Et je fais le même vœu pour vous, lui ai-je dit: L'exemple d'une ſœur plus âgée que ſoi eſt une belle choſe. — Plus âgée, petite folle, petite impertinente ! & elle s'eſt enfui précipitamment.

Que ma ſœur fera dans ſa vieilleſſe une femme difficile & acariâtre, ſi jamais elle y parvient ! — exigeant le reſpect, peut-être, ſans aſpirer au mérite qui y a droit ; & rougiſſant des années qui ſeules peuvent lui donner des droits au reſpect où elle prétend. (b)

Il eſt évident pour moi, d'après ce que je viens de vous raconter, qu'ils croient avoir obtenu quelque avantage par le conſentement que j'ai donné à cette entrevue. Quand il m'en

ſeroit reſté quelque doute, les nouvelles impertinences de Betty achêveroient de le détruire. Elle ne ceſſe de me complimenter ſur cette entrevue, & ſur la viſite de mon oncle Jules. « Les difficultés, dit-elle, ſont plus d'à-demi « vaincues. Elle eſt sûre que je n'aurois pas « conſenti à voir M. Solmes, ſi je ne conſentois « pas à l'accepter. Elle va ſe trouver plus d'oc- « cupations qu'elle n'en a eu depuis quelque « temps. Tout le monde va être employé. Les « préparatifs de noces lui plaiſent beaucoup. « Qui ſait ſi mon mariage ne ſera pas bientôt « ſuivi d'un autre ? »

J'ai trouvé, dans l'après midi, une réplique de M. Lovelace à ma dernière réponſe. Elle eſt remplie de promeſſes, remplie de proteſtations de reconnoiſſance, d'*éternelle* reconnoiſſance; c'eſt ſon expreſſion favorite, entre pluſieurs autres qui ne ſentent pas moins l'hyperbole. Cependant, de toutes les lettres d'homme que j'ai vues, les ſiennes ſont celles où j'ai trouvé le moins de ces magnifiques abſurdités. Je ſerois bien près de le mépriſer, ſi elles lui étoient familières. Ce langage emphatique me paroît toujours d'un eſprit faux & préſomptueux, qui prend une femme pour une folle, ou qui par ſes flatteries eſpère la rendre telle.

« Il ſe plaint de mon indifférence, qui ne lui « fait attendre l'eſpoir de m'intéreſſer, que des « mauvais traitemens que je reçois de mes « parens. Au reproche que je lui ai fait de ſon « caractère incivil & impétueux, il répond, que « dans l'impoſſibilité abſolue de ſe juſtifier, il a « trop d'ingénuité pour l'entreprendre : que « d'ailleurs je le rends muet, par une interpré- « tation trop dure, qui me fait attribuer l'aveu « de ſes défauts à l'indifférence que je lui ſup- « poſe pour ſa réputation, plutôt qu'au déſir « de ſe corriger : qu'on ne lui avoit jamais fait « auparavant contre ſes mœurs les objections « que j'ai élevées & avec juſtice ; mais que « déſormais il eſt réſolu de les prévenir. Quelles « ſont ſes promeſſes, demande-t-il ? C'eſt de ſe « réformer par mon exemple : & quelle occa- « ſion auroit-il de les remplir, s'il n'avoit point « de vices, & des vices conſidérables à réfor- « mer ? Il eſpère que l'aveu de ſes fautes ne « paſſera aux yeux de perſonne pour un mau- « vais ſigne, quoique ma ſévère vertu en ait « fait cette ſiniſtre interprétation.

« Il eſt perſuadé que mon reproche peut- « être juſte dans l'extrême rigueur, dit-il, ſur « les intelligences qu'il entretient par voie de « repréſailles dans le ſein de ma famille. Il ne

« ſe croit pas d'un caractère enclin à porter « l'inquiſition dans les affaires d'autrui. Mais « il ſe flatte que les circonſtances & l'étrange « conduite de mes parens, peuvent le rendre « excuſable, ſurtout, lorſqu'il eſt devenu ſi « important pour lui de connoître les mouve- « mens d'une famille déterminée à l'emporter « contre moi, n'importe par quelles voies, par « le motif d'une injuſte animoſité contre lui. « Pour ſe conduire avec la vertu d'un ange, « dit-il, il faut avoir affaire à des anges: il « n'a point encore appris la difficile leçon de « rendre le bien pour le mal; & s'il doit l'ap- « prendre quelque jour, ce ne ſera point par « les traitemens que je reçois de certains eſprits, « qui prendroient plaiſir, s'il s'abaiſſoit devant « eux, à le fouler aux pieds comme moi.

« Il cherche à s'excuſer ſur la liberté qu'il « s'eſt donné juſqu'ici de tourner en ridicule « l'état du mariage. C'eſt une matière, dit-il, « qu'il n'a pas traitée depuis quelque temps « avec ſi peu de reſpect. Il reconnoît d'ailleurs « qu'elle eſt ſi rebattue, ſi triviale; que c'eſt « un lieu commun, ſi frivole, ſi familier aux « libertins & aux petits eſprits, ſi vide de « ſens & ſi uſé qu'il meurt de honte de s'y « être quelquefois arrêté. Il le condamne

« comme une raillerie ſtupide contre les loix « & le bon ordre de la ſociété, & qui réjaillit « ſur les ancêtres du mauvais plaiſant; & plus « criminel encore dans un homme tel que lui, « qui peut attacher quelque prix à ſon origine « & à ſes alliances, que dans ceux qui n'ont « pas la même obligation à leur naiſſance. Il « promet de s'obſerver plus ſoigneuſement que « jamais dans ſes paroles & dans ſes actions, « pour devenir de plus en plus digne de mon « eſtime; & pour me convaincre d'avance, « que les fondemens ſe trouveront jetés dans « ſon ame, pour l'édifice d'honneur & de vertu « que j'y élèverai par mon exemple, s'il par- « vient jamais au bonheur de me poſſéder.

« Il me regarde comme perdue ſans reſſource, « ſi je ſuis une fois menée chez mon oncle « Antonin. La ſituation de ce château iſolé, les « foſſés qui l'environnent, la chapelle, l'impla- « cable animoſité de mon frère & de ma ſœur, « leur empire ſur le reſte de ma famille, il peint « tous ces objets des plus fortes couleurs: & « il me déclare ouvertement, qu'il fera un vio- « lent effort pour empêcher que je n'y ſois « traînée ».

Vos obligeantes, vos généreuſes ſollicitations, ma chère amie, me feront trouver, j'eſpère,

dans la faveur de votre mère, l'unique moyen d'éviter des extrémités ſi cruelles. Je me refugierai ſous ſa protection, ſi ſa bonté le permet. J'exécuterai toutes mes promeſſes. Je n'entretiendrai aucunes correſpondances. Je ne verrai perſonne que de l'aveu de votre mère & du vôtre. Il faut que je ferme ma lettre & qu'elle parte ſur-le-champ. Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que je ſuis toute à vous.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXVI.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Lundi, 3 *Avril.*

C'EST une joie pour moi, de ſavoir mes papiers en ſûreté entre vos mains. Je veux m'efforcer de mériter votre eſtime, pour ne pas faire déshonneur tout à la fois à votre jugement & à mon cœur.

Il m'eſt venu une nouvelle lettre de M. Lovelace, qui paroît extrêmement alarmé de l'entrevue que je dois avoir demain avec M. Solmes. « Les airs, me dit-il, que ce miſérable prend déjà droit de ſe donner à cette occaſion,

augmentent beaucoup ſon inquiétude; & c'eſt avec une peine extrême qu'il s'abſtient de lui rendre une viſite, pour lui faire connoître à quoi il doit s'attendre, ſi la violence eſt employée contre moi en ſa faveur. Il m'aſſure que Solmes a déjà traité avec les marchands pour de nouveaux équipages, & il va juſqu'à m'en nommer quelques-uns; & que dans le nouvel ordre de ſa maiſon (y eut-il jamais pareil miſérable!) il marque tel & tel appartement pour nourir les enfans, & pour d'autres offices ».

Comment prendrai-je ſur moi d'entendre des propos d'amour, de la bouche de ce monſtre? La patience m'échappera ſans doute. D'ailleurs, je n'aurois pas cru qu'il eût oſé s'occuper de ces imprudens préparatifs, & encore moins s'en vanter; tant ils s'accordent peu avec les vues de mon frère. Mais je me hâte de quitter un ſujet ſi révoltant.

L'audacieuſe confiance de Solmes vous rendra moins étonnante celle de Lovelace, qui me preſſe ouvertement, au nom de toute ſa famille, de me dérober aux violences dont je ſuis menacée chez mon oncle. Ce hardi intrigant me propoſe un caroſſe de Milord M... à ſix chevaux, qui m'attendra derrière l'enclos, à la barrière qui conduit au taillis. Vous verrez

avec quelle hardieſſe il parle d'articles déjà dreſſés, d'eſcorte prête à monter à cheval, & d'une de ſes couſines, qui doit ſe trouver dans le caroſſe, ou à l'hôtellerie de Georges dans le village voiſin, pour me conduire chez ſon oncle, ou chez ſes tantes, ou juſqu'à Londres, ſi c'eſt le parti que je préfère; ſous toutes les conditions & les reſtrictions que je jugerai à-propos de lui preſcrire. Vous verrez avec quel air de fureur il menace de veiller nuit & jour ſur les chemins, & d'employer la force armée, pour m'arracher à ceux qui entreprendroient de me conduire chez mon oncle; & cela, ſoit que j'y conſente ou non, parce qu'il regarde ce voyage comme la ruine abſolue de ſes eſpérances.

O chère amie! qui pourroit penſer à cet étrange appareil, ſans être extrêmement miſérable par ſa douleur & par ſes craintes? Sexe dangereux & méchant! qu'avois-je à démêler avec aucun homme, ou les hommes avec moi? Je ne mériterois la pitié de perſonne, ſi c'étoit par ma faute, par ma propre légèreté, que je me fuſſe jetée dans cette ſituation. Que je ſouhaiterois de tout mon cœur..... mais que nous ſommes enclins à former des ſouhaits inſenſés, lorſque nous nous trouvons dans le malheur, ſans voir le moyen d'en ſortir!

Cependant

Cependant, la bonté de votre mère eſt une reſſource ſur laquelle je me repoſe. Si je puis ſeulement éviter de tomber dans les mains de l'un ou de l'autre juſqu'à l'arrivée de M. Morden, la réconciliation eſt infaillible, & tout ſe terminera heureuſement.

J'ai fait une réponſe à M. Lovelace, dans laquelle je lui recommande, s'il ne veut pas rompre avec moi pour jamais, d'éviter toutes les démarches téméraires, & de ne pas rendre de viſite à M. Solmes qui puiſſe devenir l'occaſion de quelque violence. Je lui renouvelle l'aſſurance que je perdrai plutôt la vie que de me voir la femme de cet homme-là. Mais, quelque traitement que je reçoive, & quelles que puiſſent être les ſuites de l'entrevue, j'exige que jamais il n'emploie pareilles voies contre aucun de mes parens; je lui témoigne mon vif mécontentement de ce qu'il oſe ſe croire avancé dans mon eſtime, au point de prétendre diſputer le droit à mon père de me faire conduire chez mon oncle! j'ajoute néanmoins, que je n'épargnerai, ni les prières, ni l'invention, que j'irai même juſqu'à attenter ſur ma ſanté, pour me diſpenſer de ce fatal voyage.

C'eſt demain mardi! que le jour qu'on redoute ſe preſſe toujours d'arriver! Ah! qu'un profond

ſommeil pût s'emparer de mes ſens pendant vingt-quatre heures! mais demain n'en ſeroit pas moins mardi, avec toutes les horreurs dont je crains qu'il ſoit accompagné. Si cette lettre vous parvient, avant que l'événement de cette entrevue ſi redoutée ſoit connu, priez le ciel pour votre amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXVII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mardi matin à 6 heures.

LE jour eſt venu! je le voudrois voir fini heureuſement! j'ai paſſé une fort mauvaiſe nuit. A peine ai-je fermé l'œil un moment, ſans ceſſe la tête occupée de l'entrevue qui s'approche. La longueur même du délai auquel on a bien voulu conſentir, donne à l'aſſemblée un air plus ſolemnel, qui augmente mes allarmes. Un eſprit actif & réfléchiſſant n'eſt pas un avantage digne d'envie, à moins qu'il ne ſoit accompagné d'une heureuſe vivacité telle que la vôtre, qui ſait jouir du préſent, ſans s'inquiéter trop de l'avenir.

Mardi, 11 *à heures.*

J'ai reçu une viſite de ma tante Hervey. Betty, avec ſon air myſtérieux, m'avoit dit que j'aurois à déjeûner avec moi une dame que j'attendois peu, me donnant lieu de croire que ce ſeroit ma mère. Cet avis m'avoit tellement émue, qu'un quart d'heure après, lorſque j'ai entendu les pas d'une femme montant l'eſcalier, & que j'ai priſe effectivement pour elle, ne pouvant expliquer les motifs de ſa viſite, après avoir été ſi long-temps bannie de ſa préſence, ma tante en entrant s'eſt apperçue de mon trouble.

Et après le premier ſalut : quoi, Miſs ? m'a-t-elle dit, vous paroiſſez ſurpriſe ? En vérité, les filles d'eſprit ſe font d'étranges peurs pour rien : & me prenant la main ; de quoi vous allarmez-vous ? hé pourquoi donc, ma chère, trembler, trembler de cette force ? ſavez-vous que vous ne ſerez plus propre à voir perſonne ? Allons, mon amour, en baiſant mes joues, prenez courage. Ces vaines émotions, à l'approche de l'entrevue, vous feront juger, lorſqu'elle ſera finie, de vos autres averſions ; & vous rirez vous-même d'avoir pu vous livrer à des craintes ſi chimériques.

Je lui ai répondu que tout ce dont l'imagi-

laiſſer perſuader. Elle m'a exhortée à recevoir M. Solmes avec la décence qui convenoit à mon éducation. La crainte qu'il a de me voir, ne vient, m'a-t-elle dit, que de ſon reſpect & de ſon amour. C'eſt la preuve la plus sûre d'une véritable tendreſſe ; plus sûre du moins que l'oſtentation & les bravades d'un amant, qui n'a d'autre mérite que ſon arrogance.

J'ai répondu à cette obſervation, qu'il falloit faire attention aux caractères : qu'une ame noble agiſſoit noblement, & étoit incapable de rien faire avec baſſeſſe : qu'une ame baſſe étoit capable de toute ſorte de baſſeſſe, lorſqu'elle pouvoit s'en proposer quelque avantage ; & devenoit d'une fierté inſolente, lorſqu'elle avoit le pouvoir en main, ou qu'elle n'étoit pas retenue par quelque eſpérance. J'ai ajouté que ce n'étoit plus un point à diſcuter avec moi ; que j'avois dit tout ce qu'on pouvoit dire ſur cette matière ; que cette entrevue m'avoit été impoſée, à la vérité, par ceux qui étoient en droit d'exiger de moi de la ſoumiſſion, mais que je ne l'avois acceptée qu'avec une extrême répugnance, dans la vue de faire connoître que ce n'étoit pas obſtination de ma part, mais averſion invincible : qu'elle ne pouvoit donc avoir d'autre effet que de fournir, comme je le craignois, un nou-

veau prétexte de me traiter avec encore plus de rigueur qu'on n'avoit fait.

Il lui a plu de me reprocher une injuſte prévention. Elle s'eſt étendue ſur les devoirs d'une fille. Elle m'a fait la grâce de m'attribuer un grand nombre de bonnes qualités, mais auxquelles il manquoit, a-t-elle dit, celle d'être plus docile, pour couronner toutes les autres. Elle a inſiſté ſur le mérite de l'obéiſſance, quand même elle ſeroit contre mon inclination. A l'occaſion de quelques mots, par leſquels je lui faiſois entendre que le peu de réſerve avec laquelle j'avois traité M. Solmes, ne faiſoit qu'augmenter ma répugnance à le voir, elle a eu le courage de me vanter ſon naturel *indulgent* & diſpoſé à *pardonner*; le reſpect infini qu'il a pour moi, & je ne ſais combien d'autres propos de cette nature.

De toute ma vie je ne me ſuis trouvée dans un pareil accès d'humeur & d'impatience. J'en ai fait l'aveu à ma tante, & lui en ai demandé pardon. Elle m'a répondu que je ſavois donc bien le déguiſer; qu'elle ne remarquoit en moi que les petites émotions ordinaires aux jeunes perſonnes, lorſqu'elles voient pour la première fois leurs amans, & que cette viſite pouvoit bien paſſer pour la première, puiſ-

que c'étoit en effet la première fois que j'avois conſenti à le voir ſous ce titre..... mais auſſi que la ſeconde.....

Quoi, Madame ? en l'interrompant, ſe ſeroit-on figuré que je conſente à le voir ſous ce titre ?

Aſſurément, mon enfant.

Si vous en êtes ſi sûre, Madame, en ce cas je ne demande encore à préſent qu'à m'y refuſer. Je ne veux ni ne puis le voir, s'il s'attend à être reçu à ce titre.

Excès de délicateſſe, petites formalités. Pure délicateſſe, ma chère nièce ! avez-vous pu croire qu'une entrevue, accordée ſolemnellement avec le jour, le lieu & l'heure réglés, fût expliquée comme une ſimple & vaine cérémonie qui ne dût rien ſignifier ? Je vous déclare, ma chère, que votre père, votre mère, vos oncles, tout le monde, regardent cette entrevue comme le premier acte de votre ſoumiſſion à leurs volontés. Ainſi, gardez-vous de reculer, je vous en conjure ; & faites-vous un mérite de ce que vous ne pouvez plus empêcher.

L'horrible monſtre!..... mille pardons, Madame,... moi, paroître en la préſence d'un homme de cette eſpèce, avec de pareilles vues ; & lui ſe préſenter à moi dans cette attente !

mais il eſt impoſſible qu'il s'y attende lui, quelque opinion qu'en aient les autres. Il eſt évident qu'il ne peut s'y attendre, par la crainte qu'il vous dit à tous qu'il a de me voir. Si ſes eſpérances étoient ſi hardies, Madame, il ne ſeroit pas auſſi tremblant que vous le dites.

Il a cette eſpérance aſſurément, & elle eſt bien fondée: mais je vous ai déjà dit, que c'eſt ſon reſpect qui lui inſpire des craintes.

Son reſpect! dites ſon indignité. Elle eſt ſi viſible, qu'il la ſent lui-même auſſi bien que tout le monde la voit. De-là, ſes offres pour m'acheter! de-là ces riches avantages étalés en compenſation de ſon indignité reconnue.

Son *indignité*, dites-vous. Vous allez trop vîte, ma chère nièce. Ne craignez-vous pas que ce dédain ne vous donne l'air de vous mettre vous-même à un trop haut prix? Nous avons une très-grande idée de votre mérite! Cependant, vous ne feriez pas mal de vous croire un peu moins parfaite, quand vous le ſeriez encore plus, que vos parens ne ſe le perſuadent.

Je ſuis fâchée Madame, qu'on puiſſe me taxer d'arrogance, pour ſuppoſer que je ne mérite pas mieux que M. Solmes, du côté de l'ame & de la perſonne; car pour la fortune,

grâces au ciel, je mépriſe tout ce qu'on peut tirer, en ſa faveur, d'un ſi miſérable motif.

Elle m'a dit que les diſcours ne menoient à rien : que je ſavois ce que tout le monde attendoit de moi.

Je n'en ſais en vérité rien, lui ai-je répondu ; on ne me perſuadera jamais qu'on ait pu fonder une ſi étrange attente, ſur un conſentement par lequel j'ai voulu ſeulement montrer combien j'étois diſpoſée à me ſoumettre, dans tous les points dont l'exécution ne me ſera pas impoſſible.

Il m'étoit aiſé, m'a-t-elle dit, de juger quelles étoient les eſpérances de tout le monde, d'après ce premier acte de ſoumiſſion, par les amitiés que j'avois reçues dimanche dernier de mon frère & de ma ſœur dans le jardin ; par la viſite que ma ſœur m'avoit rendue enſuite dans ma chambre, quoique tous les deux euſſent été reçus de moi plus froidement qu'on ne l'eût déſiré & qu'on ne s'y attendoit ; & par la tendre viſite de mon oncle dans l'après dînée, quoiqu'à la vérité, je ne l'euſſe pas reçue avec la reconnoiſſance que j'avois toujours marquée pour ſes bontés : mais il avoit eu celle d'attribuer ma froideur au chagrin de ma retraite forcée, & au deſſein de revenir par degrés,

pour n'avoir pas trop à rougir de mes anciennes réſiſtances.

Voyez-vous à préſent, ma chère, la baſſeſſe de leur conduite artificieuſe de ce jour-là, & qui me ſurprît tant? Voyez-vous la raiſon qui fit permettre au docteur Léwin de me rendre une viſite, mais avec défenſe de toucher le ſujet dont je m'imaginois qu'il étoit venu m'entretenir? on lui aura fait croire apparemment, qu'il étoit inutile de diſcuter avec moi un point qu'on ſuppoſoit accordé. Voyez auſſi, avec quelle infidélité, mon frère & ma ſœur doivent avoir repréſenté leurs prétendues amitiés, dont ils jugeoient que l'apparence du moins étoit néceſſaire à leurs vues; tandis que leur antipathie pour moi étoit ſi violente, qu'ils ne purent s'abſtenir de m'inſulter par leur affectation à ſe tenir bras ſous bras comme deux amans, en m'abordant, idée que m'a bien confirmée ma ſœur, lorſqu'elle vint enſuite m'emprunter mon livre de l'*imitation*.

Auſſi n'ai-je pu entendre le diſcours de ma tante, ſans lever au ciel les yeux & les mains. Je ne ſais, lui ai-je dit, quel nom je dois donner à ce traitement, ni quelle fin on peut ſe propoſer par des moyens ſi bas; mais je n'ignore pas quel eſt l'auteur de tout ce manège. Celui

qui peut avoir engagé mon oncle Harlowe à jouer un tel rôle dans ſon injuſte entrepriſe, & ſe procurer l'approbation de tous mes autres parens, doit avoir aſſez d'aſcendant ſur eux pour les porter à tout contre moi.

Ma tante eſt revenue à me dire, qu'après avoir fait concevoir une juſte attente, les propos, les plaintes, les invectives n'étoient plus de ſaiſon. Elle ſe flattoit que je ne leur donnerois pas lieu de penſer qu'ils s'étoient trop preſſés dans le jugement qu'ils avoient porté de mon déſir de les obliger. Et elle pouvoit m'aſſurer que ſi je reculois, je m'en trouverois plus mal que ſi je ne m'étois jamais avancée.

Avancée, Madame! comment pouvez-vous dire que je me ſois avancée? c'eſt une ruſe pour me ſurprendre; une ruſe bien baſſe & bien indigne, en vérité! Pardon, Madame, je ne vous accuſe pas d'y avoir eu part. Mais, dites-moi, ma très-chère tante, ma mère ne ſera-t-elle pas préſente à cette redoutable entrevue? ne me fera-t-elle pas cette grâce?.... ne fût-ce que pour autoriſer par ſa préſence.... *autoriſer* ma chère! Votre mère & votre oncle Harlowe ne voudroient pas, pour tout au monde, ſe trouver préſens dans cette occaſion.

Eh! comment, Madame, peuvent-ils donc

regarder mon conſentement à cette entrevue comme une avance?

Ma tante m'a paru embarraſſée de cet argument. Miſs Clary, m'a-t-elle dit, il eſt difficile de traiter avec vous. Il ſeroit heureux pour vous & pour tout le monde que vous euſſiez autant d'obéiſſance que d'eſprit. Je vous quitte. ....Je me flatte, Madame, que c'eſt ſans colère, en l'interrompant; je voulois ſeulement vous obſerver que, quelle que ſoit l'iſſue de cette entrevue (& elle ſera ce qu'elle doit néceſſairement être) perſonne ne ſera trompé dans ſon attente.

O Miſs, vous me paroiſſez une jeune créature bien déterminée.... M. Solmes ſera ici à l'heure que vous avez marquée; & ſouvenez-vous encore une fois, que de l'après midi où nous touchons, dépendent la paix de votre famille, & votre propre bonheur.

Et là-deſſus, elle m'a quittée précipitamment.

Je m'arrête ici. Quand me ſera-t-il permis de reprendre la plume, & qu'aurai-je à vous communiquer dans ma première lettre? c'eſt ce que je ne puis pas même conjecturer. Mon agitation eſt extrême. — Nulle réponſe du côté de votre mère! je commence à douter! je vais toujours aſſurer le départ de cette lettre,

tandis que je le puis encore. Adieu, ma meilleure, ou plutôt ma ſeule amie.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXVIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mardi au ſoir, & toute la nuit.

GRACES au ciel, ma chère, je ſuis encore vivante, & chez mon père : mais combien de temps j'ai encore à y reſter, ou à vivre, je ne puis vous le dire. J'ai un volume de détails à vous raconter, & peut-être bien peu de temps pour les écrire. Cependant il faut que je commence par les nouvelles allarmes où l'inſolente Betty m'a encore jetée, en m'apportant le meſſage de ce Solmes ; quoique je fuſſe dans un état, ſi vous vous ſouvenez de ma dernière lettre, qui n'avoit pas beſoin d'être aggravé par de nouvelles ſurpriſes.

Miſs, Miſs, Miſs, s'eſt-elle écriée, de la porte de ma chambre, les bras étendus & tous les doigts levés en l'air ; vous plaît-il de deſcendre dans votre parloir ? Vous allez y trouver tout le monde en belle & pleine aſſemblée, je vous

aſſure : & vous allez voir M. Solmes magnifique & paré comme un Lord, avec une charmante perruque blonde, le plus beau linge, les plus belles dentelles du monde, un habit galonné, & une veſte ſi riche en argent qu'elle ſe tiendroit debout. Tout-à-fait beau, en vérité. Vous n'avez jamais vu un homme auſſi changé. Ah ! Miſs, en ſecouant la tête, c'eſt dommage que vous vous ſoyez permis tant d'invectives contre lui ! mais vous ſavez comment vous y prendre pour réparer le paſſé : j'eſpère qu'il ne ſera point encore trop tard.

Impertinente ! lui ai-je dit ; tes ordres portent-ils de venir me troubler le ſang par ces allarmantes exclamations ?

J'ai pris mon éventail, & je me ſuis un peu rafraîchie.

(¶) Bon dieu, a-t-elle répondu, comme ces belles demoiſelles ſont promptes à prendre l'allarme ! mon intention n'étoit pas, je vous l'aſſure, ni de vous offenſer ni de vous effrayer (♭).

Tout le monde eſt là, dites-vous ? qu'entendez-vous par tout le monde ?

Mais, ce que j'entends, Miſs, (ouvrant & étendant la main gauche, & avec un regard louche & impertinent, en parcourant chaque doigt avec l'index de ſa main droite à chaque

perſonne qu'elle nommoit) c'eſt votre papa! c'eſt votre maman! c'eſt votre oncle Harlowe! c'eſt votre oncle Antonin! c'eſt votre tante Hervey! ma jeune maîtreſſe! & mon jeune maître! — c'eſt enfin M. Solmes, avec l'air d'un homme de cour, qui s'eſt levé lorſqu'il a prononcé votre nom, & qui m'a dit: (l'effrontée ſinge a fait alors une révérence, en tirant la jambe d'auſſi mauvaiſe grâce que l'a fait, je crois, celui qu'elle vouloit contrefaire) « Mlle. « Betty, ayez la bonté de préſenter mon très- « humble reſpect à Miſs Clariſſe, & de lui « dire que j'attends ici l'honneur de ſes com- « mandemens. »

N'eſt-ce pas là une maligne créature? J'étois ſi tremblante, qu'à peine avois-je la force de me ſoutenir. Je me ſuis aſſiſe; & le dépit m'a pouſſée à lui dire que ſa maîtreſſe lui avoit ordonné apparemment de débuter par ces impertinences, pour me troubler & me mettre hors d'état de paroître avec une modération qui auroit pu m'attirer la pitié de mon oncle.

Mon dieu, Miſs, dans quel état vous vous mettez vous-même! m'a répondu l'inſolente: & prenant mon éventail, que j'avois poſé, & l'agitant devant moi; allons, chère Madame, voulez-vous que je vous....

Trêve d'impertinence — mais vous dites que toute la famille eſt en bas avec lui : & me faudra-t-il paroître devant toute cette aſſemblée ?

Je ne ſaurois vous dire s'ils demeureront lorſque vous arriverez. Il m'a ſemblé qu'ils penſoient à ſe retirer, quand M. Solmes m'a chargé de ſes ordres. Mais quelle réponſe porterai-je de votre part au gentil-homme ?

Dites-lui que je ne puis deſcendre..... mais attendez..... ce moment paſſé, ce ſera une affaire finie. — Dites que je deſcendrai.... je vais vous ſuivre... je deſcends à l'inſtant.... dites ce que vous voudrez, peu m'importe quoi. Mais rendez-moi mon éventail, & ne tardez pas à m'apporter un verre d'eau.

Elle eſt deſcendue. Pendant tout le temps, mon éventail n'a pas repoſé un inſtant. J'étois toute en feu ; j'ai touſſé pluſieurs fois pour reprendre haleine, & fait effort ſur moi-même pour me calmer. A ſon retour, j'ai bu un grand verre d'eau. Enfin, déſeſpérant pour le moment d'appaiſer l'agitation de mon cœur, je lui ai dit de deſcendre, & je l'ai ſuivie avec précipitation ; les jambes ſi tremblantes, que ſi je n'avois pas preſſé ma marche, je doute que j'euſſe pu arriver au bas de l'eſcalier. — O ma chère amie ! quelle pauvre & paſſive machine

chine eſt le corps, lorſque l'ame eſt en déſordre!

La ſalle, que j'avois coutume de nommer mon parloir, a deux portes. Au moment où je ſuis entrée par l'une, mes parens ſont précipitamment ſortis par l'autre; j'ai apperçu la robe de ma ſœur, qui ſe gliſſoit la dernière. Mon oncle Antonin étoit ſorti auſſi avec les autres; mais il n'a pas tardé à reparoître, comme vous allez voir. Ils ſont demeurés tous dans la ſalle voiſine, qui n'eſt ſéparée de mon parloir que par une légère cloiſon. Ces deux pièces, je m'en ſouviens, n'en faiſoient autrefois qu'une ſeule, qui a été diviſée en faveur des deux ſœurs, pour nous donner le moyen, à chacune, de recevoir librement nos viſites.

Dès que je ſuis entrée, M. Solmes s'eſt avancé vers moi en ſe courbant juſqu'à terre: la confuſion étoit viſible dans chaque trait de ſon viſage. Après une demi-douzaine de *Mademoiſelle*, d'un ſon étouffé, il *étoit très-fâché*.... il avoit *un chagrin extrême*..... *c'étoit un grand malheur pour lui*..... & là, il s'eſt arrêté, ſans pouvoir trouver dans le moment le moyen d'achever une phraſe.

Son embarras m'a rendu un peu plus de préſence d'eſprit. La poltronerie d'un ennemi relève notre courage; j'en ſuis bien convaincue à préſent:

quoique au fond, peut-être, le nouveau brave ſoit encore plus poltron que l'autre.

Je me ſuis détournée de lui, & me ſuis aſſiſe ſur une des chaiſes, qui étoient devant le feu, mon éventail toujours en mouvement. Je me ſuis rappelée depuis que je devois avoir un air aſſez impertinent. Je m'en mépriſerois moi-même, ſi j'étois capable de quelque ſentiment pour l'homme qui étoit devant moi: mais que dire, dans le cas d'une ſi ſincère & ſi complète averſion?

Il a touſſé cinq ou ſix fois, comme j'avois fait moi-même avant de deſcendre, & ces efforts ont enfin produit une phraſe complète. « *Je devois m'appercevoir de ſa confuſion.* » Cette phraſe en a engendré deux ou trois autres. Je m'imagine que ma tante lui avoit fait la leçon; car c'étoit *ſon reſpect, ſa profonde vénération pour une perſonne.... auſſi parfaite aſſurément....* & il *eſpéroit, il eſperoit....* (il a eſpéré trois fois, avant de pouvoir me dire quoi) *que je ſerois trop généreuſe,* (*la généroſité*, a-t-il dit, *étoit mon caractère*) *pour le mépriſer de ces.... de ces.... de ces preuves ſi vraies de ſon amour.*

Il eſt vrai, Monſieur, lui ai-je répondu, que je crois vous voir dans une ſorte de confuſion; & cela me fait eſpérer que cette entrevue, quoi-

que j'y aie été en quelque ſorte forcée, pourra produire des effets plus heureux que je ne me l'étois promis.

Il a recommencé à touſſer, pour animer un peu ſon courage ! « Vous ne ſauriez vous ima-« giner, Mademoiſelle, qu'il y ait aucune créa-« ture aſſez aveugle ſur *vos mérites* & qui y ſoit « aſſez peu ſenſible, pour renoncer aiſément à « l'intérêt & à l'approbation dont il eſt honoré « par votre digne famille, tant qu'on lui donnera « l'eſpérance, que par ſa perſévérance & ſon « zèle, il pourra quelque jour obtenir *votre « faveur.* »

Je ne comprends que trop, Monſieur, que c'eſt ſur cette approbation & cet intérêt que vous venez de citer, que vous bâtiſſez vos eſpérances. Il ſeroit impoſſible autrement qu'avec un peu d'égard pour votre propre bonheur, vous fuſſiez capable de réſiſter aux déclarations que je vous ai faites, & que je me ſuis crue obligée de vous faire, par tout ce que je devois à vous & à moi-même.

« Il avoit vu, m'a-t-il dit, & l'on en citoit bien « d'autres, pluſieurs exemples de jeunes Demoi-« ſelles, qui, après avoir marqué la même aver-« ſion, s'étoient laiſſées engager, les unes par « des motifs de compaſſion, d'autres par la per-

« ſuaſion de leurs amis, à changer de ſentimens,
« & qui dans la ſuite avoient été fort heureuſes.
« Il eſpéroit obtenir le même bonheur. »

Je ne ſache pas, Monſieur, qu'il ſoit queſtion de complimens dans une occaſion de cette importance, & cependant je regrette de me voir dans la néceſſité de vous parler avec une franchiſe qui peut vous déplaire. Apprenez donc que j'ai des objections invincibles contre vos vues. Je les ai déclarées avec une fermeté qui eſt, je crois, ſans exemple. Mais je crois qu'il eſt ſans exemple auſſi, que dans la ſituation où je ſuis née, une jeune perſonne ait jamais été traitée comme je le ſuis à votre occaſion.

« On eſpère, Mademoiſelle, que votre conſen-
« tement pourra s'obtenir avec le temps. Voilà
« l'eſpérance; & je ſerai le plus miſérable de
« tous les hommes, ſi on n'y peut réuſſir. »

Vous me permettrez, Monſieur, de vous dire, qu'il eſt plus juſte que vous ſoyez miſérable ſeul, que de vouloir en faire deux.

« On peut vous avoir fait, Mademoiſelle, des
« rapports à mon déſavantage. Il n'eſt perſonne qui
« n'ait ſes ennemis. Ayez la bonté de me faire
« connoître ce qu'on vous a dit de moi: j'avouerai
« mes fautes, & je m'en corrigerai; ou je ſaurai
« vous convaincre qu'on m'a indignement *noirci*.

« J'ai ſu auſſi, que vous vous étiez offenſée de « quelques mots qui me ſont échappés, par « mégarde peut-être, & que vous avez entendus « par haſard; mais je ſuis sûr de n'avoir rien « dit qui ne marque le cas que je fais de vous, « & la réſolution où je ſuis de perſiſter auſſi « long-temps que j'aurai de l'eſpérance. »

Vous ne vous trompez pas, Monſieur; j'ai appris quantité de choſes qui ne ſont point à votre avantage; & je n'ai pas entendu avec plaiſir les mots qui ſont échappés de votre bouche: mais comme vous ne m'êtes & ne pouvez jamais m'être rien, je n'ai pris aucun intérêt aux choſes, & les mots m'ont peu touchée.

« Je ſuis fâché, Mademoiſelle, d'entendre ce « langage. Il eſt certain que vous ne m'avertirez « d'aucune faute, dont je n'aie la volonté de me « corriger. »

Eh bien, Monſieur, corrigez-vous donc de celle-ci: ne ſouhaitez pas qu'on emploie la violence pour forcer une jeune perſonne ſur le point le plus important de ſa vie, par des motifs qu'elle mépriſe, & en faveur d'un homme qu'elle ne peut eſtimer; tandis que par ſes propres droits, elle eſt aſſez bien partagée pour ſe croire ſupérieure à toutes vos offres, & que par ſon caractère

elle n'en déſire pas davantage pour vivre heureuſe & contente.

« Je ne vois pas, Mademoiſelle, que vous en « fuſſiez plus heureuſe, quand je renoncerois à « mes eſpérances; car..... »

Je l'ai interrompu: c'eſt un ſoin, Monſieur, qui ne vous regarde pas; faites ceſſer ſeulement vos prétentions; & ſi, pour me punir, on juge à propos de ſuſciter quelqu'autre homme, le blâme ne tombera pas ſur vous. Vous aurez droit à ma reconnoiſſance, & je vous en promets une très-ſincère.

Il eſt reſté muet, & l'air un peu embarraſſé; j'allois continuer de lui donner de plus en plus des preuves de ma franchiſe avec lui, lorſque mon oncle Antonin eſt entré.

« Comme cela! ma nièce, comme cela! aſſiſe! « ma nièce, & M. Solmes debout! aſſiſe comme « ſur un trône en reine qui donne ſes audiences, « & une audience pleine de hauteur! M. Sol- « mes, pourquoi vous tenir debout dans cette « humble poſture? pourquoi cette diſtance, « mon cher? J'eſpère bien vous voir plus fami- « liers enſemble avant que nous nous ſéparions. »

Je me ſuis levée, auſſitôt que je l'ai apperçu, & me ſuis avancée vers lui un genou à demi-plié: Daignez recevoir, Monſieur, les reſpects

d'une nièce qui a été privée ſi long-temps de l'honneur de voir ſon oncle : ſouffrez qu'elle implore votre faveur & votre compaſſion.

« Vous aurez la faveur de tout le monde, ma « nièce, lorſque vous ſaurez la mériter. »

Si jamais je la méritai, c'eſt à préſent. J'ai été traitée avec une extrême rigueur. J'ai fait des offres qu'on ne devoit pas refuſer ; des offres qu'on n'auroit jamais oſé demander de moi. Quel crime ai-je donc commis, pour me voir ſi honteuſement bannie & renfermée ! pour qu'on m'ôte la liberté de me déterminer, ſur un point qui intéreſſe également mon bonheur préſent & mon bonheur futur ?

« Miſs Clary, m'a répondu mon oncle, vous « n'avez fait que votre volonté juſqu'à préſent : « c'eſt ce qui vous rend aujourd'hui la volonté « de vos parens ſi à charge ? »

Ma volonté, Monſieur ?..... Permettez-moi de vous demander ſi ma volonté juſqu'à préſent n'a pas été celle de mon père, la vôtre, & celle de mon oncle Harlowe ? N'ai-je pas mis toute ma gloire à vous obéir & à vous complaire ? Je n'ai jamais demandé une faveur, qu'après avoir bien conſidéré s'il convenoit de me l'accorder. Et actuellement, pour marquer mon obéiſſance, n'ai-je pas offert de me réduire au

célibat ? N'ai-je pas offert de me dépouiller des bienfaits de mon grand-père ? Pourquoi donc, mon cher oncle, veut-on me rendre malheureuſe, dans un point qui intéreſſe ſi eſſentiellement mon bonheur ?

« On ne vous demande point le bien de votre « grand-père. On ne déſire point que vous preniez le parti du célibat. Vous connoiſſez nos « motifs, & nous devinons les vôtres. Je ne « fais pas difficulté de vous dire, qu'avec toute « l'affection que nous avons pour vous, nous « vous conduirions plutôt au tombeau, que de « ſouffrir que vos motifs puſſent prévaloir ſur « les nôtres. »

Je m'engagerai à ne me marier jamais ſans le conſentement de mon père, ſans le vôtre, Monſieur, & ſans celui de toute la famille. Vous ai-je jamais donné ſujet de vous défier de ma parole ? Je ſuis prête à me lier ici par le ſerment le plus ſolemnel.....

« Oui, par le ſerment conjugal, en m'interrompant d'une voix renforcée, & avec ce digne « Monſieur. Cela ſera, cela ſera, nièce Clary; « & plus vous vous y oppoſerez, plus vous « vous en trouverez mal. »

Ce langage, & devant M. Solmes, qui en a paru reprendre courage, m'a vivement irritée. — Hé

bien, Monſieur, ai-je répondu, oui, vous me conduirez plutôt au tombeau. Je ſouffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerai dans le ſombre caveau de mes ancêtres, & je le laiſſerai fermer ſur moi, plutôt que de conſentir à me rendre miſérable le reſte de mes jours. Et vous, Monſieur Solmes, me tournant vers lui, faites attention à ce que je dis; il n'y a point de mort que je ne ſubiſſe (& cet inſtant eſt bientôt paſſé) plutôt que d'être à vous pour être éternellement malheureuſe.

La fureur étinceloit dans les yeux de mon oncle. Il a pris M. Solmes par la main, & le tirant vers une fenêtre : « que cet orage ne vous « ſurprenne point, cher Solmes; n'en ayez pas « le moindre chagrin. Nous ſavons de quoi les « femmes ſont capables dans leur rage. » Relevant ſon exhortation par un affreux jurement, « le vent n'eſt pas plus impétueux ni plus varia- « ble », & il a juré encore une fois. « Si vous « ne croyez pas votre temps mal employé à « rechercher cette petite ingrate, j'engage ma « parole que nous lui ferons *baiſſer les voiles* : « je vous le promets: » Et pour confirmer ſa promeſſe, il a juré encore une fois avec véhémence. Enſuite venant à moi, qui m'étois approchée de la fenêtre la plus éloignée, pour me

remettre un peu de mon déſordre, la violence de ſon mouvement m'a fait croire qu'il m'alloit battre. Il avoit le poing fermé, le viſage en contraction, les dents ſerrées, « oui, oui, oui, « ma nièce Clary, m'a dit entre ſes dents le « pauvre cher homme, vous ſerez, vous ſerez « la femme de M. Solmes; nous vous verrons « ſa femme, & cela dans une ſemaine au plus « tard; » avec un quatrième jurement pour le confirmer. Le pauvre cher homme! quelle habitude il a de jurer!

Je ſuis au déſeſpoir, Monſieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une ſi furieuſe colère. Tout ceci, je ne le vois que trop, eſt l'ouvrage des inſtigations de mon frère, qui ne donneroit pas néanmoins lui-même l'exemple d'obéiſſance qu'on veut exiger de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je ne ferai que vous irriter encore plus, je le crains. Car, malgré tout le plaiſir que je prendrois à vous obéir, ſi je le pouvois, ma réſolution eſt déterminée, & je ne puis pas même ſouhaiter de la vaincre.

Pouvois-je mettre moins de force dans mes déclarations, devant M. Solmes? — Je me retirois vers la porte par où j'étois entrée; tandis que ſe regardant tous deux, comme pour ſe conſulter des yeux ſur ce qu'ils devoient faire,

& s'ils devoient m'arrêter ou me laiſſer ſortir. Qui aurois-je rencontré dans mon chemin, que mon frère, qui avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit paſſé ?

Il a fondu ſur moi ſi bruſquement, & je l'attendois ſi peu là, que j'ai été ſaiſie de ſurpriſe. Il s'eſt emparé de ma main, & me l'a ſerrée avec violence; « rentrez, jolie Miſs, rentrez, s'il « vous plaît. Il n'eſt pas queſtion d'être *enterrée* « *dans un caveau*; votre frère, malgré *ſes inſti-* « *gations*, vous ſauvera de cette horreur. — Ange « tombé ! (en regardant en deſſous mon viſage « abbatu.) Tant de douceur là, & tant d'obſti- « nation ici ! (en me frappant de la main ſur le « cou). Véritable femme, quoique ſi jeune ! « Mais, ſouvenez-vous bien d'une choſe, (en « baiſſant la voix, comme s'il eût voulu mettre « de la décence dans ſon indécente invective « devant M. Solmes) vous n'aurez jamais votre « libertin : &, reprenant ſon premier ton : on « vous ſauvera malgré vous ; cet honnête « homme aura la bonté de vous ſauver de votre « ruine ; vous le bénirez, quelque jour, ou « vous aurez du moins raiſon de le bénir de ſa « *condeſcendance.* » Voilà le terme de ce frère brutal.

Il m'avoit menée juſqu'à M. Solmes. Il a

pris ſa main, comme il tenoit la mienne. « Tenez, Monſieur, lui a-t-il dit; voici la « main d'une fille rebelle. Je vous la donne « ici. Elle confirmera ce don avant la fin de « la ſemaine, ou je lui déclare qu'elle n'aura « plus de père, de mère, ni d'oncles dont elle « puiſſe ſe vanter.

J'ai retiré le bras avec violence.

Comment donc, Miſs?

Comment donc, Monſieur? Quel droit avez-vous de diſpoſer de ma main? ſi vous gouvernez ici tout le monde, vous ne me gouvernerez pas, moi, ſurtout, dans un point qui ne regarde que moi, & où vous n'avez ni n'aurez jamais rien à voir.

J'aurois voulu pouvoir dégager ma main d'entre les ſiennes; mais il me la tenoit trop ſerrée. Laiſſez-moi, Monſieur. Pourquoi ſuis-je ainſi traitée! votre deſſein, je le vois, eſt de me bleſſer, en me ſerrant ſi fort, de votre main barbare, comme vous me bleſſez en effet. Mais, je vous le répète, quel droit avez-vous de me traiter avec cette barbarie? Il m'a ſecoué le bras, en renvoyant ma main comme en cercle, avec une violence qui m'a fait ſentir de la douleur juſqu'à l'épaule. Je me ſuis miſe à pleurer, & j'ai porté l'autre main à l'endroit

de la douleur. M. Solmes l'a blâmé de cet emportement. Mon oncle auſſi. — Il ne pouvoit, a-t-il répondu, conſerver ſa patience avec une fille ſi perverſe, ni ſouffrir les réflexions qu'il m'avoit entendu lancer ſur lui avant qu'il fût entré : il n'avoit fait d'ailleurs que me rendre une main, que je ne méritois pas qu'il eût touchée; & cette douleur prétendue étoit un de mes artifices.

M. Solmes a dit qu'il renonceroit plutôt à toutes ſes eſpérances, que de me voir traitée avec cette dureté. Il s'eſt offert de plaider en ma faveur auprès de mon frère & de mon oncle, en me faiſant une révérence, comme pour demander mon approbation. — M. Solmes, lui ai-je répondu, n'employez point votre médiation, pour me ſauver de la violence de mon frère; je ne puis ſouhaiter d'avoir cette obligation à un homme, dont l'ingénéreuſe perſévérance eſt l'occaſion, ou du moins le prétexte de cette violence même, & de toutes mes diſgraces.

Que vous êtes généreux, M. Solmes! a repris mon frère, de prendre parti pour cet eſprit indomptable! Je vous demande en grâce de perſiſter à faire votre cour : c'eſt le nom dont s'eſt ſervi ce frère dénaturé! je vous le demande,

pour l'intérêt de notre famille ; & pour le ſien, ſi vous l'aimez. Perſévérez. Sauvons-la, s'il ſe peut, de ſa ruine. Regardez-la (& ſes yeux m'ont parcourue de la tête aux pieds, montrant du doigt toute ma perſonne à M. Solmes.) Penſez à ſes admirables qualités. Tout le monde les reconnoît, & nous en avons fait notre gloire juſqu'à préſent. Elle vaut les efforts que nous faiſons pour la ſauver encore. Deux ou trois attaques, & je la garantis à vous.... Comptez qu'elle vous récompenſera de votre patience. Ne parlez donc pas d'abandonner vos vues, pour quelques plaintives & folles lamentations. Elle s'eſt engagée dans un rolle d'appareil, dont elle eſt embarraſſée de ſortir avec les grâces de ſon ſexe. Vous n'avez à combattre que ſon orgueil & ſon obſtination. Je vous réponds que dans quinze jours, vous ſerez auſſi heureux qu'*un mari peut l'être.*

Vous n'ignorez pas, ma chère, & je vous l'ai dit, que c'eſt la manie de mon frère, d'exercer ſes railleries ſur notre ſexe & ſur l'état du mariage. Il ne donneroit pas dans cette affectation, s'il ne croyoit pas que ce ton eſt une preuve d'eſprit; comme M. Wierley, & quelques autres perſonnes de votre connoiſſance & de la mienne, croient ſe faire honneur, en

cherchant à jeter un ridicule profane ſur les ſaintes écritures : & le tout pour établir leurs prétentions pernicieuſes : autant d'égaremens qui partent du même principe. Ils veulent faire croire qu'ils ont trop d'eſprit pour avoir de la réligion.

M. Solmes, d'un air ſatisfait de lui-même, a répondu préſomptueuſement, « qu'il étoit « diſpoſé à tout ſouffrir pour obliger ma famille, « & pour me ſauver ; ne doutant point, a-t-il « ajouté, que s'il étoit aſſez heureux pour réuſ- « ſir, il ne fut amplement récompenſé. »

Monſieur, lui ai-je dit, ſi vous avez quelque égard pour votre propre bonheur (il n'eſt pas queſtion du mien ; vous n'êtes pas aſſez généreux pour le faire entrer dans votre ſyſtême) je vous conſeille de ne pas pouſſer plus loin votre cour, comme il plaît à mon frère de l'appeler. Il eſt juſte de vous apprendre, qu'avant le traitement que j'ai eſſuyé à votre occaſion, je n'ai trouvé dans mon cœur qu'un extrême éloignement pour vous ; & pouvez-vous me croire les ſentimens aſſez bas, aſſez ſerviles, pour que la violence ait été capable de les changer ?

Et vous, Monſieur, (me tournant vers mon frère) ſi vous croyez que la douceur ſoit tou-

jours une marque de molleſſe, & qu'il n'y ait point de grandeur d'ame ſans arrogance, reconnoiſſez que vous vous êtes une fois trompé. Vous éprouverez déſormais qu'une ame généreuſe ne doit pas être forcée, & que..... finiſſez, je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux perſonnage, levant les yeux & les mains au ciel. Et il s'eſt tourné vers mon oncle; entendez-vous, Monſieur? voilà cette nièce ſans défaut, cette nièce votre favorite.

M. Solmes paroiſſoit embarraſſé de ſavoir à quoi s'en tenir, & ſi l'on m'eût laiſſée ſeule avec lui, j'ai vu clairement que j'aurois pu, ſans beaucoup de peine, me défaire de lui tout à fait.

Mon oncle s'eſt approché de moi, en me parcourant auſſi des yeux, depuis la tête juſqu'aux pieds. « Eſt-il poſſible que ce ſoit vous? Tant de violence ſortir de votre bouche, Miſs Clary?

Oui, Monſieur, cela eſt poſſible: & je ne balance point à dire encore, que la force de mes expreſſions n'eſt qu'une ſuite naturelle du traitement que j'ai reçu, & de la barbarie avec laquelle je ſuis traitée juſqu'en votre préſence, par un frère, qui n'a pas plus d'autorité ſur moi que je n'en ai ſur lui.

« Ce

« Ce traitement, nièce Clary, n'eſt venu « qu'après mille autres moyens, dont on a fait « inutilement l'eſſai avec vous. »

L'eſſai ! Monſieur. Dans quelle vue, Monſieur ? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuſer ? vous pouvez, Monſieur ; (en me tournant vers M. Solmes), ſans-doute vous pouvez trouver un lâche motif de perſévérance, dans la manière même dont j'ai ſouffert les perſécutions que vous m'avez attirées, & cette outrageante violence de mon frère. C'eſt un exemple qui vous apprend ce que je ſuis capable de ſupporter, ſi ma mauvaiſe deſtinée me forçoit jamais d'être à vous.

Juſte ciel ! s'eſt écrié Solmes, avec cent différentes contorſions de corps & de viſage ; tandis que mon frère & mon oncle s'adreſſoient des exclamations muettes & ſe parloient des yeux & des muſcles de leur viſage, juſte ciel, Mademoiſelle ! quelle interprétation !

Une interprétation juſte, Monſieur, en l'interrompant ; car celui qui peut voir & approuver, qu'une perſonne pour laquelle il s'attribue quelques ſentimens d'eſtime, ſoit auſſi maltraitée que je le ſuis, doit être capable de la traiter de même : & faut-il d'autre preuve de votre approbation, que votre perſévérance déclarée,

lorſque vous ſavez ſi bien que je ne ſuis bannie, renfermée, accablée d'inſultes, que dans la vue de m'arracher un conſentement qu'il m'eſt impoſſible de donner jamais?

Pardon, Monſieur, (en me tournant vers mon oncle) je dois un reſpect infini au frère de mon père. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais pour mon frère, il n'eſt que mon frère. Il n'obtiendra rien de moi par la contrainte. (¶) (Et me tournant vers ce miſérable, ſans naturel: oui je l'appellerai un miſérable.) « Pliſſez votre front, Monſieur, froncez le ſourcil tant qu'il vous plaira: mais répondez-moi: voudriez-vous, ſi vous étiez à ma place, faire les ſacrifices que je veux bien faire, pour obtenir la faveur de la famille? non, & quel droit avez-vous donc de me traiter de la ſorte? & de me faire traiter comme je le ſuis depuis ſi long-temps? (♭)

Tant d'agitation m'avoit jetée dans un grand déſordre. Ils gardoient le ſilence; & ſe promenant par intervalles, dans un déſordre auſſi grand que le mien, ils paroiſſoient ſe dire par leurs regards, qu'ils avoient beſoin de ſe retrouver enſemble & de ſe parler. — Je me ſuis aſſiſe, en agitant mon éventail. Le haſard m'ayant

placée devant une glace, j'ai remarqué que la couleur me revenoit & m'abandonnoit ſucceſſivement. Je me ſentois foible; & dans la crainte de m'évanouir, j'ai ſonné. Betty eſt venue. Je me ſuis fait apporter de l'eau, & j'en ai bu un plein verre. Perſonne ne ſembloit faire attention à moi. J'ai entendu mon frère qui diſoit à Solmes; *artifice*, *artifice du ſexe*: ces mots l'ont peut-être empêché de s'approcher de moi; outre la crainte de n'être pas bien reçu. D'ailleurs, j'ai cru m'appercevoir qu'il étoit touché de ma ſituation. Cependant, ne me trouvant pas mieux, je me ſuis levée; j'ai pris le bras de Betty: ſoutenez-moi, lui ai-je dis; aidez-moi à ſortir; & d'un pas chancelant, je me ſuis avancée vers la porte, & là, me retournant, j'ai fait une révérence à mon oncle: permettez-moi, Monſieur, de me retirer. — Où allez-vous, nièce? nous n'avons pas fini avec vous. Je vous enjoins de ne pas ſortir. « M. Solmes a des informations à vous donner, « qui vous ſurprendront; & vous n'éviterez « pas de les entendre. » — Ce n'eſt, Monſieur, ſous votre bon plaiſir, que pour prendre l'air quelques minutes. Je reviendrai, ſi vous l'ordonnez. J'entendrai tout ce que je dois entendre; afin que ce ſoit une choſe faite pour

aujourd'hui & pour jamais. — Voulez-vous m'accompagner, Betty ?

Ainſi, ſans recevoir d'autre défenſe, je me ſuis retirée au jardin ; & là, me jetant ſur le premier ſiége, & me couvrant le viſage du tablier de Betty, la tête appuyée ſur elle, & mes mains entre les ſiennes, j'ai donné paſſage à la violence de mon chagrin, & de ma colère, ou de tous les deux, par mes larmes : ce qui m'a peut-être ſauvé la vie ; car je me ſuis ſentie auſſitôt ſoulagée.

Je vous ai parlé tant de fois de l'impertinence de Betty, qu'il eſt inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples. Toute la détreſſe de ma ſituation ne l'a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi, lorſqu'elle m'a vue un peu remiſe, & aſſez forte pour m'avancer plus loin dans le jardin. J'ai été obligée à la fin, de lui impoſer ſilence par un ordre abſolu. Elle s'eſt tenue alors derrière moi, chagrine & de fort mauvaiſe humeur.

Il s'eſt paſſé près d'une heure avant qu'on m'ait fait rappeler. L'ordre m'eſt venu par ma couſine Dolly (*) Hervey, qui s'eſt approchée de moi, l'œil plein de compaſſion & de reſpect ;

(*) Dorotée.

(car vous ſavez qu'elle m'a toujours aimée, & qu'elle ſe donne elle-même le nom de mon écolière.) Betty nous a quitées.

Elle m'a dit qu'on demandoit ma préſence. — Qui m'ordonne de vous ſuivre, Miſs ? Mais, Miſs, n'avez-vous pas pleuré ? Eh qui ſeroit capable de retenir ſes larmes, m'a-t-elle répondu ? -- quelle en eſt donc l'occaſion, couſine Dolly, ai-je repris ? j'ai cru que dans la famille, il n'y avoit que moi qui eût ſujet de pleurer. — Et moi auſſi, Madame, j'en ai ſujet, parce que je vous aime. — Je l'ai embraſſée. Eh ! c'eſt donc pour moi, chère couſine, que vous vous êtes attendrie juſqu'aux larmes ! il n'y a jamais eu d'amitié perdue entre nous. Mais dites-moi de quoi je ſuis menacée, & ce que m'annonce cette tendre marque de votre compaſſion pour moi.

« Ne faites pas connoître que vous ſachiez « ce que je vais vous confier, a dit la chère « fille ; mais je ne ſuis pas la ſeule qui pleure « pour vous. Maman a pleuré auſſi ſur votre « ſort avec moi ; mais elle n'a pas oſé laiſſer « voir ſes larmes à perſonne. O ma Dolly, a « dit maman, on n'a jamais vu de malice auſſi « noire que celle de mon couſin Harlowe ; ils

« ruineront la fleur & l'ornement de leur « famille. »

Comment donc cela, chère couſine? ne s'eſt-elle pas expliquée davantage? comment donc, ma chère?

« Oui; elle dit que M. Solmes auroit déjà « renoncé à ſes prétentions, car il reconnoît « que vous le haïſſez, & qu'il n'y a pas d'eſ- « pérance; & votre mère voudroit qu'il y « renonçât, & qu'on s'en tînt à votre pro- « meſſe, de ne jamais vous marier ſans le con- « ſentement de la famille, & de vivre dans « le célibat. Ma mère eſt du même avis; car « nous avons tous entendu tout ce qui s'eſt « paſſé dans votre parloir, entre vous, votre « oncle Antonin & le couſin James, & l'on « a bien vu qu'il eſt impoſſible de vous déter- « miner à recevoir M. Solmes. Mon oncle « Harlowe paroit penſer de même, ou, du « moins, ma mère dit qu'il ne paroît pas s'y « oppoſer. Mais votre père eſt inébranlable. Il « s'eſt mis en colère à cette occaſion, contre « votre mère & la mienne. Là deſſus, votre « frère, votre ſœur & mon oncle Antonin « ſont venus ſe joindre à lui, & la ſcène eſt « entièrement changée. En un mot, ma mère « dit à préſent qu'on a pris des engagemens

« bien forts avec M. Solmes ; qu'il vous regarde « comme une jeune perſonne des plus accom- « plies, que s'il ne pouvoit gagner tout-à-fait « votre cœur après le mariage, il ſeroit con- « tent d'être du moins un peu aimé, ſeulement « pour avoir l'honneur de vous appeler ſa « femme pendant une ſeule année. Pour moi, « je crois entendre ſon langage, & je ſuppoſe « qu'il vous feroit mourir de chagrin la ſeconde ; « car c'eſt un homme qui a le cœur dur & cruel, « j'en ſuis sûre. »

Mes parens, chère couſine, peuvent me faire mourir de chagrin ; mais jamais M. Solmes n'aura ce pouvoir.

« C'eſt ce que je ne ſais pas, Miſs. Autant « que j'en puis juger, vous aurez bien du « bonheur, ſi vous évitez d'être à lui. Ma mère « dit qu'ils n'ont tous à préſent qu'une ſeule « ame, à l'exception d'elle, qui ſe voit forcée « de déguiſer ſes ſentimens. Votre père & « votre frère ſont d'une humeur ſi outra- « geante ! »

Je m'arrête peu aux prétentions de mon frère, chère Dolly ; il n'eſt que mon frère : mais je dois à mon père autant d'obéiſſance que de reſpect, ſi je pouvois obéir.

On ſent croître ſa tendreſſe, ma chère Miſs

Howe, pour ceux qui prennent notre parti dans le malheur & l'oppreſſion. J'ai toujours aimé ma couſine Dolly; mais le tendre intérêt qu'elle prend à mes peines me l'a rendue dix fois plus chère. — Je lui ai demandé ce qu'elle feroit à ma place ? Elle m'a répondu ſans héſiter : « je « prendrois ſur-le-champ M. Lovelace ; je me « mettrois en poſſeſſion de ma terre, & tout cela « finiroit bientôt. M. Lovelace, m'a-t-elle dit, « eſt un homme de mérite, à qui M. Solmes « n'eſt pas digne de nouer le cordon de ſa « chauſſure. »

Elle m'a dit auſſi, « qu'on avoit prié ſa mère « de me venir prendre au jardin, mais qu'elle « s'en étoit excuſée ; & qu'elle étoit trompée, « ſi je n'allois être jugée par toute l'aſſemblée « de la famille. »

C'eſt ce que j'aurois le plus ſouhaité. Mais on m'a dit depuis que mon père, ni ma mère n'avoient pas voulu ſe haſarder à me voir : l'un apparemment dans la crainte de trop s'emporter ; ma mère, par des conſidérations plus tendres.

Nous ſommes rentrées pendant ce temps-là dans la maiſon. Miſs Herwey, après m'avoir accompagnée juſqu'à mon parloir, m'y a laiſſée ſeule, comme une victime dévouée, c'eſt la penſée qui

me vint alors. N'appercevant perſonne, je me ſuis aſſiſe; & j'ai eu la liberté de pleurer, en réfléchiſſant ſur ce que ma couſine Dolly venoit de me dire.

Tout le monde étoit dans la ſalle voiſine. J'ai entendu un mélange confus de voix, les unes plus fortes, qui en couvroient de plus douces & leurs accens compatiſſans. Je diſtinguois aiſément que les dernieres étoient celles des femmes. O ma chère! qu'il y a de dureté dans l'autre ſexe! où des enfans du même ſang ont-ils pu puiſer leur cruauté? Eſt-ce dans les voyages? eſt-ce dans le commerce qu'ils ont enſemble? d'où leur vient-elle enfin? cependant ma ſœur eſt auſſi dure qu'aucun d'eux. Mais peut-être n'eſt-elle pas une exception non plus; car on lui a toujours trouvé quelque choſe de mâle dans l'air & dans le caractère. Peut-être a-t-elle une ame de l'autre ſexe, dans un corps du nôtre. Et pour l'honneur des femmes c'eſt le jugement que je veux porter, à l'avenir, de toutes celles qui, imitant les manières rudes des hommes, s'écartent de la douceur qui convient à notre ſexe.

Pardon, chère amie, ſi j'interromps mon récit par des réflexions de cette nature. Si je le continuois rapidement, ſans me diſtraire un peu par

d'autres penſées, d'autres réflexions, il me ſeroit preſque impoſſible de conſerver ma raiſon ſaine. La chaleur du reſſentiment prendroit toujours le deſſus : au lieu qu'elle ſe refroidit pendant que je refléchis en écrivant, & mes eſprits agités ont le temps de ſe calmer.

Je ne crois pas avoir été moins d'un quart-d'heure, livrée ſeule à mes triſtes méditations, qui ne me ſoulagent pas, avant que perſonne ſoit entré. Ils paroiſſoient être en plein débat. Ma tante eſt venue la première voir ſi j'étois rentrée. Ha ! ma chère, a-t-elle dit, êtes-vous là ? Et retournant auſſitôt vers les autres, elle leur a dit que j'étois rentrée.

Alors, ſuivant leurs conventions, comme je le ſuppoſe, mon oncle Antonin eſt venu, en diſant d'une voix haute à M. Solmes, pour lui donner de la confiance & du relief; « que je vous ſerve d'introducteur, mon cher ami; » & le conduiſant en effet par la main : le galant perſonnage, ſi nouvellement métamorphoſé en élégant, ſuivoit avec ſa démarche gauche, mais un peu plus légère, & à petits pas doublés, pour éviter de marcher ſur les talons de ſon guide. Pardonnez, ma chère, cette raillerie aſſez déplacée; vous ſavez que tout paroît choquant dans l'objet que nous haïſſons.

Je me ſuis levée. Mon oncle avoit l'air fort mécontent. Aſſeyez-vous, m'a-t-il dit, aſſeyez-vous, petite fille: & tirant une chaiſe près de la mienne, il y a placé ſon cher ami, qui vouloit d'abord s'en défendre. Enſuite il s'eſt aſſis lui-même, vis-à-vis de lui, c'eſt-à-dire, à mon autre côté.

Il a pris ma main dans les ſiennes: « hé bien, « ma nièce, il nous reſte peu de choſe à dire « de plus, ſur un ſujet qui paroît vous être « ſi déſagréable; à moins que vous n'ayez fait « de plus ſages réflexions. Commencez par me « dire ce qui en eſt. »

Le ſujet, Monſieur, ne demande point de reflexions. « Fort bien, fort bien, Mademoiſelle, « (en quittant ma main). Me ſerois-je jamais « attendu à cela de vous? »

Au nom du ciel, chère Mademoiſelle! m'a dit affectueuſement M. Solmes, en joignant les mains: & là, il eſt reſté court.

Au nom du ciel, Monſieur, que voulez-vous dire? & qu'a de commun, s'il vous plaît l'intérêt du ciel avec le vôtre?

Il a été réduit au ſilence. Mon oncle ne pouvoit être que très-fâché; il l'étoit déjà auparavant. « Allons, allons, s'adreſſant à M. Solmes, « plus de ſupplications. Vous n'avez point aſſez

« d'aſſurance pour attendre ce que vous méritez « d'une femme : » & ſe tournant vers moi, il a commencé à s'étendre ſur tout ce qu'il s'étoit propoſé de faire en ma faveur. C'étoit pour moi, plus que pour ſon neveu, ou ſon autre nièce, qu'après ſon retour des Indes, il avoit pris le parti du célibat : « mais puiſqu'une fille per- « verſe mépriſe les avantages que j'avois l'in- « clination & le pouvoir de lui prodiguer, je « changerai de meſures. »

Je lui ai répondu, que j'étois pénétrée de reconnoiſſance pour ſes obligeantes intentions ; mais que, dans mes principes, je préférois, de ſa part, un regard & une expreſſion tendre à toutes ſes autres faveurs.

Il a promené ſes yeux autour de lui d'un côté & de l'autre. M. Solmes avoit la vue baiſſée, de l'air le plus humilié : l'un & l'autre demeurant ſans parler ; j'étois fâchée, ai-je ajouté, que ma ſituation m'obligeât de haſarder une vérité qui pouvoit paroître dure, c'étoit que s'il prenoit ſeulement la peine de convaincre mon frère & ma ſœur, qu'il étoit déterminé à changer les généreuſes vues qu'il avoit eues en ma faveur, il pourroit obtenir pour moi, de l'un & de l'autre, des ſentimens & un traitement que je n'eſpérois pas autrement.

Mon oncle a témoigné que ce diſcours lui déplaiſoit fort : mais il n'a pas eu le temps d'expliquer ſes idées, comme il s'y préparoit. Mon frère eſt entré auſſitôt d'un air furieux, m'a donné pluſieurs noms outrageans. Ses ſuccès, ſa domination, qu'il voit ſi bien établie, l'ont mis au-deſſus même des bienſéances. « Etoit-ce « là, m'a-t-il dit, étoit-ce là l'interprétation « que le dépit me faiſoit donner à ſes ſoins frater- « nels, aux efforts que faiſoit ſon amitié pour « me ſauver de ma ruine ? »

C'eſt la vérité, oui, c'eſt la vérité, il eſt impoſſible autrement d'expliquer tous les traitemens que je reçois de vous : & je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à mon oncle, comme je le dirai auſſi à mon oncle Jules, lorſqu'il me ſera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bienfaits ſur vous & ſur ma ſœur, & de ne réſerver pour moi que des regards & des expreſſions tendres, c'eſt tout ce que je déſire d'eux pour être heureuſe.

Il falloit les voir ſe regarder mutuellement d'un œil étonné ! Mais, en préſence de Solmes, pouvois-je m'expliquer avec moins de force.

Et quant à vos ſoins & votre intérêt pour moi, Monſieur, ai-je continué, en parlant à

mon frère, encore une fois je ne vous les demande point. Vous n'êtes que mon frère. Mon père & ma mère, grâce au Ciel, ſont pleins de vie tous deux ; & quand j'aurois le malheur de les perdre, vous m'avez mis en droit de vous déclarer que vous ſeriez le dernier homme du monde que je vouluſſe qui s'intéreſsât pour moi.

« Comment, nièce, a dit mon oncle ? Un « frère unique n'eſt-il rien pour vous ? Et ne « doit-il prendre aucun intérêt à l'honneur de « ſa ſœur, & à celui de ſa famille ?

Mon honneur, Monſieur, n'a nul beſoin de ſon intérêt. Mon honneur n'a jamais été en danger, que depuis qu'il s'eſt mêlé d'y prendre intérêt, ſans qu'on l'en prie. Pardon, Monſieur ; lorſque mon frère ſaura ſe conduire en frère, ou du moins en galant homme, il pourra s'attirer de moi plus de conſidération, qu'il ne m'eſt poſſible de croire lui en devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frère prêt à ſe jeter en furieux ſur moi. Mais mon oncle s'étoit mis entre nous deux ; il n'a pu l'empêcher de me donner des noms fort durs. Violente créature, qui ſe ſeroit attendu à cela d'elle, a-t-il dit ? Enſuite il a dit à M. Solmes, que j'étois indigne de ſa recherche. M. Solmes a pris ma défenſe avec chaleur. Il a déclaré qu'il ne pouvoit ſupporter que je fuſſe

traitée ſi rudement. Et il s'eſt expliqué dans des termes ſi forts, que mon frère a reçus avec tant de patience, que j'ai commencé à ſoupçonner que c'étoit une invention concertée, pour me perſuader que j'avois quelque obligation à M. Solmes; & que l'entrevue même pouvoit n'avoir été ſollicitée que dans cette eſpérance. Le ſeul ſoupçon d'une ruſe ſi baſſe, dans l'état de violence qu'on m'avoit déjà reprochée, a porté mon indignation à l'excès, lorſque j'ai entendu mon oncle & mon frère qui s'épuiſoient en complimens, ſur la nobleſſe du caractère de M. Solmes, & ſur cet héroïſme de généroſité qui lui faiſoit rendre le bien pour le mal. — Vous êtes un mortel heureux, M. Solmes, lui ai-je dit, de pouvoir acquérir ſi facilement des droits ſur la reconnoiſſance de toute une famille; mais exceptez-en néanmoins celle que votre deſſein eſt particulièrement d'obliger le plus. Comme ſes diſgraces ne viennent que de la faveur même où vous êtes, elle n'eſt pas curieuſe de vous devoir aucune eſpèce de protection ni de défenſe contre la violence d'un frère.

Alors, on m'a traitée d'incivile, d'ingrate, d'indigne créature.

Je conviens de tout, ai-je répondu. Tous les noms que vous pouvez me donner, de bouche

ou dans vos penſées, je les reçois tous, & je reconnois que je les mérite. J'avoue mon indignité à l'égard de M. Solmes. Je lui crois, ſur votre témoignage, un mérite extraordinaire, que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'examiner. Peut-être va-t-il juſqu'à égaler le vôtre. Mais je ne puis le remercier de ſa médiation; car, qui ne voit pas (en regardant mon oncle) qu'il ſe fait ici auprès de tout le monde un mérite à mes dépens? Et me tournant vers mon frère, que ma fermeté ſembloit avoir réduit au ſilence; je dois reconnoître auſſi, Monſieur, la ſurabondance de vos ſoins officieux pour moi: mais je vous en décharge, auſſi long-temps du moins que le ciel me conſervera des parens plus proches & plus chers. Vous ne m'avez pas donné ſujet de penſer mieux de *votre* prudence que de la mienne. Je ſuis indépendante de *vous*, Monſieur, quoique je ne veuille jamais l'être de mon père. A l'égard de mes oncles, je déſire ardemment leur eſtime & leur affection & c'eſt tout ce que je déſire d'eux. Je le répéte, Monſieur, pour *vous tranquilliſer vous & ma ſœur.*

Dans l'inſtant même, Betty eſt entrée de l'air le plus empreſſé, & jetant ſur moi un coup-d'œil auſſi dédaigneux que j'aurois pu l'attendre de ma ſœur; Monſieur, a-t-elle dit à mon frère, mon

mon maître veut vous dire deux mots tout-à-l'heure à la porte. Il s'eſt approché de celle qui étoit demeurée entr'ouverte ; & j'ai entendu cette foudroyante ſentence de la bouche de celui qui a droit à tout mon reſpect — mon fils James, que la rebelle ſoit conduite à l'inſtant chez mon frère Antonin. A l'inſtant, dis-je. Je ne veux pas qu'elle ſoit encore une heure dans ma maiſon.

J'ai tremblé. Je me ſuis ſentie prête à m'évanouir. Cependant, ſans conſidérer ce que j'allois faire, ni ce que j'avois à dire, j'ai recueilli toutes mes forces pour m'élancer vers la porte, & je l'aurois ouverte, ſi mon frère, qui l'avoit fermée en me voyant avancer vers lui, ne s'étoit hâté de mettre la main ſur la clef. O mon père! mon cher père! me ſuis-je écriée, tombant ſur mes genoux, à la porte, recevez votre enfant en votre préſence. Permettez-moi de plaider ma cauſe à vos pieds. Ah! ne rejetez pas ainſi de vous votre malheureuſe fille!

Mon oncle a porté ſon mouchoir à ſes yeux. M. Solmes attendri, avoit un viſage encore plus défiguré qu'auparavant. Mais le cœur de marbre de mon frère n'a pas ſeulement été touché.

Je reſterai à genoux, ai-je continué, je ne me relèverai pas ſans avoir obtenu la grâce d'être admiſe : je la demande à cette porte. Ah! qu'elle

ſoit pour moi celle de la miſéricorde ! Ordonnez, Monſieur, qu'elle ſoit ouverte, je vous en conjure ; cette fois, cette ſeule fois, quand vous devriez enſuite la fermer ſur moi pour jamais.

Quelqu'un s'eſt efforcé d'ouvrir de l'autre côté, ce qui a obligé mon frère d'abandonner tout d'un coup la clef : & moi, qui toujours dans la même poſture, continuois de pouſſer la porte, je ſuis tombée ſur le viſage, à l'entrée de l'autre ſalle, & néanmoins ſans me bleſſer. Mais tout le monde en étoit ſorti, à l'exception de Betty, que je ſuppoſe être la perſonne qui s'eſt efforcée d'ouvrir. Elle m'a aidé à me relever. Alors, j'ai jeté les yeux ſur toutes les parties de la chambre ; & n'y voyant perſonne, je ſuis rentrée dans l'autre, appuyée ſur Betty, & je me ſuis jetée ſur la chaiſe où j'étois aſſiſe auparavant. Un déluge de pleurs que j'ai verſées m'a ſoulagée. Mon oncle, mon frère & M. Solmes m'ont quittée pour aller rejoindre mes autres parens.

J'ignore ce qui s'eſt paſſé entr'eux ; mais, après m'avoir laiſſé quelque temps pour me remettre aſſez paſſablement, mon frère eſt revenu avec une contenance ſombre & tranquille : votre père & votre mère, m'a-t-il dit, vous ordonnent de vous diſpoſer ſur-le-champ à vous ren-

dre chez votre oncle. Ne vous donnez aucun embarras pour ce que vous prendrez avec vous. Vous pouvez donner vos clefs à Betty. Prenez-les, Betty, ſi cette perverſe les a ſur elle, & portez-les à ſa mère; elle prendra ſoin de vous envoyer enſuite tout ce dont vous aurez beſoin; mais vous ne paſſerez pas encore une nuit dans cette maiſon.

Je ne me ſoucie point de remettre mes clefs à d'autres qu'à ma mère, & dans ſes propres mains. Vous voyez dans quel état je ſuis; un départ ſi bruſque pourroit me coûter la vie, je demande en grâce qu'on m'accorde du moins juſqu'à mardi.

C'eſt, Mademoiſelle, ce qui ne vous ſera point accordé. Ainſi, préparez-vous pour ce ſoir, & remettez vos clefs; donnez-les moi, Miſs, je les porterai à votre mère.

Excuſez-moi, mon frère, vraiment je ne vous les remettrois pas volontiers.

Vraiment. Il le faut. Auriez-vous quelque choſe en réſerve que vous ayez peur qui ne ſoit vu de votre mère?

Non, ſi l'on me permet de l'aller trouver — je vais rendre compte de votre réponſe; & il eſt ſorti. Bientôt, j'ai vu entrer Miſs Dolly Hervey; je ſuis bien fâchée du meſſage, mais votre mère

exige abſolument que vous remettiez la clef de votre cabinet, de votre bibliothéque, & celles de vos tiroirs.

Dites à ma mère, que j'obéis à ſes ordres. Dites-lui que je ne fais point de conditions avec ma mère : mais que ſi dans ſes recherches elle ne trouve rien qu'elle déſapprouve, je la ſupplie de permettre que je demeure ici quelques jours de plus. Allez, ma Dolly, (la chère couſine ſanglottoit d'attendriſſement) eſſayez ſi votre aimable douceur ne pourra pas m'obtenir cette grâce. Ses larmes ont recommencé à couler encore plus : il eſt triſte, a-t-elle dit, bien triſte, de voir pouſſer ſi loin la rigueur. Elle a reçu mes clefs, elle a paſſé ſes bras autour de mon cou, & elle m'a prié de lui pardonner ſon meſſage : elle vouloit en dire davantage, mais j'ai vu que la préſence de Betty l'empêchoit de s'expliquer. Cachez votre pitié pour moi, ma chère ; on vous en feroit un crime. Vous voyez devant qui vous êtes. L'inſolente Betty a ſouri dédaigneuſement : une jeune demoiſelle, a-t-elle eu la hardieſſe de répondre, qui en plaint une autre dans des affaires de cette nature, je ne puis m'empêcher de le dire, promet beaucoup elle-même pour l'avenir. Je lui ai ordonné de me délivrer de ſa préſence. Très-volontiers, m'a-t-elle dit,

avec la même audace, ſi les ordres de ma mère ne l'obligeoient de demeurer.

J'ai bientôt reconnu ce qui l'arrêtoit ; car ayant voulu remonter à mon appartement, après le départ de ma couſine, elle m'a déclaré (quoiqu'avec beaucoup de regret, m'a-t-elle dit) qu'elle avoit ordre de me prier de ne pas remonter à préſent. Oh ! c'eſt trop, ai-je dit. Une effrontée telle que vous ne m'empêchera point..... Elle s'eſt hâtée de tirer la ſonnette, & mon frère accourant auſſitôt, s'eſt remontré ſur mon paſſage. Retournez, retournez, Miſs, il n'eſt pas temps encore de remonter. Je ſuis rentrée ; & me jetant ſur une chaiſe, je me ſuis miſe à pleurer amèrement.

Vous ferai-je le récit des indécentes & ridicules invectives qui ont eu lieu entre mon frère & moi, pendant qu'il m'a ſervi comme de géolier avec Betty, tout le temps qu'on faiſoit la recherche dans mon cabinet ? Je ne crois pas que je le doive. — Ce récit ne peut ſervir à rien d'utile. — J'ai demandé pluſieurs fois la permiſſion de me retirer dans mon appartement. Elle m'a été refuſée : la recherche apparemment n'étoit pas finie. Bella étoit du nombre de ceux qui s'y employoient de toutes leurs forces. Ils ne pouvoient pas choiſir un inquiſiteur plus ſoigneux.

Qu'il eſt heureux pour moi que leurs eſpérances aient été trompées !

Enfin, après que ma ſœur a vu qu'elle ne pouvoit trouver les papiers de la *ruſée créature*, il a été arrêté qu'on me feroit eſſuyer une nouvelle viſite de M. Solmes, introduit cette fois par ma tante Hervey, qui ſe prêtoit bien à contre-cœur, comme je m'en ſuis apperçue, à ce miniſtère, & toujours accompagnée de mon oncle Antonin, pour ſoutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort appeſantie. Il eſt deux heures du matin. Je vais me jeter ſur mon lit, toute habillée, pour profiter un peu des offres du ſommeil, s'il veut me faire goûter un moment ſes douceurs.

✕

Mercredi matin, à 3 heures.

Il m'eſt impoſſible de dormir. Je n'ai fait que ſommeiller l'eſpace d'une demi-heure.

Ma tante m'a tenu ce diſcours en m'abordant. O mon cher enfant, que de peines vous cauſez à vos parens & à toute votre famille ! Je ſuis étonnée de vous.

J'en ſuis fâchée, Madame.

Vous en êtes fâchée, mon enfant ? quoi, toujours ſi obſtinée ? allons, aſſeyez-vous, ma

chère. Je veux m'aſſeoir près de vous ; elle a pris ma main.

Mon oncle a placé M. Solmes à mon autre côté. Il s'eſt aſſis lui-même vis-à-vis de moi, & le plus près qu'il a pu. Jamais place fut-elle mieux inveſtie, ma chère ?

Votre frère, mon enfant, m'a dit ma tante, eſt trop emporté. Son zèle pour vos intérêts le fait ſortir un peu trop des bornes de la modération.

Cela eſt très-vrai, a dit mon oncle. Mais n'en parlons plus. Nous ſommes bien aiſes d'eſſayer maintenant ſi la douceur réuſſira mieux avec vous ; quoique vous ſachiez fort bien qu'on n'a pas attendu ſi tard à l'employer.

J'ai demandé à ma tante s'il étoit néceſſaire que ce Monſieur fut préſent. Vous verrez bientôt, m'a-t-elle dit, qu'il n'eſt pas ici ſans raiſon : mais je dois commencer par vous apprendre, que votre mère trouvant le ton de votre frère un peu trop rude, m'engage à faire l'eſſai d'une méthode plus douce, ſur un eſprit auſſi généreux que nous avons toujours cru le vôtre.

Permettez, Madame, que je commence auſſi par vous dire qu'il n'y a rien à ſe promettre de moi, s'il eſt toujours queſtion des prétentions de M. Solmes.

Elle a regardé mon oncle, qui s'eſt mordu les lèvres; enſuite M. Solmes, qui s'eſt frotté le menton. Et ſecouant la tête; ma bonne, ma chère créature, calmez-vous. Je vous demande une choſe; auriez-vous eu plus de complaiſance, ſi vous aviez été traitée avec plus de douceur?

Non, Madame, je ne puis vous dire que j'en euſſe eu davantage en faveur de Monſieur. Vous ſavez, Madame, & mon oncle ne le ſait pas moins, que je me ſuis toujours fait honneur de ma franchiſe, & il n'y a pas encore bien long-temps, que j'étois aſſez heureuſe pour avoir mérité quelque eſtime à ce titre.

Mon oncle s'eſt levé; & prenant M. Solmes à l'écart, il lui a dit, d'une voix baſſe, que je n'ai pas laiſſé d'entendre : » ne vous allarmez « point; elle eſt à vous, elle ſera votre femme. « Nous verrons qui doit l'emporter, des père « & mère, ou d'une fille, des oncles, ou d'une « nièce... Je ne doute pas que nous ne ſoyons « prêts à voir la fin de tout ceci, & que cette « haute frénéſie ne donne matière à quantité « de bons mots. »

Je ſouffrois bien.

« Quoique nous ne puiſſions découvrir, a-t-il « continué, qui lui met en tête cette humeur « opiniâtre, nous croyons le déviner. Ami,

« comptez que cette obſtination ne lui eſt pas « naturelle : & je ne prendrois pas tant d'intérêt « à elle, ſi je n'étois sûr de ce que je dis, & « ſi je n'étois déterminé à faire beaucoup pour « elle. — Je ne ceſſerai de prier, pour que cet heureux temps arrive, a répondu M. Solmes, d'une voix auſſi intelligible : jamais, jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cauſe aujourd'hui tant de peine.

Je ne vous cacherai pas, m'a dit ma tante, qu'en livrant vos clefs à votre mère, ſans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez eſpérer par toute autre voie. Cette ſoumiſſion, & la joie qu'on a eue de ne rien trouver qui puiſſe cauſer de l'ombrage, joint à l'entremiſe de M. Solmes..... Ah, Madame! que jamais je n'aie d'obligation à M. Solmes. Je ne pourrois le payer que par des remercîmens; & encore à condition qu'il abandonnera ſes prétentions. Oui, Monſieur! (en me tournant vers lui) ſi vous avez quelque ſentiment d'humanité, ſi l'eſtime dont vous faites profeſſion de m'honorer a quelque rapport à moi-même, je vous conjure de mériter mes remercîmens. Je vous en conjure.

» Oh! Mademoiſelle, croyez, croyez, croyez-« moi, Mademoiſelle, il eſt impoſſible. J'eſpé-

« rerai auſſi long-temps que vous ſerez fille. « Auſſi long-temps que je ſerai ſoutenu par tant « de dignes amis, je dois perſévérer. Je ne dois « pas marquer du mépris pour eux, Mademoi- « ſelle, parce que vous en montrez pour moi.—» Un regard dédaigneux a été ma ſeule réponſe: & me retournant vers ma tante; de grâce, Madame, quelle faveur ma ſoumiſſion m'a-t-elle donc procurée?

Votre mère & M. Solmes, a-t-elle repris, ont obtenu votre demande de ne point partir avant mardi, ſi vous promettez de partir alors de bonne grâce.

Qu'on me laiſſe la liberté d'exclure les viſites qui me déplaiſent, & je me rendrai avec joie chez mon oncle.

Hé bien, m'a dit ma tante, c'eſt un point qui, je crois, demande encore d'être examiné. Paſſons à un autre, pour lequel vous ne ſauriez trop rappeler votre attention: il vous apprendra ce qui a fait déſirer ici la préſence de M. Solmes. Oui, ma nièce, écoutez bien, a dit mon oncle, en l'interrompant. Il vous apprendra auſſi ce que c'eſt qu'un certain homme, que je ne veux pas nommer. Je vous en prie, M. Solmes, liſez-nous premièrement la lettre que vous avez reçue de votre honnête ami, la lettre anonime.

NAPOLI

N° 5

Volontiers, Monſieur, & prenant ſon porte-feuille, M. Solmes en a tiré une lettre : c'eſt la réponſe, a-t-il dit, à une lettre qu'on avoit écrite à la perſonne. L'adreſſe eſt à M. *Roger Solmes*, *Ecuyer*; elle commence ainſi : Monſieur, & cher ami.... Pardon, Monſieur, lui ai-je dit, ſi je vous interromps; mais quel eſt votre but, je vous prie, en me liſant cette lettre ?

De vous apprendre, a répondu pour lui mon oncle, quel eſt le mépriſable perſonnage auquel on croit que votre cœur s'eſt arrêté.

Si l'on me ſoupçonne, Monſieur, d'avoir fixé mon cœur en faveur d'un autre, pourquoi M. Solmes ſe donne-t-il tant de mouvemens autour de moi ?

Ecoutez ſeulement, ma nièce, a dit ma tante; écoutez ce que M. Solmes va lire, & ce qu'il eſt en état de vous apprendre ſur ce chapitre.

Madame, ſi M. Solmes a la bonté de déclarer qu'il n'a aucune vue d'intérêt, aucun but perſonnel, j'écouterai tout ce qu'il voudra lire : mais, s'il en eſt autrement, vous me permettrez, Madame, de lui dire que cette raiſon affoiblira beaucoup dans mon eſprit ce qu'il veut me lire ou m'apprendre.

Écoutez-le ſeulement, ma nièce, a repété ma tante.

Quoi, vous ne ſauriez l'écouter ? m'a dit mon oncle : vous êtes ſi vive à prendre parti pour....

Pour tous ceux, Monſieur, qui ſont accuſés par des lettres anonimes, & par des motifs d'intérêt.

M. Solmes a commencé ſa lecture, la lettre paroiſſoit contenir une multitude d'accuſations contre le pauvre criminel ; mais j'ai interrompu cette inutile rapſodie. Ce n'eſt pas ma faute, ai-je dit, ſi celui qu'on accuſe ne m'eſt pas auſſi indifférent qu'un homme que je n'aurois jamais vu ; je n'explique point quels ſont mes ſentimens pour lui ; mais s'ils étoient tels qu'on les ſuppoſe, il faudroit les attribuer aux étranges méthodes par leſquelles on a voulu les prévenir. Qu'on retranche la cauſe qui nous unit lui & moi, & nous ceſſerons d'être unis. Qu'on accepte l'offre que je fais de me réduire au célibat ; il ne me ſera jamais rien de plus que ce M. Solmes.

Allons. — Continuez M. Solmes. — Ecoutez, ma nièce ; répétoit mon oncle. Mais à quoi bon cette lecture, Monſieur, ai-je dit ? M. Solmes peut-il déſavouer qu'il n'ait ſes vues ? & d'ailleurs, que m'apprendra-t-il de pire que ce que je n'ai pas ceſſé d'entendre depuis pluſieurs mois ? oui, m'a dit mon oncle ; mais ces

faits & ce que M. Solmes eſt en état d'ajouter encore, forment la preuve la plus complète.... C'eſt donc ſans preuves, ai-je repliqué, qu'on a décrié juſqu'à préſent, avec ſi peu de réſerve, le caractère de M. Lovelace? Je vous prie, Monſieur, ne me donnez pas une trop bonne opinion de M. Lovelace; vous m'expoſez à la prendre, lorſque je vous vois faire tant d'efforts pour le faire paroître coupable dans la bouche d'un adverſaire qui ne ſe propoſe point aſſurément ſa réforme, & qui ne penſe ici qu'à ſe rendre ſervice à lui-même.

Je vois clairement, petite fille, a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d'un homme ſans mœurs. — En vérité, ma chère, a dit ma tante, vous ne vérifiez que trop toutes nos craintes. Il eſt ſurprenant qu'une jeune perſonne d'honneur & de vertu, ait pris tant d'eſtime pour un homme du caractère le plus oppoſé.

Eh! très-chère Madame, ne tirez point une concluſion ſi précipitée contre moi. Je crois M. Lovelace fort éloigné d'être auſſi vertueux qu'il devroit l'être; mais ſi chacun avoit le malheur d'être recherché dans ſa vie privée, par des perſonnes intéreſſées à le trouver coupable, je ne ſais pas de qui la réputation ſeroit à cou-

vert. J'aime un caractère vertueux, autant dans un homme que dans une femme. Je le crois néceſſaire & d'un mérite égal dans les deux ſexes; & ſi j'avois la liberté de diſpoſer de moi, je le préférerois ſeul à la qualité de roi.

A quoi tient-il donc, a dit mon oncle.....

Permettez-moi, Monſieur,... mais j'oſe dire qu'une infinité de gens, qui ont échappé à la cenſure, n'en ont pas plus de droit aux applaudiſſemens. Permettez-moi d'obſerver de plus, que M. Solmes lui-même peut n'être pas abſolument ſans défauts. Le bruit de ſes vertus n'eſt jamais venu juſqu'à moi. J'ai entendu parler de quelques vices.... Pardon, Monſieur, vous êtes préſent... Le texte de l'écriture, où il eſt parlé de *jeter la première pierre*, offre une excellente leçon.

Il a baiſſé la vue ſans prononcer un ſeul mot.

M. Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en avez-vous d'autres dont il eſt exempt. Ce que je dis n'eſt pas pour le défendre, ni pour vous accuſer. Il n'eſt point d'homme parfaitement bon, ni parfaitement méchant. M. Lovelace, par exemple, paſſe pour un homme implacable, & qui haït mes parens; je ne l'en eſtime pas davantage. Mais qu'il me ſoit permis de dire qu'ils

ne le haïſſent pas moins. M. Solmes n'eſt pas non plus ſans ſes antipathies; il en a même de très-fortes, & contre ſes propres parens. Je ne vois pas que l'autre ait ce défaut; car il vit très-bien avec ſa famille. Cependant, il peut avoir d'autres vices auſſi grands — pour de plus odieux, je vous demande pardon, mais, c'eſt ce qui me ſemble impoſſible, dans mon foible jugement; car que doit-on penſer d'un homme qui déteſte ſon propre ſang?

Vous n'êtes pas informée, Mademoiſelle. Vous ne l'êtes pas, ma nièce; vous ne l'êtes pas, Clary; ont-ils répondu tous trois à la fois.

Il ſe peut que je ne le ſois pas, & je ne déſire pas de l'être mieux, je n'y prends aucun intérêt. Mais le public, & la portion du public la plus juſte vous accuſe, Monſieur; & ſi le public eſt injuſte à l'égard de l'un, ne peut-il pas l'être également à l'égard de l'autre? c'eſt tout ce que j'en veux conclure. Et c'eſt la plus grande marque du défaut de mérite, que de chercher à ruiner le caractère d'autrui pour établir le ſien.

Le viſage du pauvre Solmes, pendant tout ce temps, étoit couvert de confuſion. Tous ſes traits étoient déplacés par la violence de ſes contorſions, & ſa bouche ni ſon nez ne me

paroiſſoient plus au milieu de ſon viſage. Je l'ai cru prêt à pleurer. Et s'il avoit été capable de quelque pitié pour moi, il eſt certain que j'aurois eſſayé d'en avoir pour lui.

Ils ſont demeurés tous trois à ſe regarder en ſilence. J'ai cru remarquer dans les yeux de ma tante, qu'elle n'auroit pas été fâchée de pouvoir faire connoître qu'elle approuvoit tout ce que j'avois dit ; & lorſqu'elle a recommencé à parler, elle ne m'a blâmée que foiblement de ne vouloir pas entendre M. Solmes. Pour lui, il n'a plus marqué la même ardeur pour ſe faire écouter. Mon oncle a dit, qu'il étoit impoſſible de me faire entendre raiſon. Enfin, je les aurois réduits tous deux au ſilence, ſi mon frère n'étoit revenu à leur ſecours.

Il eſt entré, les yeux étincellans de colère, & voici l'étrange langage par lequel il a débuté : « cette *cauſeuſe*, je le vois, avec ſon babil, « vous a rendus muets. Mais tenez ferme, M. « Solmes. J'ai entendu juſqu'au moindre mot ; « & je ne vois point d'autre méthode pour « vous mettre de pair avec elle, que de lui « faire ſentir votre pouvoir lorſque vous ſerez « ſon maître, comme elle vous fait eſſuyer « aujourd'hui ſon inſolence.

Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frère

frère peut-il tenir à un homme un pareil langage de ſa ſœur !

« Il faut que je vous diſe, Madame, que « vous, vous encouragez une rebelle : oui, « Madame, vous favoriſez trop en elle l'arro- « gance de ſon ſexe. Autrement, elle n'auroit « pas oſé fermer la bouche à ſon oncle par « d'indignes réflexions ſur lui, ni refuſer d'é- « couter un ami, qui veut l'avertir du danger « auquel ſon honneur eſt expoſé de la part « d'un libertin, dont elle a fait entendre ouver- « tement qu'elle veut réclamer la protection « contre ſa famille.

J'ai fermé la bouche à mon oncle par d'indignes réflexions, Monſieur ! Comment oſez-vous donner une pareille interprétation à ce que j'ai dit ?

Ma tante a pleuré de l'apoſtrophe qui lui a été adreſſée. Mon neveu, lui a-t-elle dit, ſi ce ſont là les remercîmens que je dois attendre pour les peines que je me donne, j'ai fini. Votre père ne prendroit pas ce ton avec moi. Et je dirai que le conſeil que vous avez inſinué, eſt indigne d'un frère.

Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reſte de ſa conduite avec moi. Je vois, par cet exemple de ſa violence, comment il a réuſſi à

faire entrer tout le monde dans ſes meſures. Si j'avois la moindre crainte de tomber au pouvoir de M. Solmes, ce diſcours auroit pu m'affecter. Mais vous voyez, Monſieur, en parlant à Solmes, quels moyens on croit néceſſaires pour vous conduire à vos généreuſes fins. Vous voyez comment mon frère me fait ſa cour pour vous.

Ah!.... Mademoiſelle, je déſavoue de toute mon ame la violence de M. Harlowe. Je ne vous rappellerai jamais....

Soyez tranquille, mon honnête Monſieur, je prendrai ſoin que vous n'en ayez jamais l'occaſion.

Moins de violence, Clary, m'a dit mon oncle; — mon neveu James, je vous trouve auſſi blâmable que votre ſœur.

Bella eſt entrée au même moment. Mon frère, a-t-elle dit, vous n'avez pas tenu votre promeſſe. On vous blâme de l'autre côté comme ici. Si la généroſité & l'attachement de M. Solmes étoient moins connus de la petite perſonne, ce qui vous eſt échappé ſeroit inexcuſable. Mon père vous demande, & vous auſſi, ma tante; & vous, mon oncle; & M. Solmes avec vous, s'il lui plaît.

Ils ſont paſſés tous quatre dans l'appartement

voiſin. Je ſuis demeurée en ſilence, ne ſachant que penſer de cette nouvelle intervention de ma ſœur. Mais elle ne m'a pas laiſſée long-temps dans l'incertitude. Dès qu'elle s'eſt vue ſeule avec moi, avançant ſon viſage preſque ſur le mien, elle m'a dit, du ton le plus outrageant, quoi qu'aſſez bas: ô perverſe créature que tu es! que de peines tu nous cauſes à tous! C'eſt vous & mon frère, lui ai-je répondu, qui vous en cauſez de bien volontaires. Rien ne vous oblige l'un & l'autre à vous mêler de mes intérêts. — Elle a continué ſes injures, mais toujours d'une voix baſſe, comme ſi elle eût craint d'être entendue. J'ai jugé que pour me délivrer d'elle, il étoit à propos de lui faire hauſſer un peu le ton, ſi je pouvois. Si je pouvois, ai-je dit, rien n'eſt ſi facile avec un eſprit paſſionné. En effet, elle s'eſt emportée ſans ménagement. Et ſes clameurs ont auſſitôt fait venir Miſs Dolly. On vous demande de l'autre côté, Miſs Harlowe. — J'y vais dans l'inſtant, couſine Dolly. Mais bientôt s'étant attirée de moi une réponſe froide & piquante, qu'elle n'a pu ſupporter, & qui lui a fait recommencer ſes épithètes injurieuſes, Miſs Dolly eſt revenue lui déclarer qu'on la demandoit abſolument. — Ce ne ſeroit pas moi par haſard qu'on demanderoit, Miſs Dolly. La

douce & bonne couſine n'a pu retenir ſes larmes, & a ſecoué la tête. (¶) « Rentrez devant « moi, enfant, a dit Bella, piquée de voir « ſon attendriſſement pour moi, avec votre « viſage aigu comme le croiſſant de la lune « nouvelle : à quoi bon ces pleurs & ce chagrin ? « voulez-vous rendre vos joues encore plus « vuides & plus maigres. (♭)

Je crois que Bella a reçu auſſi quelques reproches lorſqu'elle eſt rentrée, & j'en ai jugé par ſa réponſe : « cette créature a des expreſ- « ſions ſi piquantes, a-t-elle dit, qu'il eſt im- « poſſible de garder ſes réſolutions.

On m'a laiſſé peu de temps pour reſpirer. M. Solmes eſt revenu ſeul prendre congé de moi, avec abondance de grimaces & de complimens. Mais il avoit été trop bien inſtruit & trop bien encouragé, pour me donner l'eſpérance qu'il abandonneroit ſes prétentions. Il m'a ſuppliée de ne pas lui faire porter la peine des duretés dont il avoit été le triſte témoin. Il m'a demandé ce qu'il a cru devoir nommer ma compaſſion.

Le réſultat, m'a-t-il dit, étoit que dans ſon malheur on lui donnoit encore des eſpérances ; & quoique rebuté, dédaigné de moi, il étoit réſolu de perſévérer auſſi long-temps

qu'il me verroit fille, ſans regretter des ſervices, les plus longs & les plus pénibles dont il y ait eu d'exemple.

Je lui ai dit dans les termes les plus forts, ſur quoi il devoit compter. Il m'a répondu qu'il n'en étoit pas moins déterminé à la perſévérance, & que tant que je ne ſerois pas à quelque autre, il devoit eſpérer. Quoi ? lui ai-je dit; vous perſiſtez encore, lorſque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections ſont engagées. Que mon frère faſſe de cet aveu l'uſage qu'il voudra.

« Il connoiſſoit mes principes. Il les adoroit. « Il étoit perſuadé qu'il pouvoit me rendre heu- « reuſe, & il n'étoit pas moins sûr que j'aurois « la volonté de l'être.

Je l'ai aſſuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondroit mal à ſes vues: que ſi l'on me faiſoit cette violence, je ne le verrois de ma vie; je ne recevrois pas une ligne de ſa main, je n'écouterois pas un mot en ſa faveur, dans quelques mains qu'il pût remettre ſes intérêts.

« Il en étoit déſeſpéré. Il ſeroit le plus mal- « heureux des hommes, ſi je perſiſtois dans « cette réſolution. Mais il ne doutoit pas, que « mon père & mes oncles ne puſſent m'engager « à changer de ſentimens.

Jamais, jamais, Monſieur; voilà de quoi vous devez être sûr.

« L'objet étoit digne de ſa patience, & de « tous les efforts qu'il étoit réſolu de tenter.

A mes dépens, Monſieur, au prix de tout mon bonheur !

« Il eſpéroit de me voir engagée quelque jour « à penſer autrement; & alors il a voulu m'é- « taler ſa fortune, ſes offres, ſon affection; pro- « teſtant que jamais homme n'avoit aimé d'une « paſſion auſſi ſincère que celle qu'il avoit pour « moi.....

Je lui ai fermé la bouche ſur l'article de ſes richeſſes; & quant à ſa paſſion prétendue ſincère: que fait votre amour, lui ai-je dit, à une jeune perſonne qui peut vous aſſurer qu'elle a pour vous *plus d'averſion qu'on n'en a jamais ſenti pour un homme*, & je vous prie, quel eſt l'argument auquel cette déclaration ſincère ne réponde pas d'avance ?

« Ma très-chère Demoiſelle, que puis-je dire ! » — Vous me voyez à vos pieds. (¶) Et cette créature diſgracieuſe s'eſt jetée à genoux, ne me laiſſez pas vous ſupplier envain: & il paroiſſoit dans un laid & odieux déſeſpoir; ne me traitez pas avec mépris. (♭)

Je lui ai dit: il m'eſt arrivé auſſi, Monſieur,

de fléchir inutilement les genoux, & plus d'une fois; & je les fléchirai encore, & même devant vous, s'il y a tant de mérite dans cette poſture; pourvu que vous ne vous rendiez pas l'inſtrument d'un frère cruel, & de ſes perſécutions ſi peu méritées.

« Si les ſervices de toute ma vie, ſi des reſpects « qui ſeront portés juſqu'à l'adoration.... hélas! « Mademoiſelle, vous qui attendez, qui invo- « quez la pitié des autres, vous n'en montrez « aucune. »

Dois-je être cruelle à moi-même, pour montrer de la pitié pour vous? Prenez mon bien, Monſieur; j'y conſens de tout mon cœur, puiſque vous êtes ici dans une ſi haute faveur; & laiſſez ſeulement ma perſonne à ma diſpoſition, je vous abandonne le reſte. La miſéricorde que vous demandez pour vous, montrez-la donc pour les autres.

« Si vous voulez parler de mes parens, Made- « moiſelle, tout indignes qu'ils ſont de mon « attention, ordonnez, & vos volontés ſeront « des loix en leur faveur. »

Qui, moi? Monſieur; que j'entreprenne de vous donner des entrailles que la nature vous a refuſées? ou que j'achète de vous le bonheur de vos parens, par le ſacrifice du mien? La miſé-

ricorde que je vous demande, c'eſt pour moi-même. Puiſque vous avez quelque pouvoir ſur mes proches, ſoyez aſſez généreux pour l'employer en ma faveur. Dites-leur que vous voyez bien que mon averſion pour vous eſt invincible : dites-leur, ſi vous êtes un homme ſage, que votre propre bonheur vous eſt trop cher pour le mettre au haſard contre une antipathie ſi déclarée : dites-leur, ſi vous voulez, que je ſuis indigne de vos offres ; & que par intérêt pour vous-même, autant que par pitié pour moi, vous ne voulez plus ſolliciter une main qu'il vous eſt impoſſible d'obtenir.

J'en courrai tous les riſques, m'a répondu l'effroyable monſtre, en ſe levant avec un viſage pâle, apparemment de rage, lançant des flammes de ſes yeux creux, & ſe mordant la lèvre inférieure, pour me faire connoître qu'il pouvoit être un homme ferme. Votre haine, mademoiſelle, ne ſera pas une objection pour moi ; & je ne doute point que dans peu de jours je n'aie le pouvoir de vous montrer.....

Que vous n'aiez le pouvoir, Monſieur.....

Il s'en eſt tiré aſſez heureuſement..... de vous montrer plus de généroſité que vous n'en avez pour moi, quoique tout le monde vante la nobleſſe de votre cœur. Sa phyſionomie conve-

noit à ſa colère ; elle paroît formée pour exprimer cette hideuſe paſſion.

Au même inſtant, mon frère eſt rentré. Ma ſœur, ma ſœur, m'a-t-il dit en grinçant les dents, achevez le rôle héroïque que vous avez tout nouvellement entrepris ; il vous ſied à merveilles. Comptez néanmoins qu'il durera peu. Nous verrons ſi vous accuſerez les autres de tyrannie, après avoir ſi bien exercé la vôtre. Mais laiſſez-la, laiſſez-la, M. Solmes ; ſon règne eſt court. Vous la verrez bientôt aſſez humble & aſſez mortifiée : & alors comme la petite folle apprivoiſée ſentira les reproches de ſa conſcience, comme elle ſera douce, comme elle vous ſuppliera d'oublier & de pardonner ; & le barbare frère contrefaiſoit ma voix plaintive.

Il a continué ſes outrages, tout en ſortant bruſquement ſur l'ordre de rentrer, que Chorey eſt venue lui ſignifier, & que lui avoit attiré ſa violence. Dans la douleur & l'effroi d'un traitement ſi brutal, je paſſois d'une chaiſe ſur une autre, avec toutes les marques d'une violente agitation. M. Solmes a tenté de s'excuſer, en m'aſſurant qu'il étoit fort affligé de l'emportement de mon frère. Laiſſez-moi, Monſieur, laiſſez-moi, & j'agitois mon évantail, ou vous m'allez

voir tomber ſans connoiſſance ; en effet, je me ſuis crue prête à m'évanouir.

Il s'eſt recommandé à ma faveur, avec un air d'aſſurance qui m'a paru augmenter par l'abattement qu'il me voyoit. Il a profité même de ma ſituation, pour ſe ſaiſir d'une de mes mains tremblantes, que toute ma réſiſtance n'a pu l'empêcher de porter à ſon odieuſe bouche. Je me ſuis éloignée de lui avec indignation. Il eſt ſorti en redoublant ſes grimaces & ſes révérences ; fort content de lui-même, autant que j'en ai pu juger, & jouiſſant de ma confuſion. Je l'ai encore devant les yeux. Il me ſemble que je le vois, ſe retirant lourdement en arrière, ſe courbant à chaque pas, juſqu'à ce que la porte, qui étoit ouverte, & contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l'a fait ſouvenir heureuſement, de me tourner ſon dos que j'aſpirois à voir.

Au moment de ſa retraite, Betty eſt venue m'apprendre qu'on m'accordoit enfin la permiſſion de remonter à ma chambre. Elle avoit ordre, m'a-t-elle dit, de m'exhorter à faire des réflexions ſérieuſes, parce que le temps étoit court ; néanmoins elle croyoit qu'on pourroit m'accorder juſqu'à ſamedi.

Elle m'a raconté que mon frère & ma ſœur

ont été blâmés de s'être trop emportés avec moi ; mais qu'après avoir recueilli toutes les circonſtances, ſur leur récit & ſur celui de mon oncle Antonin, on s'eſt déterminé plus que jamais en faveur de M. Solmes. Le miſérable prétend lui-même, m'a-t-elle dit, que ſa paſſion eſt plus forte pour moi qu'elle n'a jamais été, & que loin d'être rebuté par mes diſcours, il a trouvé des charmes à m'entendre. Il a vanté avec extaſe la bonne grâce & l'air de dignité dont je ferai les honneurs de ſa maiſon, & d'autres ſots diſcours de ce genre, qui ſont ou de ſon crû, ou de l'invention de Betty. Elle a conclu par dire : c'eſt à vous maintenant, Miſs, à vous ſoumettre de bonne grâce, & à faire vos conditions avec lui. Autrement, je vous dirai qu'à la place de M. Solmes, vous ne vous en trouveriez pas bien, & quelle femme au monde, a ajouté cette inſolente créature, aimera mieux ſe paſſionner pour un jeune libertin, que d'être adorée elle-même par un homme ſage, & d'un caractère à l'être toujours ?

En ſortant, elle m'a dit encore : vous avez eu bien du bonheur, Miſs, je puis vous en aſſurer, & un bonheur bien étonnant d'avoir trouvé le moyen de cacher vos papiers. Vous

devez bien vous imaginer, dit-elle, que je n'ignore pas que vous avez ſans ceſſe la plume à la main : & comme vous apportez tous vos ſoins à m'en dérober la connoiſſance, je ne me crois pas obligée à vous garder le ſecret. Cependant, je n'aime point à nuire : je ſuis beaucoup plus portée à concilier. L'art de concilier eſt & a toujours été mon talent. Si je vous voulois autant de mal que vous vous le figurez, peut-être ne ſeriez-vous plus dans cette maiſon : ce que je ne vous dis pas néanmoins, Miſs, pour me faire un mérite auprès de vous ; car au fond, il ſeroit de votre avantage que l'affaire fût promptement terminée ; j'y trouverois le mien, moi & tout le monde ; cela eſt certain. Pour finir, je vous donnerai encore un avis : quoique votre départ ſoit prochain, votre plume & votre encre ne ſeront pas long-temps à votre diſpoſition ; & lorſque vous aurez perdu cet *amuſement*, on verra quel emploi un eſprit auſſi actif que le vôtre pourra faire de ſon temps.

Cet avis fait tant d'impreſſion ſur moi, que je vais commencer ſur-le-champ à cacher en différens lieux, des plumes, de l'encre & du papier. J'en mettrai même une proviſion dans quelque cabinet du jardin, ſi j'y trouve un

endroit sûr. Au pis aller, j'ai quelques crayons noirs & rouges, qui me servent à dessiner; & mes patrons me tiendront lieu de papier, s'il ne m'en reste pas d'autre.

Quel bonheur que je me sois débarrassée de mes écrits! On a fait une recherche des plus exactes: je m'en apperçois au désordre où ils ont laissé tous mes tiroirs. Vous savez que j'aime l'ordre, & que l'étendant jusqu'aux bagatelles, je retrouverois, les yeux fermés, un bout de dentelle ou de ruban. J'ai remarqué la même confusion dans mes livres, qu'ils ont étrangement déplacés, & mal assortis, pour regarder par derrière, ou peut-être en les ouvrant. Mes habits n'ont pas été plus ménagés; enfin je vois que rien ne leur est échappé. C'est au conseil de votre amitié que j'ai l'obligation de l'inutilité de leur peine.

Ma plume est tombée de ma main, de fatigue & de pesanteur; au mot d'*obligation*, je l'ai reprise, pour en compléter l'expression, & vous dire que je suis, votre très-*obligée* & très-fidelle amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXIX.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Mercredi 5 Avril, à 11 heures.

IL me faut profiter des momens où je puis vous écrire, & faire uſage de mes proviſions ſecrètes. On n'a pas manqué d'enlever tout ce qu'on a pu trouver de plumes & de papier dans mon appartement. C'eſt un récit dont je vous donnerai bientôt le détail.

Il y a environ une heure que j'ai porté ma longue lettre au dépôt. J'y ai mis en même temps un billet pour M. Lovelace, où, dans la crainte que ſon impatience ne le porte à quelque témérité, je lui apprends en quatre lignes: « que l'entrevue eſt finie, & que je « commence à me flatter que la fermeté de « mon refus fera perdre courage à M. Solmes « & à ſes protecteurs.

Quoique l'excès de mes fatigues, & la nuit que j'ai paſſée preſque entière à vous écrire, m'aient fait demeurer au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, enſorte que je n'ai pu faire partir plutôt ma lettre, j'eſpère que vous la recevrez aſſez à temps, pour trouver celui de

me répondre ce ſoir, ou demain de grand matin. Quelques lignes du moins, pour m'apprendre ſi je puis compter ou non ſur l'indulgence de votre mère. Il eſt important pour moi d'avoir promptement ſa déciſion, car ils ſont réſolus de m'enlever d'ici ſamedi au plus tard, pour la maiſon de mon oncle ; & peut-être dès demain.

Je vais maintenant vous inſtruire de tout ce qui a précédé l'enlèvement de mon papier & de mes plumes, & de la manière dont on s'y eſt pris pour commettre ce nouvel acte de violence : j'abrégerai le plus qu'il me ſera poſſible.

Ma tante, qui ſemble n'avoir plus d'autre maiſon que la nôtre, auſſi bien que M. Solmes & mes deux oncles, eſt montée chez moi au moment de mon reveil. Elle m'a dit qu'elle ſeroit bien aiſe que je vouluſſe entendre ce que M. Solmes raconte de M. Lovelace, ne fut-ce que pour m'éclaircir de pluſieurs faits qui me convaincroient de la baſſeſſe de ſon caractère, & qu'il ne peut jamais faire qu'un mauvais mari : que je ſerois libre de leur donner le dégré de force qu'il me plairoit, & de les prendre même, ſi je voulois, au déſavantage de M. Solmes perſonnellement intéreſſé ; mais qu'il m'étoit avantageux de ne les pas ignorer, ne fût-ce que

pour queſtionner indirectement M. Lovelace ſur quelques-uns qui me regardoient directement.

Je lui ai répondu que j'étois indifférente ſur ce qu'il pouvoit dire de moi, parce que j'étois sûre qu'ils ne pouvoient être à mon déſavantage, & que M. Lovelace n'avoit aucune raiſon de m'attribuer l'aveugle empreſſement dont mes parens avoient eu l'injuſtice de m'accuſer.

Il ſe donnoit, m'a-t-elle dit, de grands airs ſur la nobleſſe de ſa famille, & parloit de la nôtre avec mépris; comme s'il croyoit ſe rabaiſſer par une alliance avec nous. Je ſuis convenue que ſi ce reproche avoit quelque fondement, c'étoit un indigne caractère, de parler mal d'une famille, qui, à l'exception de la Pairie, n'étoit pas inférieure à la ſienne. J'ai ajouté que cette dignité même me paroiſſoit jeter moins d'honneur que de honte ſur les deſcendans qui n'ont point aſſez de mérite pour lui prêter autant d'ornement qu'ils en reçoivent d'elle; qu'à la vérité l'abſurde orgueil de mon frère, qui lui faiſoit déclarer de toutes parts qu'il ne s'allieroit jamais qu'à la haute nobleſſe, avoit pu faire naître des doutes injurieux pour la nôtre : mais que ſi j'étois bien sûre que par une autre ſorte d'orgueil, auſſi bas, M. Lovelace

lace fût capable de prendre droit d'un avantage accidentel pour nous inſulter ou pour s'eſtimer trop, je le croirois auſſi mépriſable du côté du jugement qu'on le croyoit l'être par ſes mœurs.

Elle a pris plaiſir à me répéter qu'il s'étoit donné ſouvent ces libertés, avec l'offre de m'en fournir des preuves qui, dit-elle, me ſurprendroient.

J'ai répondu que quelque certitude qu'elle trouvât dans les preuves, haï comme il l'étoit de toute notre famille, qui s'emportoit ouvertement contre lui dans toutes les ſociétés, les principes de la juſtice commune ſembloient demander qu'on approfondît à quelle occaſion il s'étoit rendu coupable du reproche qu'on lui imputoit, & ſi les invectives de quelques-uns de mes parens, trop enflés de leurs richeſſes, qui leur faiſoient peut-être mépriſer tous les autres avantages, & nuire à leurs propres prétentions de nobleſſe pour décrier la ſienne, ne l'avoient pas excité à parler d'eux avec le même mépris. En un mot, ai-je conclu, pouvez-vous dire, Madame, que la haine ne ſoit pas auſſi envenimée de notre côté que du ſien? Parle-t-il de nous avec moins de ménagement que nous ne parlons de lui? & quant à l'objection ſi ſouvent répétée, qu'il ſeroit un mauvais mari, croyez-vous qu'il puiſſe jamais traiter une femme

plus mal que je l'ai été, ſurtout par mon frère & par ma ſœur ?

Ah ! ma nièce, ah ! ma chère, que ce méchant homme a jeté de fortes racines dans votre cœur !

Peut-être vous trompez-vous, Madame. Mais en vérité, les pères & les mères, qui veulent faire entrer une fille dans leurs idées ſur des points de cette nature, devroient ſe garder ſoigneuſement de rien haſarder qui puiſſe lui faire une loi de généroſité & d'honneur de prendre parti pour l'homme qu'ils ont en averſion. Cependant, tout examiné, comme j'ai offert de renoncer à lui pour jamais, je ne vois pas d'où vient cette affectation continuelle de me parler de lui, ni pourquoi l'on exigeroit que je prêtaſſe l'oreille aux détails qui le regardent.

Mais enfin, ma nièce, il ne peut y avoir aucun mal à vous laiſſer raconter par M. Solmes ce que M. Lovelace a dit de vous. Malgré la rigueur avec laquelle vous l'avez traité, il brûle de vous revoir. Il vous demande en grâce de l'entendre ſur ce point.

Si vous croyez, Madame, qu'il ſoit à propos pour moi de l'entendre...

Oui, chère Clary, a-t-elle repris vivement, très-à propos.

Ce qu'il dit de moi, Madame, vous a-t-il convaincue de la baſſeſſe de M. Lovelace ?

Oui, ma chère, & que vous êtes obligée de le déteſter.

Hé bien, Madame, ayez la bonté de me le faire entendre de vous. Il n'eſt pas beſoin que je voie M. Solmes, lorſque le récit qu'il veut me faire ſera d'un double poids dans votre bouche. Apprenez-moi, Madame, ce qu'il a oſé dire de moi.

Ma tante étoit dans le plus grand embarras. Cependant, après s'être un peu remiſe, je vois, m'a-t-elle dit, à quel point votre cœur eſt attaché. J'en ſuis affligée, Miſs; car je vous aſſure qu'on y ſera peu d'attention. Vous ſerez néceſſairement madame Solmes, & plutôt que vous ne vous y attendez.

Si le conſentement du cœur & le témoignage de la voix ſont néceſſaires au mariage, je ſuis sûre de n'être jamais mariée à M. Solmes. Et de quel excès quelques-uns de mes parens ne ſeront-ils pas reſponſables, s'ils emploient la force pour mettre ma main dans la ſienne, & pour l'y tenir juſqu'à la fin de la cérémonie, pendant qu'évanouie d'horreur, je ſerai peut-être ſans ſentiment tout le temps.

Quelle peinture romaneſque me faites-vous d'un mariage forcé? D'autres vous répondroient, ma nièce, que c'eſt juſtement celle de votre propre obſtination.

Mon frère & ma ſœur pourroient le dire; mais vous, Madame, je ſuis sûre que vous mettez de la diſtinction entre l'opiniâtreté & l'antipathie.

L'antipathie ſuppoſée, ma chère, peut avoir ſa ſource dans une opiniâtreté réelle.

Je connois mon cœur, Madame, & je ſouhaiterois que vous le connuſſiez de même.

Mais voyez du moins encore une fois Mr. Solmes : on vous ſaura gré de cette complaiſance, & elle vous ſervira plus que vous ne vous imaginez.

Pourquoi le voir, Madame ? Prend-il plaiſir à s'entendre déclarer l'averſion que j'ai pour lui ? Se plaît-il à redoubler l'animoſité de mes parens contre moi ? O ruſe ! ô cruelle ambition de mon frère !

Ma tante m'a jeté un regard de pitié, comme pour entrer dans le ſens de mon exclamation. Mais enfin croyez-vous que ce ſoit une ſuite inévitable ?...

Leur animoſité redoublera néceſſairement, Madame, s'ils s'offenſent de me voir déclarer à M. Solmes que je le déteſte pour mari.

M. Solmes, m'a-t-elle dit, mérite en vérité de la compaſſion. Il vous adore ; il eſt dans une mortelle impatience de vous revoir. Il ne vous trouve que plus charmante, depuis la manière

cruelle dont vous l'avez traité hier. Il ne parle de vous qu'avec tranſport.

Difforme créature ! ai-je penſé en moi-même : lui ! des tranſports !

Qu'il doit avoir un cœur cruel, ai-je repris, pour ſe faire un ſpectacle, une jouiſſance des maux auxquels il contribue ſi largement ! Mais je vois, je vois, Madame, que je ſuis regardée comme un *animal infortuné*, une proie deſtinée à faire le jouet de mon frère, de ma ſœur & de M. Solmes. Ils ont tous, oui, tous, du plaiſir à être cruels ; & ils ſe font un délice de mes peines. Moi ! Madame, que je voie cet homme-là ! un homme ſi incapable de pitié ! Je ne le verrai pas, ſi je puis éviter de le voir. Non, non ; je ne le verrai pas.

Quel ſens la vivacité de votre eſprit vous fait donner à l'admiration dont M. Solmes eſt rempli pour vous ! Tous vos emportemens d'hier, tous vos mépris n'empêchent pas qu'il ne vous trouve adorable juſques dans vos rigueurs. Je vous réponds qu'il n'eſt pas auſſi peu généreux que vous le penſez, & il n'a pas un cœur inſenſible. Allons, ma chère nièce, laiſſez-moi vous perſuader, votre père & votre mère s'y attendent, de le voir encore une fois, & d'entendre ce qu'il a à vous dire.

Comment pourrois-je conſentir à le voir encore, lorſque vous-même, Madame, à l'exemple de tous les autres, vous avez expliqué l'entrevue d'hier comme un encouragement pour ſes prétentions ; lorſque j'ai déclaré ſolemnellement que, ſi je conſentois à le revoir, elle pouvoit être expliquée dans ce ſens, & lorſque je ſuis déterminée au contraire à ne le jamais ſouffrir ?

Vous auriez pu, Miſs, m'épargner vos réflexions ſur moi. Je vois que, d'un côté comme de l'autre, je n'ai pas beaucoup de remercîmens à prétendre.

Elle eſt ſortie à la hâte. — Ma très-chère dame, en la ſuivant juſqu'à l'eſcalier. — Elle a refuſé de m'entendre ; & ſa ſortie précipitée a fait évader auſſi quelque vil eſpion qui nous écoutoit, & que le bruit de ſa retraite à pas furtifs m'a découvert.

A peine étois-je un peu remiſe de cette attaque, que Betty eſt montée : Miſs, on attend l'honneur de votre compagnie dans votre parloir.

Eh qui, Betty ? — Que ſais-je, Miſs ? C'eſt peut-être votre ſœur, peut-être votre frère. Je ſuis ſûre qu'ils ne monteront point ici une ſeconde fois.

M. Solmes eſt-il parti ?

Je le crois, Miſs : voudriez-vous qu'on le

fît rappeler, m'a demandé l'inſolente créature?

Je ſuis deſcendue; & qui pouvois-je trouver dans mon parloir, ſi ce n'étoit mon frère & M. Solmes? Le dernier s'étoit caché derrière la porte; enſorte que je ne l'ai vu qu'après que mon frère, d'un air moqueur, m'a eu conduite par la main au milieu de la ſalle. Je l'ai apperçu, & j'ai frémi, comme à la vue d'un ſpectre.

Il eſt queſtion de vous aſſeoir, Clary. — Et de quoi encore, mon frère? De quoi, ma ſœur? Il faut vous défaire, s'il vous plaît, de cet air mépriſant, & prendre la peine d'écouter ce que M. Solmes va vous dire. — Appelée encore pour leur ſervir de jouet, ai-je penſé en moi-même!

Mademoiſelle, s'eſt hâté de dire M. Solmes, comme s'il eût craint de n'avoir pas le temps de parler, & il ne ſe trompoit pas, M. Lovelace eſt un antagoniſte déclaré du mariage; il l'abhorre, & ſon deſſein eſt de vous perdre d'honneur, ſi jamais...

Lâche délateur! lui ai-je dit en l'interrompant d'un ton fort vif, arrachant ma main de celle de mon frère, qui la tiroit inſolemment pour l'offrir à M. Solmes; il n'a point pareil deſſein; il ne l'oſeroit pas; mais c'eſt vous-même qui êtes l'ennemi de mon honneur, ſi c'eſt déshonorer une ame libre que de vouloir la forcer.

La violente créature ! s'eſt écrié mon frère. Mais vous n'êtes point encore partie, Miſs, (en réſiſtant aux efforts que je faiſois pour me dégager).

Que prétendez-vous, Monſieur, (en me débattant avec force contre lui) par cette violence, pour me retenir contre ma volonté ? Vous ne vous en irez point, fille emportée; & il a paſſé brutalement ſes bras autour de moi. — Faites donc retirer M. Solmes. Pourquoi cette manière féroce de me contraindre ? Qu'il ne ſoit pas témoin, pour votre propre honneur, de la barbarie d'un frère pour une ſœur, qui n'a pas mérité cet indigne traitement. J'ai continué de me débattre avec tant d'efforts, qu'il a été forcé de lâcher ma main, en me diſant : *vas-t-en, Furie!* Voyez quelle force l'opiniâtreté donne à une femme : il n'eſt pas poſſible de la retenir. — Je me ſuis enfuie à ma chambre, & m'y ſuis enfermée ſous la clef, tremblante & toute hors d'haleine.

Un quart d'heure après, Betty eſt venue frapper bruſquement, en me priant d'ouvrir, & à demi hors d'haleine auſſi. J'ai ouvert. Miſéricorde ! s'eſt-elle écriée. Ciel ! quel tumulte dans la maiſon ! (marchant à grands pas de côté & d'autre, & s'éventant avec ſon mouchoir) ; des maîtres & des maîtreſſes en fureur ; une jeune demoiſelle ſi obſtinée ; un pauvre amant ſi ſoumis ;

des oncles enragés ; un... O Dieu ! Dieu ! quelle maiſon bouleverſée ! Et pourquoi, s'il vous plaît, tant de trouble ? Parce qu'une jeune demoiſelle peut être heureuſe & ne le veut pas ; parce qu'une jeune demoiſelle veut un mari & n'en veut pas. Quel déſordre dans une maiſon qui avoit coûtume d'être ſi paiſible, ſi tranquille ?

Elle a fait durer quelque temps cette ſcène, en ſe parlant à elle-même, tandis que, prenant patience ſur ma chaiſe, & bien perſuadée qu'elle n'étoit pas chargée d'une commiſſion agréable pour moi, j'ai attendu la fin de ce beau ſoliloque.

Enfin, elle s'eſt tournée vers moi : je dois faire ce qu'on m'ordonne ; & ce n'eſt pas ma faute. Votre colère, Miſs, ne doit pas tomber ſur moi. Mais il faut que j'emporte votre plume & votre encre, & dans le moment même.

Par l'ordre de qui ?

De votre papa & de votre maman.

Qui m'aſſure que cet ordre vient d'eux ? Elle paſſoit déjà dans mon cabinet : je l'ai dévancée. Touchez à quelque choſe ici, ſi vous l'oſez. Miſs Dolly eſt entrée à l'inſtant. Mademoiſelle, Mademoiſelle, m'a dit cette bonne & tendre couſine, les larmes aux yeux, & par mots entrecoupés ; il faut, hélas ! il faut remettre votre plume & votre encre à Betty, ou à moi.

Le faut-il, chère couſine ? Je vais donc vous les donner, à vous ; mais ce ne ſera point à cette effrontée. Et j'ai remis mon écritoire entre ſes mains. Je ſuis déſeſpérée, oui, déſeſpérée, m'a dit la triſte Miſs, de ne vous apporter que des ordres fâcheux. Mais votre père ne veut plus vous ſouffrir dans ſa maiſon. Il a juré que demain, ou ſamedi au plus tard, vous ſerez menée chez votre oncle Antonin. On ne vous enlève vos plumes & votre encre que pour vous ôter le moyen d'en avertir perſonne.

Cette chère fille m'a quittée de l'air le plus triſte, chargée de mon écritoire garni & d'un paquet de plumes qu'on avoit obſervé dans la grande recherche d'hier, & qu'elle avoit reçu ordre de me demander particulièrement. C'eſt un bonheur que, n'ayant point eu beſoin d'en prendre depuis, parce que j'en ai caché une douzaine d'autres en différens endroits, le paquet ſe ſoit trouvé entier ; car je ne doute pas qu'ils n'euſſent pris ſoin de les compter.

Betty eſt demeurée pour me raconter que ma mère eſt à préſent auſſi animée contre moi qu'aucun autre ; que mon ſort eſt décidé ; que la violence de ma conduite ne m'a laiſſé aucun défenſeur ; que Mr. Solmes ſe mord les lèvres, murmure, & *paroît*, dit-elle, *rouler plus d'idées*

dans ſa tête qu'il ne lui échappe de paroles. Elle prétend néanmoins que ce cruel perſécuteur a pris plaiſir à me voir, malgré le dégoût que je lui ai montré, & qu'il demande à me voir encore. Ne faut-il pas, ma chère, que cet homme ſoit un vrai ſauvage?

Elle dit que mon oncle Harlowe a déclaré qu'à préſent il m'abandonnoit; qu'il prend pitié de M. Solmes; mais qu'il lui recommande néanmoins de ne pas ſe reſſouvenir un jour de mon mépris; que mon oncle Antonin eſt d'avis, au contraire, que je dois en porter la peine; que, pour elle, (comme ſi elle appartenoit auſſi à la famille) elle ne me cache pas qu'elle ſeroit aſſez du même avis.

Comme il ne me reſte point d'autre voie que la ſienne pour être informée de leurs diſcours & de leurs deſſeins, j'ai une patience que je n'aurois pas ſans cela pour ſes effronteries. Dans le vrai, il ſemble que mon frère & ma ſœur l'admettent à tous leurs conſeils.

Miſs Hervey eſt remontée, pour me demander une phiole d'encre qu'ils ſe ſont ſouvenus d'avoir remarquée dans mon cabinet. Je n'ai pas héſité à la donner. Moins ils me ſoupçonneront de pouvoir écrire, plus j'eſpère qu'ils auront de facilité à m'accorder quelque délai.

Voilà, ma chère, quelle eſt à préſent ma ſituation. Tout mon eſpoir, toute ma confiance eſt dans la faveur de votre mère : ſi je perds cette reſſource, j'ignore ce que je puis devenir ; car qui ſait, de momens en momens, à quoi votre malheureuſe amie doit s'attendre ?

LETTRE LXXX.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mercredi, à 4 heures après-midi.

JE reviens à l'inſtant du dépôt, où j'ai porté la lettre que je venois de finir, & celles de Mr. Lovelace que je ne vous avois point envoyées. J'ai été ſurpriſe d'y trouver encore ma lettre précédente. Ainſi, vous les recevrez toutes deux à la fois.

Je ſuis inquiète néanmoins que vous n'ayiez pas encore la dernière ; mais je conçois que votre meſſager n'eſt pas toujours libre. Je ne laiſſerai pas de porter ſur-le-champ tout ce que j'écrirai. Il ne faut pas que je garde à préſent le moindre papier autour de moi, & je m'enferme pour écrire, dans la crainte d'être ſurpriſe, depuis qu'on ne me croit plus d'encre & de plumes.

J'ai trouvé une nouvelle lettre de ce diligent perſonnage. Elle me confirme qu'il ne ſe paſſe rien dans cette maiſon dont il ne ſoit informé, & preſque ſur-le-champ; car elle doit avoir été écrite avant qu'il ait pu recevoir mon dernier billet, & dépoſée apparemment lorſqu'on eſt revenu le prendre. Cependant il me félicite d'avoir *établi*, dit-il, la fermeté de mon caractère dans cette occaſion avec M. Solmes & mon oncle.

Il m'aſſure néanmoins « qu'ils ſont plus déter-« minés que jamais à me dompter. Il me compli-« mente au nom de tous ſes proches. Leur plus « ardente envie, dit-il, eſt de me voir dans leur « famille. Il me preſſe vivement de quitter cette « maiſon, tandis que j'en ai le pouvoir. Il me « demande encore la permiſſion d'envoyer le « carroſſe de ſon oncle, pour attendre mes « ordres à la barrière qui mène au taillis voiſin « du parc.

« Il répète que les articles dépendront de ma « volonté. Milord M*** & ſes deux tantes ſe « rendront garans de ſon honneur & de ſa droi-« ture. Mais, ſi je ne ſouhaite pas de choiſir « pour aſile la maiſon de l'une ou de l'autre « de ſes tantes, ni de le rendre le plus heureux « des hommes auſſitôt qu'il le déſire & qu'il l'eſ-« père, il me propoſe de me retirer dans ma

« propre terre, & d'y accepter la garde & la « protection de Milord M***, juſqu'à l'arrivée « de M. Morden. Il ſait le moyen, dit-il, de m'y « établir avec autant de facilité que d'honneur; « & à la première invitation de ma part, elle « ſera remplie de toutes ſes parentes. Madame « Norton & Miſs Howe ſe laiſſeront ſans doute « facilement engager à venir y paſſer quelque « temps avec moi. Plus d'obſtacle alors, ni de « prétexte aux chicanes, dès que j'y ſerai une « fois entrée; & ſi c'eſt ma volonté, il ne m'y « rendra pas la moindre viſite; il ne ſe permettra « point de me parler de mariage que la paix ne « ſoit entièrement rétablie, qu'il n'ait employé « toutes les méthodes que je lui preſcrirai pour « ſe réconcilier avec mes parens, que mon « couſin ne ſoit arrivé, qu'on n'ait dreſſé des « articles auxquels M. Morden ait donné ſon « approbation, & que je ne ſois ſatisfaite des « preuves évidentes que j'aurai reçues de ſa « réforme. »

A l'égard de la répugnance qu'une perſonne de mon caractère peut ſentir à quitter la maiſon paternelle, il obſerve (& je crois ſon obſervation trop vraie) que « le traitement que j'eſſuie eſt « dans la bouche de tout le monde. Cependant « il m'aſſure que la voix publique eſt en ma

« faveur. Mes parens eux-mêmes, dit-il, s'atten-
« dent que je me ferai juſtice; ſans quoi quel
« motif auroient-ils pour me tenir dans une
« eſpèce de priſon? Il prétend que, traitée
« comme je le ſuis, l'indépendance à laquelle
« j'ai droit eſt une raiſon qui ſuffit pour me
« juſtifier de quitter leur maiſon pour aller dans
« la mienne, ſi c'eſt le parti auquel je veux
« m'attacher; ou pour prendre poſſeſſion de
« ma terre, ſi je choiſis un autre aſile; que
« toute la diſgrace que ma réputation peut rece-
« voir, la conduite de mes parens l'auroit déjà
« jetée ſur moi; que mon honneur ne ſauroit
« m'intéreſſer plus que lui-même & tous les
« ſiens, s'il peut avoir le bonheur de me voir à
« lui pour jamais; & s'il eſt queſtion, dit-il,
« de ſuppléer à la perte de ma propre famille, il
« oſe penſer qu'il y en a peu d'auſſi propres à
« la remplacer que la ſienne, par quelque voie
« que je lui faſſe l'honneur d'accepter ſa pro-
« tection & ſes ſervices.

« Mais il proteſte qu'à toutes ſortes de riſques,
« il empêchera que je ne ſois menée chez mon
« oncle, parce qu'il eſt sûr de me perdre ſans
« reſſource, ſi j'entre une fois dans cette maiſon.
« Il m'aprend que mon frère, ma ſœur & Mr.
« Solmes doivent s'y trouver pour me recevoir;

« que mon père & ma mère n'approcheront pas « de moi que la célébration ne ſoit finie ; mais « qu'enſuite ils paroîtront tous deux, dans l'eſpé- « rance de me réconcilier avec mon odieux mari, « en me repréſentant les obligations & les loix « ſacrées d'un double devoir. »

Hélas, ma chère, avec quelle violence ſuis-je pouſſée d'un côté, & attirée de l'autre ! Ce dernier avis n'a que trop de vraiſemblance : chaque pas qui ſe fait ici ſemble tendre à ce but ; & ne me l'a-t-on pas preſque ouvertement déclaré ?

Il avoue que « ſur ces intelligences il a déjà pris « ſes meſures ; mais que, par conſidération pour « moi, (car je dois ſuppoſer, dit-il, qu'il ne « leur doit aucun ſacrifice de ſes reſſentimens) il « déſire ſi vivement d'éviter les voies extrê- « mes, qu'il a ſouffert qu'une perſonne, qu'ils « ſont loin de ſoupçonner, découvre comme « par haſard à mes parens quelles ſont ſes réſo- « lutions, s'ils perſiſtent dans le deſſein de me « conduire malgré moi chez mon oncle. Son « eſpérance, dit-il, eſt que la crainte de quelque « événement tragique pourra leur faire changer « de meſures ; & cependant il ſent à merveille « qu'il s'expoſe par un avis de cette conſéquence « au riſque de voir redoubler leur garde, ſi

« leur

« leurs allarmes ne produiſoient pas l'effet qu'il « eſpère. »

Quel homme dangereux & entreprenant, ma chère !

« Il me demande quelques lignes de réponſe, « ou ce ſoir, ou demain matin. S'il ne reçoit « pas cette faveur, il en conclura, d'après ſa « connoiſſance des réſolutions déterminées de « mes parens, que je ſuis gardée encore plus « étroitement, & qu'il n'a pas un moment à « perdre pour agir dans cette ſuppoſition. »

Vous verrez par cet extrait, comme par ſa lettre précédente, qui eſt à-peu-près dans le même langage, combien il tire d'avantages de ma ſituation, dans ſes offres, dans ſes déclarations, & même dans ſes menaces, que je me garderois bien de ſouffrir ſans une raiſon auſſi forte.

Il faut, après tout, que je me détermine promptement à quelque parti, ſi je ne veux pas me trouver bientôt dans l'impoſſibilité de me ſecourir moi-même. Mais je veux vous envoyer ſa lettre ſous l'enveloppe même de celle-ci, afin que vous jugiez mieux de ſes propoſitions & de ſes intelligences. Je me ſerois épargné la peine d'en faire un extrait, ſi cette penſée m'étoit venue plutôt, & ſi j'avois fait réflexion

auſſi qu'il ne doit plus me reſter d'écrits entre les mains.

Je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoique je ſois fort embarraſſée pour y répondre. (*) Me jeter ſous la protection de ſa famille eſt une démarche dont je ne ſoutiens pas l'idée... Mais je n'examinerai pas ſérieuſement ſes propoſitions, que je n'aye reçu votre réponſe. Il eſt certain que de la bonté de votre mère dépendent les ſeules eſpérances auxquelles je puiſſe m'attacher par choix. Je ne vois aucune protection à laquelle je puiſſe recourir plus honorablement qu'à la ſienne, d'autant plus que ma fuite alors ne feroit point une brèche irréparable, comme elle le feroit ſi je fuyois dans le ſein de ſa famille, & que je pourrois retourner chez mon père à des conditions qui me délivreroient de Solmes, ſans m'affranchir de l'autorité paternelle. Je ne viſe point à l'indépendance; ce qui diminue beaucoup la difficulté pour votre mère: quoique j'euſſe le droit de me faire mettre en poſſeſſion de la terre de mon grand-père, ſi j'en étois à inſiſter ſur ce point (dans l'étendue au moins, je ne voudrois

(*) En conſéquence, elle envoie la lettre de M. Lovelace: mais comme l'extrait contient ce qu'il y a de plus intéreſſant, on l'omet ici.

rien de plus, dont mon frère jouit du ſien dans la terre qu'on lui a léguée.)

Dieu me préſerve de me croire jamais dégagée du joug raiſonnable de l'autorité paternelle, quelque droit que m'ait pu donner le teſtament de mon grand-père! Le bon vieillard m'a laiſſé ſa terre comme une récompenſe de ma ſoumiſſion & de mon reſpect, & n'a pas eu deſſein de m'élever au-deſſus de mon devoir. Cette réflexion, qu'on m'a repréſentée avec juſtice, me fera toujours craindre de ne pas répondre aux vues d'un legs ſi précieux pour moi. O que mes parens connuſſent le fond de mon cœur! qu'ils en euſſent du moins l'opinion qu'ils ont toujours eue! car je le répète encore, ſi mon cœur ne me trompe pas moi-même, il n'eſt pas changé, quoique celui de mes parens le ſoit étrangement!

Que votre mère vous permette ſeulement de m'envoyer ſon caroſſe, ou une chaiſe, au même lieu où M. Lovelace propoſe de faire venir celui de ſon oncle; dans la perſécution, dans les terreurs où je ſuis, je ne balancerois pas un moment à me déterminer. Placez-moi où vous voudrez, comme je vous l'ai déjà dit: dans une cabane, dans un grenier, dans quelque lieu que ce ſoit, déguiſée en ſervante, ou

ſous le nom, ſi vous voulez, de la ſœur d'un de vos gens; de façon que je puiſſe ſeulement éviter, d'un côté M. Solmes, & de l'autre la diſgrace de chercher un refuge dans la famille d'un homme qui eſt en guerre avec la mienne, & alors je me trouverai en quelque ſorte heureuſe, & contente de mon ſort! s'il faut que votre mère me refuſe, quel azile, quelle eſpérance me reſte-t-il au monde! très-chère Miſs Howe, ſecourez de vos conſeils votre malheureuſe amie.

* *

J'avois quitté la plume. L'excès de mon inquiétude m'a fait craindre de m'abandonner à mes propres réflexions. Je ſuis deſcendue au jardin, pour eſſaier de rendre un peu de calme à mon eſprit en changeant de ſcène. A peine avois-je fait un tour dans l'allée des noiſetiers, que Betty eſt venue à moi: prenez garde, Miſs! voici votre père, voici votre oncle Antonin, mon jeune maître & ma jeune maîtreſſe, qui viennent ſe promener dans le jardin; & votre père m'ordonne de voir où vous êtes, dans la crainte qu'il a de vous rencontrer.

Je me ſuis jetée dans une allée de traverſe, & me ſuis cachée derrière l'allée d'ifs, en voyant paroître ma ſœur; je ſuis reſtée-là à attendre

qu'ils fuſſent paſſés. Je crois que ma mère n'eſt pas en bonne ſanté. Ma mère garde ſa chambre. S'il arrivoit qu'elle ſe trouvât plus mal, ce ſeroit un ſurcroît de malheur pour moi, dans l'idée que ma prétendue déſobéiſſance auroit fait trop d'impreſſion ſur ſon cœur.

Vous ne ſauriez vous imaginer, ma chère, quelles ont été mes agitations, derrière cette haye, en voyant mon père ſi près de moi. J'ai eu du plaiſir à le regarder au travers des branches comme il paſſoit ; mais j'ai tremblé dans tous mes membres, lorſque je lui ai entendu prononcer ces terribles paroles: « mon fils & « vous Bella, & vous, mon frère, je vous « abandonne entièrement la concluſion de cette « affaire. » Il étoit queſtion de moi, je n'en puis douter. Cependant, pourquoi me ſuis-je ſentie ſi émue, puiſque ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis abandonnée à la cruauté de mon frère & de ma ſœur ?

* *

Pendant que mon père étoit au jardin, j'ai fait préſenter mes reſpects à ma mère & demander l'état de ſa ſanté, par Chorey, que le haſard m'a fait rencontrer ſur l'eſcalier ; car, à l'exception de ma géolière, aucun des domeſtiques n'oſe ſe trouver ſur mon paſſage. J'ai reçu une

réponſe ſi mortifiante, que je me ſuis répentie de mon meſſage, mais non pas de mon inquiétude ſur une ſanté ſi chère. « Qu'elle ſe diſ-« penſe de s'informer des maux dont elle eſt « la cauſe. Je ne veux recevoir d'elle aucun « compliment. » — Voilà ſa dure réponſe.

Elle eſt bien dure, ma chère ! vous conviendrez qu'elle eſt bien dure.

* *

J'ai le plaiſir d'apprendre que ma mère eſt déjà mieux. C'étoit un accès de colique, à laquelle elle n'eſt que trop ſujette. On eſpère qu'elle eſt paſſée. Plaiſe au ciel qu'elle le ſoit ! tout le mal qui arrive dans cette maiſon, eſt rejeté ſur moi.

Une ſi bonne nouvelle méritoit de ne pas être accompagnée d'une circonſtance fort déſagréable : Betty m'a déclaré qu'elle avoit ordre de me faire ſavoir que mes promenades au jardin & mes viſites à ma volière deviennent ſuſpectes, & que ſi je demeure ici juſqu'à ſamedi ou lundi, elles me ſeront interdites. Peut-être n'a-t-on deſſein que de me faire trouver moins de répugnance à me rendre chez mon oncle. Ma mère a chargé auſſi Betty de me dire, ſi je me plaignois de ces ordres, & de n'avoir plus la liberté d'écrire « que la lecture m'étoit

« à préſent plus convenable que l'écriture : que « l'une pouvoit m'inſtruire de mon devoir, au « lieu que l'autre, en conſidérant la perſonne « avec laquelle on me ſuppoſoit en correſpon- « dance, ne ſervoit qu'à m'endurcir dans l'obſ- « tination : que mes ouvrages d'aiguille me « ſeroient plus utiles que ces promenades ſi « fréquentes, qu'on me voyoit faire dans toutes « ſortes de temps. »

Ainſi, ma chère, ſi je ne me hâte pas de prendre une réſolution, je me trouverai dans l'impuiſſance abſolue d'éviter le malheur qui me menace, & je perdrai la conſolation de vous communiquer mes peines.

Mercredi au ſoir.

Tout eſt en déſordre dans la maiſon. Betty fait l'office d'eſpion dedans & dehors. On dreſſe quelque machine, que je ne devine pas. Je ſuis déjà fort malade de corps, autant que d'eſprit. Réellement, je me ſens le cœur malade.

Je veux deſcendre, quoiqu'il ſoit preſque nuit ; ſous prétexte de me remettre en prenant un peu l'air. Il eſt impoſſible à préſent que vous n'ayez pas reçu mes deux dernières lettres. Je porterai celle-ci au dépôt, ſi je le puis, avec celle de M. Lovelace, que je vais mettre

ſous la même enveloppe ; de peur qu'on ne recommence les recherches.

Mon Dieu, que vais-je devenir ! tout le monde eſt dans un mouvement étrange ! J'entends fermer bruſquement les portes. On ne fait que paſſer précipitamment d'un appartement à l'autre. Betty, avec ſon air effrayé, eſt montée deux fois chez moi dans l'eſpace d'une demi-heure ; me regardant en ſilence, comme ſi j'étois menacée de quelque violence extraordinaire ; rappelée la ſeconde fois par Chorey, avec précipitation, & me quittant avec des regards & des geſtes encore plus expreſſifs ; peut-être n'eſt-il queſtion de rien qui mérite mes craintes.... J'entends revenir Betty, avec ſes exclamations, ſes ſoupirs affectés, & ſes.... *ô ſeigneur, ſeigneur !*

* *

L'Inſolente fille m'a jeté quelques phraſes encore plus obſcures. Elle refuſe de s'expliquer. « Suppoſons, m'a-t-elle dit, que cette jolie « avanture finiſſe par le meurtre ; je me repen- « tirois toute ma vie de mon oppoſition, « autant qu'elle en peut juger. Des parens ne « ſouffrent point qu'on leur enlève leurs en- « fans avec cette impudence ; & il ne convient pas « qu'ils le ſouffrent. Le coup pourra retomber « *ſur moi*, lorſque je m'y attendrai le moins. »

Voilà ce que j'ai tiré de plus clair des mots ténébreux & équivoques de cette impertinente. Peut-être ſont-ils dans les premières allarmes de l'information que M. Lovelace leur a fait donner ſecrètement, ſans doute par ſon vil eſpion à double face, du deſſein où il eſt d'empêcher que je ne ſois menée chez mon oncle. Si cette conjecture eſt juſte, qu'elle doit en effet les irriter! Mais, moi! comme je ſuis pouſſée, balotée! ainſi qu'une feuille abandonnée aux vents, au gré de l'emportement, de la témérité, de l'égoïſme, & de toutes les paſſions d'autrui; lorſque mon averſion eſt égale pour les procédés de l'un & de l'autre parti! Une malheureuſe correſpondance, je peux bien lui donner ce nom, dans laquelle je me ſuis trouvée engagée malgré moi, par l'eſpérance de prévenir des malheurs, eſt devenue la ſource de cent meſures indiſcrètes ſur leſquelles je n'ai pas été conſultée, quoique je ſois ſi fort intéreſſée dans les ſuites qui peuvent réſulter des troubles actuels. Preſſée entre la violence de ce téméraire & celle de mes parens, je me trouve également en danger des deux côtés.

(¶) Ah! ma chère! qu'eſt-ce que la ſageſſe mondaine! que le comble de la folie! — moi la dernière, ou du moins la plus jeune de ma

famille, me jeter moi-même entre le choc de ces caractères ingouvernables ! & par-là interpréter peut-être les deſſeins de la providence, qui pourroit ſe propoſer de faire ſervir l'acharnement de ces ennemis furieux à leur propre punition. Et dans ce cas, quelle préſomption à moi ! en vérité, ma chère amie, j'ai bien peur de m'être donné trop d'importance. Mais, quoiqu'il en ſoit, il eſt bon, quand les calamités tombent ſur notre tête, que nous jetions un regard ſur nous-mêmes, pour nous remplir d'une crainte ſalutaire. (§)

Si je ne trouve pas le moment de porter cette lettre au dépôt, comme je vais le tenter, tout tard qu'il eſt; j'y ajouterai les nouveaux événemens, ſuivant l'occaſion.

CL. HARLOVE.

Les deux lignes ſuivantes furent écrites au-deſſous de l'adreſſe, dans la volière avec un crayon.

Mes deux lettres encore ici ! quelle eſt ma ſurpriſe ! je me flatte que vous êtes en bonne ſanté. Je me flatte que tout eſt bien entre votre mère & vous.

LETTRE LXXXI.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi matin, 6 Avril.

J'AI vos trois lettres. Je brûlois d'apprendre le ſuccès de l'entrevue entre Solmes & vous; jamais incertitude plus intéreſſante n'a cauſé une plus vive impatience.

Dans la malheureuſe ſituation où eſt ma chère amie, c'eſt un devoir pour moi d'éclaircir tout ce qui a de ma part la moindre apparence de négligence ou de relâchement. J'avois envoyé Robert, hier de grand matin, dans l'eſpérance qu'il trouveroit quelque choſe au dépôt. Il s'arrêta inutilement autour du lieu, juſqu'à dix heures, & ne trouvant rien il revint. Enſuite ma mère le chargea d'une lettre pour M. Hunt, auquel il devoit la remettre en main propre avant trois heures, le ſeul temps de la journée où on le trouve chez lui, avec ordre d'apporter ſur-le-champ la réponſe. Vous connoiſſez la diſtance conſidérable de ſa maiſon au château d'Harlowe. Robert n'eut que le temps de faire ſa commiſſion, & il revint ſi tard, qu'il étoit impoſſible de le renvoyer. Je lui donnai ordre

ſeulement de partir ce matin avant le jour ; & s'il trouvoit quelque lettre, de me l'apporter à toute bride.

L'impatience m'a fait paſſer une fort mauvaiſe nuit. Agitée par l'inſomnie, je ſuis demeurée au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, & je ne faiſois qu'en ſortir lorſque Catherine eſt entrée avec vos trois lettres, que Robert lui avoit remiſes. On commençoit à m'habiller. J'ai tout interrompu ; & quoique aſſez longues, je les ai lues d'un bout à l'autre, en m'arrêtant ſouvent néanmoins, pour m'emporter à haute voix (mais étant ſeule) contre les démons infernaux auxquels vous êtes livrée.

Que mon cœur ſe ſoulève contr'eux tous ! quelle déplorable baſſeſſe dans leur deſſein d'encourager Solmes par la petite ruſe de cette entrevue qu'ils vous ont extorquée ! Je ſuis fâchée, très-fâchée contre votre tante Hervey. Renoncer avec cette molleſſe à ſon propre jugement ! Et non contente de cette foibleſſe, ſe rendre l'inſtrument actif de la malignité des autres ! Mais voilà le monde ; voilà auſſi comme eſt ma mère. Après ſa fille, il n'y a perſonne qu'elle eſtime autant que vous ; cependant, on en revient toujours à dire : *Nancy, pourquoi nous mêler des affaires d'autrui ?*

D'autrui ! que je hais ce mot miſérable, lorſqu'il eſt queſtion de l'intérêt d'une amie, & d'accorder une protection qui peut être ſi importante pour elle, ſans courir preſque aucun riſque pour ſoi-même !

Je ſuis charmée néanmoins de votre courage. Je n'en attendois pas autant de vous ; ni eux non plus, j'en ſuis bien sûre : & peut-être n'en auriez-vous pas tant trouvé dans vous-même, ſi l'avis de Lovelace, ſur l'appartement deſtiné à la *nourrice*, n'avoit un peu ſervi à l'exciter. Je ne m'étonne point que le miſérable n'en ait que plus d'amour pour vous. Quel honneur ce ſeroit pour lui d'être le mari d'une telle femme ! Le mariage, après tout, le rendra votre égal. Oui, cet homme-là, comme vous dites, doit être un vrai ſauvage. Cependant, il eſt moins blâmable dans ſa perſévérance, que ceux de votre famille pour leſquels vous avez le plus de reſpect, ne le ſont dans la leur.

Il eſt heureux pour moi, comme je l'ai répété ſouvent, de n'être point expoſée à des attaques & des épreuves de cette nature. Il y auroit longtemps, peut-être, que j'aurois ſuivi le conſeil de votre couſine ! Mais je n'oſe toucher cette corde. J'aimerai toujours cette excellente fille, pour la tendreſſe qu'elle vous a marquée.

Je ne ſais que vous dire de Lovelace, ni que penſer de ſes promeſſes & de ſes propoſitions. Il eſt certain que toute ſa famille a pour vous les ſentimens d'une haute eſtime. Les dames ſont des perſonnes d'une réputation intacte. Milord M*** auſſi eſt un homme d'honneur, du moins comme le ſont généralement des *hommes & des Pairs.* A toute autre que vous, je ne ſerois pas embarraſſée de donner des conſeils. Mais on attend de vous une conduite ſi parfaite ! votre mérite jette un éclat ſi extraordinaire ! Quitter la maiſon de votre père, & vous jeter ſous la protection d'une famille qui, tout honorable qu'elle eſt, a dans ſon ſein un homme dont on peut penſer que la perſonne, les qualités brillantes, les vues & les déclarations ont engagé votre plus forte eſtime ! Il me ſemble que je vous conſeillerois plus volontiers de vous rendre ſecrètement à Londres, & de ne laiſſer ſavoir où vous êtes, ni à lui, ni à aucune autre perſonne qu'à moi, juſqu'au retour de M. Morden.

Vous laiſſer mener chez votre oncle, c'eſt une nouvelle priſon dont il faut vous garantir, ſi vous pouvez l'éviter. Il ne faut pas non plus épouſer Solmes; c'eſt ce qu'il y a de plus certain; non-ſeulement à raiſon de ſon indignité à tous égards, mais encore à cauſe de votre averſion,

ſi ouvertement déclarée pour lui, que tout le monde en eſt inſtruit; tout le monde en parle, comme on fait auſſi du goût qu'on vous ſuppoſe pour l'autre. Ainſi, votre réputation & la crainte des malheurs qui peuvent arriver, vous obligent de choiſir entre Lovelace & le célibat.

Si vous vous déterminez pour Londres, hâtez-vous de me le faire ſavoir. J'eſpère que nous aurons le temps de prendre de juſtes meſures pour votre départ, & pour vous procurer dans cette ville un logement convenable. Pour gagner du temps, il vous faut néceſſairement pallier un peu, & entrer dans quelque eſpèce de compoſition, ſi vous ne trouvez pas d'autre voie. Dans la néceſſité qui vous pouſſe, il ſeroit bien étrange que vous ne fuſſiez pas obligée de ſacrifier un peu de vos admirables délicateſſes.

Vous n'aurez que trop reconnu par tout ce que je viens d'écrire, que j'ai mal réuſſi auprès de ma mère. J'en ſuis extrêmement mortifiée, & confuſe d'avoir été ſi fort trompée dans mon attente. Nous avons eu là-deſſus des diſcuſſions fort vives. Mais outre le miſérable argument, *de ne pas ſe mêler des affaires d'autrui*, elle en revient toujours à ſon principe « que votre « devoir eſt d'obéir. Telle a toujours été « ſon opinion, dit-elle. Des filles doivent ſe

« ſoumettre ſans réſerve à la volonté de leurs « parens, ſur l'article important du mariage. Elle « s'eſt gouvernée elle-même par cette règle, en « épouſant mon père, qui fut d'abord le choix « de ſa famille plus que le ſien. » Voilà ce qu'elle fait valoir ſans ceſſe en faveur de ſon Hickman, comme en faveur de Solmes contre vous. Je ne dois pas douter, puiſqu'elle le dit, que ſa conduite n'ait été gouvernée par ce principe. J'ai encore une raiſon de plus pour le croire; & vous la ſaurez, quoiqu'il ne me convienne pas trop de vous l'apprendre. — C'eſt que ce mariage n'a pas été auſſi heureux qu'on pouvoit l'eſpérer, lorſqu'en ſe mariant on ſe préfère l'un l'autre à tout le reſte du monde.

Je connois quelqu'un qui ne ſe trouvera pas mieux, je vous aſſure, de cette double politique de ma mère; puiſqu'elle ſe croit obligée de lui rapporter ſi ſoigneuſement ſes vues & ſes démarches, il eſt aſſez juſte qu'il ſouffre un peu de la mortification que j'ai reçue dans un point que j'avois ſi fort à cœur.

Examinez, voyez, ma chère, en quoi je puis vous ſervir: ſi vous y conſentez, je proteſte que je ſuis prête à partir ſecrètement avec vous, & à vivre & mourir enſemble. Penſez-y. Perfectionnez

fectionnez, approfondiſſez cette idée, & donnez-moi vos ordres.

On m'interrompt.... Eh que m'importe le déjeûner, au milieu du ſujet ſi intéreſſant qui m'occupe.

* *

J'ai toujours entendu dire que pour vivre caché, Londres eſt le plus sûr endroit de l'univers. Il n'eſt rien ſorti de ma plume que je ne ſois réſolue d'exécuter à votre premier ſignal. Les femmes aiment à s'engager quelquefois dans la chevalerie errante, comme elles ſe font honneur d'y exciter les hommes: mais ici, ce que je propoſe, n'a rien qui reſſemble à cela. C'eſt me mettre en état d'accomplir un devoir, en ſervant & en conſolant une chère & digne amie, opprimée ſous des infortunes qu'elle n'a pas méritées. C'eſt annoblir, je puis le dire, votre chère Anne Howe, que de lui permettre de devenir votre compagne dans l'affliction.

J'engagerois ma vie, que nous ne ſerons pas un mois à Londres ſans voir tous les obſtacles ſurmontés, avec l'avantage de n'avoir aucune obligation à toute cette race d'hommes.

Je répéterai encore ce que je vous ai dit tant de fois: les auteurs de vos perſécutions n'auroient jamais eu la hardieſſe de déployer contre

vous leurs ſyſtêmes intéreſſés, s'ils n'avoient pas compté ſur la douceur de votre naturel. A préſent qu'ils ont été trop loin, & qu'ils ont engagé la *vieille autorité*, (vous me gronderez tant qu'il vous plaira) ni l'un ni les autres ne ſavent comment faire pour reculer honnêtement. Lorſqu'ils vous verront hors de leurs atteintes, & qu'ils apprendront que je ſuis avec vous, vous verrez avec quelle confuſion ils feront rentrer leurs odieuſes cornes.

Cependant je regrette que vous n'ayez pas écrit à M. Morden, auſſitôt qu'ils ont commencé à vous maltraiter.

Je vais être bien impatiente de ſavoir s'ils entreprendront de vous conduire chez votre oncle. Je me ſouviens que l'intendant congédié de Milord M.... donnoit à Lovelace ſix ou ſept compagnons, auſſi méchans que lui-même, dont le canton ſe réjouiſſoit toujours d'être délivré. On m'aſſure qu'il a cette honnête bande actuellement autour de lui. Comptez qu'il ne vous laiſſera pas mener paiſiblement chez votre oncle. A qui reſterez-vous, s'il a le bonheur de vous enlever à vos tyrans? je tremble pour vous de la ſeule idée des ſuites que peut avoir un combat dans cette occaſion. Lovelace croit ſe devoir une vengeance ſur quelques-uns d'eux;

& c'eſt ce qui redouble mon chagrin, de m'être vu refuſer par ma mère la protection que j'avois ſi à cœur de vous procurer.

Ma mère ne voudra pas déjeûner ſans moi. Une querelle a quelquefois ſes avantages. Cependant trop comme trop peu d'affection ſont deux excès qui, je crois, ne valent pas mieux l'un que l'autre.

⁂

Nous venons d'avoir un nouveau choc. En vérité, ma chère, elle eſt d'une.... d'une.... quel terme honnête pourrai-je trouver?.... *d'un eſprit impoſſible à perſuader.* Il faut bien qu'elle en ſoit quitte avec moi pour un terme ſi doux.

Comment ſe nommoit cet ancien Grec, de qui l'on diſoit; qu'il gouvernoit Athènes, qu'il étoit gouverné par ſa femme, & ſa femme par ſon fils? Ce n'a pas été la faute de ma mère, (vous ſavez que c'eſt à vous que j'écris) ſi elle ne gouvernoit pas mon père. Mais moi, je ne ſuis qu'une fille! Cependant, j'avoue qu'en me mettant en tête de l'emporter ſur un point, je n'aurois pas cru mon pouvoir auſſi borné que je viens de l'éprouver.

Adieu, ma chère! il faudra bien qu'il vienne des temps plus heureux, & ils ne ſont pas éloi-

gnés. Des cordes ſi tendues ne peuvent ſe ſoutenir long-temps dans cet effort; il faut qu'elles rompent ou qu'elles ſe relâchent: dans l'une ou l'autre ſuppoſition, la certitude eſt préférable à l'état d'incertitude.

Un mot encore.

Ma conſcience me dit que vous devez choiſir entre ces deux alternatives, ou de conſentir à nous rendre toutes deux ſecrètement à Londres; & dans ce cas, je me charge de la voiture & d'aller vous prendre au même lieu que M. Lovelace vous propoſe pour le caroſſe de ſon oncle, ou bien de vous mettre ſous la protection de Milord M..... & des dames de ſa famille.

Vous avez à la vérité un troiſième parti, en vous ſuppoſant abſolument déterminée contre Solmes; c'eſt de joindre Lovelace, & de vous marier ſur-le-champ.

Quel que ſoit votre choix, vous aurez cette excuſe aux yeux du public & à vos propres yeux, que depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous ſerez conduite avec uniformité ſur le même principe, qui eſt de choiſir le moindre mal, dans l'eſpérance d'en éviter un plus grand.

Adieu! que le ciel inſpire à ma tendre amie

le parti le plus digne d'elle! c'eſt la prière fervente de ſa fidèle,

ANNE HOWE.

LETTRE LXXXII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Jeudi, 6 Avril.

JE vous remercie, ma très-chère amie, du ſoin que vous avez pris de m'expliquer, avec tant d'affection, ce qui vous empêcha hier de recevoir mes lettres, & pour la généreuſe protection que vous m'auriez procurée, ſi cela avoit dépendu de vous.

Cette protection, ſans doute, étoit ce que j'avois de plus heureux à ſouhaiter. Mais je reconnois que mes déſirs, excités d'abord par votre amitié, étoient moins ſoutenus par une eſpérance raiſonnable du ſuccès, que par le déſeſpoir même de trouver d'autres reſſources, jetant mes regards autour de moi, & ne pouvant décider ce que je devois, ce que je pouvois faire, dans une poſition ſi malheureuſe. En effet, pourquoi s'embarraſſeroit-on des affaires d'autrui, lorſqu'on peut l'éviter?

Toute ma conſolation, comme je ne ceſſe pas de le répéter, c'eſt qu'on ne peut m'accuſer d'être tombée dans cette infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avois mérité ce reproche, je n'aurois pas oſé lever les yeux vers perſonne, & en attendre du ſecours & de la protection, ni vers vous-même, pour m'excuſer de l'embarras que je vous ai donné. Cependant, nous n'avons pas droit d'en vouloir à une perſonne qui ne fait pas pour nous, ou pour notre amie, ce qu'elle croit ne devoir pas faire, & ce qu'elle eſt abſolument libre d'accorder ou de refuſer. A plus forte raiſon, ne devez-vous pas être offenſée qu'une mère auſſi prudente que la vôtre, ne juge pas à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le déſirez. Si ma propre tante eſt capable de m'abandonner, & contre ſon jugement, comme je crois pouvoir le dire, ſi mon père, ma mère & mes oncles, qui m'aimoient autrefois ſi tendrement, peuvent ſe liguer ſi violemment contre moi, puis-je ou dois-je attendre la protection de votre mère, pour réſiſter à leurs volontés ?

En vérité, ma tendre amie, ſi vous permettez que je parle du ton le plus ſérieux, je crains que pour mes propres fautes, ou pour celles de ma

famille, ou pour nos fautes communes, le ciel ne m'ait deſtinée à devenir une très-malheureuſe créature, un exemple ſignalé de malheur; car ne voyez-vous pas comme les vagues de l'affliction s'amaſſent & roulent ſur ma tête, avec une violence irréſiſtible?

Juſqu'à ces derniers temps d'agitation, nous avions tous été trop heureux, nous ne connoiſſions pas d'autres traverſes ni d'autres chagrins, que ceux que nous nous donnions nous-mêmes par l'active & ſurabondante *végétation*, paſſez-moi ce mot, de nos déſirs. Environnés de nos tréſors & de nos richeſſes, auſſitôt entaſſées qu'acquiſes, nous paroiſſions nous croire inacceſſibles aux traits de l'adverſité. Je faiſois l'orgueil de tous mes parens; & je me *glorifiois moi-même dans mes propres avantages.* Qui ſait ce que la juſtice du ciel nous prépare, pour nous convaincre que nous ne ſommes pas hors des atteintes de l'infortune, & pour nous amener à établir notre confiance ſur de meilleurs fondemens que ceux où ſe repoſoit notre préſomption?

(¶) J'aurois bien peu profité des viſites *de converſation*, dont l'honnête docteur Lewin avoit coutume de m'honorer, & des principes inculqués de bonne heure dans ma jeune ame, par la digne Mde. Norton, principes qu'elle tenoit

de la grande expérience de ſon père, autant que de ſes propres réflexions, ſi je ne ſavois pas reporter ainſi mes penſées ſur le paſſé, & raiſonner avec moi-même, dans une ſituation auſſi étrange que l'eſt la nôtre; je puis bien la nommer *étrange*, car ne voyez-vous pas, ma chère, comme nous ſommes tous entraînés, pour ainſi dire, par une ſorte de fatalité, à laquelle aucun de nous ne peut réſiſter? & cependant notre ſituation, avec toute l'apparence d'un châtiment du ciel, n'en eſt pas moins notre ſeul & libre ouvrage. Nos parens ne voyent-ils pas leurs enfans, qui donnoient de ſi heureuſes eſpérances, & dont ils attendoient une continuité de bonheur qui devoit s'étendre dans toutes les branches de la famille, à l'époque même où ils entrent dans l'âge de réaliſer ces eſpérances, ſe ſoulever, le viſage en fureur les uns contre les autres, & arracher pour ainſi dire, par la racine, tous les germes de proſpérité, au moment où ils étoient prêts à donner leurs fruits. (b)

Votre partiale amitié vous portera toujours à m'abſoudre de toutes fautes *capitales* ou *volontaires*. Mais hélas! ma chère, mes diſgraces commencent à m'humilier aſſez, pour me faire tourner ſur moi-même mes yeux trop remplis de

vaines illuſions, & les plonger vers le fond de mon cœur. Et qu'y ai-je découvert ? plus de vanité, ma chère amie, plus d'orgueil ſecret que je n'aurois cru en cacher dans ce cœur que je négligeois d'approfondir.

Si je ſuis choiſie pour être ma punition & celle d'une famille, dont l'autre jour encore on me nommoit l'ornement, priez pour moi, ma chère, demandez au ciel que je ne ſois pas abandonnée tout-à-fait à moi-même, & qu'il me reſte la force de ſoutenir mon caractère, de manière à éviter du moins de me rendre coupable de fautes volontaires & réfléchies. Que la volonté de la providence s'accompliſſe dans tout le reſte. Que je ſuive, ſans impatience & ſans répugnance, l'impulſion que je recevrai d'elle. Je ne vivrai pas toujours. Faſſe le ciel ſeulement que la dernière ſcène de ma vie ſoit heureuſe !

Mais je ne veux pas, ma très-chère amie, vous attriſter par des réflexions ſi ſombres. Je veux les renfermer toutes dans moi-même. J'ai sûrement une ame qui ne manque point d'eſpace pour les contenir. Mes peines ſont trop aigues pour être de longue durée. La criſe approche. Vous me donnez l'eſpérance d'un temps plus heureux. Je *veux* eſpérer.

Cependant l'impatience me prend quelquefois; en me voyant pouſſée comme je le ſuis, ma réputation ſi dépréciée, ſi rabaiſſée, que dans la ſuppoſition du plus heureux avenir, je ne pourrois ſans honte lever la tête & montrer mon viſage au public! & le tout par l'inſtigation d'un frère intéreſſé & d'une ſœur jalouſe.

Arrêtons. Appelons la réflexion au ſecours. Ces cuiſans retours, ſur moi-même ou ſur autrui, ne viennent-ils pas de l'orgueil ſecret que je viens de cenſurer? Déjà ſi impatiente! J'étois ſi réſignée il n'y a qu'un moment, ſi diſpoſée à profiter de ma diſgrace, & des réflexions qu'elle faiſoit naître! — oui. Mais il eſt difficile, bien difficile, de ſoumettre un cœur aigri & plein d'amertume, ſurtout dans les plus rudes inſtans de l'épreuve! ô frère cruel!... mais quoi! mon impatience renaît? Je veux quitter une plume que je ſuis ſi peu capable de gouverner. Il faut m'efforcer de vaincre une impatience qui me feroit perdre le fruit de mes peines, ſi elles me ſont envoyées pour ma correction, & qui pourroit m'entraîner dans des erreurs encore plus puniſſables.

* *

Je reprens un ſujet dont je ne puis m'écarter dix minutes de ſuite, rappelée ſurtout, comme

je le ſuis, par les trois alternatives qui ſont la concluſion de votre dernière lettre.

A la première, c'eſt-à-dire, à la propoſition de me réfugier à Londres, je répondrai que l'offre dont elle eſt accompagnée me remplit d'épouvante. Aſſurément, ma chère, dans la ſituation où vous êtes, heureuſe, traitée avec tant d'indulgence par une mère qui vous aime, vous ne pouvez me faire ſérieuſement pareille propoſition. Que je ſerois une mépriſable créature ſi j'y pouvois prêter l'oreille un ſeul inſtant! Moi, devenir l'occaſion du malheur d'une ſi bonne mère pour le reſte de ſes jours, & qui peut-être, les abrégeroit! vous *annoblir*, mon cher amour! ah qu'une entrepriſe de cette nature, publique dans ſa témérité, douteuſe & ſecrète dans ſes motifs, quand ils ſeroient par eux-mêmes excuſables, ſeroit propre au contraire à vous avilir! Mais je ne veux pas m'arrêter à cette idée: paſſons, paſſons pour votre propre intérêt.

A l'égard de votre ſeconde alternative, qui eſt de me mettre ſous la protection de Milord M..... & des dames de ſa famille, je vous avoue, comme je crois l'avoir déjà fait, que ſans pouvoir me déguiſer à moi-même, qu'aux yeux du public, ce ſeroit me mettre en effet

ſous celle de M. Lovelace même ; je ne laiſſe pas de penſer que je m'y déterminerois plutôt que d'être la femme de M. Solmes, s'il étoit bien évident qu'il ne me reſte pas d'autre moyen de l'éviter.

Vous avez vu que M. Lovelace promet de trouver une voie sûre & honnête pour m'établir dans ma maiſon. Il ajoute qu'il la remplira bientôt de dames de ſa famille, ſur une invitation néanmoins à laquelle je ſerai obligée, pour m'attirer l'honneur de leur viſite. C'eſt une propoſition que je trouve fort inconſidérée, & ſur laquelle je ne puis guères m'expliquer avec lui. Ne ſeroit-ce pas m'établir, tête levée, dans l'indépendance ? ſi j'étois femme à l'écouter, ſans jeter la vue plus loin ſur les ſuites naturelles où m'entraîneroit un pareil conſeil, dans combien d'actions violentes pourroient m'engager de douces & flatteuſes paroles ! car, quel autre moyen de me mettre en poſſeſſion de ma terre, que par les voies ordinaires de la juſtice, qui ne manqueroient pas de traîner en longueur, quand je ſerois diſpoſée à y recourir, ce qui ne ſera jamais ; ou par la force ouverte, en chaſſant les perſonnes de confiance, que mon père y entretient pour le ſoin des jardins, de l'édifice, des meubles,

gens qui lui ſont dévoués & qui ont reçu depuis peu, je le ſais, de bonnes inſtructions de mon frère ?

Votre troiſième alternative de joindre & d'épouſer Lovelace, ſur-le-champ... un homme dont les mœurs ſont bien éloignées de me ſatisfaire... Une démarche après laquelle je ne puis conſerver la moindre eſpérance de pardon ni de réconciliation avec ma famille, ... & contre laquelle mille objections s'élèvent dans mon eſprit ; ... c'eſt à quoi il ne faut pas penſer.

Le parti qui me révolte le moins, après la plus ſérieuſe délibération, ſi je dois être pouſſée juſqu'à cette extrémité, c'eſt de me réfugier à Londres. Mais je renoncerois à toute eſpérance de bonheur dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le propoſez témérairement, aveuglée par la plus tendre amitié. Si je pouvois arriver sûrement à Londres, & trouver une retraite décente, il me ſemble que je demeurerois indépendante de M. Lovelace, & libre de traiter avec mes parens ; ou s'ils me rejetoient de leur ſein, & qu'il ne me reſtât pas d'autre reſſource, de compoſer avec lui, ſuppoſé que M. Morden, à ſon arrivée, dût ſe ranger du parti de ma famille. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteroient alors l'offre

de me réduire au célibat, en renonçant à Lovelace; & lorſqu'ils me la verroient renouveler en pleine liberté, ils ſeroient convaincus du moins que je la faiſois de bonne foi. En vérité, ma chère, je l'exécuterois fidellement, quoique dans vos accès de plaiſanterie vous paroiſſiez perſuadée qu'il m'en coûteroit beaucoup.

Si vous pouvez vous procurer une voiture pour deux, peut-être ne vous ſera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi ſeule; mais croyez-vous le pouvoir ſans vous mettre mal avec votre mère, ou elle avec ma famille? Un caroſſe, une chaiſe, un fourgon, un cheval, n'importe; pourvu que vous ne paroiſſiez pas prêter les mains à mon évaſion. Seulement, ſi c'étoit l'un des deux derniers, je crois devoir vous demander quelque habit de ſervante, des plus communs, parce que je n'ai ici aucune intelligence avec les nôtres. Le plus ſimple ſera le meilleur. On pourra le faire paſſer dans le bûcher, où je m'en revêtirai; & je me laiſſerai gliſſer enſuite de la terraſſe qui ſépare la cour du bûcher de l'allée verte. Mais, hélas! ma chère, cette alternative n'eſt pas ſans un grand nombre de difficultés, qui paroiſſent preſque inſurmontables à un eſprit auſſi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions ſur le danger.

Premièrement, je crains de n'avoir pas le temps néceſſaire pour les préparatifs de mon évaſion.

Si j'étois malheureuſement ſurpriſe en les faiſant, ou pourſuivie & arrêtée dans ma fuite, & ramenée ſur mes pas, on ſe croiroit alors doublement autoriſé à me forcer de recevoir Solmes; & dans la confuſion d'une faute préméditée, peut-être ne ſerois-je pas capable de la même réſiſtance.

Mais, je me ſuppoſe arrivée en ſûreté à Londres: je n'y connois perſonne que de nom, & point d'autres que les marchands qui fourniſſent notre famille; & il ne faut pas douter que ce ne ſoit à eux qu'on écrira d'abord, & qu'on ne les engage à me découvrir. Que Mr. Lovelace vienne à trouver ma retraite, & qu'il rencontre mon frère, quels déſaſtres n'en peut-il pas arriver, ſoit que je conſente ou non à retourner au château d'Harlowe!

Suppoſons encore que je puiſſe demeurer cachée: à quoi ma jeuneſſe & mon ſexe ne m'expoſeront-ils pas dans cette ville immenſe & corrompue, dont j'ignore les rues & les quartiers? A peine oſerois-je ſortir pour aller à l'égliſe, par la crainte d'être découverte. Mes hôtes ſeront étonnés de la vie qu'ils me verront mener. Qui ſait ſi je ne paſſerai pas pour une

maîtreſſe entretenue ? & quand je ne recevrois aucune viſite chez moi, ne pourroit-on pas imaginer que, chaque fois que je ſors, c'eſt pour aller à un rendez-vous ?

Vous-même, ma chère, qui ſeriez ſeule informée de ma retraite, vous n'auriez pas un moment de repos. On obſerveroit tous vos mouvemens & tous vos meſſages. Votre mère, qui n'eſt déjà pas trop ſatisfaite aujourd'hui de notre correſpondance, auroit alors raiſon de s'en offenſer ; & ne pourroit-il pas s'élever entre vous des différends qui me rendroient vraiment malheureuſe ſi je venois à les apprendre ?

Si Lovelace venoit à découvrir ma demeure, le monde jugeroit de moi comme ſi j'avois pris actuellement la fuite avec lui. Car croyez-vous qu'on pût lui perſuader de s'abſtenir de me voir ? Quel pouvoir aurois-je pour lui interdire les viſites ? Et ſa malheureuſe réputation (un homme auſſi diſſipé !) n'eſt pas propre à mettre en bonne odeur une jeune perſonne qui cherche à ſe cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelques perſonnes que je puſſe trouver une retraite, on le croiroit au fait du myſtère, & tout le monde lui en attribueroit l'invention.

Telles ſont les difficultés qui ſe préſentent à moi, en réfléchiſſant ſur ce plan ; difficultés qui pourtant

pourtant pourroient ne pas paroître inſurmontables à un caractère plus hardi que le mien, dans la ſituation où je ſuis. Si vous croyez, ma chère, qu'elles puiſſent être franchies, prenez la peine de me raſſurer, en m'expliquant vos idées librement & en détail. Je ſens bien que je ne puis embraſſer aucun parti qui n'ait ſes difficultés.

Si vous étiez mariée, ma chère amie, ce ſeroit alors que de votre part & de celle de M. Hickman les aſiles ne manqueroient pas à une malheureuſe fille, qui, faute d'un ami, d'un protecteur, eſt à demi perdue dans ſes propres craintes.

Vous regrettez que je n'aie pas écrit à Mr. Morden dès le commencement de mes diſgraces. Mais pouvois-je m'imaginer que mes parens ne revinſſent pas par degrés, en reconnoiſſant mon antipathie pour leur Solmes? J'ai eu néanmoins plus d'une fois la penſée de lui écrire; mais je me ſuis flattée en même temps que l'orage ſeroit diſſipé ſans laiſſer aucune trace, avant que je puſſe recevoir ſa réponſe. Cette eſpérance m'a fait ainſi différer de jour en jour, de ſemaine en ſemaine. Après tout, je puis craindre avec autant de raiſon de voir paſſer mon couſin dans le parti oppoſé, que pluſieurs de ceux que vous connoiſſez.

D'un autre côté, pour en appeler au jugement d'un couſin, il falloit écrire avec chaleur contre

un père. Et puis, je n'avois pas, comme vous le ſavez, une ſeule ame de mon parti. Ma mère elle-même s'eſt déclarée contre moi. Il eſt certain que M. Morden auroit du moins ſuſpendu ſon jugement juſqu'à ſon retour. Peut-être ne ſe ſeroit-il pas hâté de revenir, dans l'eſpérance que le mal guériroit de lui-même. Mais s'il eût écrit, ſes lettres auroient été probablement celles d'un médiateur, qui m'auroit conſeillé à moi de me ſoumettre & à mes parens de ſe relâcher: ou s'il avoit fait pencher la balance en ma faveur, on n'auroit pas eu d'égard à ſes raiſons; & s'il arrivoit, diſpoſé à prendre ma défenſe, on ne l'écouteroit peut-être pas lui-même. Vous voyez quelle eſt la force de leur réſolution, & comment ils ont ſubjugué par la crainte, ou gagné tous les eſprits. Perſonne n'a la hardieſſe d'ouvrir la bouche en ma faveur. Vous ſavez que mon frère ne pouſſe ſes meſures avec tant de violence, que pour me réduire & terminer tout avant le retour de M. Morden.

Mais vous me dites que, pour gagner du temps, je dois avoir recours à la diſſimulation, & feindre d'entrer dans quelque compoſition avec mes parens. Compoſer? Diſſimuler? Vous ne voudriez pas, ma chère, que j'employaſſe mes efforts à leur faire croire que je conſens à leurs vues,

lorſque je ſuis réſolue de n'y conſentir jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchaſſe à gagner du temps, avec l'intention de les tromper. Il eſt défendu de faire le mal dont il peut réſulter un bien. Voudriez-vous que je commiſſe un mal certain, ſans ſavoir quel bien en peut revenir? Non, non, le ciel préſerve Clariſſe Harlowe de penſer jamais à faire ſon avantage, ou même à éviter ſon malheur, aux dépens de ſa ſincérité, & par un artifice étudié!

Eſt-il donc vrai, après tout, qu'il ne me reſte pas d'autre moyen d'éviter un grand mal, que de me plonger moi-même dans un autre? Quelle malheureuſe deſtinée eſt la mienne! Priez le ciel pour moi, ma très-chère Nancy! Dans le trouble où je ſuis, il m'eſt preſqu'impoſſible de prier pour moi-même.

Fin du Tome Second.

TABLE
DES SOMMAIRES
Du Tome Second.

LETTRE XLII. MISS CLARISSE HARLOWE à Miſs ANNE HOWE. *Converſation fort vive entre ſa ſœur & elle. La jalouſie de ſa ſœur, ſa conduite dénaturée & violente. Clariſſe envoie à ſes parens ſes propoſitions par écrit & une lettre à ſon frère. Réponſe inſolente du frère, dans laquelle il lui dit que ſes propoſitions ſeront examinées le lendemain matin en pleine aſſemblée ; mais que ſi elles ſont acceptées, il ſe retirera en Ecoſſe, & ne remettra jamais le pied dans la maiſon des Harlowes.*

XLIII. De la même. *Elle a peine à douter que ſes propoſitions ne ſoient pas acceptées. Elle ſe fait en imagination le tableau de la ſcène de tous ſes parens arrivant l'un après l'autre, de leurs délibérations & du réſultat. Ses propoſitions ſont rejetées. Les cruelles inſultes de ſa ſœur à cette occaſion donnent lieu à une autre ſcène très-vive entr'elle & Clariſſe. Sa ſœur la quitte en furieuſe. Une lettre qu'elle reçoit de Lovelace lui cauſe de grandes inquiétudes.*

LETTRE XLIV. Clariſſe Harlowe à Miſs Howe. *Viſite de ſa tante Hervey, accompagnée de ſa ſœur. Nouvelles inſultes de ſa ſœur. Efforts de ſa tante pour la perſuader en faveur de Solmes.*

XLV. De la même. *Autre viſite de ſa tante & de ſa ſœur. La dernière lui préſente d'une manière inſultante les échantillons d'étoffes. Scène pathétique entre Clariſſe & ſa tante en l'abſence d'Arabelle. Clariſſe explique les raiſons de l'inflexibilité de ſes parens.*

XLVI. Miſs Howe à Clariſſe. *Deſcription plaiſante de M. Hickman. D'après les caractères actuels de Lovelace, de Hickman, de Solmes, elle s'égaye à les peindre, lorſqu'ils étoient au collége.*

XLVII. De la même. *Obſervations générales ſur les caractères & le monde. Critique ſévère de la famille des Harlowes, leur orgueil, les affectations de leur vanité, & leurs autres défauts.*

XLVIII. De la même. *Converſation de M. Hickman avec deux libertins, compagnons de Lovelace.*

XLIX. De la même. *Viſite inattendue de M. Lovelace. Détails de leur entretien. Elle conſeille encore à Clariſſe de reprendre la propriété de ſon bien.*

L. LI. LII. Clariſſe à Miſs Howe. *Nouvelles perſécutions de ſon frère.*

LETTRE LIII. Clariſſe à Miſs Howe. *Inſolence de Betty Barnes. Elle apprend que ſon frère & ſa ſœur encouragent Solmes à perſévérer dans ſes pourſuites. Elle écrit à ce ſujet une lettre à ſon frère.*

LIV. De la même. *Réponſe choquante de ſa ſœur. Elle écrit à ſa mère, réponſe ſévère de la mère. Elle perd patience, & prie Miſs Howe de lui conſeiller le parti qu'elle doit prendre. Elle eſſaye de calmer ſes ſens, en ſe mettant à ſon clavecin. Ode à la ſageſſe par une Lady.*

LV. De la même. *Elle la gronde de ſon portrait ſatyrique d'Hickman. Elle répond aux inſtances qu'elle lui fait de reprendre ſon legs. Son impartialité ſur ce que Miſs Howe dit de Lovelace, de Solmes & de ſon frère. Réflexions ſur la vengeance & ſur le duel.*

LVI. Miſs Howe à Clariſſe. *Récit de Sir Henri Downeton, de ce qui s'eſt paſſé entre lui & Solmes. Elle l'invite à éviter d'être à Solmes ni à Lovelace. Son admiration pour les excellentes qualités de Clariſſe.*

LVII. Clariſſe à Miſs Howe. *Raiſons de ſon invincible averſion pour Solmes. Lettre des plus vives à Lovelace. A quelle occaſion. Toutes vos peines, lui dit-elle, ne viennent que de votre défaut de mœurs, & ſans mœurs plus de diſtinctions de naiſſance, &c. Elle lui déclare de nou-*

veau qu'il ne doit plus ſonger à elle. Ses raiſonnemens ſur les difficultés de ſa propre ſituation, dictés par l'impartialité & par l'amour de ſes devoirs.

LETTRE LVIII. Miſs Howe à Clariſſe. *Diſpute aſſez vive entr'elle & ſa mère rélativement à Clariſſe. Mariages d'inclination rarement auſſi heureux que les mariages de convenance. Peinture d'un mariage du ſiècle. Leçon aux enfans & aux pères ſur les mariages que l'amour ſeul a formés. Un très-bel homme eſt rarement un bon mari. Réflexions de Miſs Howe ſur la famille des Harlowes qui, dit-elle, ne paſſent pas pour fort ſévères en fait de principes de réligion & de piété. Partialité de ſa mère pour Hickman.*

LIX. Clariſſe à Miſs Howe. *Ses craintes augmentent. Elle défend le caractère de ſa mère avec chaleur. Elle tâche de pallier les défauts de ſon père. Elle ſe plaint à Miſs Howe de ce qu'elle ne traite pas Hickman comme il le mérite. Lettre de Solmes à Clariſſe : ſa réponſe. Trouble que cette réponſe occaſionne. Sa tante Hervey lui écrit une lettre pleine de colère. Lettre à ſa mère, qui la lui renvoie ſans l'ouvrir. Une autre à ſon père, qui la lui renvoie déchirée. Elle s'adreſſe à ſon oncle Harlowe, & lui écrit une lettre pathétique.*

LETTRE LX. Clariſſe Harlowe à Miſs Howe. *Réponſe plus douce qu'elle ne l'avoit eſpérée de ſon oncle Harlowe. Elle lui fait de nouvelles propoſitions qu'elle croit ne pouvoir être refuſées. Ses parens s'aſſemblent pour en décider. Juſqu'où elle penſe que doivent s'étendre les ſacrifices qu'impoſe à un enfant le devoir de l'obéiſſance à ſes parens.*

LXI. De la même. *Elle lui apprend que la propoſition qu'elle avoit faite à ſes parens, & ſur laquelle elle avoit tant compté, étoit rejetée. — Rapport inſolent de Betty à cette occaſion. — Lettre outrageante du frère. Elle écrit à ſon oncle Harlowe, pour s'en plaindre. Extrait d'une lettre d'excuſes de M. Lovelace. Il lui demande avec inſtance une entrevue au jardin.*

LXII. De la même. *Réponſe de ſon oncle pleine de courroux. Extrait d'une lettre de M. Lovelace remplie de ſoumiſſion. Il a gagné un gros rhume & un enrouement à paſſer inutilement la nuit dans le tailli. Clariſſe eſt fâchée de ſon indiſpoſition. Elle lui promet, ſous certaines conditions, un rendez-vous dans le jardin pour la nuit ſuivante.* Elle hait, *dit-elle*, la tyrannie en tout genre.

LXIII. De la même. *Dialogue caractériſtique avec l'impertinente Betty Barnes. Les femmes ont ſur les hommes de grands avantages dans toutes les facultés du reſſort de l'imagination. Elle adreſſe*

à ſon oncle Harlowe une requête, qui eſt accordée, à condition qu'elle conſentira à recevoir une viſite de Solmes. Elle y acquieſce, & fixe le jour à la huitaine. En conſéquence, elle écrit à Lovelace pour différer l'entrevue promiſe. Elle prie Miſs Howe de faire des informations ſur la conduite de Lovelace, dans le méchant cabaret où il ſe tient ſur le chemin qui mène au château d'Harlowe.

LETTRE LXIV. Clariſſe à Miſs Howe. *Elle reçoit de M. Lovelace une lettre pleine de reproches fort vifs, ſur ce qu'elle avoit différé le rendez-vous. Son indignation & ſa réponſe. Elle forme la réſolution de rompre toute correſpondance avec lui.*

LXV. Miſs Howe à Miſs Clariſſe. *Récit plaiſant du petit voyage qu'elle a fait avec ſa mère & M. Hickman, en allant voir ſa couſine mourante. Elle raille Clariſſe ſur ſa colère actuelle contre Lovelace.*

LXVI. M. Hickman à Mde. Howe; *où il ſe plaint du traitement qu'il reçoit de ſa fille.*

LXVII. *Réponſe de Madame Howe.*

LXVIII. Miſs Howe à Clariſſe. *Obſervations ſur les ſept dernières lettres de ſon amie. Elle lui conſeille de lui envoyer toutes les lettres & papiers qu'elle ne voudroit pas laiſſer voir à ſes parens, & en même-temps une partie de ſes habits, de ſon linge & autres effets néceſſaires : elle a l'eſpé-*

rance de lui procurer un aſyle dans la maiſon de ſa mère, ſi l'on pouſſe les choſes aux dernières extrémités.

LETTRE LXIX. Clariſſe à Miſs Howe. *Quelles ſont les qualités de la ſatire, pour qu'elle ſoit utile & innocente. Sa joie, en apprenant qu'elle peut eſpérer un aſyle dans la protection de ſa mère. Elle porte au dépôt quelque linge & toutes les lettres de Lovelace. Obſervations utiles rélatives au ménage & à la propreté qu'une femme doit entretenir ſur ſa perſonne & dans ſon habillement. Ses ruſes pour donner le change à Betty Barnes.*

LXX. Miſs Howe à Clariſſe. *Réſultat de ſes recherches ſur la conduite de Lovelace dans ſon auberge. Elle ne doute pas qu'il n'ait débauché la fille de l'aubergiſte. Elle s'emporte violemment contre lui.*

LXXI. *Réponſe de* Clariſſe. *Ses vives alarmes ſur la baſſeſſe ſuppoſée de Lovelace. Elle déclare ſon horreur pour lui.*

LXXII. Miſs Howe à Clariſſe. *Sur des éclairciſſemens plus certains, elle lui mande que Lovelace eſt non ſeulement innocent à l'égard de ſon* bouton de roſe, *mais qu'il s'eſt même conduit avec généroſité. Miſs Howe la plaiſante ſur l'influence que cette nouvelle aura ſur ſa généroſité à elle-même.*

LXXIII. *Réponſe de* Clariſſe. *Elle reconnoît que*

ſa généroſité eſt engagée en faveur de Lovelace. Elle exprime avec franchiſe ſa tendreſſe & ſon eſtime pour lui : & elle avoue qu'elle avoit été plus affectée qu'elle ne croyoit devoir l'être, en apprenant la baſſeſſe dont on l'accuſoit. Contenu d'une lettre qu'elle a reçue de lui. Elle le plaint. Elle lui écrit, que ſon refus de Solmes ne conclut rien en ſa faveur : qu'elle eſt déterminée à ſe conſerver la liberté d'obéir à ſes parens, ſuivant l'offre qu'elle leur en avoit faite, s'ils continuoient d'exiger qu'elle renonçât à lui, en retour de leur abandon des intérêts de Solmes. Elle lui reproche ſes invectives libertines contre le mariage dans toutes les ſociétés. Ses idées ſur l'obéiſſance filiale, malgré les perſécutions qu'elle éprouve.

LXXIV. Miſs Howe à Clariſſe. *Sa manière de traiter M. Hickman, lorſqu'il vient l'importuner de ſa compagnie. Elle applaudit Clariſſe ſur la généroſité de ſes ſentimens, & ſur ſa grandeur d'ame.*

LXXV. Clariſſe à Miſs Howe. *Le Docteur Lewin lui fait une viſite de cérémonie. Civilité affectée de ſon frère & de ſa ſœur. Elle reçoit une viſite de ſon oncle Harlowe, & une autre de ſa ſœur. Elle pénètre leur deſſein & leurs vues artificieuſes dans le changement de leur conduite extérieure à ſon égard. Subſtance de la réponſe de Lovelace à ſa dernière lettre : il reconnoît ſa folie*

& ſes torts de s'être exprimé trop librement ſur l'état du mariage.

LXXVI. De la même. *Autre lettre de M. Lovelace dans laquelle il lui fait part de ſon extrême inquiétude ſur l'iſſue de ſon entrevue avec Solmes. Il la preſſe de s'échapper de ſa priſon. Il lui propoſe les moyens de le faire ; & menace de l'enlever de force de leurs mains, s'ils entreprennent de la conduire au château de ſon oncle Antonin malgré elle. Alarmes que lui inſpire cette menace. Elle exige dans ſa réponſe, qu'il évite abſolument toute démarche téméraire ; & elle lui marque combien elle eſt offenſée, qu'il oſe ſe croire aſſez avancé dans ſon eſtime, pour s'arroger le droit de diſputer à ſon père ſon autorité, & ſa volonté de conduire ſa fille chez ſon oncle. Elle ſe repoſe ſur la protection de Mde. Howe, juſqu'à l'arrivée de ſon couſin Morden.*

LXXVII. De la même. *Viſite de ſa tante Hervey, pour préparer ſon entrevue prochaine avec M. Solmes. Sa tante lui apprend quelles eſpérances on fonde ſur le conſentement qu'elle a donné à cette entrevue.*

LXXVIII. & LXXIX. De la même. *Récit circonſtancié de ce qui s'eſt paſſé dans ſon entrevue avec Solmes ; & des différens rôles qu'y ont joué, par occaſion, ſon oncle emporté, ſon brutal de frère,*

ſon implacable ſœur, & ſa grave *tante. Sa perſévérance & ſa perplexité. Tendreſſe de ſa couſine Dolly pour elle. Recherche de ſes papiers dans ſon cabinet. Ses plumes & ſon encre enlevés.*

LETTRE LXXX. Clariſſe à Miſs Howe. *Extrait d'une lettre de Lovelace. Ses propoſitions, ſes promeſſes & ſes déclarations. Tout ſon déſir, quant à préſent, eſt de pouvoir échapper à Solmes d'un côté, & de l'autre éviter la diſgrace d'être obligée de chercher un aſyle dans la famille d'un homme en inimité avec la ſienne. Son émotion derrière la haie d'ifs, en voyant ſon père paſſer dans le jardin. La peine dont l'a affectée ce qu'elle lui a entendu dire. Meſſage reſpectueux à ſa mère, qui lui répond avec dureté. Elle réprimande M. Lovelace de ſes menaces téméraires de l'enlever des mains de ſes parens. Elle juſtifie ſes parens de leur reſſentiment, & elle ſe condamne pour la foibleſſe qu'elle a eue d'engager une correſpondance avec lui.*

LXXXI. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle eſt affligée au fond du cœur d'être obligée de lui apprendre que ſa mère refuſe un aſyle & ſa protection. Elle lui offre de partir ſecrètement avec elle.*

LXXXII. Clariſſe à Miſs Howe. *Raiſons déſintéreſſées avec leſquelles elle juſtifie Mde. Howe dans ſon refus de la recevoir dans ſa maiſon.*

Toute ſa conſolation, c'eſt que ſa malheureuſe ſituation n'eſt pas la ſuite de ſon imprudence ou de ſa folie. Elle craint que le ciel ne la deſtine à être malheureuſe, pour expier ſes propres fautes, ou celles de ſa famille. Elle juſtifie les voies de la providence, quels que ſoient les événemens qu'elle ait à redouter; & elle raiſonne ſur ce ſujet avec une grandeur d'ame exemplaire. Elle rejette avec chaleur la propoſition que lui fait Miſs Howe de l'accompagner dans ſa fuite.

Fin de la Table du Tome Second.

L 4 250